U d'/of OTTAWA
39003000385335

Chât^au du Chillon
par le Louroux-Béconnais
(Maine-et-Loire)

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PHILOSOPHIE.

VI.

Tous les exemplaires sont revêtus de la signature de l'auteur.

A. Gratry

Paris. — Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.

PHILOSOPHIE.

DE LA

CONNAISSANCE DE L'AME

PAR

A. GRATRY,

PRÊTRE DE L'ORATOIRE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

DEUXIÈME EDITION.

TOME SECOND.

8 Ta 1 6

PARIS

CHARLES DOUNIOL,
LIBRAIRE,
Rue de Tournon, n. 29.

J. LECOFFRE, & Cie,
LIBRAIRES,
Rue du Vieux-Colombier, 29.

1857.

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction.

BD
422
.F267
1857
v.2

DE LA

CONNAISSANCE DE L'AME.

LIVRE QUATRIÈME.

TRANSFORMATION PAR LE SACRIFICE.

CHAPITRE Ier.

LES DEUX FOYERS.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

I.

Nous sentons le besoin d'avouer que, dans le volume qui précède, nous avons encore sacrifié à la pâle philosophie abstraite. Mais, dans ce second volume, nous essaierons un plus grand effort pour

mieux sortir de l'abstraction, et entrer davantage dans la substance des choses. Nous nous souvenons de ces paroles, écrites en annonçant ce livre : « Qu'il me soit permis de laisser le côté abstrait de « la science, et de dire avec Malebranche : Je ne « veux plus m'occuper que de morale et de reli- « gion. Je ne veux plus méditer que l'âme et son « avenir, l'humanité, et sa destinée en la terre « comme au ciel. Dans ce désir, j'aborderai le li- « vre de la connaissance de l'âme : travail que « m'impose, je le crois, la volonté de Dieu. J'es- « saierai donc de bien connaître l'âme en face de « Dieu, et de méditer en effet sa vie, sa mort, son « immortalité. Si quelque chose de beau, de con- « solant, par la bonté de Dieu, se montre à moi, « je l'écrirai plus simplement et plus cordiale- « ment. »

Je voudrais donc que du moins ce volume tînt quelque chose de ces promesses, ou plutôt de ces bons désirs, et que quelque âme souffrante ou quelque esprit découragé pût l'appeler *consolation*.

Mais la véritable consolation ne vient qu'après la connaissance et le vif sentiment du mal. Il faudrait donc d'abord bien dénoncer ce mal qui nous fait tant souffrir, et bien montrer où est la cause de nos douleurs. Cette cause, c'est que les âmes ne

se développent point. Les âmes sont mortes ou endormies. Et tout gémit, tout souffre, parce que les âmes sont mortes, et ne se forment pas à la vivante et vivifiante image de Dieu. La source de notre âme, et sa séve, sont données. La source de la raison et de la liberté, la séve de la lumière et de l'amour sont en nous tous. Mais la raison, la liberté, ne paraissent point ; la lumière et l'amour n'éclatent point ; ou bien, si des lueurs paraissent, elles s'évanouissent en orgueil ; si quelque ardeur s'allume, elle se consume en sensualité. Ces lueurs disparaissent en épuisant la source que ces ardeurs dévorent en s'éteignant. Le principe de notre âme, toujours dévoré, ne vit pas ; les lueurs vaines, et le feu sombre qui l'épuisent, ne vivent pas mieux. Ce sont trois forces mortes ou mourantes qui se détruisent par la séparation. Le courage, l'intelligence et la sagesse, l'amour et la bonté sont des trésors perdus. L'homme n'est plus que faiblesse, misère, laideur. L'humanité a perdu sa beauté ; elle ne peut plus aimer, et elle n'est plus aimable. Son premier bien et sa dernière ressource, l'amour, n'est plus au milieu d'elle pour consoler la terre.

Et d'où vient à son tour cette mort des âmes, et cette ruine des vertus vivificatrices, et cette impossibilité, pour l'âme, de maintenir son unité et de dé-

velopper, dans leur distinction nécessaire, ses forces et ses rayons? Tout cela vient d'une très-imperceptible et habituelle prévarication au centre, au fond du cœur, et d'un secret amour de soi, par lequel, se séparant quelque peu de Dieu, l'âme en détache doucement sa racine, voulant bien vivre des dons de Dieu en elle, mais refusant de vivre de Dieu en Dieu. L'âme ne veut point sortir d'elle-même, comme le demandent Fénelon et Bossuet et tous les vrais observateurs de l'âme. Alors se montre la vérité de cette admirable parole : « Les « vertus saintes ne sont pas des états de l'âme po- « sée en soi, mais des élans de l'âme hors d'elle- « même et en Dieu [1]. »

Ceci veut dire, dans le langage chrétien, que l'âme repousse la grâce de Dieu pour s'enfermer dans sa propre nature. Mais cette nature, et sa vie propre, n'est pas la fin la plus élevée pour laquelle Dieu ait créé l'homme; et il est inutile de nier ou de paraître ne pas voir que, par le fait, cette nature en elle-même est aujourd'hui malade. De sorte que, réduite à soi, l'âme n'a plus les grandes forces qui viennent directement de Dieu : elle n'a

[1] Virtutes non intra se acquiescentis, sed extra se prosilientis animæ eruptiones sunt. (Thomassin.)

plus la divine auréole de lumière et de feu. Elle se voit nue et dépouillée, et, de plus, elle sent quelque chose du mal mortel qui la dévore. Elle sent en elle le principe de la mort. C'est la cause de ses larmes. L'âme ne voit plus de bonheur sur la terre, parce que le bonheur est trop court, et parce qu'il est empoisonné. L'âme ne porte point en elle la racine d'immortalité, mais un vide infini, au sanctuaire où devrait vivre le principe de la vie éternelle.

Oh ! qui lui donnera de bien sentir ce vide ! Si elle croit encore au bonheur tel que les hommes l'entendent, Dieu veuille la détromper, et imprimer en sa substance la désolation salutaire, qui est le commencement de la consolation et de la renaissance.

Oui la renaissance ! la renaissance évangélique ! Il n'y a pas d'autre consolation, pas d'autre ressource pour l'âme. Oui, c'est bien l'Évangile, l'Évangile et la croix, que nous voulons annoncer aux âmes, dans cette seconde partie du livre de la Connaissance de l'âme. Je ne veux plus m'occuper ici que de morale et de religion.

Que dire de ceux qui nomment leur science psychologie, et qui prétendent connaître l'âme, sans vouloir convenir, avec le Christianisme, et même

avec Platon, que cette âme est malade, qu'elle est morte en un sens, qu'elle doit renaître, et qu'elle peut trouver, dès ce monde, une vie nouvelle en Dieu? Que dire de ce naïf aveuglement? Il faut dire que ces savants abstraits n'ont pas même encore aperçu le commencement ni le but de leur science.

Si l'on veut éclairer et consoler les âmes, voici la suite des vérités qu'il faut connaître, et qu'il faudrait pouvoir développer à la fois avec science, avec simplicité, en formes visibles et saisissantes.

L'âme est un mot vivant que Dieu prononce actuellement. L'âme est un germe que Dieu veut développer à son image. L'âme est un vivant principe, excité par l'attrait du désirable et de l'intelligible, et qui cherche à produire et l'intelligence et l'amour.

L'âme est malade, l'âme est dans l'égoïsme, l'âme se préfère à Dieu; l'âme ne laisse pas venir en elle les dons de Dieu, parce qu'elle refuse de s'écouler en Dieu par le sacrifice et l'amour.

Dieu parle aux âmes, et au dedans et au dehors; mais un grand nombre résistent pendant une vie entière.

Sous la fermentation intérieure de la vie, l'âme malade produit un développement bien différent de celui que Dieu veut. Elle ne se développe point

à l'image de la Trinité incréée. La Trinité créée n'est dans l'âme qu'en puissance. L'âme n'a point un principe fécond, un centre puissant et fort d'où jaillissent une lumière et un amour vivant. Les trois forces sont divisées, et en se divisant elles se dissipent.

Livrée à cette affreuse décomposition, à ces deux foyers dévorants, l'âme se consume, diminue, se réduit, et, comme s'exprime encore l'Écriture sainte, descend vers le néant. Le néant est le terme vers lequel elle converge, dont elle s'approche toujours, dont elle s'approchera sans cesse, peut-être, sans l'atteindre jamais.

Quittez donc cette forme infernale, ô âme, et cette vie pervertie qui vous dévore. Anéantissez en vous ces foyers. Arrêtez cette épouvantable décomposition de votre être et de toute votre vie. Vous voici divisée en deux vies séparées. Pourquoi? Parce que vous avez voulu prendre une vie à part de Dieu. Rentrez dans votre loi. Vos forces, en se divisant, se dévorent et s'anéantissent. Qu'elles recommencent à vivre et à se développer en s'unissant. Cherchez l'union à Dieu. Dieu rentrera en vous, Dieu vous rendra votre unité, et l'unité refleurira en Dieu et produira le triple rayon de la vie. Alors, au lieu de descendre vers le néant, vous re-

montez vers l'être, et vous élevez vers la gloire. Et peut-être monterez-vous, grandirez-vous toujours dans le sein du Dieu infini, qui peut toujours donner, toujours, sans fin, une vie plus abondante.

Voilà ce qu'il faudrait savoir, et ce qu'il faudrait enseigner. Nous avons commencé déjà. Mais qui nous donnera de poursuivre et d'achever dans une plus saisissante évidence? Comment donner un corps à ces formules, qui semblent usées et dénuées de sens, de lumière et de consolation, à ceux du moins qui n'en ont pas quelque expérience, et qui n'en soupçonnent pas toute la vivante réalité?

Montrons-leur donc d'abord, de notre mieux, le mal, la maladie, la mort de l'âme, cet égoïsme qui la sépare de Dieu, qui la divise, qui la coupe en deux vies qui s'annullent.

Mais cet égoïsme en lui-même ne peut se voir. Il n'est visible que par ses effets, par ses deux formes et ses deux foyers. Là il éclate dans son effroyable énergie. L'un des deux est l'abus de la lumière, l'autre l'abus du feu. L'un dévore la lumière, l'autre le feu. Les deux ensemble épuisent la source de l'âme en la décomposant sans cesse en lueurs qui s'évanouissent et en ardeurs qui se dévorent. Essayons de le bien montrer.

II.

Nous sommes dans l'égoïsme. Qui peut feindre de l'ignorer ?

Pour nier l'égoïsme, il faut nier le mal. C'est, il est vrai, ce que l'on tente. Les sophistes contemporains ont écrit : « que le bien et le mal ne sont pas « aussi opposés qu'on le pense. »

Ainsi, pour nier l'égoïsme, comme vice, il faut nier le mal. Mais, réciproquement, pour nier le mal, il faut nier l'égoïsme comme fait. Car si l'égoïsme ne peut être autrement défini que comme l'amour du moi poussé jusqu'au mépris d'autrui, de l'ordre et de la justice, et si, de fait, l'homme s'aime avec désordre, il s'ensuit que l'égoïsme du moins est un mal, ce qu'implique sa définition.

Or, quant au fait de l'égoïsme, il n'est pas à prouver. Un fait se montre et se décrit. Décrivons-le.

Puis-je ne pas voir que je me préfère à autrui, à l'ordre, à la justice et à la vérité ; par conséquent à Dieu ; que non-seulement je me préfère à mes semblables, mais que j'accepte, pour un peu de bonheur, une grande souffrance d'autrui ? Bien plus, puis-je récuser l'histoire, quand elle me montre que certaines âmes aimaient à relever leur propre joie

par la douleur des autres; quand elle constate ce fait si général du sang humain mêlé aux grandes orgies, et qu'elle me montre non-seulement des proconsuls faisant massacrer des esclaves, dans leurs festins, pour leur plaisir et celui de leurs courtisanes, mais encore des peuples entiers ivres de joie et de plaisir au spectacle des gladiateurs qui s'égorgent? N'est-ce point là de l'égoïsme? Et n'y a-t-il pas là de mal?

Que chacun descende en son cœur. Qui n'a pas eu, dans sa vie, quelque heure de féroce passion où l'on eût accepté la destruction du genre humain, pour vivre dans sa concupiscence satisfaite à ce prix? De sorte que tous les hommes ont pu se sentir, quelque jour, frères de Néron, qui brûlait Rome pour son plaisir, ou de Caligula, qui souhaitait que le genre humain n'eût qu'une tête, afin de la couper. Dans presque tous les cœurs il y a un Néron, sinon développé, du moins en germe.

Notre égoïsme est si aveugle et si contraire à l'ordre en tout, que non-seulement l'homme se préfère à Dieu et à l'humanité, mais que de plus, il se préfère lui-même à lui, lui-même dans sa joie présente, partielle, passagère et honteuse, à lui-même dans sa joie durable. Non-seulement les hommes qui croient très-fermement à la vie à venir et à ses

conditions, la sacrifient mille fois et presque constamment au bonheur de la vie présente; mais ceux qui voient, par expérience, au bout de la passion et d'une joie d'un moment, la souffrance, le regret permanent, la maladie, la mort peut-être; qui savent que la victoire sur la passion serait la joie durable, le bonheur, la santé, l'honneur, la régénération morale et intellectuelle, ceux-là même s'aiment avec tant de désordre, d'aveuglement et de folie, qu'on les voit très-souvent risquer la vie pour un moment de joie; et l'on peut dire que dans tout homme, il y a le germe de ces fureurs qui forçaient les amants de Cléopâtre, à dire : « Je veux « mourir demain ! »

Ces faits sont-ils douteux ? N'y a-t-il point là de désordre, point d'égoïsme, pas de mal ?

« Nous naissons injustes, dit Pascal, car chacun « tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut ten- « dre au général : et la pente vers soi est le com- « mencement de tout désordre, en guerre, en poli- « tique, en économie. »

« Quiconque ne hait point en soi cet amour pro- « pre et cet instinct qui le porte à se mettre au- « dessus de tout est bien aveugle[1] ! »

[1] Tome II, p. 366. Edit. de la Haye.

Pascal, comme Platon, comme Malebranche, et comme tous les vrais philosophes, a vu que nous naissons et sommes dans un état d'égoïsme absurde et monstrueux, qui consiste à vouloir, en toutes choses, nous faire centre, principe et tout.

« Dieu, dit Pascal, a voulu faire des êtres qui « composassent un corps de membres pensants. « Tous les hommes sont membres de ce corps ; et « pour être heureux, il faut qu'ils conforment leur « volonté particulière à la volonté universelle qui « gouverne le corps entier. Cependant il arrive sou- « vent que l'on croit être un tout, et que ne se « voyant pas de corps dont on dépende, l'on croit « ne dépendre que de soi, et l'on veut se faire cen- « tre et corps soi-même. Mais on se trouve en cet « état comme un membre séparé de son corps, qui, « n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait « que s'égarer et s'étonner dans l'incertitude de « son être. Enfin, quand on commence à se con- « naître, l'on est comme revenu chez soi. On sent « que l'on n'est pas corps ; on comprend que l'on « n'est qu'un membre du corps universel ; qu'être « membre c'est n'avoir de vie, d'être, de mouve- « ment que par l'esprit du corps et pour le corps ; « qu'un être séparé du corps auquel il appartient, « n'a plus qu'un être périssant et mourant ; qu'ainsi

« l'on ne doit s'aimer que pour le corps, ou plu-
« tôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en
« l'aimant, on s'aime soi-même, puisqu'on n'a
« d'être qu'en lui, par lui et pour lui. »

On veut se faire centre, se faire tout, se faire principe. On s'isole de l'universel et de l'ensemble. On se sépare de Dieu aussi bien que du genre humain.

Malebranche voit les mêmes choses : « Com-
« ment, dit-il, donnera-t-on à chaque chose le rang
« qui lui convient, si l'on n'estime rien que par
« rapport à soi ? Certainement, si l'on se regarde
« comme centre de l'univers, tout l'ordre se ren-
« verse, toutes les vérités changent de nature. *Un*
« *flambeau devient plus grand qu'une étoile*, un
« fruit plus estimable que le salut de l'État. La
« terre, que les astronomes regardent comme un
« point par rapport à l'univers, est l'univers même.
« Mais cet univers n'est encore qu'un point par
« rapport à notre être même. Dans certains mo-
« ments, que le corps parle et que les passions
« sont émues, on est prêt, si cela se pouvait, à le
« sacrifier à sa gloire et à ses plaisirs [1]. »

Mais, regardons de plus près encore le monstre de l'égoïsme.

[1] Morale, chap. v.

III.

N'est-il pas vrai que celui qui contemple un horizon physique, le voit toujours, et très-exactement, sous la forme d'une sphère, dont son œil est le centre et sa puissance visuelle le rayon ? C'est précisément pour cela que la voûte céleste est une sphère. C'est qu'en effet tous les objets visibles se projettent nécessairement et toujours sur une sphère dont notre œil est le centre ; et l'œil rapporte tellement tout à lui-même, qu'en se rapprochant de nous tout grossit ; tout diminue, pâlit, s'efface en s'éloignant de nous ; de sorte que le plus petit de nos doigts, près de nos yeux, nous cache une ville ou une montagne dans le lointain, ou, comme le dit Malebranche, qu'un flambeau est plus grand qu'une étoile.

Et que serait-ce si l'illusion allait être la même pour les grandeurs intelligibles, pour la comparaison des faits moraux et des autres esprits à moi ? Malheureusement il en est ainsi, avec cette différence pourtant que, dans le monde des corps, l'expérience nous a bientôt appris à redresser les illusions d'optique, mais que, dans le monde des esprits, un très-grand nombre d'hommes, et des

meilleurs, surtout des plus savants, prennent pour la vérité les illusions les plus énormes.

Oui, surtout parmi les hommes qui pensent, tout ce qui tient à la mesure et aux rapports du Moi à ce qui n'est pas Moi, dans l'ordre moral et intellectuel, est vu par l'œil de l'âme, comme un horizon physique par nos yeux. Un très-grand nombre d'hommes, sans bien s'en rendre compte, croient ceci : que le monde des esprits est une sphère dont leur œil est le centre, et leur puissance visuelle le rayon ; et, par suite, qu'une de leurs pensées est plus grande en réalité que la pensée des siècles, des générations et des peuples qu'on aperçoit dans le lointain du monde et de l'histoire.

Cette assertion qui semble à peine sérieuse n'est cependant qu'une vérité rigoureuse et précise. Nous allons le montrer.

On sait qu'il y a, dans la vie, une heure de puberté intellectuelle où les mots prennent un sens nouveau, où la vue de l'esprit se forme, où les idées sont pour nous tout à coup comme des objets vivants ; c'est l'heure de la pensée virile. A vrai dire, cette heure n'est pas donnée à tous, et l'époque de ce développement intérieur varie beaucoup.

Quoi qu'il en soit, n'a-t-on jamais remarqué ce qui arrive, à peu près inévitablement, au jeune homme, en ce moment où il parvient à la puberté de l'esprit? Un immense orgueil se déclare, un égoïsme spirituel vraiment étrange se développe, comparable à l'égoïsme sensuel, qui se développe à l'époque de la puberté corporelle. L'horizon s'illumine pour cet esprit naissant, mais prend autour de lui, comme centre, la redoutable forme sphérique : il voit l'apparence décevante d'une sphère précisément égale à la portée de son regard. Ce point de vue et cette portée de vue deviennent pour cet esprit le mètre universel et le point de rapport de chaque chose. Dans le premier moment, cette illusion est à peu près irrésistible. Pourquoi? C'est que malgré l'extrême puérilité de l'illusion et son extrême énormité, il se passe cependant une grande chose dans cet homme qui parvient à la virilité et à l'originalité de la pensée. En ce moment, pour lui, le soleil intérieur se lève : le soleil de l'intelligence se lève sur cet esprit : en un instant, les objets intérieurs de la pensée, qui étaient plongés dans la nuit, et dont l'esprit ne voyait rien, s'illuminent et deviennent visibles. Comme ce spectacle est vraiment grand, et semblable au spectacle de la nature sous le soleil le-

vant, est-il possible qu'une très-grande joie et un très-grand orgueil n'assaillent l'âme, quand elle se dit : Cette belle lumière, c'est moi !

Voyez maintenant la conséquence pour la comparaison des autres à nous-mêmes, quand notre âme est dans cet état. Il nous est impossible de voir la pensée d'autrui aussi lumineuse que la nôtre : la nôtre, nous la voyons elle-même. Elle est cette magnifique lumière, en qui nous vivons et nous sommes; mais celle d'autrui arrive à nous sous l'infidèle et terne enveloppe des mots. Que sont les mots en face de cette lumière? Il nous est donc comme impossible de ne pas croire — du moins nulle illusion d'optique ne peut être plus forte — que cette tête, dont l'auréole interne vient d'éclater, est le point le plus lumineux du monde.

Eh bien, cette étrange, mais puissante illusion, la plupart des penseurs y restent, et s'y enfoncent profondément. Presque tous les esprits qui pensent, vivent isolés. Chacun au centre de sa sphère ne voit que lui : les autres, au loin, lui apparaissent comme des astres de nuit qu'on entrevoit sans les comprendre; et quand, dans les élans de la pensée actuelle, notre propre soleil se lève et s'aperçoit directement et sans nuages, il efface même, dans notre ciel, ces faibles traces des soleils les

plus proches. Oui : on est le soleil : le reste, tous les autres esprits, sont des étoiles effacées par le jour. La lumière actuelle de l'idée, dans notre esprit, efface toutes les lumières, comme le soleil sur l'horizon efface et supprime à nos yeux des millions de soleils et de mondes, aussi grands ou plus grands que le nôtre.

C'est que les âmes ne sont pas, comme elles devraient, une seule âme unie, et, comme le dit Pascal, un seul corps vivant et pensant. Chacun est centre ou se fait centre, et ces âmes, supérieures à l'espace par leur nature, sont dispersées, par leur égoïsme, comme les étoiles au sein de l'étendue.

Comment expliquer autrement les phénomènes intellectuels, vraiment étranges, qui se passent sous nos yeux, et qui se sont passés dans la plupart d'entre nous? Comment expliquer cette lamentable division, cette dispersion et cet isolement intellectuels qui, dès les premiers moments de la pensée individuelle, rompent pour chacun le cours puissant des traditions; rendent vaine toute l'expérience des siècles et toute la sagesse des anciens; effacent le sens, presque sacré, des plus constantes pensées du genre humain ; annulent l'autorité des plus puissants génies et l'éclat des plus grandes lumières, en face de l'indocile et orgueilleuse pau-

vreté des plus faibles esprits; les séparant ainsi de la raison commune répandue dans l'humanité, et plus encore de la raison éternelle qui est Dieu.

Quel est, parmi nous, le jeune homme, j'excepte les vrais chrétiens, qui ne croie sincèrement avoir beaucoup plus de lumières, une connaissance sans comparaison plus profonde de l'homme, de la nature et de la société, de l'utile et du vrai, de Dieu et de ses rapports au monde, que le XVIIe siècle, réuni au XIIIe, réuni au siècle des Pères? Tout cela lui semble nuit close; il n'y voit rien; et sur le témoignage de ses yeux, qui, ne portant pas jusque-là, n'y voient rien en effet, il juge que tout ce passé n'est que nuit. Comme, d'un autre côté, on trouve en soi une lumière réelle, la lumière naissante de la raison, dans laquelle on voit en effet le sens de plusieurs mots, et quelques vérités, on ne met pas même en comparaison cette lumière manifeste avec toutes ces ténèbres du passé. On se croit, non pas peut-être personnellement plus grand, mais du moins plus dans le vrai que Bossuet, Fénelon, Pascal, Leibniz, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin; que tout le sombre moyen âge, que le royal et dévot XVIIe siècle, que tout le siècle fanatique des Pères, que toute la fabuleuse et radoteuse antiquité. Oui, tout cela paraît moins lumineux qu'une

seule de nos pensées, et, tout considéré, en présence de la lumière naissante dans notre tête juvénile, on s'écrie : Ce que je vois, nul ne l'a vu ; il y a du nouveau sous le soleil.

Ces inexplicables excès d'aveuglement sont, dis-je, beaucoup plus répandus qu'on ne croit; la plupart des jeunes hommes non chrétiens, et non pas seulement ceux qui pensent, mais ceux-là même qui ne vivent que de lumière empruntée, c'est-à-dire que de mots et du peu de lumière nécessairement attachée aux mots, des enfants qui n'ont jamais pensé, qui peut-être ne penseront jamais, sont dans le même orgueil.

Qu'est-ce que ce fait formidable, si commun parmi nous, d'un écolier qui, l'âge venu, sous l'influence de la puberté physique, et par suite de ce phénomène nouveau et de ses misères, déclare tout à coup qu'il n'est plus ni catholique, ni chrétien et qu'il ne croit plus même en Dieu ? Quiconque s'est occupé des enfants et a reçu leurs intimes et sincères confidences, connaît ces choses. Cet enfant donc déclare cela; pour lui, maîtres, parents, Eglise et tradition, grands hommes, grands auteurs et grands siècles, toutes ces autorités sont nulles et non-avenues : tout cela n'est pour lui que mensonge, sottise, hypocrisie, superstition,

ténèbres ; lui seul sait à quoi s'en tenir, et il s'y tient [1].

A ce compte, et en ce sens, que d'hommes demeurent écoliers toute leur vie ! N'est-ce pas là l'état, aujourd'hui en Europe, de la majorité des hommes qui ont appris à lire, et même d'un grand nombre de ceux qui gouvernent le monde par leur plume, leur importance ou leur richesse ?

Voilà les faits.

Il est donc vrai que le sens intérieur de nous-mêmes nous tient dans la même illusion que le sens extérieur. On croit ceci : que le monde est une sphère dont nous sommes à la fois le centre et le rayon. Mais la raison nous a été donnée précisément pour redresser les illusions des sens. Tous les hommes, après quelques années d'enfance, corrigent l'illusion dans les sens extérieurs, mais presque aucun n'applique la nécessaire et raisonnable correction aux illusions du sens interne. Nous sommes dans un égoïsme intérieur prodigieux, monstrueux, risible. Nous nous voyons nous-mêmes à l'exclusion des autres, et nous nous aimons nous-mêmes contre tous. Nous sommes tous « ces esprits

[1] Les dix lignes qui précèdent sont empruntées à notre *Sophistique contemporaine*.

« étroits, dont nous avons déjà parlé, qui voient « clair dans leurs petites pensées et ne voient rien « dans celles d'autrui; esprits à courte vue, esprits « de ténèbres, qui, de près, voient ce qui est obs- « cur, et ne voient pas de loin ce qui est lumi- « neux. »

Nous naissons ainsi. « C'est une manifeste in- « justice où nous sommes nés, dit Pascal... Cepen- « dant nulle autre religion que la chrétienne n'a « remarqué que ce fût un péché, ni que nous y « fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y ré- « sister, ni n'a pensé à nous en donner les re- « mèdes [1]. »

IV.

Nous venons de décrire surtout l'égoïsme de l'esprit, l'orgueil, l'abus de la lumière. Décrivons l'égoïsme des sens, la sensualité, l'abus du feu.

Ce feu, qui doit donner au cœur de l'homme ses mouvements, à sa volonté son élan, à ses membres leur force, à son sang la fécondité et la paternité; ce feu dont on ne connaît pas encore bien l'origine, ni la nature, ni la destination entière —

[1] T. II, p. 365. Edit. de la Haye.

car on sait ce qu'il peut quand il se répand, non ce qu'il peut quand il est contenu — ce feu, qui n'est pas seulement corporel, qui tient au cœur, qui est mêlé d'amour, ce feu, qu'en faisons-nous ?

Avant l'âge, avant que la puberté des sens, antérieure à celle de l'esprit, ne le rende manifeste en nous de latent qu'il était, et ne lui donne sa destination légitime, un égoïsme pervers et une cupidité prématurée, dans la plupart des hommes, en découvre les retraites cachées, et en provoque, malgré la nature, les formidables et foudroyantes explosions.

Virgile disait, en parlant des premiers jours du monde et de la création naissante : « Les créatures, « tendres encore, eussent-elles pu supporter ce « labeur ? »

Nec res hunc teneræ possent perferre laborem ;

que dire de l'homme naissant, et de ses tendres organes, livrés à ce feu dévorant ?

Il faut dire de ces irréparables combustions ce qui est écrit au livre de Job : « Ce feu-là consume « tout, et brûle la vie dans tous ses germes et dans « toutes ses racines [1]. »

[1] Ignis est usque ad internecionem devorans, et omnia eradicans genimina. Job. XXXI, 12.

Voilà l'usage que l'égoïsme des sens fait de ce feu, avant le temps. Le temps venu, voici ce qu'il en fait :

La puberté, d'ordinaire artificiellement provoquée, survient, et rend continue, débordante et dominatrice, la flamme d'abord intermittente : les forces nouvelles, données par la nature, sont dévorées comme les anciennes, et le corps entier n'est bientôt qu'un holocauste au feu d'enfer.

L'égoïsme et la perversité des sens, qui veulent jouir, dévorent ainsi l'homme tout entier dans son germe et sa fleur. Tout le feu à venir, toute la force future, sort avec violence en brûlant. Le feu parti, et ses ressources dévorées, il ne reste que cendres. Le cœur, c'est-à-dire le principe de la vie, dans tous les sens du mot, « le cœur n'est plus que cendre, » selon la forte expression biblique (*Cinis est enim cor ejus* [1]). Les ressources de l'amour élevé, les poésies de l'adolescence, prêtes à éclore, les enthousiasmes de la jeunesse, le sens de l'infini, les forces futures de la raison virile, et la sagesse promise à l'automne de la vie, tout est perdu d'avance. Une maturité vide, pleine de vieillesse prématurée, une longue, stérile, infirme décrépitude,

[1] Sap. xv, 10.

est déjà posée en principe dans l'âme et dans le corps brûlé de cet adolescent. Les sens déjà sont affaiblis, comme chez le vieillard épuisé; les organes les plus délicats et l'instrument de la pensée, ravagés, durcis et flétris dans l'égoïsme furieux des sens. Cet homme s'est suicidé.

Mais de toutes les forces détruites par ce suicide égoïstique, qui ne sait que l'amour, l'amitié, la charité et la pitié sont les premières anéanties, et que les hommes ne sont pas plus isolés par l'orgueil que par la sensualité!

Oui, c'est ainsi que sous le poids de l'égoïsme inné, l'immense majorité des hommes venant en ce monde, sont perdus, détruits, annulés et foulés aux pieds par le vice, avant la fin de l'adolescence : toute leur noblesse est enlevée, toute leur beauté flétrie : toute possibilité de grandeur, de génie, d'héroïsme et de sainteté, est perdue. Le monde n'a déjà plus rien à attendre de ces survenants, ni secours, ni gloire, ni progrès, ni lumière; ils languiront chétifs, chagrins d'esprit et de corps, dans la servile et basse condition qu'ils se font; ils souffriront, travailleront sans fruit jusqu'à la mort, sans autre fruit du moins que de se concilier, peut-être, à la fin, par un peu de bonne volonté, la pitié de Dieu, pour entrer dans une autre vie.

Ainsi, presque tous les hommes, par l'égoïsme pervers des sens, se séparent librement, dès leurs premières années, de la vie pleine, comme bientôt ils se vont séparer, par l'égoïsme de l'esprit, de la lumière universelle, se séparant d'ailleurs, et s'éloignant aussi les uns des autres, à mesure qu'ils s'éloignent de la lumière et de la vie.

Mais certes tout n'est pas dit sur l'épouvantable puissance d'homicide du sens pervers livré au feu mauvais.

Sans parler des poisons mortels que la nature mêle à ces joies coupables, comme châtiment ou comme menace; sans parler de ces contagions vénéneuses et de leurs traces indélébiles, transmissibles par hérédité; sans parler de ce lépreux de la débauche, qui reste marqué de ses plaies vives, ou de ses cicatrices toujours terribles, et qui, avec la perfide impudence de l'égoïsme, les apporte, en dot sécrète, à sa virginale fiancée, et en héritage imprévu à ses fils; sans parler de tous ces accidents extrêmes, et de toutes ces complications étranges du vice et de ses châtiments; voyons le spectacle ordinaire que nous présente le travail même de la génération dans toute l'humanité : mystère d'iniquité répandu sur la face du globe, horrible fermentation dont on ne peut pas dire, s'il en sort la mort ou la vie.

La mort, je l'en vois bien sortir. Je vois partout, sauf de rares exceptions, le but de la vie oublié, la nature insultée, des millions de germes broyés comme par la dent des bêtes; l'homicide à tous les degrés; depuis la vie refusée, jusqu'à la vie arrachée dans son germe et son premier commencement, par une abominable opération qui a son nom dans toutes les langues, et non pas seulement chez le nègre abruti, comme le disait M. de Maistre. Puis je vois ces continuels massacres de nouveau-nés, pratiqués dans tout l'Orient et ailleurs, et moins d'hommes naissants conservés, que d'hommes naissants jetés à la voirie, aux bêtes, aux fleuves et aux torrents.

Ainsi, je vois bien, en effet, sortir la mort de cette fermentation putride.

Sous un autre rapport, je vois encore les hommes continuant à s'y éteindre et à s'y épuiser, pendant tout l'âge viril : se plongeant dans la criminelle volupté sans relâche, sans ces intermittences que la nature apprend aux animaux, que la nature et la raison indiquent aux hommes : je les vois mourir par là chaque jour, au lieu de grandir dans la vie; je les vois, après l'âge fixé par la nature, continuer sous l'entraînement de l'égoïsme sensuel, et feindre de transmettre la vie qu'ils ont tant de

fois refusée. Je les vois s'attacher à la chair et au sang, se coller à la terre par le ventre, jusqu'à l'heure du départ, jusqu'au moment de se lever de terre et de paraître devant Dieu. Ils n'ont pas pris le temps de vivre avant de mourir.

Je vois donc bien sortir la mort de cette fermentation, presque partout, presque toujours, et la vie seulement par exception, par accident.

Et encore ! regardons de près la vie qui sort de là.

Examinons ce petit nombre des élus de la génération : voyons la vie telle qu'elle leur est donnée. Lorsqu'elle n'est pas directement empoisonnée dans sa source par la transmission d'un venin saisissable, je la vois commencer fiévreuse, chétive, ulcérée, grosse des excès qui vont la perdre, ou incapable de traverser la première chute des feuilles. Je vois la moitié des naissances retomber dans la mort, avant qu'aucune lumière, aucune parole, aucun amour ait atteint ces germes humains, ou qu'aucun acte libre en soit sorti : et ceux qui échapperont à tous ces filets de la mort, sont lancés dans le sens de la mort par l'esprit même et la tendance qui préside à leur conception ; ils sont suivis et surexcités, dans le même sens, pendant leur long sommeil, dans leur premier berceau, par la per-

versité sensuelle qui les couve; précipités, enfin, par toutes les impulsions originelles dans la voie maladive d'avidité mortelle qui cherche le feu avant le temps, et qui en abuse en tout temps, et perd la vie en le cherchant.

Telle est la puissance d'homicide de l'égoïsme sensuel. C'est ainsi que, par égoïsme, les générations successives se transmettent la mort, mêlée à la vie que Dieu donne.

Un mot encore sur le suicide moral et intellectuel pratiqué par le sens pervers. Il est encore parmi nous des hommes, de prétendus savants, qui nient le danger corporel du feu! Nous leur répondons dans ces pages. Quant au fait de suicide moral, voici ce qu'on en a pu dire : « La manière de juger du « siècle, en ce point, comme sur tant d'autres, « tient à une sorte d'indifférence qui en use d'ail- « leurs, selon son plaisir, à un mépris tolérant, « qui se satisfait et ferme les yeux. Les matérialistes « (et de nos jours la plupart des hommes le sont « du moins en partie) envisagent le fait de vo- « lupté comme indépendant presque du reste de la « conduite, comme agissant simplement dans l'or- « dre animal, par fatigue, ou excitation ; les plus « physiologistes vous parleront même d'une réac- « tion réputée avantageuse au cerveau. Les pères,

« frères aînés et tuteurs, dans les conseils qu'ils « donnent à ce propos, en font communément, « une affaire d'hygiène, d'économie, de régularité. « Il y a, dans tout ceci, un oubli profond du côté « le plus essentiel et le plus délicat..... Si nous « entrons dans la sphère vive et spirituelle, dans « celle des idées, là, tout contre-coup est un dé- « sordre, toute déperdition une décadence. A ce « point de vue, qui dira combien dans une grande « ville, à de certaines heures du soir et de la nuit, « il se tarit de trésors de génie, de belles et bienfai- « santes œuvres, de larmes d'attendrissement, de « velléités fécondes détournés ainsi avant de naître, « tués en essence, jetés au vent dans une prodiga- « lité insensée! Tel qui était né capable d'un mo- « nument grandiose coupera, chaque soir, à plai- « sir, sa pensée, et ne lancera au monde que des « fragments. Tel en qui une création sublime de « l'esprit allait éclore, sous une continence sévère, « manquera l'heure, le passage de l'astre, le mo- « ment enflammé qui ne se rencontrera plus. Tel « disposé par la nature à la bonté, à l'aumône et « à une charmante tendresse, deviendra lâche, « inerte ou même dur. Ce caractère qui était près « de la constance restera dissipé et volage..... Ce « qu'il y a de plus subtil et de plus vivant dans la

« matière, ainsi jeté, tiré à mauvaise fin, et n'étant « plus là en nous, comme la riche étincelle divine, « pour courir, pour remonter en tous sens et se « transformer, cette âme du sang, dont il est parlé « dans l'Écriture, en s'en allant, altère l'homme et « l'appauvrit dans sa virtualité secrète, le frappe dans « ses sources supérieures et reculées. Voies inson- « dables de la justice. Solidarité de tout notre être ! « Mystère qui est celui de la vie et de la mort [1]. »

Et non-seulement le mortel égoïsme du sens pervers domine l'humanité ; mais quoique ses lamentables conséquences soient sous nos yeux ; quoiqu'on en voie sortir la mort partout semée, l'abâtardissement manifeste du genre humain ; quoiqu'on nomme et décrive les maladies et les infirmités qui en résultent directement; que l'on cite et raconte les crimes, les violences et les ruines qui pullulent en tout temps de cette racine immonde : pourtant cet abus impur de la vie, par égoïsme, n'est pas seulement accepté, mais il est encore provoqué librement, encouragé avec sourire et avec joie, cultivé, recherché, adoré par la masse des hommes, depuis le commencement du monde jusqu'à présent.

[1] Sainte-Beuve.

L'antiquité l'adorait formellement. Des temples, des chants sacrés, tout un culte secret, tout un culte public, honoraient Priape et Vénus impudique. Non-seulement dans les théâtres, mais encore dans les temples, le spectacle de la débauche en action, présenté avec art, était offert aux hommes, pour réveiller leurs sens éteints, s'ils languissaient et cherchaient du repos.

Je l'ai vu de mes yeux, dit saint Augustin, j'ai vu pratiquer dans les temples, les dernières infamies. « Ante ipsum tamen delabrum..... « ludos intentissimi spectabamus..... : Cuncta « obscœnitatis implebantur officia..... Exhibeba- « tur quod de templo domum matrona doctior « reportaret. Nonnullæ pudentiores avertebant « faciem ab impuris motibus scenicorum, et « artem flagitii furtiva intentione discebant. Ho- « minibus namque verecundabantur, ne aude- « rent impudicos gestus ore libero cernere; sed « multo minus audebant sacra ejus quam ve- « nerabantur, casto corde damnare. Hoc tamen « palam discendum præbebatur in templo, ad « quod perpetrandum tamen secretum quærebatur « in domo.....

« Hæc oculis et auribus publicis civitas tota dis- « cebat, hæc commissa numinibus placere cerne-

« bat, et ideo non solum illis exhibenda, sed sibi « quoque imitanda credebat [1]. »

Non-seulement dans l'antiquité, mais parmi nous au sein du christianisme, qu'est-ce que provoquent nos théâtres, nos arts, la plus grande partie de nos livres? De quoi parlent les hommes, à quoi pensent-ils? « De quoi s'entretient la jeunesse, dit « Bossuet; de quoi s'occupe notre jeunesse dans « cet âge où l'on se fait un opprobre de la pudeur? « que regrettent les vieillards, lorsqu'ils déplorent « leurs ans écoulés; et qu'est-ce qu'ils souhaitent « continuellement de rappeler, s'ils pouvaient, « avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des « sens? »

Les hommes, sur ce sujet, ont tellement encore des yeux pour ne pas voir, ou plutôt, lors même qu'ils voient tout, ils vivent encore, en si grand nombre, de leur pleine et entière volonté, dans l'égoïsme sensuel et ses ignominies, que la société, même la plus civilisée, n'ose pas encore proscrire le crime d'excitation publique au désordre des sens. On sait que ces excitations tuent plus d'hommes, corporellement et moralement, qu'aucun fléau, qu'aucun poison; on proscrit pourtant le

[1] Cité de Dieu, liv. II, chap. XXVI et XXVII.

poison d'où peut sortir quelque rare accident ; on n'ose pas toucher l'art païen, le théâtre impudique, les lettres corruptrices qui surexcitent l'impure fermentation d'où ruissellent la dépravation et la mort sur la suite des générations. On laisse passer et circuler la mort, sous prétexte de liberté ! La loi ne s'arme pas, la société ne se soulève pas, l'instinct sacré de la paternité n'inspire pas tous les pères ! On ne voit pas que le premier devoir des peuples qui veulent vivre et grandir, est d'arrêter ce torrent de mort, pour que les hommes deviennent plus beaux, plus forts, plus sains, plus calmes, plus courageux, plus intelligents et plus sages ; pour que la grandeur d'âme, c'est-à-dire le génie, l'héroïsme, la sainteté, puissent apporter au monde leurs fruits. Non, les peuples acceptent encore, tolèrent encore le culte du mal et de la mort. On adore encore les faux dieux, les dieux de l'homicide, Mars et Vénus, c'est-à-dire les divinités infernales qui perdent l'humanité, qui détruisent et brûlent dans son germe toute espérance de régénération et de progrès.

Aveugles et coupables qui ne voient pas que la vieille société païenne a péri dans la honte, dans des flots de sang et de larmes, parce que, déployant son principe, elle en est venue au spectacle, et à

l'enseignement public du meurtre et de la luxure, au nom de l'état et de la religion ; pratiquant ces deux crimes fondamentaux par édits des pontifes et des empereurs, et par voie d'administration publique !

Aveugles et coupables qui ne voient pas que la civilisation moderne repose sur une révolution religieuse radicale, sur le contraire de l'égoïsme, c'est-à-dire sur le sacrifice; divine vérité religieuse qui proscrit comme satanique ce qu'on adorait comme divin ; qui a forcé l'état, après un combat de trois siècles, à cesser le spectacle, le culte, l'enseignement public du meurtre et de la débauche !

Aveugles et coupables qui ne voient pas que, si, malgré cet immense progrès, la société moderne languit, et tourne sans avancer, c'est parce qu'elle est livrée à deux forces contraires, d'une part le vice perpétuellement excité, de l'autre la religion qui proscrit et condamne absolument ce que les mœurs publiques et l'opinion, les spectacles, les lettres, les arts provoquent, sous la tolérance de la loi, et souvent avec son appui !

Aveugles et coupables qui attendent un progrès du monde et une transformation sociale, et ne voient pas que ce progrès est éternellement impos-

sible ou qu'il est à cette condition inespérée : proscription par les mœurs publiques, l'opinion, les lettres, les arts, du culte de Vénus criminelle!

La société a enseigné ce culte d'accord avec la religion, c'était la mort.

La société a cessé cet enseignement, mais elle l'a toléré, malgré la religion : c'est la lutte entre la vie et la mort, lutte à laquelle nous assistons.

Que la société tout entière le proscrive, et ce sera la vie, autant du moins que la vie peut régner sur cette terre.

V.

Les terribles vérités qui précèdent sont-elles assez certaines et assez saisissantes? Est-il vrai que, par sa pente innée, l'âme se divise en deux foyers mauvais, dont l'un peut s'appeler l'abus de la lumière, l'orgueil; l'autre, l'abus du feu, la sensualité? Est-il vrai que cette double force de décomposition morale et intellectuelle est, sur cette terre, le principe de la mort, de la douleur, des larmes et de l'avortement de tous les divins germes que l'âme de l'homme pourrait développer?

Nous le disions en commençant cette partie de nos méditations sur l'âme : « Les âmes sont mortes

« ou endormies, et tout gémit, tout souffre, parce « que les âmes sont mortes, et ne se forment point « à la vivante et vivifiante image de Dieu. » Nous ajoutions : « La véritable consolation ne vient qu'a- « près la connaissance et le vif sentiment du mal. » Quiconque a bien voulu méditer avec nous ce qui précède, doit maintenant, ce semble, bien connaître et sentir le mal.

Oui, les âmes sont mortes ou endormies ; elles ne se développent point à la vivante et vivifiante image de Dieu. Il n'y a pas, sur notre terre, assez de force, de constance, de courage ; pas assez de sagesse, d'intelligence, de science ; pas assez de bonté ni d'amour, parce que l'âme détruit sa lumière par l'orgueil, ruine son feu par sensualité, et se dessèche jusque dans sa racine par ces deux formes de l'égoïsme. L'orgueil ruine les intelligences ; la sensualité détruit les corps, éteint les cœurs ; l'égoïsme sépare tous les hommes les uns des autres et de Dieu ; le faisceau de la famille humaine est brisé, comme chaque âme elle-même est brisée, et c'est vraiment la mort qui règne sur ces multitudes. La mort en arrête la plus grande partie à l'entrée de la vie. Le plus grand nombre des créatures humaines apparaît en ce monde pour quelques heures, et disparaît avant d'avoir aperçu

la nature et la face de l'humanité; et la plus grande partie de ce qui reste encore, quelle que soit sa durée sur terre, n'arrive pas au réel développement de la raison et de la liberté. Un fantôme de raison et un fantôme de liberté remplacent les forces vives et magnifiques que l'âme devait produire et que Dieu veut donner. Au milieu de tous ces fantômes, où est l'homme? Où est le roi du monde? Où est celui que Dieu charge de gouverner la terre et d'y établir la justice? Où est celui que Dieu destine à faire, de ce monde qui passe, un marchepied du ciel, un commencement de la vie stable? Où est celui qui travaille vraiment à réveiller ou à guérir son âme, à guérir d'autres âmes, à consoler la terre? Voilà la cause de nos douleurs; les âmes sont mortes et ne vivifient pas assez leur corps, ni le monde, ni la société humaine, ni tout le cours de la vie présente. Les âmes meurent trop, les corps aussi, et tout languit et meurt avec les âmes.

Comment donc vous consolerai-je? Vous consolerai-je en disant que cette vie cependant renferme encore beaucoup de biens, et le germe de beaucoup d'autres? Cela est vrai; mais ce n'est pas ainsi que nous vaincrons notre tristesse. Je veux vous consoler en vous parlant de la conscience, du sacrifice, puis de la mort. Nous verrons quelles

consolations découlent du sacrifice, et quelles consolations promet la mort. Et dans ces grandes et austères recherches, nous trouverons la véritable connaissance de l'âme et de sa destinée.

CHAPITRE II.

LA CONSCIENCE ET LE SACRIFICE.

I.

L'amour désordonné de soi est le principe du mal. La vertu, le mérite, le salut, consistent à vaincre l'amour de soi en s'appuyant sur Dieu.

La victoire sur l'amour de soi, c'est le sacrifice.

Le sacrifice, c'est l'acte libre d'une volonté aimante et courageuse, qui consent à sortir de soi, pour aller à Dieu, et pour se retrouver en Dieu. Sortir de soi ou y rester, là est toute la question, toute l'histoire, tout le drame de la vie morale.

J'entends sortir de soi relativement à Dieu et à la société des âmes, et non relativement à la nature sensible ; car si l'on considère nos rapports sensuels, multiples, passionnés à l'égard des choses

extérieures, il faut dire que la vie morale consiste à en sortir, pour rentrer en soi, et à sortir de soi, pour rentrer en Dieu. « Sortir de soi, dit Fénelon, « pour entrer dans l'infini de Dieu. » A quoi Bossuet ajoute ce complément d'une admirable profondeur, qui est la plus haute expression de la loi de la vie, qu'il faut, étant en Dieu, sortir encore et quitter Dieu pour Dieu, comme l'avaient dit saint François de Sales et saint Jean de la Croix. De sorte que la loi universelle de la vie, ou la loi du progrès éternel, s'exprimerait par ces trois mots, que Bossuet prend pour texte de son panégyrique de saint Benoît : *Egredere, egredere, egredere.* « Sortez, sortez toujours ; montez, montez toujours. » Sortez, sortez toujours de votre état présent, pour en trouver toujours un plus élevé dans l'infini de Dieu : « Il nous est tellement ordonné de che- « miner sans relâche, qu'il ne nous est pas même « permis de nous arrêter en Dieu [1]. » C'est là ce qu'on peut nommer l'éternel et perpétuel sacrifice.

C'est à quoi se rapportent ces belles paroles déjà citées : « Les vertus ne sont pas des états de l'âme « posée en soi, mais des élans de l'âme hors d'elle- « même et en Dieu. »

[1] Panégyrique de saint Benoît. Exorde.

Mais développons ceci.

L'amour est ou l'amour de l'ordre ou l'amour-propre désordonné. L'amour-propre désordonné, c'est le vice. L'amour de l'ordre, ou l'ordre dans l'amour, c'est la vertu.

Aussi, selon Malebranche, voici toute la morale : le vice, c'est l'amour désordonné de soi ; la vertu, c'est l'amour de l'ordre. L'ordre, qui est Dieu, nous touche, nous pénètre par le sentiment, nous donne un amour naturel, instinctif, nécessaire du souverain Bien ; de plus, il nous éclaire par la raison. C'est à nous, sous la double influence du sentiment et de la lumière, de concevoir, par raison et par liberté, l'amour habituel, libre et de choix, l'amour de l'ordre souverain, en travaillant incessamment à détruire l'amour-propre en nous. « Tout « consiste, dit Malebranche, à travailler jusqu'à la « mort à détruire l'amour-propre ou la concu- « piscence qui se renouvelle sans cesse [1]. »

Mais comment cela peut-il se faire, et comment détruire l'amour-propre ?

Ici, Malebranche répond par toute la théorie du sacrifice chrétien, et entre dans la doctrine évangélique, ou l'idée de la Croix du Christ. C'est ce

[1] Morale, ch. III, 17.

qu'avait entrevu Platon, quand il disait : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » Vérité maintenant incarnée, historiquement visible, expérimentalement connue.

« Il faut mourir, dit Malebranche, pour voir « Dieu et s'unir à lui ; car personne ne peut vivre et « le voir, dit l'Ecriture sainte. Mais on meurt véritablement à proportion qu'on quitte le corps, qu'on « se sépare du monde, qu'on fait taire ses sens, « son imagination et ses passions, par lesquels on « est uni à son corps, et par lui à tous ceux qui « l'environnent. On meurt à son corps et au « monde à proportion qu'on rentre en soi-même, « qu'on consulte la vérité intérieure, qu'on s'unit « et qu'on obéit à l'ordre. La sagesse éternelle est « cachée aux yeux de tous les vivants. Mais ceux qui « sont morts au siècle et à eux-mêmes, ceux qui ont « crucifié leur chair avec ses désirs déréglés, ceux « qui sont crucifiés avec Jésus-Christ et à l'égard « desquels le monde est crucifié ; en un mot, ceux « qui ont le cœur pur, et dont l'imagination n'est « pas salie, sont en état de contempler la vérité...

« Ceux qui vivent de la vie du corps et de la « vie du monde, ceux qui jouissent des plaisirs, et « se répandent dans tous les objets qui les envi- « ronnent, ne trouveront point la vérité

« Il faut commencer et continuer son sacrifice, « et en attendre de Dieu la consommation et la ré- « compense ; car la vie du chrétien sur la terre est « un sacrifice continuel, par lequel il immole sans « cesse son corps, sa concupiscence, son amour- « propre à l'amour de l'ordre [1]. »

Ainsi, ce que l'on peut appeler le procédé moral, c'est-à-dire le moyen de passage de l'égoïsme ou de l'amour-propre désordonné à l'amour de l'ordre, ou, pour mieux dire, à l'ordre dans l'amour, ce procédé, c'est le sacrifice.

Mais il importe d'étudier et de comprendre philosophiquement la nature de ce saint et universel procédé de l'âme, dans son passage vers la justice et la vertu.

II.

Les anciens ont connu la raison la plus manifeste de la nécessité du sacrifice, lorsqu'ils enseignent que l'acceptation de la mort, c'est-à-dire le sacrifice, est une purification nécessaire pour sortir de la fange [2]. Le sacrifice, en effet, est purificateur ; c'est le moyen de passage de l'impureté à

[1] Morale, ch. XI, 2 et 3.

[2] *Voy.* le Phédon.

la pureté. Mais l'idée radicale, je dirai l'idée nécessaire du sacrifice, est plus profonde encore. Elle résulte de ce que la créature étant nécessairement finie, comme Dieu est nécessairement infini, le sacrifice est le moyen universel du passage, c'est-à-dire de l'union du monde à Dieu, et du fini à l'infini. Ceci sera amplement démontré. Soumettre le fini à l'infini, pour unir l'un à l'autre, c'est l'essence même du sacrifice.

Des deux raisons du sacrifice résultent les deux espèces de sacrifice : l'un sanglant, l'autre triomphant ; l'un accidentel, l'autre nécessaire ; l'un temporel, l'autre éternel.

Quoi qu'il en soit, qu'est-ce que le sacrifice ? En quoi consiste cet acte libre qui attaque et qui diminue l'égoïsme, cet acte de vertu que tous les hommes, dans tous les temps, dans tous les lieux, ont pu et dû pratiquer, sous peine de transgresser la loi naturelle ?

Thomassin l'exprime parfaitement en ces termes : « Aller à sa raison, la soumettre à la raison sou-« veraine, soumettre alors sa chair à sa raison [1]. »

[1] Ubi adierit rationem suam homo quilibet, et summæ æternæque rationi eam coaptaverit, carnemque suam rationi adaptarit. Theol. dogm. lib. I. cap. IX.

C'est toujours la maxime ascétique : « Aller du de-
« hors au dedans, et du dedans à ce qui est plus
« haut. » (*Ab exterioribus ad interiora, ab interio-
ribus ad superiora.*) Soumettre sa chair à sa raison, c'est le sacrifice de la sensualité. Soumettre sa raison à Dieu, c'est le sacrifice de l'orgueil. C'est un procédé moral et pratique analogue au procédé logique et spéculatif qui monte des phénomènes sensibles, placés hors de nous, aux notions abstraites qui sont en nous, et s'élève ensuite aux idées qui sont en Dieu, et qui sont Dieu.

Mais, nous l'avons montré en logique, le procédé dialectique qui passe ainsi de la nature sensible à Dieu, et du fini à l'infini, a un point d'appui dans son élan. Ce point d'appui, si l'on veut, c'est d'un côté l'image d'où la raison fait jaillir l'idée. Mais où est le ressort qui tire de l'image plus que cette image ne contient, et qui s'élance sans syllogisme, sans intermédiaire, sans continuité, de ce fini à l'infini? Ce ressort, nous l'avons dit, n'a, en philosophie séparée, qu'un nom vague, et n'y est que très-peu décrit ou étudié : c'est le sens divin, le sens même de l'infini, sans lequel aucun phénomène, quel qu'il soit, ne nous donnerait l'idée de l'infini, ni celle de l'unité, ni aucune idée nécessaire. Ce contact de l'âme et de Dieu ;

« ce sens secret qui sent et qui touche Dieu, plu-
« tôt qu'il ne le discerne ou le voit, » c'est là l'attrait de l'infini qui nous mène au sens intelligible de l'image, comme c'est l'image qui développe en nous l'idée dont nous avions le sens ou le germe implicite ; précisément comme il est dit, dans l'Evangile, que l'homme ne va au Verbe incarné que par l'attrait intérieur du Père, et que, d'un autre côté, nul ne connaît le Père que celui à qui le Fils le révèle. De même, Dieu nous parle au dehors par ses œuvres , et au dedans par son attrait intime, pour que l'esprit, ainsi circonvenu de Dieu, ne lui puisse échapper. Voilà, disions-nous, le point d'appui et le ressort du procédé spéculatif.

Or, il se trouve que c'est la même chose en morale.

Toutes les créatures nous parlent ; elles nous parlent de vérité, mais surtout de bonheur. Au fond, elles ne sont qu'une parole de Dieu, adressée à notre intelligence et à notre volonté. Or, que nous présentent-elles toutes, en parlant de bonheur ? Évidemment un bonheur passager, imparfait et borné. Et pourtant c'est le vrai bonheur, le bonheur éternel, infini, souverain qu'elles doivent nous enseigner. Dieu ne leur donne leurs charmes et leurs attraits que dans ce but. Leur beauté, leur dou-

ceur, leurs séductions sont des amorces pour nous attirer à l'amour ; leurs défauts, leurs limites, leurs épines, leurs mensonges et leur perfidie, sont des forces de sens contraire, mais préparées dans le même but, pour nous repousser, par la douleur, la tristesse et les larmes, vers l'amour souverain. — Mais, qui écoute ces deux leçons ? Quelles sont les âmes qui ne restent pas prises aux piéges de la première ? Quelles sont celles qui s'élèvent à l'autre, c'est-à-dire au sens entier de la divine leçon ? Où sont les âmes qui, trouvant, dans l'imparfait, sa déception, sa vanité, passent à l'amour d'en-haut ? En d'autres termes quelles sont les âmes qui passent de la sensualité et de l'égoïsme, à l'amour et à la vertu ? Ce sont les âmes qui ont en elles quelque sens implicite de Dieu, de Dieu senti ou pressenti comme amour et bonté. Ce sens et cet attrait de l'infinie bonté, quand l'âme ne l'étouffe point, lutte contre l'attrait présent des biens partiels et périssables, et parce qu'il vient d'un plus puissant, et d'un autre que nous, il peut lutter contre l'attrait de l'amour étroit de nous-mêmes. Voilà le ressort où s'appuie la volonté libre, qui décide entre deux attraits, et reste vraiment libre, pouvant faire pencher la balance où elle veut. Cette décision, quand elle est en faveur de l'infini, quand

elle donne à Dieu notre joie présente, et nous-mêmes, c'est le sacrifice. Le sacrifice met en pratique les deux parties de la leçon divine, et passe du bonheur borné, dont parlent les créatures, à la félicité sans bornes que promet Dieu.

Que si la liberté décide en faveur du fini, c'est un nouvel éloignement de Dieu, une chute nouvelle dans l'égoïsme; le fini « se resserre en lui-même, » comme le dit Bossuet, et il reste isolé de la source éternelle, qui seule peut l'agrandir sans fin.

Mais ce ressort du procédé moral, ce sens divin du souverain bien, est donné à tous. Il fait partie de la lumière qui éclaire tous les hommes, et grâce à Dieu, il a un nom dans toutes les langues.

Dans l'ordre spéculatif, ce sens divin n'a pas de nom particulier; dans l'ordre moral, tous les hommes le connaissent et le nomment : c'est la conscience.

Qu'est-ce donc que la conscience?

III.

Il faut convenir que si tous les hommes, en pratique, connaissent la voix de la conscience, peu

d'entre eux se demandent ce qu'est la conscience en elle-même. Essayons d'éclaircir ce point.

L'éclaircissement est simple. Il suffit de prendre au sérieux, de croire et de comprendre ce que l'on en dit vulgairement. La conscience, dit-on, c'est la voix de Dieu qui nous pousse ou qui nous réprime, qui nous blâme ou qui nous approuve. Pourquoi ne pas croire cela ?

Le manque de foi est la source de nos inintelligences. On a des yeux pour ne pas voir, on ne voit pas ce qu'on a sous les yeux.

Lorsque l'on croit en Dieu, c'est-à-dire, quand la raison n'est pas éteinte, je demande s'il est possible de ne pas voir que Dieu, en qui, de toute nécessité, nous vivons et nous sommes, que Dieu, dis-je, nous touche, nous meut, nous inspire et nous parle. La sagesse éternelle, s'écrie saint Augustin, ne cesse de parler à sa créature pour l'attirer. Si quelque chose est incontestable en philosophie, c'est que Dieu est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Mais certes, comme le dit Malebranche, cette lumière porte sur le bien et le mal pratique, plus encore que sur le vrai et le faux théoriques. Dieu, comme bonté, nous est nécessairement plus accessible que Dieu, comme vérité : et les bons cœurs sont avec Dieu, plus que

les grands esprits. N'oublions pas le but de Dieu et l'idée mère de la création : la création est une pluralité de personnes destinées à l'amour. Aimer Dieu, s'aimer entre soi, c'est le but, c'est la morale. Les êtres tendent à l'union, et s'ils sont séparés, c'est pour pouvoir s'unir ; s'ils sont distincts, c'est pour pouvoir s'aimer et se rapprocher librement. Il faut admettre un fait primitif que voici : c'est qu'il y a un attrait de Dieu vers tous les esprits libres : que les êtres capables d'amour, sont des êtres que Dieu attire et qui s'attirent entre eux. Il y a une attraction universelle des âmes, comme il y a une attraction universelle des corps. Cette loi morale est aussi scientifique, aussi certaine que la grande loi physique qui gouverne les astres. Et qu'est-elle autre chose que l'énoncé du fait même qui est sous nos yeux ? Voici le fait : il y a des esprits capables d'amour, qui veulent aimer. Cela veut dire qu'il y a des êtres que tend à rapprocher un attrait moral. Nous n'en disons pas plus. Seulement, l'attraction physique est fatale ; l'attrait moral est libre. La liberté détermine le sens du mouvement, le transforme et le change ; elle peut tourner vers soi l'attrait qui est vers autrui et vers Dieu. Elle décide si le résultat de l'attrait sera l'égoïsme ou l'amour. Et de même qu'il y a des esprits qui, sous l'influence

de la lumière universelle de la raison, prise à rebours, descendent vers les ténèbres, la négation, l'absurde; de même, il y a des volontés qui, sous l'influence de l'amour, pris de travers, conçu avec perversité, s'éloignent de l'amour et des objets qu'il faut aimer.

Ainsi cette force qui, au fond de l'âme, nous attire au souverain bien, ce sens du Dieu bon, présent, vivant, qui nous touche et nous parle, c'est la conscience.

Cette force donc, que tout homme sent en lui, toujours mêlée à tout; cette force qui nous attire au bien, sans jamais se lasser; cette force qui nous pousse, par un irrésistible élan, vers un avenir de lumière, de bonheur, malgré les mécomptes de chaque jour, et la vanité du passé; cette force confiante, qui maintient en nos cœurs l'espérance indomptable, malgré toutes les douleurs; cette force infatigable, qui ne cesse de nous dire : « Il y a mieux! » cette force qui conduit l'homme, dans son voyage terrestre, comme un voyageur enthousiaste, plein de jeunesse et d'illusion, rêvant toujours dans le lointain, au delà de chaque horizon, une nature plus riche et plus belle; cette force clairvoyante qui, dans chaque espérance accomplie, nous montre une vanité; qui dans tout bien que nos mains tien-

nent, nous font voir un défaut; qui bride et réprime notre cœur en face de tout bonheur présent, de peur que notre âme ne s'y livre, ne s'y plonge tout entière, comme une source peu généreuse, qui ne prend pas son cours, et se laisse boire au sable et à la terre; cette force chaste et pure qui nous retient en face du mal, qui nous maîtrise et nous arrête sous l'élan des plus fortes passions; qui met, entre le mal et nous, un temps d'arrêt, une épouvante qu'une volonté désespérée nous fait seule traverser; cette force irritée qui se lève, et ne veut plus se taire, quand le mal est commis; qui vibre et crie sous l'effort même tenté pour l'étouffer; cette force, qui est le frein et l'aiguillon, qui se remue en nous sans nous, cette force, c'est la voix de Dieu : c'est Dieu présent partout, Dieu dans lequel nous sommes, dans lequel nous vivons. C'est Dieu qui nous attire à lui, qui nous montre, pour nous éveiller, les biens partiels, images de sa bonté; qui nous en détache en même temps pour nous mener à la réalité; et qui, nous faisant sentir l'être meilleur que nous, nous donne le choix entre l'égoïsme et l'amour, et nous pose ainsi, à chaque heure, la question de la vie morale et son épreuve.

Et le sanctuaire intérieur où Dieu parle, ce fond

de l'âme que Dieu tient, qui est nous, où est Dieu, dont saint Augustin dit : « Là il y a Dieu et toi. » Et dont il dit ailleurs : « Est-ce moi? est-ce lui? » ce point, c'est la conscience.

« Cet intérieur de l'homme, qu'on appelle la « conscience, dit encore le même Père, est le lieu « de refuge où l'on trouve Dieu [1]. Dieu est au mi- « lieu de l'âme. Dieu a pour trône la conscience « des bons : le trône de Dieu est dans le cœur des « hommes [2]. Dans ta conscience ne saurait entrer « aucun homme; mais là il y a Dieu et toi [3]. »

La conscience, ou du moins son *étincelle première* (*conscientiæ scintillam*, *synderesim*), dit saint Thomas, ne trompe jamais [4]. C'est une tendance innée au bien, opposée à la tendance innée au mal, qui nous vient du péché originel [5]. Elle est la donnée innée des principes moraux [6].

[1] Intus hominis quod conscientia vocatur... illuc confugiet et ibi inveniet Deum. (Enarrat. in ps. 45.)

[2] Deus in medio ejus... cui sedes est conscientia piorum : et ita sedes Dei est in cordibus hominum. (*Ibid.*)

[3] In conscientia, quo nullus hominum intrat; ubi nemo tecum est, ubi tu et Deus es. (Enarrat. in ps. 54.)

[4] Synderesis... numquam errat. (2 dist. 24. q. II. a. 3.)

[5] Synderesi opponitur fomes; sicut enim fomes semper ad malum instigat, ita et synderesis semper in bonum tendit. (*Ibid.*)

[6] Principia operabilium *nobis naturaliter indita* non pertinent

Thomassin parle admirablement de la conscience, lorsqu'il dit : « L'âme porte en elle la vé-
« rité presque *coessentiée* à sa substance. Pour
« comprendre Dieu et les choses de Dieu, il suffit
« de déployer les fibres qui la constituent, et d'a-
« mener au jour les raisons cachées en son fond...
« L'âme est toute chose à sa manière. Quand elle
« ouvre son sein, et en développe les richesses, elle
« trouve, mentalement, Dieu et les choses de Dieu.
« Dans l'âme, il y a quelque chose de plus haut
« que l'esprit : c'est le point simple qui est le cen-
« tre et le sommet de ses rayons; c'est en ce point
« que vit, avant toute pensée, le désir du bien : et
« c'est de là que la pensée, suscitée par la splen-
« deur du Bien, reçoit l'impulsion pour jaillir ;
« c'est là que l'âme pressent plutôt qu'elle ne com-
« prend, qu'elle touche plutôt qu'elle ne connaît.
« En ce centre de l'âme, nous soupçonnons l'u-
« nité même, le Bien lui-même, Dieu même, ou
« plutôt nous lui sommes unis et adaptés par un
« profond et mystérieux contact [1]. »

ad specialem potentiam, sed ad specialem *habitum naturalem*, quem dicimus synderesim. (Iª. q. 79. 12. c.)

[1] Anima rationes rerum et veritatem menti suæ quasi coessentiatam habet; utque Deum et divina omnia intelligat, opus habet tantum fibras, quibus veluti compacta est, explicare, et latitantes

Saint Augustin applique à la conscience la divine parole évangélique qui nous promet qu'un fleuve d'eau vive jaillira des entrailles de l'âme qui s'unit au Sauveur par la foi. « Ces entrailles de l'âme, « dit-il, c'est la conscience. Et ce fleuve, c'est l'a- « mour qui veut se donner au prochain [1]. »

V.

Après avoir décrit la conscience, ce sens intérieur du Dieu bon, toujours présent, revenons à l'usage qu'en fait l'homme.

Quel est l'usage qu'il en faut faire ? Ce que saint Augustin enseigne à ce sujet est admirable. Il n'y a qu'un mot, mais il dit tout.

rationes evolvere. Mens omnia est mentaliter... suum ergo sinum ubi mens excutit; et abstrusas ibi divitias expromit, et Deum et divina omnia ibi invenit, mentali modo. In anima aliquid est ipsa mente superius, nempe unum, quod mentis ipsius apex et fastigium est; quo ante omnem mentis intellectionem ipsum bonum appetitur; quo intellectio ipsa inde erumpere jubetur, quia boni splendore perfusa est; quo præsagimus magis quam intelligimus; tangimus magis quam cognoscimus. Hoc igitur *uno* mentis, ipsum unum et ipsum bonum seu Deum auguramur, vel illi potius arcano quodam contactu coaptamur et copulamur. (Theol. dogm. lib. I, cap. II.)

[1] Venter interioris hominis conscientia cordis est... Quid est fons et quid est fluvius qui manat de ventre interioris hominis? Benevolentia qua vult consulere proximo. (In Joan. tract. XXXII, 4.)

La conscience, dit-il, est l'autel où notre âme sacrifie à Dieu.

« Je veux rentrer en moi, dit-il, pour y ren-
« contrer la matière du sacrifice; je veux pénétrer
« en moi pour y trouver la victime qui te glorifie,
« ô mon Dieu! QUE MA CONSCIENCE SOIT TON AUTEL,
« SEIGNEUR [1] ! »

La conscience est l'autel. Voilà son rôle dans la consommation du sacrifice. Elle est le point d'appui du sacrifice.

La conscience est un point d'appui en Dieu, point d'appui qui est bien en nous, mais qui n'est pas nous seuls. Par la conscience, nous nous appuyons sur un plus fort que nous. Ainsi appuyée sur autrui, l'âme peut sortir de l'égoïsme. Elle en peut sacrifier les deux formes, l'orgueil et la sensualité; elle peut sacrifier la passion à la raison, soumettre ses sens à l'esprit, soumettre son esprit à Dieu, à l'éternelle raison ; quitter ainsi les dehors de la vie pour rentrer en elle-même, et se quitter elle-même, dans son état partiel, pour trouver Dieu, en qui elle se retrouve elle-même entière et glorifiée.

[1] Ad me redeam ubi inveniam quod immolem, ad me redeam in me inveniam laudis immolationem. SIT ARA TUA CONSCIENTIA MEA. (Enarrat. in ps. 49.)

Nous répétons encore que si l'esprit, pour passer de la vue du fini aux idées éternelles des choses en Dieu, en brisant les limites du fini, a besoin, non-seulement de la vue des êtres finis, images des idées éternelles, mais encore du sens implicite de l'infini, sens divin que Dieu donne, parce qu'il est présent et touche l'âme ; de même la volonté, pour passer des désirs, des amours bornés, et d'ailleurs déréglés du moi fini, à l'amour ordonné de Dieu, et de soi et d'autrui ; la volonté, disons-nous, pour franchir ce passage, et accomplir ce sacrifice, a besoin aussi que l'amour implicite de Dieu lui soit donné. Il faut qu'un sens divin de la bonté de Dieu et de ses justes volontés, ou de sa loi morale se trouve en elle. Il faut que le sacrifice ait son autel, son point d'appui. Or ce sens divin de la loi éternelle, ce point d'appui du sacrifice est donné, c'est la conscience.

La conscience est donnée : le sacrifice peut s'opérer. En quoi consiste le sacrifice? Le voici.

Tout se trouve dans ce court passage de Bossuet, dont nous essaierons de comprendre la profondeur.

Bossuet commente ce texte de saint Augustin : « Ma volonté me mène où je ne voulais pas (*volens* « *quo nollem perveneram*). » Il montre comment

la volonté sans frein finit par agir contre elle-même, et par se perdre en se cherchant. Tel est, en effet, le terme où aboutit la volonté non sacrifiée : elle se perd et devient esclave. Bossuet ajoute : « Vous alliez à la servitude par l'indépendance ; « prenez une voie contraire : allez par l'obéissance « à la liberté. »

« Qu'est-ce, en effet, dit-il, que la liberté des « enfants de Dieu, sinon une étendue et une dila- « tation d'un cœur qui se dégage de tout le fini. « Sortez donc ; coupez, retranchez. Votre volonté « est finie. Tant qu'elle se resserre en elle-même, « elle se donne des bornes. Voulez-vous être libre? « Dégagez-vous. N'ayez plus d'autre volonté que « celle de Dieu [1]. »

Il y a là le christianisme; il y a la morale, il y a la plus profonde psychologie, la plus profonde métaphysique, et les mystères de la logique elle-même, et d'autres encore à quoi sans doute Bossuet ne pensait pas.

Quoi qu'il en soit, cela veut dire que le procédé moral, le sacrifice de la volonté consiste, non pas à anéantir sa volonté, mais à en briser les limites : non à la rendre esclave, mais à la rendre libre :

[1] Panégyrique de saint Benoît, second point.

non à la resserrer, mais à la dilater. Le sacrifice de la volonté consiste à dégager la volonté, à couper et à retrancher tous les liens qui l'entravent, c'est-à-dire tous ses liens à toutes les choses finies. Et comme l'âme elle-même est finie, il ne faut pas s'y renfermer : ce serait se donner des bornes en se resserrant en soi-même. Il faut sortir du moi, de l'égoïsme, se dégager, non-seulement des choses finies qui resserrent le moi, mais encore du moi qui se resserre lui-même. Et comment cela? En anéantissant l'âme? En aucune sorte, mais en mettant en Dieu son point d'appui et sa racine. S'agit-il d'annuler la volonté? Bien loin de là ; il faut tout au contraire l'unir à celle de Dieu ; il faut qu'elle veuille comme Dieu et avec Dieu, c'est-à-dire avec force et sagesse croissante, et liberté croissante, de plus en plus empruntée à Dieu. Faut-il éteindre et arrêter son cœur? Au contraire, puisqu'il le faut étendre et dilater, en lui donnant la liberté des enfants de Dieu, qui est une étendue et une dilatation d'un cœur dégagé de tout le fini.

Comme on le voit, la véritable idée du sacrifice, c'est le contraire du faux mysticisme. C'est le vrai mysticisme orthodoxe, tel que l'Eglise l'a formulé souvent, et notamment au XVIIe siècle, où il en était grand besoin, par la condamnation de beaucoup

d'expressions mystiques peu précises, et parfois fausses et dangereuses [1]. C'est l'opposé direct du mysticisme absurde qui infecte toutes les philosophies panthéistiques, depuis l'Inde jusqu'à l'Allemagne, et qui tend à l'anéantissement du fini, de l'individu et de ses facultés, par l'absorption en Dieu et sa rentrée dans l'infini. Mais le mysticisme chrétien travaille à la glorification de chaque être, par cette union à Dieu qu'opère le sacrifice, et au développement indéfini du fini, par son union à l'infini.

Reprenons en détail ce texte de Bossuet qui renferme toute notre idée.

VI.

Notre volonté est finie ; tant qu'elle se resserre en elle-même, elle se donne des bornes.

Notre volonté est finie, d'abord parce que, d'après l'idée claire de l'infini et du fini, Dieu seul est infini. Tout ce qui est infini est Dieu ; mais la création est finie ; tout en elle est fini. Puis, nous voyons directement de mille manières que notre

[1] *Voy.* d'abord la très-importante bulle pontificale sur Molinos, puis la très-juste et nécessaire condamnation du livre des Maximes des saints.

volonté n'est pas infinie. Est-elle infinie en lumière, en force, en persévérance, en continuité? Veut-elle toujours, je ne dis pas infiniment, mais fortement?

Notre volonté est, non-seulement finie, mais trop courte de tous côtés. Elle manque de tout : de suite, de continuité, d'unité; elle manque de force, de lumière; elle manque de foi, elle manque de direction, elle manque d'amour. Les passions, notez-le, ne sont pas un excès d'amour, mais un défaut d'amour. La volonté se trouve renfermée et bornée en elle-même, dans l'égoïsme où nous naissons et sommes. Elle manque enfin de liberté. Elle est esclave de fait, quoique de nature libre. Elle manque de liberté, car elle n'est libre qu'en ce sens qu'il lui reste cette étincelle de liberté, et cette étincelle de raison, dont elle peut se servir pour parvenir de proche en proche et à la vérité et à la liberté. Qu'elle veuille cultiver ce germe, qu'elle pratique cette parole séminale du Verbe en nous, et alors seulement il lui sera fait comme il est dit dans l'Évangile : « Si vous pratiquez ma pa-
« role, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous
« rendra libres [1]. »

[1] Joan. VIII, 31.

Oui, notre volonté est manifestement finie et bornée en tous sens.

Comment décrire ses petitesses et ses entraves? Aucun homme, disait Fénelon, ne va jusqu'au bout de sa raison. Mais quel est l'homme qui va jusqu'au bout de sa volonté? Le bout de la raison, c'est Dieu connu; le bout de la volonté, c'est Dieu cherché; le terme où aspire la raison aussi bien que la volonté, c'est toujours l'unité, l'infini et le souverain bien. Or, il est clair que si j'y tends, je n'y suis pas. Je ne suis donc pas où je veux. Voilà la borne de ma volonté. Voilà en quoi elle est, non pas seulement finie, mais arrêtée avant son terme.

Je cherche, mais je n'ai pas trouvé. Et non-seulement je cherche, mais je m'égare; tantôt j'approche et tantôt je m'éloigne. Je veux et je ne veux pas; je voudrais vouloir : je voulais dans ce sens, je veux en sens contraire; je lance ma volonté dans une poursuite, et, en courant, j'oublie le but:

> Amphora cœpit
> Institui, currente rota cur urceus exit :

cette remarque est tout aussi vraie de la volonté, qu'elle est vraie de l'esprit. Je me résous, et bientôt, non-seulement je ne veux plus ce que j'ai résolu,

mais j'oublie que j'ai résolu. Je suis, dans mes plus fermes décisions, comme l'ange rebelle, dont parle le poëte, qui menace le Verbe fait homme de briser la terre en la frappant du pied ; mais Jésus le regarde, et le rebelle épouvanté s'enfuit, et oublie de frapper la terre. Je veux ce bien borné dont je saurai la vanité quand je l'aurai ; et le bien partiel que je veux n'est pas un but, mais bien une borne, qui termine et arrête ma volonté. Je poursuis ce plaisir : j'y laisse aller mon cœur et j'y appuie ma volonté. Regardez-y : ce n'est pas un appui; c'est un clou qui vous tient, comme s'exprime si admirablement Platon [1]. Voilà une volonté toujours finie, toujours brisée, interrompue, captive.

Non-seulement elle est finie, interrompue, captive, mais de plus elle est évidemment partielle. C'est un de ses plus saillants caractères. Mon intelligence est partielle, de même ma volonté, comme au reste ma vie entière. Je vis, je pense, je veux par lignes étroites , ou plutôt point par point. Pour fixer une idée, j'oublie les autres, et pour vouloir un point j'abandonne tout le reste. Je me fixe aux moindres objets ; j'y prends goût ; je m'exclus dans ce goût ; j'oublie le monde entier pour

[1] Ὅτι ἑκάστη ἡδονὴ καὶ λύπη ὥσπερ ἧλον (Phédon).

ce seul point qui m'occupe aujourd'hui. Ainsi va toute ma vie, toujours engouée sur un point, et dégoûtée sur tout le reste. Ma volonté n'est pas comme un soleil qui rayonne en tous sens et toujours, elle est comme une fusée qui suit une ligne étroite, très-courte, au bout de quoi elle s'arrête et s'éteint, pour éclater bientôt suivant une autre ligne. Le soleil n'est pas infini, tout en lui est fini, grandeur, éclat, sphère d'attraction ; mais il est une totalité, il a son unité, sa plénitude, sa permanence. Ma volonté, comme toutes mes autres facultés, n'a rien de tel ; elle ne se possède pas entière, elle est toujours fraction d'elle-même. Quand elle agit, c'est un rayon unique qu'elle envoie dans un sens à l'exclusion des autres directions. De même que ma pensée, ma volonté se développe comme par séries ; elle parcourt une série de termes, en produit un à chaque instant et quitte les autres. En outre, tous ces termes ensemble eux-mêmes ne sont pas sa totalité. Pris ensemble, ils convergent vers leur unité, mais ne l'atteignent pas. Non-seulement donc ma volonté n'est pas infinie, mais elle n'a pas même la totalité de sa grandeur finie : elle n'a pas même son unité, ni son intégrité.

Ne dites pas que ma volonté est infinie parce

qu'elle tend à l'infini et au souverain bien. Est-ce que la série des nombres croissants vers l'infini n'est pas toujours finie? Ce qui est infini, c'est le souverain bien qui m'attire, ce n'est pas moi. Dieu, présent dans ma conscience, Dieu, qui me parle, m'inspire, attire ma volonté, est infini, mais non ma volonté. Tout au contraire, si je me resserre un instant en moi-même, en m'isolant de Dieu, si je cesse un instant de m'appuyer sur ce Dieu infini, je ne veux plus actuellement que le fini. N'arrive-t-il pas à chaque instant aux meilleures âmes, dès qu'elles cessent de tenir à l'inspiration intérieure de Dieu, et à la loi d'en haut, dont parle saint Paul, ne leur arrive-t-il pas de revêtir une volonté charnelle, qui ne veut plus rien que de bas, et perd le goût des choses du ciel? Pour cette volonté-là, justice et vérité sont deux mots dénués de sens; elle comprend seulement ce que veut dire plaisir; elle n'a plus que le goût de la terre, et trompe le besoin de l'infini et du souverain bien, par le goût de l'orgueil, et surtout de la volupté.

Il y a, pour la volonté, deux enceintes, deux circonvallations qui la bornent et la terminent. D'ordinaire, ces deux enceintes tiennent bon pendant tout le cours de la vie. Quelques-uns brisent, en partie, la plus étroite, mais se resserrent d'au-

tant dans l'autre. Enceinte du corps, enceinte de l'esprit isolé; enceinte de sensualité, enceinte d'orgueil. Enveloppée dans la première enceinte, saint Jean appelle la volonté, volonté de la chair (*voluntas carnis*); enveloppée dans la seconde, il l'appelle volonté de l'homme (*voluntas viri*). Ces deux enceintes sont les deux mondes dont parle Pascal, celui des corps et celui des esprits curieux. Dans la première enceinte, les bornes de la volonté, ses petitesses sont les grandeurs charnelles, les richesses, les honneurs. Dans la seconde, lorsque la première est brisée, et souvent sans qu'elle soit brisée, vivent, en très-petit nombre, les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. Dans la première, la volonté que Dieu attire vers l'infini étouffe dans la fange; dans la seconde, on étouffe dans le vide. Car toute la science possible est vide et froide. Quoi de plus partiel et borné que le monde de la réflexion? Plus j'y entre, plus je vais en m'éloignant de la plénitude de la vie; plus j'y avance et plus j'y vois mes bornes; plus j'aperçois la ceinture de ténèbres qui m'environnent, plus je sais que je ne sais pas. Eussiez-vous toute la vérité, — et l'on n'en a jamais qu'une partie, — ce n'est pas tout, car la vérité seule sans la charité n'est pas Dieu, mais une image et une idole.

Donc enfin si le monde des sens est mon bien, mon cœur y est, et il y est esclave ; si le monde de la réflexion est mon trésor, mon cœur y est et y languit.

Voilà ce qu'est la volonté resserrée en elle-même, et dans les biens bornés où elle s'attache.

« Mais, dit Bossuet, voulez-vous être libres, dé-
« gagez-vous. Sortez de vous, coupez, retranchez ;
« n'ayez plus d'autre volonté que celle de Dieu. »

C'est qu'en effet, il n'y a pas seulement deux mondes : il y en a trois. Il n'y a pas seulement les deux mondes que nous portons en nous, celui des corps et celui de l'esprit humain ; il y en a un autre qui est réellement infini : c'est le vrai Dieu. C'est en ce troisième monde qu'il faut entrer pour être libre.

Sortez donc de vous ; coupez, retranchez tous les liens qui attachent votre volonté à vous-même, qui la terminent à votre corps, à votre esprit, qui la bornent à un bien quelconque autre que le souverain bien. N'ayez plus de volonté fixe, arrêtée, déterminée, sinon sous l'attrait seul du souverain bien, et par la volonté de Dieu.

Entrez dans ce que les mystiques appellent la *sainte indifférence*, mot qu'on n'a pas compris, parce que les faux mystiques en abusaient, parlant

d'éteindre la volonté. Mais s'agit-il, selon Bossuet, selon le Christianisme, d'éteindre la volonté? Il s'agit de la délivrer et de la glorifier.

Il s'agit de lui apprendre à puiser sa séve en Dieu. Il faut que, dégagée de tout, la volonté soit comme entée sur celle de Dieu, qui étant infinie, fera croître la nôtre en tous sens : qui la rendra une, intègre d'abord, puis grandissante au delà de toute borne.

L'indifférence sainte, c'est la pleine liberté d'une âme qui n'est liée à rien à l'exclusion du reste, et qui possède sa volonté totale.

Le retranchement de tout lien ne veut pas dire le retranchement de tout amour et de toute volonté; c'est au contraire la liberté de l'amour plein et de la volonté entière.

Que ne pouvons-nous faire comprendre ici cette liberté obtenue par le sacrifice! Que ne sait-on ce qu'est la volonté de l'homme, séparée de la volonté de Dieu, ce qu'est la volonté de l'homme unie à celle de Dieu!

Dieu parle incessamment à la conscience pour l'inspirer et la conduire; il y a tout un plan de l'histoire de chaque âme et de l'histoire universelle, que Dieu cherche à réaliser sans cesse par les pensées qu'il nous inspire, et les mouvements qu'il

nous donne. Mais que fait l'homme? Il n'entend pas, et répond d'ordinaire à l'impulsion de Dieu, comme répond au moteur un mécanisme faussé. Comme la dent usée d'un rouage qui glisse, et passe quand vient son tour de mordre, l'homme à tout instant transgresse le vouloir actuel de Dieu, et la motion providentielle du moment. Toujours lancé dans la tendance de sa volonté propre, il ne sait plus ni obéir ni écouter. La force divine le sollicite toujours, il ne la sent même pas; il continue sa marche inerte sans répondre : la voix de Dieu n'a plus de prise sur le pontife de la création : elle crie en lui, il n'entend pas : il marche à travers la lumière sans le savoir.

Écouter, obéir serait la vie, et le réveil du plus mortel engourdissement.

O Père, je viens pour faire ta volonté, dit le Verbe incarné : et ailleurs : « J'ai une nourriture à pren-« dre que vous ne connaissez pas; ma nourriture « est de faire la volonté de mon Père qui m'en-« voie[1]. » La vie chrétienne, la vie de Dieu en nous (*vitam æternam in nobis manentem*), y est développée par l'aliment de l'obéissance. L'obéissance nous élève au-dessus de nous-mêmes pour nous

[1] Joan. IV, 34.

donner à Dieu : elle nous élève plus haut que l'homme. L'homme alors n'est plus né ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. L'homme alors est enfant de Dieu.

Mais à la condition du sacrifice : couper, retrancher, sortir de soi, et mourir pour renaître. « Ce-« lui qui ne meurt pas à sa propre vie, a dit le « Christ, ne peut pas être mon disciple [1]. » Il faut mourir à sa vie propre, pour être régénéré, et pouvoir dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Dieu « qui vit en moi. »

Certes c'est en coupant, en retranchant et en sortant de soi, c'est par la croix et par le sacrifice que cette mort s'accomplit. Mais aussi quelle renaissance pour ceux qui accomplissent le sacrifice entier, et n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu ! Quelle délivrance ! Sortir de la misère de notre propre esprit, de la monotonie de nos pensées, de l'ennui mortel d'être seul, des bornes rétrécies de notre horizon personnel, qui va toujours se resserrant à mesure qu'on avance dans la vie ; quitter l'étroite et fastidieuse prison de l'habitude, pour prendre une vie large et puissante, toujours

[1] Luc. XIV, 26.

renouvelée en Dieu; fuir l'atmosphère éteinte, l'air enfermé de l'égoïsme où nous languissions et dormions, où le sang ne s'animait plus; rencontrer tout à coup la lumière et l'air libre, l'air vaste, l'air pénétrant, la lumière vivifiante et sans bornes, et en boire les inspirations; recevoir des pensées qu'on n'a pas calculées, qui naissent en nous comme sous la parole d'un plus sage; sentir des émotions qu'on ne pouvait attendre, qui touchent et qui saisissent, et qui font tressaillir, comme la main d'un ami posée sur notre main au moment du réveil; sentir qu'on n'est plus seul, qu'un autre est avec nous, qu'un être plus puissant nous guide, et qu'il nous guide de près, en nous touchant, comme l'ange qui guide un enfant par la main : tel est, au sein du sacrifice, l'état d'une âme qui meurt à sa vie propre, pour vivre en Dieu.

C'est là ce que les chrétiens nomment le passage de la mort à la vie, et des ténèbres à la lumière.

C'est là ce que Bossuet appelle la liberté des enfants de Dieu, qui n'est que l'étendue et la dilatation d'un cœur dégagé de tout le fini.

Combien est large et grande la vie de cet homme libre qui voit, qui veut en Dieu!

L'homme engagé dans sa volonté propre, dans cette bassesse de vue, dans cette petitesse de désirs,

qui nous tiennent dans un cercle étroit, et nous fixent dans une direction exclusive, cet homme ne vit pas en tous sens, mais d'une vie incomplète, semblable à la respiration partielle de ces poitrines malades que des points d'adhérence empêchent de s'ouvrir tout entières.

L'homme dégagé, l'homme libre en Dieu, vainqueur des exigences du cruel égoïsme, l'homme que rien n'empêche plus d'obéir aux mouvements divins, cet homme vit de la vie divine, universelle; son esprit s'universalise; sa volonte se divinise : ce qu'il désire, c'est le progrès du monde, la venue du royaume de Dieu; sa volonté plane sur le monde, unie à celle de Dieu.

C'est par ces âmes que s'accomplit la grande demande : « Que votre volonté soit faite en la terre « comme au ciel; » c'est elles qu'attendent en soupirant les créatures, qui, dit saint Paul, espèrent leur délivrance de la venue des enfants de Dieu.

Voilà l'obéissance des enfants de Dieu, et la grandeur de la volonté sacrifiée.

CHAPITRE III.

LA TRANSFORMATION.

Maintenant, nous pouvons commencer à comprendre que la consolation découle du sacrifice. « Les âmes sont mortes, disions-nous, et tout « gémit, tout souffre parce que les âmes sont mortes « ou endormies, et ne se forment point à la vivante « image de Dieu. Elles vivifient trop peu leur corps, « le monde, la société humaine, la vie entière. Telle « est la cause de nos douleurs. »

Or, vous voyez que le sacrifice donne la vie. Le sacrifice répare, élève, transforme l'âme à l'image de Dieu.

Comme cette transformation de l'âme est le nœud de toute la connaissance de l'âme, comme c'est le tout de l'âme, le passage de la mort à la vie, la

renaissance, le principe de tout bien, le germe de l'immortalité, nous allons varier nos efforts, nos points de vue, nos termes de comparaison, pour la faire bien comprendre.

I.

Et d'abord maintenons toujours fermement la notion orthodoxe du sacrifice.

Le sacrifice, loin d'être l'anéantissement du créé, est au contraire l'anéantissement de tout ce qui s'oppose à la glorification de l'être fini par son union à l'infini. Le sacrifice n'est pas la négation de quelque chose qui soit, c'est la négation d'une négation, c'est une affirmation. Ce n'est pas la mort, c'est la destruction de la mort; c'est la voie vers la vie, pleine et sans fin.

Telle est la vraie notion du sacrifice. Anéantir l'obstacle pour reculer les bornes, et dilater en Dieu, et transformer en Dieu tout l'être sacrifié.

Mais comment la transformation s'opère-t-elle? En quoi consiste-t-elle? Quelle était la forme de l'âme? Quel devient son état ou sa forme? Quand Bossuet, au moment du solennel sacrifice de Mlle de Lavallière, s'écrie: « Quel état et quel état! » où est la différence si essentielle qu'il voyait dans ces

deux états, dans ces deux formes d'une même âme ?

Ces deux formes sont, d'un côté, la forme de la mort dans l'égoïsme, et de l'autre la forme de la vie dans l'amour.

Mais, comment montrer aux yeux ces deux formes de l'âme invisible ? Si nous pouvions voir la sagesse, dit Platon, quel amour naîtrait dans nos cœurs ! Si nous pouvions voir l'âme, et sa laideur, et sa beauté, selon la forme qu'elle a choisie, quel désir de la divine transformation naîtrait en nous !

Qu'on nous pardonne donc la hardiesse et la variété de nos efforts, et, s'il le faut, la singularité de nos comparaisons, pour arriver à faire voir l'âme sous ses deux formes. Mais plutôt, au lieu de demander pardon d'avance à ceux qui nous liront, confions-nous en Dieu, pour qui nous travaillons, à qui nous voudrions pouvoir gagner des âmes. Parlons comme nous pensons, et sans respect humain.

Dans le chapitre intitulé les deux foyers, nous avons essayé de montrer la vérité de cette assertion générale : Nous sommes dans l'égoïsme ; nous vivons sous la double forme de l'orgueil et de la sensualité, comme on a dit que nous vivons et que nous pensons sous les formes de l'espace et du temps.

Or, l'homme est composé d'âme et de corps. On pourrait dire qu'il y a deux égoïsmes, celui de l'esprit et celui du corps. L'égoïsme de l'esprit, c'est l'orgueil, l'égoïsme du corps, c'est la sensualité. Il est bien entendu toutefois que les deux égoïsmes sont dans l'âme : le corps n'a ni mérite, ni démérite, ni égoïsme, ni amour. Les deux égoïsmes sont donc dans l'âme ; mais l'un est celui de l'âme s'abaissant dans le corps, pour en jouir ; l'autre est celui de l'âme voulant s'élever au-dessus d'elle-même.

Je les vois l'un et l'autre dans ces mots de Pascal : « Qui veut faire l'ange, fait la bête. » L'orgueil, c'est l'âme voulant faire l'ange : la sensualité, c'est l'âme faisant la bête.

Je vois l'âme qui s'élève d'une part, et qui, par contre, s'abaisse nécessairement d'autant !

Je la vois s'exalter et s'affaisser en même temps, se dédoubler, en quelque sorte, pour monter d'un côté et descendre de l'autre ; et cela, comme par une loi physique, comme quand l'esprit de la nature se dédouble, en un jour d'orage, et se sépare en deux fluides contraires dont l'un occupe un nuage au-dessus de la tête de l'homme, dont l'autre occupe la terre que nous foulons aux pieds.

Oui, la vie mauvaise, l'état faux, la forme du

mal dans l'âme est une division et une séparation des forces de la vie en deux tendances contraires. C'est la duplicité d'une âme qui, cessant d'être simple, une, recueillie, prend en elle-même une double vie, l'une dans l'esprit et l'autre dans les sens; l'une au-dessus de l'homme par présomption et sans réalité, l'autre au-dessous de l'homme par affaissement, avec réalité. C'est une excentricité d'âme qui développe en elle deux foyers de la vie, ou deux pôles, deux pôles de nom contraire, comme un aimant; deux foyers séparés, excentriques, comme les deux foyers d'une ellipse.

Rien de mieux observé que ce qui suit touchant les rapports de l'orgueil et de la volupté : « Rap-
« port inverse en effet, singulier équilibre de ces
« deux vices capitaux en nous, du vice extérieur,
« actif, ambitieux, glorieux et bruyant, et du vice
« mou, caché, oisif et furtif, savoureux et mysté-
« rieux ! Avez-vous jamais remarqué ce jeu double ?
« Quand la volupté diminue en moi et que je viens
« à bout de la repousser, l'orgueil, la satisfaction
« joyeuse et fière, monte d'autant; mais sitôt que
« l'autre reprend le dessus, il y a prostration gra-
« duelle, abandon, et mépris de moi-même. Chez
« tout homme l'un des deux vices a chance de do-
« miner, mais non pas à l'exclusion de l'autre,

« quoiqu'il y ait certains cas extrêmes et mons-
« trueux où un seul des deux emplit l'âme. Ce sont
« comme deux pôles, aux dernières limites de la
« terre habitable; la majorité des hommes flotte
« dans l'intervalle et incline plus ou moins ici ou
« là..... En s'en tenant à ce qu'on a senti, il est
« constant que ces deux vices se lient d'ordinaire
« par un mouvement inverse et alternatif [1]. »

Cette physiologie de l'âme est bien connue des ascètes et des mystiques chrétiens.

La vie, le bien, disent-ils, c'est le recueillement de l'âme au centre; c'est l'unité, la simplicité, la componction, comme l'exprime le livre de l'Imitation; c'est la rentrée de l'âme en elle-même, en son cœur, en son centre, en son fond, au sanctuaire, par la pureté et par l'humilité. Laissez tomber l'orgueil; relevez tout ce qui est par terre et dans la sensualité, et l'âme, de double qu'elle était par le péché, redevient simple. Il faut, dit la piété, que chaque jour ma tête se repose dans mon cœur et en Dieu, et que chaque jour mes sens s'y purifient. L'âme se maintient ainsi pure, humble et simple.

Cette unité, cette simplicité est donnée par l'Évan-

[1] Sainte-Beuve.

gile, comme le caractère même du bien. « Si votre « œil est simple, tout votre corps sera éclairé ; s'il « est mauvais, vous serez tout entier ténébreux. »

Si l'on ouvre les livres moraux et sapientiaux de l'Ancien Testament, on y trouve constamment que le caractère du bien c'est la simplicité du cœur, le caractère du mal, la duplicité du cœur. Sois humble, sois pur, sois simple ! Malheur au cœur double, orgueilleux, sensuel ! C'est le fond de toute la doctrine morale [1].

Les deux excès de l'égoïsme, les deux foyers de l'âme difforme par le péché, les deux pôles du cœur double sont les deux volontés qu'il faut perdre pour renaître de Dieu : la sensualité (*voluntas carnis*) ; l'orgueil (*voluntas viri*). Saint Jean nomme ailleurs les deux concupiscences : *concupiscence des yeux* et *concupiscence de la chair,* qui, ensemble, sont l'*orgueil de la vie*. C'est ce que l'Écriture sainte nomme encore l'*arrogance des yeux* et

[1] Ne accesseris ad illum duplici corde. Eccl. I, 36. — Deprime cor tuum et sustine : in dolore sustine et in humilitate patientiam habe. Eccl. II, 4. — Væ duplici corde, terram ingredienti duabus viis. Eccl. II, 14. — Initium superbiæ hominis, apostare a Deo. Eccl. X, 14. — Qui timet Dominum convertetur ad cor suum. Eccl. XX, 8. — Domine pater et Deus vitæ meæ... extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi... aufer a me ventris concupiscentiam. *Ibid.* XXIII, 5 et 6. — Congrega cor tuum in sanctitate. *Ibid.* XXX, 24.

la *concupiscence du ventre* (*extollentiam oculorum et ventris concupiscentiam*). C'est ce qu'en étendant peut-être le sens donné à ces mots par les Grecs, on pourrait appeler l'*irascible* et *le concupiscible :* l'irascible, cette force d'orgueil qui s'élève, s'exalte, s'irrite; et le concupiscible, cette avidité sensuelle qui ne dit jamais c'est assez.

Saint Thomas d'Aquin caractérise la duplicité du cœur en remarquant qu'elle tend à l'impureté [1]. Et il donne l'idée même de simplicité comme synonyme de force et de vertu [2].

Que si l'on veut étudier de plus près encore ce que nous appelons la forme de l'égoïsme, sa duplicité, son excentricité, ses deux foyers, leur nature, leurs effets, leurs rapports, la nécessité de revenir de la duplicité à la simplicité, et les effets de ce retour, il faut nous permettre une digression, étrange peut-être, mais qui n'est pas indispensable pour comprendre la suite de ce traité. Nous y consacrons le paragraphe suivant que le lecteur peut passer sans inconvénient.

[1] Duplicitas animi est quiddam consequens ad luxuriam. 2ª. 2ª. q. 53, a. 6.

[2] Quanto aliquid est simplicius, tanto virtuosius.

II.

C'est Leibniz qui a dit : « Il y a de l'harmonie, « de la métaphysique, de la géométrie, de la mo- « rale partout. »

Ces paroles sont rigoureusement vraies. Il y a non-seulement de l'harmonie et de la métaphysique partout, ce qui est évident, mais il y a de la géométrie partout, et de la morale partout; il y a de la morale en géométrie, et de la géométrie en morale. Il y a de la géométrie dans l'âme. Leibniz ne le croyait pas seul : Pythagore, Platon, saint Augustin, Kepler et beaucoup d'autres pensaient de même.

Nous disons donc aussi qu'il y a de la géométrie dans la morale, et que les lois de la morale ne sont en rien plus arbitraires que celles de la géométrie et sont les mêmes, peut-être, aux yeux de Dieu.

Hors Dieu, il y a deux choses : il y a l'âme et il y a l'atome; l'unité matérielle, l'atome, et l'unité spirituelle, l'esprit créé, humain ou angélique. Ces deux choses sont les deux éléments qui composent tout cet univers. L'un est le sens, l'autre le signe, dans cette parole de Dieu qui est la création.

Ce mot divin n'est pas une parole sèche et froide : c'est un mot divinement poétique et divinement chanté.

La création est en effet une harmonie, et la musique est le symbole de la création.

La musique, comme la création, se compose de sens et de signe, d'esprit et de matière. Comme dans la création, le sens, dans la musique, c'est l'intelligence, c'est l'amour, c'est la liberté : c'est le libre et lumineux mouvement de l'âme et de l'esprit. Et le signe, la matière, ce sont des nombres, des rapports de nombres, et des figures géométriques, des sphères.

Ces formes expriment cet esprit ; ce signe exprime ce sens ; c'est un fait.

Voilà donc des nombres et des rapports de nombres, des formes géométriques, des sphères, ou des ellipses formées dans l'air, qui expriment des mouvements de l'âme, de l'amour, de la passion, de la sagesse, de la liberté.

Il y a donc quelque ressemblance et quelque analogie entre ces nombres et formes, et ces mouvements d'âme, entre cette morale et cette géométrie.

En pourrait-il être autrement ? Tout ressemble à Dieu de quelque manière : donc en un sens, tout

se ressemble. L'âme et l'atome se doivent donc ressembler, quoique aussi radicalement distincts entre eux par nature qu'ils sont distincts de Dieu.

Mais la géométrie gouverne tout dans l'atome, et dans les forces de l'atome, dans l'attraction, la lumière, la chaleur, symboles, images des forces de l'âme, comme l'atome est le symbole de l'âme : tout cela n'est que nombre, poids et mesure.

Comment donc l'âme pourrait-elle être sans quelque ressemblance à la géométrie ?

Certes notre âme n'est pas immense, elle ne remplit pas tout. Elle ne vit pas également dans toute l'immensité, spirituelle ou corporelle ; elle ne vit pas également dans tout le monde infini des idées. Donc elle a quelques bornes, donc elle a quelque forme, non pas physique, mais idéale.

Est-ce que nous ne voyons pas tous, dans notre âme, un fond et une surface ? Est-ce que la profondeur mystérieuse du cœur est la même chose que la surface visible où courent les pensées claires, et les images mobiles qu'apportent les sens ?

Quand Bossuet parle de « cet endroit si retiré de « l'âme que les sens n'en soupçonnent rien ; » quand il dit : « Qui nous donnera que nous sa- « chions goûter le plaisir sublime..... qui ne cha- « touille pas les sens *dans la surface,* mais qui tire

« le cœur à Dieu *par son centre;* » ces mots *surface* et *centre* sont-ils dénués de sens ?

Bossuet ne dit-il encore rien de vrai quand il s'écrie, en parlant à l'âme : « O Israël, écoute dans « ton fond, n'écoute pas à l'endroit où se forgent « les fantômes; mais écoute à l'endroit où se re- « cueillent les pures et simples idées ! » Le lieu des pures et simples idées est-il le même que le lieu des fantômes ? Et le lieu des sentiments secrets que l'âme elle-même aperçoit à peine, est-il le même que celui des idées ? La surface de l'esprit est-elle même chose que le fond de notre âme, et le langage, chez tous les peuples, est-il dénué de sens ?

Enfin, si les belles paroles de Kepler, citées ailleurs sont vraies; si l'on peut dire que « la géo- « métrie avant la création était coéternelle à l'in- « telligence divine, qu'elle est en Dieu et qu'elle « est Dieu ; qu'elle a passé dans l'homme avec « l'image de Dieu : » il est donc vrai dès lors, en un sens excellent, qu'il y a de la géométrie dans l'âme.

C'est en vertu de cette idée que Kepler écrivait son chapitre : « De l'affinité de l'âme et du cercle. » (*De cognatione animæ cum circulo.*)

La même idée a été entrevue et exprimée par un très-grand nombre d'esprits : une foule d'auteurs,

chez les anciens, voient dans l'idée, de l'être parfait, les idées d'unité, d'infinité, de sphère parfaite. Empédocle, Pythagore, les Péripatéticiens, les Platoniciens, Syrianus, Proclus, Thémistius, Simplicius, beaucoup d'autres, appellent l'être parfait « l'unité ou la sphère. »

Quand Empédocle décrit l'univers idéal « avant « que la discorde n'y fût entrée, » il le montre « comme une sphère parfaite, pleine d'harmonie, « en repos de tous les côtés, égale en tous sens, « infinie en tous sens. Rien de vide, rien de trop, « tout sphérique [1]. »

Comment Horace, d'après les Stoïciens, décrit-il le sage, l'homme libre, maître de l'orgueil et de la sensualité? De la même manière qu'Empédocle vient de décrire l'être parfait [2].

Marc-Aurèle parle de même dans sa peinture du sage « sur lequel, dit-il, rien n'a de prise quand il « est bien recueilli et ramassé en lui-même, et qu'il « est comme une sphère parfaite [3]. »

[1] Phil. veter. reliquiæ. Karsten, tom. II, p. 93 et 316.

[2] Quisnam igitur liber? Sapiens, sibi qui imperiosus;
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, et in seipso totus teres atque rotundus.
(Serm. lib. II. sat. VII.)

[3] Marc-Aurèle. Pensées, chap. XXII.

Et ailleurs : « L'âme est une sphère d'une ron-
« deur parfaite, pendant qu'elle ne s'étend et ne se
« relâche point au dehors, et qu'elle ne se resserre
« et ne s'enfonce pas au dedans : elle reluit d'une
« manière qui lui fait découvrir la vérité de toutes
« choses, et celle qui est en elle [1]. »

Quand Joubert parle de la piété, il la décrit comme « un sentiment qui exerce le cœur dans
« toute l'étendue de sa sensibilité..... et par lequel
« l'âme reçoit une telle modification qu'elle a par
« lui sa rondeur absolue et toute la perfection dont
« sa nature est susceptible [2]. »

J'ouvre le livre de saint Augustin qui porte ce titre étrange « des dimensions de l'âme. » (*De quantitate animæ.*) J'aperçois des figures géométriques mêlées au texte. Voici des cercles avec leur centre. Le cercle est comparé aux autres figures et l'emporte. Pourquoi ? Son égalité en tous sens est la cause de son excellence.

Qu'est-ce que la vertu, se demande saint Augustin ? Et il répond : « La vertu n'est-elle pas
« l'égalité d'une vie de tous côtés conforme à la
« raison ? Si dans la vie un point quelconque sort

[1] *Ibid.* chap. VII. art. 7.
[2] Pensées, t. I, p. 106.

« de l'harmonie, de l'ensemble, n'en sommes-
« nous pas choqués, comme si quelque point du
« cercle s'approchait ou s'éloignait du centre plus
« que les autres. La vertu donc est comparable au
« cercle, non aux autres figures. Dans l'âme il n'y
« a qu'un état qui soit de toutes parts conséquent
« et conforme à lui-même, c'est la vertu qui donne
« à l'âme sa perfection par une sorte de divine con-
« corde entre toutes les raisons de son être [1]. »

Il est donc vrai que cette comparaison de l'âme et de ses différents états aux formes géométriques a frappé un grand nombre d'esprits. Est-ce sans raison ?

Nous pensons au contraire qu'il y a, dans ces comparaisons, le germe des plus belles vérités psychologiques. L'application à l'âme, à ses états, à ses mouvements, à sa vie, de l'éternelle géométrie qui est en Dieu, sera peut-être aussi féconde que celle de la géométrie aux formes et aux mouvements des astres. Celui qui fera pour l'âme, ce que Kepler a fait pour les planètes, celui-là aura le premier appliqué la géométrie aux vrais cieux.

C'est là une conjecture que nous osons émettre et qu'un avenir plus ou moins reculé justifiera, si

[1] Saint Augustin, De quant. animæ, 27.

l'esprit humain se réveille, s'il revient avec ardeur, avec piété au culte de la vraie science, de la science totale, comparée en tous sens, cherchée tout à la fois en Dieu, dans l'âme, dans l'absolu de la géométrie, et dans la poésie visible de la nature.

Quoi qu'il en soit, continuons notre comparaison, et voyons quelles sont les deux formes géométriques auxquelles nous pouvons comparer les deux états de l'âme.

Ici nous ne démontrons pas, nous n'expliquons même pas, nous énonçons notre comparaison.

Ces formes sont les deux formes que nous voyons au ciel dans les orbites des corps célestes, et dans la configuration même de ces corps. Dans le même ciel, autour du même soleil, sous la même loi de l'attraction, je vois deux espèces d'astres, dont les uns sont des mondes habitables, et les autres des astres errants où la vie paraît impossible. Les premiers ont la forme de sphères, et tournent autour du soleil, dans des cercles ou des ellipses à peu près circulaires. Les autres sont des ellipsoïdes oblongs, et tournent autour du soleil en des ellipses très-allongées. A vrai dire, toutes ces orbites et toutes ces formes sont des ellipses, mais dans les unes l'excentricité est énorme, dans les autres elle est très-petite, et, dans ce cas, l'ellipse est

presque un cercle, et même elle devient cercle périodiquement. Ainsi, par exemple, en ce moment — c'est ce que montre le calcul — l'ellipse que parcourt notre terre tend au cercle, et elle y parviendra. Mais elle ne restera qu'un instant circulaire. Par des mouvements insensibles elle retournera vers l'ellipse pour revenir ensuite au cercle. Il en est de même de tous les mondes habitables. Leurs orbites oscillent de l'ellipse au cercle et du cercle à l'ellipse : c'est-à-dire que tantôt leur excentricité s'annule, puis reparaît pour disparaître encore. Les deux foyers tendent à se réunir en un seul point, et y parviennent pour un instant, et puis ce centre se dédouble, les foyers reparaissent, ils s'écartent jusqu'à la limite, limite déterminée pour chaque astre. La forme tend à la simplicité, à l'unité, puis par mouvements insensibles reprend son excentricité ou sa duplicité. Oh! combien cette image est transparente, et comme il est facile de voir à quoi elle correspond dans l'âme !

Tout ne consiste-t-il pas, pour l'âme, à reprendre sa simplicité ; à détruire l'excentricité ; à supprimer la duplicité des foyers pour retrouver son cœur, son centre simple où toutes les forces sont rassemblées ?

Quelle est l'âme un peu recueillie, et tendant à

la vie véritable qui n'a senti ces alternances ? Tantôt les deux foyers s'apaisent, l'orgueil et la sensualité décroissent, et, comme par le naturel mouvement de la vie que Dieu donne, tendent à s'anéantir. Et il y a de courts instants où les foyers semblent éteints. Mais le temps marche, et quels que soient nos efforts, nos prières, tant que nous sommes voyageurs en cette vie, cette absolue simplicité ne peut durer : les foyers reparaissent, et il nous faut lutter encore. Seulement, pour chaque âme, les limites de l'excentricité, et la durée des périodes, la fréquence des retours à la simplicité varient, comme pour les astres qui sont au ciel.

Ceci est vrai pour les âmes qui sont dans la vie, comme pour les astres porteurs de la vie. Mais cela est faux, tant pour les astres que pour les âmes, qui sont hors de la vie. Là, point d'oscillation de l'ellipse au cercle. Là, l'excentricité est si énorme qu'elle ne saurait se ramener. Tout au contraire, il est certain qu'il y a des astres, et peut-être y a-t-il des âmes qui, au lieu d'anéantir l'excentricité, la poussent à toute outrance, crèvent leur ellipse, se détachent complétement du soleil, et vont se perdre dans les ténèbres ?

Or, dans ces formes et ces mouvements, ou des âmes ou des astres, qu'est-ce qui répond,

comme symbole, à notre idée du sacrifice? Faut-il que l'âme anéantisse sa forme et se détruise elle-même? En aucune sorte; il faut qu'elle embellisse sa forme et la dilate : qu'elle devienne cercle en détruisant l'excentricité. Oui, quelque chose doit être anéanti : c'est l'excentricité. L'anéantissement de l'excentricité est le symbole du sacrifice, comme l'excentricité elle-même est le symbole de l'égoïsme. Et l'anéantissement de l'excentricité n'anéantit pas la forme, ne la rétrécit pas. Au contraire, à mesure que l'excentricité se pose, la forme s'aplatit; à mesure que l'excentricité diminue, l'aplatissement disparaît, et la forme reprend sa rondeur. L'excentricité est l'obstacle; c'est elle qu'il faut anéantir.

Et la géométrie nous donne encore ici une curieuse et gracieuse leçon! Voici qu'à chacun des foyers d'une ellipse répond, hors de l'ellipse, une ligne que j'appellerai le terme des corrélations extérieures de chaque foyer. Or, à mesure que les foyers se posent, s'écartent, à mesure que l'excentricité grandit au dedans de l'ellipse, les deux termes des corrélations extérieures se resserrent vers l'ellipse. On croirait voir le champ de la vie se rétrécir. Au contraire, à mesure que les deux foyers se déposent, que l'excentricité décroît, les

deux lignes se dilatent amplement. Mais qu'arrive-t-il quand l'excentrité s'annule? Il arrive qu'en même temps les termes des corrélations sont situés à l'infini. Ainsi l'excentricité annulée au dedans, fait passer du fini à l'infini la relation à ce qui n'est pas nous. Oui, l'anéantissement de l'égoïsme, le sacrifice total unit vraiment à Dieu. Et la géométrie répète à sa manière le mot de Fénelon : Sortir de soi pour entrer dans l'infini de Dieu.

III.

Essayons un autre symbole. Comparons la vie de notre âme à la vie de l'esprit physique de la nature. Il y a, dit saint Augustin, une créature vitale (*vitalem creaturam*) qui contient et qui meut [1] tous les corps, à qui Dieu communique la force pour opérer en le servant [2]. C'est là, d'après le même docteur, ce que la Genèse nomme « l'esprit porté sur la face des eaux. » C'est ce que les physiciens modernes appellent l'éther; substance commune de ces forces, la chaleur, la lumière, l'électricité, que

[1] Vitalem creaturam, qua universus visibilis mundus atque omnia corpora continentur et moventur. (De Genes. imperf. lib. XVII.)

[2] Cui Deus omnipotens tribuit vim quamdam sibi serviendi ad operandum in iis qui gignuntur. (*Ibid.*)

les panthéistes croient être la manifestation des trois personnes divines [1], et que d'ailleurs beaucoup de contemporains regardent, avec raison, comme le symbole universel de la vie.

Voici d'abord la vie dormante ; il n'y a rien que la substance impliquant la vie en puissance, mais immobile, invisible et inerte. Puis voici deux états de cette vie.

Dans l'un, je vois deux pôles et deux foyers, je vois une force, ou plutôt un obstacle qui les tient séparés. En cet état la vie divise, décompose et désorganise. De ces deux foyers, l'un peut se dire actif, l'autre passif ; l'un dilate et repousse, l'autre attire et concentre ; et l'on peut vraiment en décrire les qualités physiques par ces paroles qui décrivent si bien les deux foyers de l'âme, ses deux vices capitaux : « le vice actif, ambitieux, glorieux, « bruyant ; et le vice mou, caché, oisif, furtif, sa- « voureux, mystérieux. »

Mais les deux foyers, séparés par accident, veulent, par nature, se réunir. Augmentez la séparation, vous provoquez l'augmentation d'intensité des deux foyers. Où allez-vous par cette séparation continuée ? Vous allez à forcer la vie, vous en

[1] Lamenais. Esquisse d'une philosophie, t. I, p. 337.

surexcitez les pôles, vous appelez la foudre, et vous préparez un éclat qui éteindra la vie, qui brisera le vase et l'instrument, et fera tout rentrer dans l'immobilité, la nullité, l'inertie primitive.

Que faut-il faire ? Est-ce donc un mal que la vie, d'abord en puissance, passe en acte, et que ses forces apparaissent ? Faut-il donc la laisser dans son inertie primitive ? Non, il faut que ses forces se distinguent, mais ne se séparent pas. Je ne veux pas d'excentricité qui divise, et qui sépare des forces dont l'union est la première loi ; je ne veux pas d'obstacle qui divise la vie en deux pôles. Que faire donc ? Le voici. N'anéantissez pas ces forces, mais cessez de les séparer. Otez l'obstacle : supprimez l'excentricité. Mais comment ? La physique vous le dit : les deux forces sont séparées par un obstacle qui les isole. Faites un passage de l'une à l'autre ; établissez un lien, un conducteur entre les deux. Que rien ne les empêche plus de s'unir comme elles le veulent par leur nature. Faites cela. Que va-t-il arriver ?

A peine l'obstacle est-il enlevé, que les deux forces se précipitent, s'embrassent, s'unissent, et leur embrassement est et s'appelle lumière, chaleur et vie. Toute lumière physique vient de là. Toute chaleur vient de là ; c'est l'une des sources

de la vitalité des plantes et des animaux ; c'est là ce que l'air vital, dans chaque respiration, vient opérer dans notre sang ; il vient à chaque instant continuer l'indispensable réunion des forces distinguées, et porter à chaque point du corps, par chaque globule du sang, le baiser de la vie.

Eh bien, tels sont encore les deux états de la vie de l'âme, les deux formes de l'âme, la forme de mort par l'égoïsme, la forme de vie par l'amour.

La forme de mort par l'égoïsme, c'est l'état de l'âme dévorée par le double foyer d'orgueil et de sensualité. Mais que sont au fond ces deux foyers ou ces deux vices, le vice actif et le vice mou? Ces deux passions fondamentales sont-elles deux forces mauvaises, en elles-mêmes, et dans leur racine? En aucune sorte. Elles sont mauvaises en tant que divisées dans l'âme par l'égoïsme, en tant que soumises à l'amour-propre désordonné, dit saint Thomas d'Aquin, d'après saint Augustin. (*Mala sunt ista,* dit saint Augustin, *si malus est amor, bona si bonus.*) Lisez le livre intitulé : *De l'Usage des passions ;* vous y verrez comment dans leur racine les passions sont données de Dieu. Écoutez ce que disent les prédicateurs : « Vos passions vous ac-
« cuseront au tribunal de Dieu, comme autant de
« forces dont vous n'aurez pas fait usage ou que

« vous aurez perverties. » Les passions sont des forces, et les deux forces fondamentales ne demandent, pour devenir des forces saintes, qu'à être employées par l'amour, par l'amour de Dieu et l'amour de nos frères, au lieu d'être employées par l'égoïsme. Elles ne demandent, selon l'expression de saint Thomas, qu'à être ramenées en un dans le nœud de la justice. Mais les deux forces naturelles, fondamentales, et bonnes dans leur nature, n'étant plus contenues dans le nœud de la justice originelle, se séparent et s'en vont chacune de leur côté pour devenir orgueil et sensualité [1]. Unies, elles étaient la double racine de la vie. Ramenez-les. L'orgueil ramené par l'amour ne sera plus que grandeur magnanime. La concupiscence, ramenée par la grandeur d'âme, ne sera plus qu'amour sublime. La pénétration mutuelle des deux forces, quand l'égoïsme ne les arrête plus en deux foyers mauvais, devient la vie, la lumière, le feu sacré de l'âme. Isaïe semble avoir vu éclater cette lumière des âmes dans l'anéantissement de l'é-

[1] Soluto *vinculo* originalis justitiæ, sub quo quodam ordine omnes vires animæ continebantur, unaquæque vis animæ tendit in suum proprium motum. (Ia. 2ae. q. 82 a. 4.) Ad idem pertinet quod ponatur initium omnis peccati superbia, vel *amor proprius*. (Ia. 2a, q. 84.)

goïsme. Le Prophète, repoussant le faux sacrifice, et demandant au nom de Dieu le véritable sacrifice, celui de l'égoïsme, celui par qui l'on donne son âme à une autre âme [1], prononce ces paroles magnifiques, dignes du plus grand des prophètes : « Alors, dit-il, ta lumière éclatera comme l'au-« rore (*tunc erumpet quasi mane lumen tuum*). « Ton âme alors, ton âme est à l'instant guérie (*sanitas tua citius oritur*). « Et, répétant sa vision de lumière : « Oui, dit-il, ta lumière éclate dans « les tenèbres, et les ténèbres se changent en plein « midi (*orietur in tenebris lux tua, et tenebræ « tuæ erunt sicut meridies*). » Je crois voir les deux foyers physiques, les deux pôles électriques isolés, séparés. Au moment où l'obstacle s'enlève, où le lien s'établit, la lumière éclate, le feu ruisselle, et les ténèbres se transforment en splendeur solaire. Puis le Prophète ajoute ces inexplicables paroles, qui sont ici la clarté même : « Et alors la gloire de « Dieu te recueille (*et gloria Domini colliget te*). » Oui, les deux forces fondamentales sont alors recueillies dans la lumière de Dieu. Il n'arrive plus à l'âme ce qu'a dit notre Maître : « Qui ne recueille

[1] Cum effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris. (Isaïe, chap. 58.)

« pas avec moi disperse [1]. » L'âme ne disperse plus : elle recueille ; elle rassemble ses forces dans la lumière et dans la vie de Dieu, et la gloire de Dieu la recueille. Le nœud des forces, le foyer simple, et par conséquent fort, illumine et vivifie tout.

C'est donc toujours la même transformation ; c'est un passage, par la suppression de l'obstacle, par l'anéantissement de l'égoïsme, de la duplicité à la simplicité, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. Aucune force n'est anéantie. Loin de là ; toutes les forces sont délivrées, concentrées, glorifiées, prodigieusement multipliées par leur mutuelle pénétration.

IV.

Voici une autre image.

La beauté de la forme humaine, et de la face humaine, n'est-elle pas le reflet de cette forme glorieuse de l'âme, que nous cherchons à décrire ici? L'œil ne sait pas ces choses, mais il reconnaît la beauté ou son contraire, selon qu'il voit ces deux états ou formes de la vie, incarnés dans un corps

[1] Qui non colligit mecum, dispergit. (Luc, XI, 23.)

Universitas BIBLIOTHECA travensis

humain. Ceux qui savent voir le comprendront. Il y a des figures humaines qui sont comme délivrées et lumineuses ; d'autres semblent captives, contractées, ténébreuses. Il y a des regards simples, épanouis et dilatés comme par un amour qui se donne ; d'autres sont doubles, et paraissent contractés par une avide passion, qui dérobe et qui enfouit. Les uns sont transparents et manifestes, et n'ont point de ténèbres ; les autres sont énigmatiques, compliqués, insondables. Ces derniers effraient et repoussent. L'innocence et la simplicité des plus petits enfants, et l'instinct même des animaux semblent les redouter. Mais les autres attirent. Ils magnétisent l'animal même. Et les enfants, du sein de leur nourrice, se penchent vers eux, et se laissent aller dans leurs bras. Ils ont le lien, le lien vivant qui unit l'âme à Dieu, aux autres âmes, et l'unit en elle-même dans la simplicité. Les autres ont l'obstacle, l'obstacle affreux qui divise l'âme, l'isole de l'univers et la sépare de Dieu. Simplicité de regard et de contenance ! Duplicité de contenance et de regard ! Simplicité, dilatation, épanouissement de la voix ! Duplicité, dépression, cupidité dans le son de la voix ! Regard voluptueux et orgueilleux : laideur risible et méprisable, si la faiblesse en fait le fond, et laideur satanique, si la

force soutient l'un et l'autre! Regard limpide et pur, plein d'amour et plein de bonté : beauté gracieuse, si la faiblesse en fait le fond ; beauté divine, si le rayon de force et de courage soutient les deux! Par *regard* j'entends *expression*. J'entends ce mot comme l'Evangile, lorsqu'il dit : « Si votre œil est « simple... » Je parle de l'âme exprimée par le corps. Concevez sur la face humaine l'expression du courage, jointe à celle de l'intelligence, de l'amour et de la bonté. La pénétration mutuelle du courage, de l'intelligence et de la bonté, l'unité de ces trois rayons n'est-ce pas la beauté? Supprimez l'un des trois ; introduisez l'un des contraires : égoïsme, sottise ou lâcheté, c'est la laideur. Et pourquoi la lâcheté, même avant la sottise, est-elle le plus essentiel caractère de la laideur? Pourquoi le courage, avant l'intelligence elle-même, est-il le rayon principal de la beauté? C'est que la lâcheté exprime l'impossibilité ou le refus du sacrifice, tandis que le courage annonce la détermination du sacrifice jusqu'à la mort, pour la justice, pour la vérité, pour l'amour. L'une est l'expression principale de l'égoïsme, qui se préfère à tout; l'autre, celle de l'amour, poussé jusqu'à l'oubli de soi.

V.

Mais il est temps de demander au dogme catholique en quoi consistent les deux états de l'âme.

Et ici que l'on me permette d'interrompre, ou plutôt de mener à terme cet entretien philosophique, pour prêcher un instant l'Évangile, et la vraie foi, avec toute la vigueur sacerdotale que me donne l'Église catholique, et l'amour de Dieu et des âmes.

Vous l'avez vu, toutes nos douleurs terrestres viennent de ce que nos âmes sont mortes. Voulez-vous essuyer vos larmes et celles des autres hommes : écoutez Dieu et obéissez-lui dans ce qu'il va vous dire.

Voici ce que dit l'Esprit-Saint : et je vous plains si vous ne le croyez de toute votre âme :

« Nous, dit l'apôtre saint Jean aux disciples de « Jésus-Christ, nous, nous savons que nous som- « mes passés de la mort à la vie, parce que nous « aimons nos frères. Quiconque n'aime pas est dans « la mort. »

« Celui qui hait son frère, est homicide. Or, nul « homicide n'a la vie éternelle subsistante en lui [1]. »

[1] Saint Jean, III, 14.

Voilà les deux états. C'est ici qu'il faut s'écrier : Quel état ! et quel état !

L'état de mort, l'état de vie ! l'état de haine, l'état d'amour ! L'état mortel et ténébreux, et l'état incompréhensible et bienheureux, et lumineux d'une âme qui porte en elle la substance de la vie éternelle !

Tout l'Évangile et tout le dogme catholique est dans cette parole de saint Jean.

La repousserez-vous ? Voulez-vous traîner dans la mort votre âme jusqu'à la fin ? Le jour n'arrivera-t-il pas où vous voudrez passer de la mort à la vie ?

Ame plongée dans la mort, ne sentez-vous donc pas en vous le double foyer du mal vous dévorer comme un cancer? Vous voilà tout entière livrée à cette vie homicide qui vous partage en deux, et qui donne la moitié de vous-même à la sensualité, l'autre à l'orgueil, à la colère ou à la haine. L'homicide est en vous, et il vous tue; mais s'il vous tue, ne saura-t-il aussi tuer hors de vous et par vous ? Ne vous ai-je pas montré l'incalculable puissance d'homicide déposée dans la volupté ? Est-il nécessaire de vous dire que l'orgueil, la colère et la haine sont, après ou avec la volupté, les dieux de la mort ? Ces dieux puissants ne versent-ils pas cha-

que jour sur la terre des flots de sang et des torrents de larmes ? Voulez-vous qu'ils en versent par vous ?

Oui, vous portez en vous la mort, et vous la transmettez. Oui, tel est votre état, votre rôle et votre fonction sur la terre !

Eh bien, Dieu même vient vous offrir la vie, à posséder et à transmettre. Il vous offre de vous transférer de la mort dans la vie : tel est tout le mystère du Christianisme ; telle est la bienheureuse nouvelle qu'apporte l'Évangile.

Mais, qu'est-ce donc que la vie, et comment s'opère le passage de la mort à la vie ?

La vie, comme l'appelle simplement l'Évangile, la vie, c'est la vie éternelle, la vie pleine et sans fin. Avoir la vie, dans la langue chrétienne, c'est avoir la vie éternelle subsistante en soi. Mais l'Évangile est encore plus précis : avoir la vie, c'est avoir l'amour éternel et divin ; avoir la vie, c'est être fils de Dieu, c'est avoir Dieu en soi : c'est posséder en soi le Saint-Esprit. Et l'admirable apôtre de l'amour développe ainsi ces paroles : « Celui qui aime, dit-« il, est né de Dieu (*omnis qui diligit ex Deo natus* « *est* [1]). Dieu est amour ; celui qui demeure dans

[1] I. Joan. IV, 7.

« l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui (*Deus* « *caritas est, et qui manet in caritate, in Deo ma-* « *net, et Deus in eo* [1]). Si nous nous aimons entre « nous, Dieu est en nous (*si diligamus invicem,* « *Deus in nobis manet* [2]). »

Sans doute tout cela n'est rien, si ce sont de vains mots; mais si l'on comprenait, si l'on croyait que ce sont là les lois essentielles de la vie, les mystères du salut de chaque âme, la substance de la vie éternelle, la source de tout notre avenir en la terre comme au ciel, la semence de toute vérité, de tout progrès, de tout bonheur et de toute liberté, la consolation même et le baume de toutes les douleurs !

Mais on n'a pas de foi, et l'on a moins encore d'intelligence. Si je le dis avec autorité, la dure et inflexible incrédulité me repousse; si je m'efforce de l'expliquer avec lumière, le peu que j'en puis rendre manifeste, on ne le comprend pas !

Eh bien, que tout ce qui reste à écrire de ce livre soit un effort pour nous faire entendre, effort soutenu de prière, pour que le maître intérieur lui-même redouble ses instances au fond des cœurs, afin d'y être admis.

[1] *Ibid.*, 16. — [2] *Ibid.*, 12.

O âme, que sollicite le maître et le consolateur, c'est-à-dire Dieu, ne comprenez-vous point que Dieu étant partout, vous êtes plongée en lui? Ne comprenez-vous point que les corps sont bien moins plongés dans le fluide universel, moins pénétrés de lui, que vous n'êtes pénétrée de Dieu? Mais ne voyez-vous point que bien des corps ne tirent de ce fluide, source de la lumière, que la nuit et la décomposition, et le feu sombre qui dévore, et non la vie : cela dépend des différents états de la matière. Eh bien, il dépend aussi des états moraux de votre âme de tirer de Dieu même, en qui vous êtes, et qui vous offre incessamment la vie, de ne tirer de Dieu, par l'égoïsme, que le feu sombre et la vie ténébreuse qui décompose, ou bien d'en tirer la vie et l'amour. Oui, vous pouvez diviser Dieu en vous, comme la matière peut diviser l'électricité, sans la laisser ruisseler en lumière, comme l'apôtre, au même endroit, parle de ces esprits « qui divisent Jésus-Christ [1], » lequel n'est autre chose que Dieu en nous et avec nous, et comme vous pouvez tenir Dieu captif en vous, dit le prophète, « captif dans vos iniquités [2], » l'empê-

[1] Spiritus qui solvit Jesum ex Deo non est. (I. Joan. IV, 3.)

[2] Spiritus oris nostri Christus, captus est in peccatis nostris. (Thren. IV, 20.)

chant d'allumer en vous la flamme du Saint-Esprit.

Avoir en soi le Saint-Esprit, se revêtir de l'esprit d'en haut, être né de Dieu, vivre de Dieu, manger le pain du ciel, boire l'eau vivante que donne le Christ, recevoir l'Esprit-Saint, posséder le consolateur, glorifier Dieu, le porter dans son cœur, le porter dans son corps, posséder la vie éternelle ou ses prémices, être en état de grâce, avoir la charité, être dans la lumière, aimer Dieu et aimer ses frères, être régénéré enfin, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, tous ces termes, dans le langage évangélique et dans la théologie catholique, signifient la même chose. Et aucun de ces termes n'est seulement figuratif, mais tous sont vrais de toute la plénitude du sens qu'on y peut concevoir, et au delà, et chacun d'eux implique le sens de tous les autres.

O foi divine, instinct secret qui invite les cœurs, quand les termes évangéliques sont annoncés, insinuez-vous dans les âmes par le poids, par l'attrait, par l'auréole de ces termes sacrés, pleins et profonds, sortis de la bouche de Jésus ou inspirés par lui.

Mais ces vérités ineffables, nous les énonçons en tremblant, car ce sont les mystères du ciel. C'est ce que nous appelons l'autre état, l'autre vie. Ils

ne s'accomplissent, en effet, qu'après la mort, dans le monde à venir, et ne commencent ici qu'après la mort en Jésus-Christ.

Ils sont le fruit du sacrifice. Ils ne sont que secondairement le fruit de notre sacrifice, et seulement lorsqu'il est uni à l'éternel, ineffable et divin sacrifice, qui est le fond de l'Évangile et la source même de la vie. Avoir été enseveli avec Jésus-Christ crucifié, avoir été enseveli avec lui dans sa mort, est la condition nécessaire du passage de la mort à la vie.

Mais quel est donc, pour la raison étrangère à la foi, le sens intelligible de tous ces mots ? Qu'est-ce que l'ensevelissement dans la mort, et dans la mort de Jésus-Christ ? Comment cette mort donne-t-elle la vie ? Comment cette mort fait-elle ruisseler dans mon âme l'esprit de Dieu, la flamme d'amour ? Quel rapport ont ces choses à la philosophie, à ma raison, à ce monde que je vois de mes yeux, au plan de toute la création, à la nature essentielle de mon âme et de mes facultés ? Comment tous ces mystères sont-ils le passage de la vie à la mort, la condition de l'immortalité, le principe de la vie éternelle, et qu'est-ce que la vie éternelle ? Quelle forte et stable consolation, quel bonheur réel ou sensible m'apportent-ils dans le présent ?

Comment sont-ils le sel vivifiant de la terre, et le principe de la transformation des âmes ? Comment renferment-ils, selon la parole de saint Paul, les promesses de la vie future et les promesses de la vie présente (*promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ*[1]) ?

Continuons donc notre effort, pour répondre, du moins à quelques-unes de ces questions. Que si quelqu'un veut les résoudre toutes, qu'il prie ; qu'il demande à Dieu la lumière ; qu'il se nourrisse de l'Évangile ; qu'il regarde avec attention et respect les formules consacrées de la foi catholique[2] ; qu'il entre par l'étude, et surtout par la vie, dans le fond de leur sens.

Pour nous, nous poursuivrons le développement de ces idées dans l'étude de la plus grande des questions qui touchent l'âme, la question de l'immortalité !

Nous avons étudié la transformation de l'âme par le sacrifice, ou son passage de la mort à la vie. Eh bien, à quoi sert la vie ? Est-elle durable, et vivrons-nous toujours ?

[1] I. Tim. IV, 8.

[2] Nous avons, à la fin du second volume de la Connaissance de Dieu, recueilli ces formules sous le titre de *Compendium fidei catholicæ*.

Mais, avant cela encore, essayons de montrer que ces idées de sacrifice et de transformation de l'âme ont leur valeur sur la terre même, pour la vie présente de nos corps. Ces grands dogmes, comme le dit saint Paul, renferment non-seulement les promesses du ciel, mais aussi celle de la vie présente. L'âme transformée le plus souvent bénit son corps, et le transforme.

Et, en même temps que nous poursuivons cette consolante lumière, nous continuons avec ordre, par ce travail, la suite de notre étude de l'âme. Car pour nous, comme pour saint Augustin, connaître l'âme, c'est connaître sa triple vie, et le rapport de ces trois vies : vie de l'âme dans le corps, vie de l'âme en elle-même, et vie surnaturelle en Dieu (*quid anima in corpore valeret, quid in se ipsa, quid apud Deum*). Voyons l'âme vivre dans son corps, et diriger ce corps vers la mort ou la vie, selon qu'elle vit ou meurt à sa vie intérieure et à la vie de Dieu.

CHAPITRE IV.

LA TRANSFORMATION (SUITE).

Ici, ce n'est plus seulement une simple comparaison, c'est une vivante simultanéité et une substantielle concordance du corps à l'âme dans l'unité de l'homme. Aussi nous devons traiter ce point amplement et avec tous nos soins.

I.

« Les âmes sont mortes, disions-nous, et ne vi-« vifient pas assez leur corps. » Mais nous aurions pu dire : « Les âmes sont mortes et tuent leur « corps. » Ici, bien certainement, est l'une des plus grandes sources de nos douleurs. La mort prématurée d'un si grand nombre d'hommes ; la vie mourante de la plupart ; la seconde moitié de la vie

presque toujours brisée ou annulée; les fruits de la vie, la science, l'action, le travail même de la sagesse rendu comme impossible par l'état désolé du corps, n'est-ce pas là surtout ce qui met tant de larmes dans tous les yeux?

Aussi quelle joie profonde, quelle sainte consolation serait-ce s'il nous était donné de découvrir qu'autant les âmes blessées ont de venin contre leur corps, autant l'âme réparée a de ressources et de force médicatrice pour vivifier et réparer son corps!

Que serait-ce si, en vertu de cette découverte, l'art de guérir pouvait vraiment devenir un art presque divin, une science sacrée, un sacerdoce! Que serait-ce si ce grand art, encore si enveloppé d'ignorance et de confusion, malgré l'admirable progrès de plusieurs sciences qui s'y rapportent, allait se relever dans la lumière, pour établir enfin ses vivants rapports à la morale et à la religion, à la fondamentale idée du sacrifice et de la régénération des âmes! L'humanité, sur terre, arriverait à quelque réalisation de cette parole : « Alors l'âme et le « corps seront dans une même science et dans une « même lumière! » Les hommes parviendraient à comprendre comment la vraie sagesse guérit et vivifie : comment l'âme illumine le corps, et en re-

çoit à son tour la lumière. Et si le monde doit vivre encore longtemps, les hommes seraient, en général, par le corps comme par l'âme, moins souffrants et moins malheureux : les pauvres et les malades seraient mieux soignés et guéris. Jésus, si ami des malades et des pauvres, — et qui n'est pas pauvre et malade ? — Jésus qui, selon l'Évangile, guérissait toute langueur et toute infirmité parmi le peuple, et ordonnait à ses apôtres de tout guérir, Jésus, Dieu incarné, principe de l'âme et principe du corps, Jésus alors moins inconnu, mieux reçu dans tout l'être humain, agirait davantage sur l'homme entier, et répandrait plus largement les flots de sa vie infinie. Il guérirait et vivifierait, non-seulement par miracles physiques et directs, mais par d'habituelles opérations dans l'âme, comme aussi par de grandes et divines illuminations dans la science. Alors une science de la vie surviendrait, science à la fois divine et humaine, digne d'être appelée « la vraie science des chrétiens. »

Osons le dire ! si bien peu de savants aujourd'hui peuvent comprendre ces énoncés, ou seulement les supporter, nous espérons qu'avant la fin du siècle ils seront devenus vulgaires.

Essayons donc, et cherchons si du moins il ne

nous serait pas donné d'entrevoir, ne fût-ce que bien confusément, la possibilité philosophique et scientifique d'un pareil avenir.

Eh bien, ce que je cherche ici me paraît impliqué dans cette divine et mystérieuse parole de notre Maître : « Votre œil est la lampe de votre corps, » et le reste. L'œil, disent les commentateurs, signifie le regard, le désir, l'intention, l'état ou la disposition de l'âme. Or, notre Maître a dit : « Votre « œil est la lampe de votre corps. Si donc votre œil « est simple, tout votre corps sera éclairé : si votre « œil est mauvais, votre corps sera ténébreux. Pre- « nez garde que la lumière qui est en vous ne se « change en ténèbres. Si votre corps est lumineux, « n'ayant aucune partie dans les ténèbres, la lu- « mière le pénètre, et il devient pour vous, comme « un réflecteur de lumière [1]. » Je ne lis jamais ces paroles sans être saisi d'étonnement. Et il me semble qu'elles ne pouvaient sortir que de la bouche de celui qui a créé l'âme et le corps.

[1] Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit; si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit : vide ergo, ne lumen, quod in te est, tenebræ sint. Si ergo corpus tuum totum lucidum fuerit, non habens aliquam partem tenebrarum, erit lucidum totum, et sicut lucerna fulgoris illuminabit te. (Luc, XI, 34, 35, 36.)

Voici donc que l'Évangile nous parle de deux états du corps, correspondant à deux états de l'âme. Notre Maître signale l'état simple, qui est le vrai, et un autre état de la vie qui n'est pas simple, qui est faux et mauvais. Dans l'un, le corps est ténébreux, dans l'autre le corps est lumineux, et reflète sur tout l'homme sa lumière.

Si je comprends bien ces paroles, et si je connais quelque peu la vie du corps, il y aurait deux états de sa vie correspondant aux deux états de l'âme, que nous avons appelés *simplicité, duplicité*. L'âme est ou recueillie, ou divisée. Ses forces sont ou ramenées à l'unité, ou séparées en deux foyers. L'âme est alors ou lumineuse, ou ténébreuse, comme l'électricité polarisée en deux foyers est ténébreuse, mais devient lumineuse, quand, par le lien des pôles, on la ramène à l'unité.

Il en serait de même pour toute la vie du corps; et l'âme elle-même, selon son propre état, rendrait le corps ou simple dans sa vie, ou divisé, ou lumineux ou ténébreux. Ce double état du corps serait l'essence, la cause, la forme même de la santé ou de la maladie, de la force ou de la faiblesse, de la longévité, ou de la mort avant le temps.

Tantôt le corps tout entier serait un, par un puissant et parfait concours de toutes les forces et de

toutes les fonctions. L'harmonie de la vie serait pleine : chaque organe soutiendrait, multiplierait la vie des autres. Le ruissellement général des forces ne rencontrerait pas d'obstacle : aucun point sourd, mat et fermé n'en arrêterait l'harmonieux mouvement. La pénétration mutuelle des forces, des fonctions, des parties, réduirait tout à la simplicité, et recueillerait tout comme en un point. Et comme, quand beaucoup de rayons se réunissent au foyer des miroirs en un point simple, alors éclatent la lumière et le feu, de même les rayons de la vie corporelle, ramenés tous au foyer principal, développeraient la vie dans sa magnificence, et dans sa plénitude. Le corps serait alors, comme le dit l'Évangile, tout lumineux, parce que son foyer serait simple.

Mais cette magnificence serait détruite, cette plénitude et cette lumière perdues, quand cesseraient cet ordre et cette simplicité. Comme cette substance qui tantôt est charbon, tantôt diamant, tantôt parfaitement noire, tantôt pleinement lumineuse, selon l'ordre de ses parties et leur groupement dans l'unité ; le corps aussi deviendrait ténébreux, quand l'unité de la vie cesserait, quand des organes particuliers s'isoleraient dans leur vie propre, ou accumuleraient la vie sans la laisser passer pour la trans-

mettre; quand à la pénétration mutuelle des forces succéderaient la division des forces et la lutte des fonctions, et quand ainsi la vie se neutraliserait par la contradiction, au lieu de se multiplier par l'accord.

II.

Sans nul doute il en est ainsi, et ces vérités générales sont connues, et elles sont manifestes. C'est le *consensus unus* d'Hippocrate. Mais voici ce qui est moins connu : c'est que le corps, comme une pile électrique, se polarise en deux foyers principaux avec l'âme, quand l'âme elle-même, dans l'égoïsme et la passion, divise sa vie en deux foyers. Quand l'âme attire la vie, comme s'exprime la sainte Écriture, pour l'engloutir dans ses concupiscences [1]; quand, par avidité, elle veut multiplier en elle ce qui n'est pas elle; quand, selon l'énergique expression du texte, elle accumule en elle, par la passion, une boue épaisse [2]; quand l'âme agit ainsi, le corps en fait autant, ou plutôt l'âme elle-même

[1] Petitis ut insumatis in concupiscentiis vestris. (Jac. IV, 3.)

[2] Væ ei qui multiplicat non sua ! Usquequo et aggravat contra se densum lutum ? (Habac. II, 6.)

opère le tout, et à la fois, en elle et dans le corps. Le corps prend deux foyers distincts qui décomposent, mais ne recomposent pas. Il engloutit sa vie en ces deux pôles, au lieu d'en faire ruisseler la lumière et l'ardeur. Il multiplie en lui la matière étrangère, la matière non domptée, non pénétrée, non ramenée à l'unité. Il multiplie en lui ce qui n'est pas lui. Il accumule littéralement sur lui une boue épaisse. Il devient ténébreux, parce qu'il n'est pas simple.

Les hommes n'observent pas leur corps, pas plus qu'ils n'observent leur âme. Ils en voient la forme palpable, ils en sentent les douleurs aiguës, mais c'est là tout. Les états profonds de la vie leur échappent, ou plutôt l'habitude à peu près exclusive de l'état faux, fait qu'ils ne le sentent plus. « Vous « les avez frappés, dit la sainte Écriture en parlant « des hommes endurcis ; vous les avez frappés ; ils « ne l'ont pas senti [1] ! » Ainsi du corps de l'homme traîné par les passions : il ne sent pas ses plaies.

Qui est-ce qui sent assez dans son corps cet obstacle à l'unité, à la simplicité, et au parfait rapport de chaque partie au tout, et à la mutuelle pénétration de tous les points dans l'unité ? Qui

[1] Percussisti eos, et non doluerunt. (Jerem. v, 3.)

sent assez ce dédoublement de la vie qui décompose les forces, qui divise les grandes sphères organiques, détruit les harmonies, et mène rapidement le corps à la souffrance et à la mort?

Mais si chacun de nous s'observe très-mal et très-peu, surtout si ceux qui vivent dans l'état faux n'observent rien, voyons du moins ce que nous dit la science.

J'ai consulté de tous côtés depuis bien des années, et je viens de relire de suite bien des volumes sur la vie et ses lois, sur la santé, la maladie, la mort. Or, je puis affirmer que voici, sur ce grand sujet, l'idée qui se dégage de plus en plus clairement dans la science.

Cette idée, c'est le commentaire de la parole évangélique qui vient d'être citée.

La vie de notre corps est une pluralité de fonctions, toujours distinctes, toujours unies, comme la création tout entière est une pluralité de personnes destinées à l'union, ou comme Dieu même, modèle de tout, est une pluralité de personnes en un seul Dieu.

Il y a trois fonctions fondamentales, correspondant aux trois grandes sphères du corps, et aux trois grands systèmes d'organes, et à ce que Bordeu nommait « le trépied de la vie. »

Se développer, sentir, agir; nutrition, perception, mouvement, sont les trois fonctions générales. L'on peut dire qu'il y a trois forces : la force radicale, d'où tout sort; la force perceptive ou sensitive, et la force motrice.

La force radicale ou nourrit ou engendre. Elle nourrit, c'est-à-dire engendre au dedans. Elle engendre, c'est-à-dire nourrit au dehors. C'est toujours elle qui donne la vie. Nutrition et génération sont une même fonction générale.

La force sensitive perçoit la vie et en jouit.

La force motrice emploie la vie, agit et meut, soit au dedans, soit au dehors : au dehors par les membres et les muscles, à partir du cerveau, par des mouvements libres et des actes intermittents ; au dedans, par un mouvement aussi puissant que l'autre, et continu, à partir du cœur, muscle central, le plus parfait des muscles.

La loi de ces trois fonctions est celle-ci : qu'elles soient distinctes et soient en un ; que chacune des trois soit distincte, soit puissante, soit grande et forte ; qu'aucune ne s'atrophie, ne disparaisse, et ne soit absorbée ; mais en même temps que les trois soient en un. Si elles se divisent, elles s'annulent : leur unité est la condition de la vie.

On aperçoit déjà quelque chose du sens de la

parole évangélique : Si votre œil (votre vie) est simple, tout votre corps est éclairé ; s'il est mauvais, ou double, ou divisé, il est tout entier ténébreux.

Mais quelle est donc parmi les hommes la marche ordinaire de la vie ? Comment les corps, sous l'influence des âmes, pratiquent-ils la loi, ou s'en écartent-ils ?

III.

Je réponds que le genre humain se divise en trois races, sous le rapport de l'emploi des forces et de la forme que prend la vie.

Un célèbre physiologiste divise en trois grandes classes toute l'animalité, selon que prédomine le ventre, la tête, ou la poitrine. Les animaux, en effet, ne sont que des fractions. Ils sont comme des parties du complet organisme vivant : l'homme est le tout.

Mais voici que les hommes se font fractions. Et il est manifeste qu'il y a trois classes d'hommes : ceux qui vivent par le ventre, ceux qui vivent par la tête, et ceux dont la vie est au cœur.

Il y a ceux dont le ventre est la vie et le trésor ; qui, dit Salluste, sont livrés tout entiers à leur

ventre et à ce qui en dépend ; qui, selon la sainte Écriture, se sont fait un Dieu de leur ventre [1], et qui peuvent dire : « Notre ventre est collé à la « terre [2]. »

Mais il y a aussi des hommes dont la tête est la vie, le trésor et le Dieu ; ceux, disait Épictète, qui ne fleurissent que par la tête ; ceux, dit Bossuet, qui vivent dans cette connaissance stérile qui se trahit elle-même, et ne se tourne pas à aimer.

Enfin il y a les hommes que la sainte Écriture nomme « les hommes convertis à leur cœur [3]. » Thomassin les appelle d'un seul mot : « Hommes « du cœur : *Cordatos !* »

Mais ici, soyons attentifs. Nous prenons le mot cœur dans son sens plein, son sens évangélique, qui est le vrai. Dans ce sens, saint Augustin dit : « Le « cœur n'a pas de paix, tant qu'il ne se pose pas « en Dieu. » Et la sainte Écriture : « J'écoute ce « que Dieu dit en moi ; car il parle la paix en tous « ceux qui se convertissent à leur cœur. » Dans ce sens, les maîtres de la vie spirituelle disent encore : « Notre cœur est une capacité sans fond, et

[1] Quorum Deus venter est. (Philip. III, 19.)

[2] Conglutinatus est in terra venter noster. (Ps. XLIII, 25.)

[3] Et in eos qui convertuntur ad cor. (Ps. LXXXIV, 9.)

« comme un abîme indéfini, que Dieu seul peut « remplir. » Ainsi, vivre du cœur, c'est vivre de Dieu. C'est dans ce sens que l'on peut dire, avec toute la théologie, de tous ceux qui ont vécu du cœur, en quelque temps, en quelque lieu qu'ils aient vécu, qu'ils ont été chrétiens. C'est ce que nous développerons ci-dessous.

De sorte que les trois grandes classes d'hommes sont bien celles dont parle Pascal, lorsqu'il dit : Il y a trois mondes, le monde des corps, le monde des esprits et le monde de la charité, qui est surnaturel. Aristote avait déjà dit : Il y a trois essences, deux naturelles, l'autre immuable. Les trois races d'hommes sont les trois races distinguées par celui des trois mondes dans lequel chacun met son trésor et sa source de vie principale. Il y a, dit Pascal, ceux qui vivent dans les grandeurs et les joies terrestres, ceux qui vivent dans les curieuses ou glorieuses recherches de l'esprit, et ceux qui cherchent la sainteté.

Ce sont bien les trois races que distingue l'Evangile, lorsqu'il parle des hommes qui sont nés de la volonté de la chair (*ex voluntate carnis*) et des hommes qui sont nés de la volonté de l'homme (*ex voluntate viri*), et des hommes qui sont nés de Dieu (*ex Deo nati sunt*). Et ceci correspond en-

core à cette doctrine théologique. Il y a deux concupiscences, celle de la chair et celle des yeux ou de l'esprit.

Voici donc qui est bien visible. Et l'Evangile, et la philosophie, et notre expérience quotidienne sont d'accord.

Mais ce qui n'est pas moins manifeste, c'est que chacune de ces trois races organise son corps dans le sens où elle dirige sa vie, et d'après la fonction où elle la concentre. Il y a la physiologie des viveurs, des voluptueux et des gourmands. Il y a la physiologie des gens de lettres et d'affaires. Et il y y aurait celle des saints ou des enfants de Dieu. Mais qui est saint? Et qui le sait?

Les deux premières physiologies sont des pathologies, c'est-à-dire que les deux premiers modes de la vie sont des modes maladifs, et qui courent à la mort; le troisième seul est le vrai mode, le mode vivant et vivifiant.

Dans les deux premières races, la vie est double, la vie est divisée, le corps est ténébreux; dans la troisième, la vie est simple, le corps est lumineux.

Les deux premières polarisent la vie. La troisième seule laisse les foyers, et recueille la vie au centre.

La première polarise la vie par en bas, mais

forme en haut, par contre-coup, un foyer secondaire, vide, négatif.

La seconde polarise la vie par en haut, mais forme en bas, par contre-coup, un foyer secondaire de sensualité. Tout pôle appelle nécessairement son pôle corrélatif en physiologie, comme en physique ou en géométrie.

Les deux premières de ces trois races, ne vivant point de Dieu, vivent de l'homme ou du monde des corps. L'âme, détachée de Dieu, tombe sur elle-même, et y prend son centre, mais prend tout aussitôt un centre secondaire dans le monde extérieur; ou bien, si elle a dans le monde extérieur son centre principal, elle a dans l'homme son centre secondaire. L'âme alors, divisée de Dieu, est toujours divisée en elle-même en deux concupiscences, deux attraits dominants, deux volontés, celle de la chair et celle de l'homme. Mais l'âme, partagée ainsi, partage le corps et l'organise à son image, suivant ses deux attraits. L'âme ne le contient plus en un, dans cet un qui est la condition vitale [1], parce qu'elle-même n'est plus contenue

[1] Tous les actes vitaux doivent se réduire « à l'unité harmonique « de l'organisme. C'est précisément dans cette unité que consiste le «principe fondamental de la santé. » (Réveillé-Parise, Étude de l'homme, t. I, p. 42.)

dans le nœud vital de la simplicité, dans l'unité de Dieu.

Toujours, sans exception, l'âme qui n'est point une et simple en Dieu, par la vraie vie de Dieu, la vie surnaturelle, cette âme est divisée, et elle divise son corps. La sensualité appelle toujours l'orgueil ; l'orgueil appelle toujours la sensualité ; de même que dans l'ellipse, cercle dégénéré, dont le centre s'est divisé en deux foyers, tout rayonnement partant de l'un des deux foyers se recueille tout entier dans l'autre.

Je le répète, cet état ou cette marche de la vie fausse est visiblement incarnée dans le corps des trois races psychologiques et physiologiques qui se partagent le genre humain. Nous avons ici la loi même, l'idée, la forme de la maladie et de la mort, et par contre celle de la vie.

Et en parlant ainsi, nous ne confondons rien, nous n'excédons en rien, et nous croyons demeurer purement, rigoureusement, dans la vraie science du corps. Il est clair que la loi de mort signalée ici n'est pas celle de la mort qui survient par blessure, ou poison, ou par hérédité. Il y a la mort qui survient du dehors : il y a celle qui part de notre fond. Il y a celle qu'envoie la providence ; il y a celle que notre faute opère. Évidemment, je ne parle que de

celle-ci, qui d'ailleurs est de beaucoup la plus fréquente [1].

De ce point de vue, il est certain que la vie et la mort sont devant nous, comme le dit la sainte Écriture, et que l'homme reçoit librement, et prend par choix celle des deux vers laquelle il étend la main [2].

Or, voici comment l'homme prend la mort.

IV.

J'ouvre les livres qui me parlent de la santé ou de la maladie, de la vie ou de la mort, et je lis ce qui suit, comme je le lis dans mon expérience personnelle, et dans celle des hommes que j'ai connus.

J'y trouve d'abord cette fondamentale vérité : « L'homme ne meurt pas, il se tue [3]. » Les hommes se tuent par les passions et par les vices. Je vois des

[1] Il est aussi bien entendu que, lorsque nous parlons de la maladie, nous prenons ce mot dans son sens général et vulgaire, et non dans le sens précis où il peut être resserré par telle ou telle définition scientifique.

[2] Ante hominem vita et mors.... Ad quod volueris, porrige manum tuam. (Eccli. xv, 17 et 18.)

[3] C'est le mot de M. Flourens dans son charmant travail sur la longévité : « Avec nos mœurs, nos passions, nos misères, l'homme « ne meurt pas, il se tue, » p. 32.

livres intitulés : « *Médecine des passions, Hygiène morale, Médecine morale, Hygiène de l'âme.* » Et tous affirment que la volonté, le cœur humain, la passion, est la grande et principale cause des maladies et de la mort [1]. Les quatre cinquièmes des

[1] Stahl. Pathol. générale, II, § 4. — Feuchtersleben, Hygiène de l'âme, p. 20. — Descuret, Médecine des passions. « Les maladies produites par les passions, dit le docteur Descuret, sont à elles seules incomparablement plus fréquentes que toutes les autres. La moitié des phthisies, tant acquises qu'héréditaires, reconnaissent pour cause l'amour et le libertinage. La goutte et les phlegmasies aiguës du tube intestinal ne sont, la plupart du temps, que les tristes fruits de l'intempérance, surtout de la gourmandise. Les maladies chroniques de l'estomac, des intestins, du foie, du pancréas et de la rate sont plutôt dues à l'ambition, à la jalousie, à l'envie ou à de longs et profonds chagrins. Sur cent tumeurs cancéreuses, quatre-vingt-dix au moins doivent leurs principes à des affections morales tristes. L'épilepsie, la danse de Saint-Guy, les tremblements nerveux, les convulsions, proviennent souvent d'une vive frayeur ou d'un violent accès de colère. Lorsque la fièvre lente nerveuse et le marasme, auxquels succombent un si grand nombre d'enfants et d'adolescents, ne sont pas déterminés par la jalousie, nous devons porter nos soupçons sur de funestes et vicieuses habitudes. La passion de l'étude, surexcitant continuellement le cerveau, au détriment des autres organes, n'amène-t-elle pas encore, chez les personnes qui s'y abandonnent, la dispepsie, la gastralgie, l'insomnie, le flux hémorrhoïdal, et cette susceptibilité nerveuse, qui les rend si malheureuses, en même temps qu'elle fait le tourment des êtres qui les entourent ?

« D'un autre côté, les trois quarts des morts subites ne sont-elles pas occasionnées par l'ivrognerie, la gourmandise, le libertinage ou la colère ? »

hommes, disait un médecin célèbre, meurent de chagrin. Buffon affirme la même chose : « Si l'on « observait les hommes, dit-il, on verrait que pres- « que tous mènent une vie timide et contentieuse, « et que la plupart meurent de chagrin [1] ! »

Le chagrin ! Qu'est-ce que le chagrin, sinon le vide, l'épuisement, la contraction, le brisement du cœur, « l'épine au cœur, » comme le dit Hippocrate? Le cœur est percé et brisé, parce qu'il n'a point la vie, ou n'a point Dieu, vraie substance de sa vie. La vie que l'homme avait, s'est versée tout entière dans les deux mondes, qui ne sont point Dieu ; la vie s'est dévorée par ses excès, et hors de Dieu ; et ces excès dans les deux mondes créés n'ont point donné la vie au cœur ; et le cœur retombe sur lui-même dans la désolation, dans

Le suicide, ce fléau que l'on voit régner épidémiquement aux époques de corruption et de perturbation sociales, n'est-il pas presque toujours la conséquence de quelque passion fougueuse ou d'un chagrin secret?

Enfin, sur huit mille deux cent soixante-douze aliénés admis à Bicêtre et à la Salpêtrière dans le cours de neuf années, on trouve, d'après le compte rendu de l'administration des hôpitaux, que la majeure partie de ces infortunés avait aussi perdu la raison par suite de violentes passions ou d'affections morales trop vivement senties. (Pages 162 et 163.)

[1] Tome II, p. 334. — M. Flourens appuie cette opinion : Longévité, page 73.

l'abîme de douleur d'un vide sans fin et sans espoir.

Mais descendons plus positivement dans le corps.

Voici donc comment l'homme étend la main pour choisir et prendre la mort.

Les trois fonctions, avons-nous dit, doivent continuellement se développer et s'unir [1]. Cela même est la flamme de la vie. Ce mouvement simultané, continu, de distinction et de mutuel embrassement, est la flamme et l'essence de la vie dans notre corps, comme en physique c'est la lumière.

Eh bien, voici la marche, la loi fondamentale de la mort et de la maladie.

La seconde fonction épuise la première. Elle épuise ou ne produit pas la troisième, et elle s'éteint en voulant absorber les deux autres.

Dans tous les livres, comme dans toute l'expé-

[1] « Tous les organes, quoique divisés et subdivisés à l'infini, « quoique ayant même une sorte d'indépendance, sont entre eux « tellement solidaires que l'*unité multiple* devient le caractère fon- « damental de l'économie... L'homme est pour ainsi dire coulé d'un « seul jet. Il est un, absolument un. Dans son corps tout s'enchaîne « sans se confondre, tout se distingue sans se séparer. Une loi « commune, une proportion constante, un lien d'absolue nécessité, « retiennent *continuellement distincts et continuellement unis*, *les* « *organes*, *les tissus* et les FONCTIONS. » (Réveillé-Parise. Vieillesse, chap. I.)

rience de chacun, je lis cette loi de décadence : « La vie veut vivre et veut jouir : l'homme veut sentir toujours, jouir toujours..... la vie demande l'excitation continuelle, et la perpétuelle surexcitation.... plus elle sent, plus elle veut sentir : plus elle jouit, plus elle veut jouir, et sa passion, son besoin, son désir, la volonté de la chair en un mot, c'est le *violent sentir,* le *violent sentir continu*..... La vie, comme un enfant gourmand, ne cesse de dire : DONNEZ-M'EN TROP [1]. »

Les sens donc attirent tout à eux. Les sens épuisent la force radicale ; les sens gardent et concentrent la force qui devrait animer les membres et le cœur, pour le mouvement ou extérieur ou intérieur. La nature, dit la science, la nature a un budget fixe ; et dès lors, si les sens ont le superflu, e reste manque du nécessaire. La vie concentrée dans les sens, est affaiblie dans les entrailles, et dans les muscles et dans le cœur : les forces sen-

[1] « La surexcitation organique, ou physique ou morale est la « cause la plus fréquente et la plus dangereuse des maladies. L'at- « trait du plaisir est surtout l'écueil où l'on échoue. L'homme, ce « grand enfant conduit par la folie, semble toujours dire : Donnez- « m'en trop. De là le besoin perpétuel de sentir, d'exalter la vie « sous toutes les formes... le désir toujours actif d'être ému... le « désir permanent de stimulation, etc. » (Réveillé-Parise. Étude de l'homme, I, p. 60.)

sitives épuisent tout, et annulent les forces motrices. La grande loi de la maladie est ainsi formulée : « Prédominance extrême des forces « sensitives, et diminution graduelle, presque ab- « solue de la force motrice [1]. »

Voilà ce que la science me dit et me répète sous toutes les formes.

Dans l'homme supposé sain, ce ne sont pas les entrailles qui dévient d'abord, ni le cœur, ni les

[1] Réveillé-Parise, en parlant du tempérament nerveux, dit ceci : « On peut poser la LOI suivante :

« D'une part :

« DISPOSITION NERVEUSE ORIGINELLE, EXCÈS D'ACTION (nerveuse).

« PRÉDOMINANCE EXTRÊME, CONTINUE, DU SYSTÈME NERVEUX (c'est- « à-dire des forces sensitives).

« D'autre part :

« DIMINUTION GRADUELLE ET PRESQUE ABSOLUE DE LA CONTRACTI- « LITÉ (c'est-à-dire des forces motrices).

« Telle est la loi fondamentale, la condition organico-vitale, le « caractère dominant et distinctif de ce tempérament; loi que je « prie instamment de ne jamais perdre de vue, car nous le retrou- « verons sans cesse; cet ouvrage n'en est que le développement et « l'application. » (Physiol. des hommes de lettres, t. I, p 91.)

Mais cette grande loi ne remplit pas seulement cet ouvrage, elle nous paraît remplir tous les ouvrages du même auteur et à bon droit : d'abord parce que le tempérament nerveux est celui qui se généralise parmi nous; puis surtout parce que c'est, en général, par l'abus de la sensation, par le violent sentir et la surexcitation passionnée, que vient le mal physiologique, la maladie, quand elle vient du dedans.

organes du mouvement et de l'action, ce sont les sens. Les sens s'égarent et nous entraînent.

La force sensitive épuise la force plastique et la force motrice : elle se maintient en surexcitation perpétuelle, pendant que les deux autres et leurs organes s'affaissent et s'atrophient. Mais où vont donc les sens eux-mêmes par cette inflammation et par cette fièvre ? Évidemment ils vont par l'exaltation à la prostration, et par l'excès à l'anéantissement [1].

[1] C'est ce que les livres de médecine, et notamment les trois principaux ouvrages de Réveillé-Parise, répètent partout. — (*Voy.* les Études de l'homme, t. I, p. 68 et suiv.)

« Si l'on considère que parmi cette foule d'individus livrés à *de violentes surexcitations*, il en est très-peu qui reviennent au point indiqué par la Providence, on cessera d'être surpris des innombrables maux qui nous accablent. Qu'y a-t-il de plus vrai que l'homme, doué de ce beau et fatal privilége de conserver ou d'enfreindre les lois de son être, penche constamment vers ce dernier point par la faiblesse radicale de sa volonté, bien qu'il sache que l'harmonie n'est que l'ordre dans le sens le plus élevé ? Poussé par cette disposition instinctive que tout organe excité devient par cela même excitable, il se laisse aller à des excès dont les résultats sont infaillibles, quoique d'abord inaperçus et dans les futurs contingents. La *surexcitation*, *mater sæva cupidinum*, parvient bientôt à un degré où il n'y a plus d'équilibre possible entre l'excitement et l'excitabilité. La santé est dès lors à jamais compromise ; c'est à ce point désastreux où arrivent les *débauchés*, *les voluptueux*... Ce qui *vient d'être dit peut s'appliquer également à ces grands travaux*, aux profondes *méditations*, *à des fatigues* corporelles extrêmes, quoique

C'est bien la loi que nous disions : la seconde force épuise la première et ne produit pas la troisième : elle absorbe la vie, mais en l'absorbant elle s'arrête, et se détruit elle-même en se cherchant elle seule. C'est la parole de l'Évangile : « Celui « qui veut trouver la vie la perd, et celui qui con- « sent à la perdre la trouve. »

Mais tout ceci est commun aux deux races qui vivent dans l'égoïsme et hors Dieu, soit dans la volonté de la chair, soit dans la volonté de l'homme, soit dans la sensualité proprement dite, soit dans l'orgueil ou l'idée fixe. Mais voyons ce qui est particulier à chaque race. En même temps nous déve-

utiles et indispensables. *Les austères voluptés de la science* elle-même, *ne garantissent nullement des effets de la surexcitation ;* elles sont aussi dangereuses que les autres, quand la prudence n'en pose pas les bornes, n'en limite ni la force ni la durée. La passion du savoir, celle de l'art, est *une passion qui dévore comme les autres*, quoique plus noblement... Il y a des aspects sous lesquels la nature humaine est tout à fait la nature animale ; on peut faire cette remarque chez certains individus, qui, par suite d'une vie licencieuse poussée à l'extrême, n'ont ni *force dans les organes* ni *désir dans le cœur*, aucune aspiration dans l'âme. L'animal a tué l'homme. Le rayon divin ayant disparu, et avec lui la force, l'énergie, il ne reste que le corps, mais chétif, usé, sans énergie vitale ; puis ces hommes disent à la philosophie, et surtout à la médecine : Guérissez-moi, comme s'il était possible de refaire la vie, là où manque l'étoffe dont elle est faite. »

lopperons davantage cette marche et cette loi de la mort.

V.

Ceux d'en bas, ou les hommes de la dernière classe, cherchant toujours le violent sentir par le corps, épuisent évidemment leur force radicale ou plastique par l'excès des deux sens les plus saillants et les plus incisifs, ceux qui répondent à gourmandise et volupté. Ils surexcitent ce double sens, et y attirent, y concentrent, y absorbent la force générale de la vie. Mais que devient alors la force radicale qui fournit la substance de la vie, qui fait croître, qui fortifie et nourrit au dedans, ou propage et transmet la vie au dehors? D'un côté, elle est continuellement et violemment étouffée, de l'autre continuellement et violemment épuisée. La sphère d'en bas est rapidement poussée à l'épuisement et à la mort, pendant que les deux sens violents s'exaltent de plus en plus, pour s'affaisser ensuite. Mais que deviennent les membres, les muscles, et le cœur, c'est-à-dire les organes de la troisième force? Qui ne connaît l'inertie, la mollesse des gourmands et des voluptueux? Selon que prédomine l'une des subdivisions du violent sentir,

ou gourmandise ou volupté, le cœur, les muscles sont étouffés ou épuisés, dans tous les cas privés de force. Diminution continuelle, presque absolue de la force motrice, c'est la loi. A mesure que dans tout le corps la sensibilité s'exalte, en proportion la contractilité, c'est-à-dire la possibilité du recueillement des forces, de l'effort, de l'action, du mouvement, s'arrête [1].

Essayez sur vous-mêmes une épreuve physiologique, vous dont le corps est fatigué par le violent sentir ou par le long jouir, ou par un excessif travail de tête. Essayez, dans cet état, de recueillir vos forces pour courir, pour bondir, pour lutter : vous sentirez clairement que tous vos membres, y compris votre cœur, sont relâchés ; vous ne pouvez les contracter à fond ; vous ne pouvez recueillir vos forces ; vous sentez un obstacle à la récollection. Depuis l'extrémité de tous les membres, jusqu'aux poumons et jusqu'au cœur, vous sentez bien que tout est lâche, et arrêté dans la disper-

[1] La force motrice, et celle des membres, et celle du cœur, cette force que la science nomme la *contractilité*, cette force proprement dite, qui agit et qui emploie la vie, qui est le principe de l'action, de l'effort et du mouvement, soit au dehors, soit au dedans, cette force nous paraît consister dans la faculté de se recueillir corporellement, et de se ramener vers l'unité.

sion. Faites un effort pour vous reprendre : cet effort même vous montrera combien vous êtes disséminé. Vos muscles étaient énervés, votre cœur ne battait plus en plein, votre poitrine était bien loin de respirer à fond. Quelques efforts vigoureux rendront aux muscles, pour un moment, plus d'innervation, au cœur sa vigueur contractile, au sang l'ampleur et la puissance du rayonnement dans les artères, et à votre poitrine sa pleine respiration. Serrez les poings, prenez tout votre souffle, ramassez toutes vos forces, comme un athlète qui va lutter, et vous verrez, par cet effort, dans quel état de décadence, d'engourdissement, d'atonie ou de léthargie, se trouve en vous la force motrice.

Mais, dites-moi, vous rappelez-vous votre première enfance, et l'époque où votre vie n'était pas encore divisée par les passions ; où la vie, simple et calme, allait d'un cours uni ; où le violent sentir des voluptés n'exaltait point vos sens, et n'y accumulait pas toutes vos forces ? Alors il ne fallait aucun effort pour respirer à fond, aucun pour que le cœur eût son plein battement, le sang sa pleine et vive circulation ; aucun pour recueillir la force de vos membres. Vous bondissiez spontanément, et il vous fallait un effort pour marcher et ne point courir. Maintenant vous êtes lent et lourd,

vous craignez tout effort et vous voulez dormir, et vous ne le pouvez même pas, parce que n'étant plus jamais complétement éveillé à la vie, la vie n'a plus en vous la puissance de se replonger et de se recueillir par le sommeil dans sa racine [1].

Voilà donc comment la vie en vous s'est épanouie pour jouir, s'est épuisée en s'épanouissant, et ne sait plus se recueillir fortement pour agir. En même temps, voilà comment l'homme se naturalise, de plus en plus, dans la race inférieure, et devient animal, mais animal malade.

Or, chose étrange! en même temps que la vie humaine se fait bête, il est très-ordinaire qu'elle veuille se faire ange, c'est-à-dire qu'à ce pôle positif, qui précipite notre âme tout entière dans le corps, répond par contre-coup, dans notre tête, un foyer négatif et vide, qui est l'orgueil, non pas cet orgueil plein, par suffisance et science, qui est celui des grands de la pensée, mais bien l'orgueil par ignorance et nullité.

Nous l'avons vu, c'est à l'âge où l'abus du feu, la sensualité, commence à se développer dans le

[1] Ou bien notre sommeil est tel qu'il ne nous repose point : « La « qualité du sommeil repose plus que la quantité. » (Alb. Lemoine, du Sommeil, p. 51.)

jeune homme, c'est alors et à l'instant même que la tête se monte, et qu'elle se monte à vide. L'ignorance devient exclusive, elle devient un obstacle qui repousse, au lieu d'être un besoin, une curiosité qui attire. Le raisonnement se trame sur l'ignorance, et s'étend sur le vide, et se roidit dans la contradiction et dans la négation. Plus tard, à la phase suivante, si elle a lieu, la tête se monte dans l'autre sens : ce sera l'orgueil positif, l'orgueil plein, affirmatif, l'orgueil par suffisance et science partielle. D'abord, c'est l'incrédulité passive par nullité [1], puis ce sera l'incrédulité active, affirmative, par pléthore cérébrale.

Mais, au point de vue physiologique, dans les deux cas la tête s'est montée; elle fermente, au cerveau et au cervelet, soit pour jouir et attirer, par le corps et les sens, soit en voulant et croyant penser.

VI.

Passons donc à la phase suivante, si elle a lieu : ou ce qui est même chose, parlons des hommes de la seconde race; ceux dont le trésor n'est point

[1] Burdach, Physiologie, v, p. 41.

surtout dans la terre et le ventre, mais surtout dans la tête; ceux qui, comme le dit Épictète, sont comparables aux arbres qui ne fleurissent que par la tête.

Ici l'expérience surabonde, et la science est peut-être encore plus précise et plus avancée. Combien de livres portent ces titres : *Physiologie des gens de lettres ; Maladies des gens de lettres ; Hygiène des hommes d'études ; Maladies et santé des artistes,* etc.

J'ouvre sur ce sujet un livre sérieux et estimé, je l'analyse et j'y rencontre d'abord ceci : « Les « excès de la tête brisent l'unité vitale, l'*unum et* « *omnia*, qui est la condition et le caractère de la « vie : la vie de l'esprit concentre la vie au cer- « veau [1]. » Cela est évident. Mais de plus, l'effort

[1] « C'est la loi de la concentration. On a dit que la sensibilité se comportait à la manière d'un fluide d'une quantité déterminée qui, s'il coule abondamment dans un de ses canaux, diminue proportionnellement dans les autres. Cette comparaison ne manque pas de justesse. Il est certain que plus un organe est excité, plus la sensibilité s'y accumule, et toujours aux dépens de la sensibilité des autres organes. Cette simple loi de physiologie observée dès l'antiquité, est peut-être une des plus fécondes, sous le rapport des maladies, de l'hygiène et de la philosophie. En se bornant aux facultés de l'intelligence, remarquons que cette loi de concentration n'est autre chose que la méditation. Car qu'est-ce que méditer? C'est réunir, par un effort cérébral, toutes les données sur un objet quelcon-

cérébral concentre la vie au cerveau, aux dépens des autres organes [1]. Les autres organes, par le défaut de l'innervation nécessaire à leur action normale, ne tardent pas à s'altérer. L'excitation cérébrale est portée au plus haut degré, et le reste du corps languit. Une susceptibilité nerveuse morbide survient bientôt [2]. La *contractilité*, qui cesse d'agir, de réagir, de surmonter les résistances, et de triompher des obstacles, tombe peu à peu dans l'inertie [3]. Les forces sensitives l'emportent, et les forces motrices diminuent. Le système nerveux perceptif attire tout; la force vitale s'y concentre, et la loi reparaît : prédominance extrême de la tête et de l'organe de la pensée, diminution graduelle presque absolue de la force motrice. La faiblesse ou la nullité de l'action contractile se fait sentir partout, les muscles s'affaissent, ils pâlis-

que... Si le génie est comme le foyer d'un verre ardent qui ne brûle et n'éclaire que sur un point, il le doit certainement au pouvoir de condenser le plus possible l'action nerveuse. » (Réveillé-Parise. Physiol. des hommes d'études, t. I, p. 75.)

« Il n'en est pas moins vrai cependant que, si cet organe est toujours le point de concentration de la sensibilité, les autres organes ne tardent pas à s'altérer par le défaut d'innervation normale. C'est là même une des causes de la perte de la santé de ceux qui exercent l'esprit outre mesure. » (*Ibid.*, p. 76.)

[2] *Ibid.*, p. 80. — [3] *Ibid.*, p. 90.

sent, diminuent de volume, se relâchent dans leur cohésion, et souvent s'atrophient. Les muscles même de la vie intérieure (organes de la première fonction) sont frappés d'asthénie [1] : de là, la langueur des viscères [2]; le foie est engorgé d'un sang noir et stagnant [3] ; l'atonie musculaire des intestins cause dans la vie impersonnelle les mêmes désordres, et surexcite maladivement la sourde sensibilité des nerfs ganglionnaires [4].

Mais le grand et caractéristique phénomène de ce degré, c'est l'atonie du cœur. Etudiez ceux qui vivent tout entiers par la tête : on ne sent point battre leur cœur [5].

Observez-vous lorsque vous méditez : vous verrez clairement deux phases : un effort cérébral pour concentrer, comme en un point, toutes les forces de votre tête, et puis un autre effort qui bride le cœur, et lui ordonne de battre à peine pour ne point troubler ce travail. On retient sa respiration ; on tient son cœur presque immobile. Il

[1] « Et qu'on ne s'imagine pas que les muscles extérieurs ou de « la vie animale, soient les seuls qui s'affaiblissent ainsi ; ceux de « la vie intérieure sont également frappés d'asthénie, ce qui influe « de la manière la plus fâcheuse sur d'importantes fonctions. » (Réveillé-Parise. Physiol. des hommes d'études, t. I, p. 105.)

[2] *Ibid.*, t. I, p. 90 et 91.

[3] *Ibid.*, p. 106. — [4] *Ibid.*, p. 107. — [5] *Ibid.*, p. 109.

semble que le cerveau veuille suspendre le mouvement du sang pour avoir dans la tête plus de silence et plus de paix. Et cet effort contre le cœur et la poitrine est d'autant plus violent que le travail est plus abstrait. Les écrivains dont le style, comme on l'a dit, est une habitude de l'esprit, ceux surtout qui craignent toujours que l'esprit ne soit dupe du cœur, ont besoin de l'effort plus que ceux dont le style est devenu une habitude de l'âme. Et ceux-là ont bien moins besoin de l'effort, qui pensent, comme le demande Joubert, avec leur être entier, esprit, âme et corps. Mais la pensée, pleine et complète en ses dimensions, est rare parmi les hommes. Il est peu de penseurs dont la pensée, « ne se trahisse elle-même » en ne se tournant pas à l'acte, à l'amour, à la vie. La spéculation isolée est le grand vice des têtes pensantes. On pense et on oublie de vivre. La tête dessèche le cœur. La science enfle la tête, mais épuise tout le reste. Qui ne sait combien la spéculation continue, la réflexion perpétuelle épuise la volonté, annule le caractère, énerve le courage, arrête les mouvements du cœur, et rend impropre à la pratique et à l'action ?

Or, je n'ai qu'à copier les livres des physiologistes pour trouver tout cela dans le corps. Après

avoir montré dans l'homme qui travaille de tête, l'exaltation des forces perceptives, sensitives, la langueur des viscères et la dégradation des forces motrices, l'atonie musculaire, on ajoute : « Le dé-
« faut de vigueur musculaire dans l'appareil de la
« circulation explique aussi un phénomène qui
« étonne toujours : c'est la lenteur et la faiblesse
« du pouls des hommes qui vivent par la tête. On
« a dit que le pouls de Napoléon ne battait que
« quarante-cinq fois par minute, ce qui ne serait
« plus un sujet de surprise d'après ce qui vient
« d'être dit. Cependant le fait manque de vérité....
« Mais ce qui est vrai, c'est que chez lui la con-
« tractilité du cœur était si peu prononcée, qu'on
« sentait à peine les mouvements de cet organe, la
« main étant appliquée sur la poitrine [1]. »

De là résulte encore un autre phénomène : c'est l'inégale distribution du sang. La tête et le tronc sont quelquefois dans un état de pléthore, tandis que le sang ne parvient que difficilement à l'extérieur et aux extrémités. Lancé avec peu de force par le cœur, il circule lentement, soit par le peu d'énergie de ce qu'on nomme *vis à tergo,* soit par le défaut de tonicité des vaisseaux capillaires : il

[1] Réveillé-Parise. Physiol. des hommes d'études, t. I, p. 109.

ne se répand pas pleinement, et remplit à peine toute sa sphère. De là, indépendamment des autres causes, la fréquence des congestions viscérales, le froid des extrémités, si insupportable aux gens studieux et sédentaires : de là aussi leur pâleur habituelle, pâleur si générale, si constante, qu'un Père de l'Église l'appelle le *beau coloris* des grands hommes [1].

La respiration participe aux effets de cette disposition. S'il est vrai que la masse entière du sang doit repasser environ douze fois par heure à travers le cœur et les poumons, il faut que l'expansion thoracique se fasse promptement, facilement. Mais la faiblesse des muscles, les fréquentes constrictions spasmodiques de la poitrine, diminuent l'étendue de cette cavité. Ces constrictions produisent quelquefois un refoulement du sang tellement subit dans le cœur et les poumons, que la mort en est la suite immédiate. Molière périt ainsi par une apoplexie pulmonaire. Les effets sont ordinairement plus lents à se manifester. Le sang, gêné dans son cours, séjourne dans le poumon ; il presse et rompt peu à peu les mailles de ce tissu ; il écarte et brise les fibres du cœur ; et c'est la source d'une

[1] *Ibid.*, p. 110.

multitude de maladies, crachements de sang, inflammations latentes, dilatations anévrysmatiques, etc. L'oxygénation du sang est d'ailleurs imparfaite, et la pléthore veineuse se manifeste de bonne heure avec toutes ses suites déplorables [1].

C'est donc bien la même loi dans l'âme et dans le corps : la tête se monte, et elle épuise le cœur. La seconde force s'épuise par ses excès, et ne développe pas la troisième.

Mais la tête, en s'exaltant dans l'effort de la réflexion, n'épuise pas seulement le cœur par en haut; d'ordinaire elle l'épuise indirectement, et par en bas, par suite de la loi des foyers. Tout foyer en appelle un autre. Nous avons vu le jeu des deux foyers de l'orgueil et de la volupté. Oui, l'orgueilleuse pensée engendre le désir animal. C'est la loi formulée par Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la « bête. » Au moment où la tête se détend et retombe, et où la vie redevient libre, si elle ne rentre pas aussitôt dans le cœur et en Dieu, ce qui le plus souvent n'est pas, la vie tombe jusqu'en bas. Le cœur, épuisé, comprimé, desséché, est déshabitué de vivre. Les sens, les sens d'en bas, reçoivent tout le retour de l'excitation cérébrale. Par une in-

[1] Réveillé-Parise. Physiol. des hommes d'études, t. I, p. 111.

concevable fatalité, dit notre auteur, tous les hommes qui ont ainsi concentré la vie dans la tête, sont enclins à la volupté, et se jettent dans les excès qui énervent le corps, et obscurcissent la lumière de l'esprit [1]. Tous donc divisent la vie, et en donnent la moitié à l'orgueil, l'autre à la volupté. Et ils dévorent et brûlent ainsi la vie par les deux bouts, comme on le dit énergiquement.

Mais nul n'a décrit comme saint Paul la loi funeste des deux foyers dans l'homme qui fait son Dieu de sa pensée, qui n'agit pas pour servir Dieu, et tient captive, dans l'inaction de la vie abstraite, la vérité connue. Oui, dit saint Paul, en parlant des prévaricateurs de la pensée, ils connaissent Dieu, mais ils maintiennent la vérité de Dieu captive dans l'injustice. Ils connaissent Dieu, mais ne l'aiment pas comme Dieu, et ne le servent pas comme Dieu. C'est bien la connaissance stérile qui ne se tourne pas à l'action; c'est bien la tête qui dessèche le cœur et paralyse l'action des membres. Eh bien, selon saint Paul, qu'arrive-t-il à ces têtes séparées? « Elles s'évanouissent, dit l'apôtre, dans « la pensée. » Et leur cœur s'obscurcit, et Dieu les livre aux plus ignominieuses passions; Dieu les

[1] *Ibid.*, t. II, p. 293.

livre au sens réprouvé; Dieu les rejette, ils sont dignes de mort[1].

Si tout cela est manifeste chez les prévaricateurs de la tête, les idolâtres de la lumière humaine, il faut ajouter : l'homme même qui se livre au plus légitime exercice de la pensée, sent en lui la menace de la funeste loi des deux foyers, pour peu qu'il sorte de cette sobriété de la lumière, dont parle saint Paul (*sapere ad sobrietatem*). Le moindre excès de la pensée, la moindre exaltation de tête a son contre-coup dans les sens. Les sens s'exaltent, le cœur s'éteint, et la pensée s'évanouit.

C'est toujours notre loi; la vie se divise, s'exalte en haut, s'exalte en bas, mais le cœur, centre de la lumière, foyer de la vraie flamme et de la vie ardente et lumineuse, le cœur s'éteint et s'obscurcit. Leur cœur n'est plus un centre, leur cœur est vide : leur cœur, dit la sainte Écriture, est un sépulcre ouvert.

Ainsi ces deux classes d'hommes, et ceux dont la tête est le Dieu, et ceux qui se font un Dieu de leur ventre, ces deux basses classes du genre humain, sont soumises l'une et l'autre à la même loi de mort. Ces âmes sans unité divisent la vie, et

[1] Rom. cap. I.

sont mortes par cette division, et tuent leur corps de la même mort. Elles arrêtent la circulation de la vie dans l'âme et dans le corps. La seconde puissance garde la vie pour elle et ne produit pas la troisième : elle épuise la première, en n'y retournant pas par la troisième, lien des deux autres. Elle se détruit en s'isolant.

Je vois dans ces esprits et dans ces corps, trop éloignés de Dieu, l'absence du lien divin. Dieu ne maintient pas ces âmes dans l'unité de la vie, parce qu'elles s'y refusent; ces âmes ne maintiennent pas leur corps dans cette unité qu'elles n'ont pas. Tout se relâche, se divise et se décompose : deux foyers principaux, deux centres faux, attirent et dévorent tout, et je vois l'épuisement, la vieillesse et la mort devancer partout la nature, et faire violence à la volonté même de Dieu, qui veut donner la vie plus durable et plus abondante.

N'est-ce pas le manifeste commentaire de la parole évangélique : « Prenez garde que la lumière « qui est en nous ne devienne ténèbres ? » Et cette lumière, dit l'Évangile, reste lumière par la simplicité, mais elle devient ténèbres quand se perd la simplicité.

—o—

CHAPITRE V.

LA TRANSFORMATION (SUITE).

I.

Mais revenons aux effets corporels de cette division des foyers. Nous l'avons vu, dans ce que nous avons appelé les deux races maladives, il y a rupture de l'équilibre entre les forces. La force sensitive s'exalte, et la force motrice s'annule. Mais que devient la vie générale pendant ce temps ?

La vie est dans le sang, ou le sang c'est la vie, dit la sainte Écriture d'accord avec la science [1].

Voyons donc comment les hommes traitent leur sang.

L'égoïsme des sens, l'égoïsme de l'homme entier

[1] Sanguis eorum pro anima est. (Deut. XII, 23.) — Anima omnis carnis in sanguine est. (Levit. XVII, 14.)

traite d'une manière cruelle et le sang et le cœur, et le rhythme du cœur, et les soulèvements de la poitrine.

La vie du corps, disons-nous, c'est le sang. C'est le sang qui, par sa continuelle circulation, vivifie tout. Mais chaque ondée de sang sitôt qu'elle a servi, cesse de pouvoir entretenir la vie. L'organe qui veut la conserver outre mesure, tout en recevant en même temps les impulsions nouvelles, entre en fièvre, en turgescence, irritation, inflammation et corruption. Il faut que l'ondée de sang vivant, devenu noir et mort par notre usage, revienne au cœur, et du cœur aux poumons, pour y puiser la vie nouvelle, pour être renouvelé par l'atmosphère qui donne la vie. Il faut que le sang se recueille avec autant d'empressement qu'il se répand. Il faut que les deux mouvements d'impulsion et de recueillement s'accomplissent avec harmonie, pour que la circulation de la vie soit calme et pleine.

Eh bien, l'égoïsme a marqué sa trace jusque dans le mouvement du sang et les battements du cœur[1]. Le flux et l'impulsion se font naturellement

[1] M. Lordat, dans son parallèle ingénieux de la force vitale et de la force morale et intellectuelle, a trouvé dans la force vitale les traces de l'égoïsme.

avec vigueur et plénitude, mais le recueillement et le retour se font avec mollesse, avec réserve et avec un contre-courant que la science nomme *reflux* [1]. Ce reflux et ce contre-courant est le symbole étrange de l'égoïsme. C'est la signature matérielle de cet égoïsme instinctif, qui vit jusque dans notre sang, et qui donne à la masse du corps trop de force pour attirer et pour garder, et au centre trop peu de force pour recueillir, et pour relever notre mort vers la vie.

Oui, le côté du cœur qui lance, comme un éclair, le rayonnement vivant dans tout le corps, était et devait être, à l'origine, au moment où l'homme vient en ce monde, plus grand, plus plein que celui qui recueille le sang éteint et épuisé, et qui se charge de le relever vers l'air, pour y pui-

[1] *Voy.* sur ce sujet Burdach (Phys. § 708) établissant l'existence de ce *reflux partiel*, à partir du cœur veineux. D'ailleurs le fait est signalé par l'observation directe. « On voit, comme le dit entre « autres Spallanzani, une partie du sang refluer dans les veines ca- « ves. La portion qui rétrograde ainsi est peu considérable, à la « vérité, dans l'état de santé; mais dans certains cas, le sang re- « flue en telle quantité et avec tant de violence, que les troncs, et « même en partie les branches des veines caves, éprouvent une « pulsation correspondante à la systole de l'oreillette. » (Burdach. Sur ce *pouls veineux passif*, voy. Laennec, De l'auscultation médiate, t. III, p. 184.)

ser une vie nouvelle. Il en était ainsi dans l'embryon, et longtemps encore dans l'enfance. Mais le retard et l'accumulation habituelle du sang éteint a renversé cet ordre, a gonflé le cœur noir, et l'a rendu plus grand que l'autre.

Ce cœur veineux, qui ne renferme qu'un sang éteint, garde en réserve à chaque battement le quart de ce qu'il devrait émettre. Et ce contre-courant habituel semble *forcer,* chez tous les hommes, la valvule droite, et rendre le ventricule veineux moins exactement clos que le ventricule aortique [1].

Et d'ailleurs ce que nous disons ici de la circulation du sang, grand agent de la vie, est vrai de cette autre circulation plus générale, qui est comme la vie même. « Nos corps, disait Leibniz, sont dans « un flux continuel comme des rivières. » Si le flux cesse, si la rivière s'arrête, c'est que la vie s'arrête. Notre corps ne sait plus ni rendre ni recevoir. Il ne se répare plus. « Donne et reçois, dit « la sainte Écriture en parlant contre l'égoïsme [2],

[1] « Ce qui contribue encore à rendre le reflux plus possible dans « le ventricule droit, c'est que, suivant la remarque de Legallois « (Œuvres, t. I, p. 336), l'entrée de ce ventricule est plus grande « que celle du ventricule aortique, *et moins exactement close par « la valvule.* » (Burdach, *Ibid.*, § 708.)

[2] Da et accipe, et justifica animam tuam. (Eccli. XIV, 16.)

« donne et reçois, et justifie ta vie. » C'est la loi de la vie pour l'âme : c'est la loi de la vie pour le corps. Le corps vieilli et tendant à la mort, donne trop peu, et reçoit trop peu. Il s'emplit de matière immobile, non domptée, non assimilée, qui n'est plus que pierre et poussière. Et, comme on l'a dit heureusement, c'est la pierre du tombeau que notre corps commence à ramasser.

L'égoïsme inné agit ainsi d'une action continue en nous, depuis notre naissance jusqu'à la mort, et c'est là comme la cause, l'essence, le caractère de la vieillesse et de la mort. Rien ne se rajeunit assez, parce que rien ne retourne avec assez de fidélité vers la source de sa jeunesse. Tout reste trop en soi, par amour dominant de soi : rien ne retourne assez vers son principe. Pour trop vouloir garder la vie, tout vieillit trop, et meurt trop tôt. Et la lumière de la jeunesse et de la vie passe ainsi, par un cours naturel, vers les ténèbres de la vieillesse et de la mort. Et nous, par la libre surexcitation de l'égoïsme volontaire, par nos passions et par nos vices, par le double foyer qui divise et dévore, et qui épuise le centre, nous doublons et triplons la vitesse de cette descente vers les ténèbres. Et ce passage de la vie lumineuse du matin vers la vie sombre et froide du soir est incarné dans notre

sang, qui, d'abord pourpre et vif et lumineux et vivifiant, devient à mesure que la vie, s'avance, et plus sombre et plus lent.

Combien donc le Maître des hommes a raison de nous avertir, en nous disant : « Prenez garde « que la lumière qui est en vous ne se change en « ténèbres ? » C'est le perpétuel danger et de l'âme et du corps.

Et ici je copie encore ce que je trouve dans les physiologistes. Le cœur est placé entre deux sphères opposées : l'une d'activité vitale, et l'autre de déchéance vitale, comme sur les confins de la vie et de la mort, dont ce noble organe est à la fois le principe, le foyer et le symbole. — Dans la première enfance, dit Bichat, « le système vasculaire « à sang rouge prédomine encore longtemps par « son développement plus considérable et par le « nombre plus grand de ses rameaux [1]. » Mais avec l'âge il perd la force par laquelle il fait prédominer la vie.

Dans la jeunesse et la force de l'âge, le système artériel à sang rouge a une étendue et une force extraordinaires ; mais peu à peu le système vei-

[1] *Voir* sur ce sujet les admirables pages de Bichat. Anat. génér., t. II (249 à 256).

neux, à sang noir, augmente et finit par prédominer. Le cœur, malgré son énorme puissance musculaire, perd en général non-seulement de sa force, mais encore de son volume et de sa consistance. Les artères diminuent de capacité, de diamètre, leurs parois se durcissent. Les veines au contraire s'élargissent et restent continuellement gorgées de sang : leurs parois loin de se durcir s'amincissent. Peu à peu le système capillaire s'efface de plus en plus, et les canaux les plus déliés ne laissent plus le sang traverser pour revenir. Le sang comme à regret semble achever son cours! Le sang d'ailleurs roule avec lui moins d'air vital, et plus de terre et de charbon. Les poumons, la poitrine, participent à cette décadence. Les poumons ont moins de volume, leur tissu se relâche [1]; la poitrine se déforme et s'aplatit : son diamètre diminue [2]. Le cœur et la poitrine décroissent; le ventre seul augmente. De là résultent les stases ou congestions

[1] Sous le rapport de la texture, l'enfant a un plus grand nombre de vésicules pulmonaires, mais plus petites; le vieillard en a un moindre nombre, mais plus étendues et plus minces; le sang est mal retenu dans le poumon du vieillard qui est comme atrophié et comme moins vasculaire. (*Voy.* Huschke, Splanchnologie, pages 260 et 261. Encycl. anat.)

[2] Réveillé-Parise. De la vieillesse, p. 33.

sanguines du sang noir [1], surtout dans les viscères abdominaux et dans la tête. Et voilà les ténèbres qui s'appesantissent, comme par masses, sur ce ventre et cette tête, qui ont cherché si avidement la vie pour eux, qui, dans leur surexcitation, appelaient, pour jouir de la vie, ces énormes et irréguliers afflux de sang.

Et l'âme sent si bien ces ténèbres et cette mort, qu'elle en devient sombre à son tour. Alors commence la tristesse du soir, et le chagrin qui tue. Ce n'est pas seulement dans la vieillesse, c'est à l'âge viril, dès que le mouvement de la vie lumineuse ne prédomine plus [2]. Quand l'équilibre de la circulation commence à se briser, quand le sang veineux arrive à dominer le système artériel, quand se forment les stases du sang noir abdominal, et les engorgements des ramifications de la veine porte, de cette veine appelée autrefois *porte de tous les maux*, c'est alors que tout s'assombrit; surtout lorsqu'en même temps, par l'excès d'irritabilité qu'ont amenée toutes les passions, les entrailles qui devraient ne rien percevoir, sont frappées de sensibilité morbide, et transmettent le refroidissement maladif de

[1] *Ibid.*, p. 243.

[2] Physiol. des hommes d'études, t. I, p. 378.

leur vie, et leur travail, et leurs souffrances dans la lutte contre le sang mort. Le corps entier, ainsi que l'âme, souffre de cette sensibilité morbide, et, en même temps, par la grande loi physiologique, la force d'action est diminuée d'autant. On souffre beaucoup, et l'on résiste peu. La souffrance habituelle opère de plus en plus la contraction de la poitrine, des poumons et du cœur. Le cœur, déjà serré, se serre encore, et la poitrine, déjà réduite, se rétrécit encore : la sensibilité maladive, la souffrance, la tristesse, la faiblesse dans l'âme et dans le corps, réagissent très-rapidement de mal en mal. La chute s'accélère par la chute, et c'est ainsi que la plupart des hommes meurent de chagrin, pour avoir voulu trop jouir.

Telle est donc parmi nous la marche de la mort. L'égoïsme, le besoin de jouir ou par la tête ou par les sens d'en bas, ou par l'un et l'autre à la fois, divise et décompose la vie en deux pôles opposés, et la brûle par les deux extrêmes. Les deux groupes de passions, ou viscérales ou cérébrales, dévorent tout l'homme, épuisent et vident le cœur. La sensation détruit le mouvement, la jouissance anéantit l'action. Le cœur, centre et principe du mouvement à l'intérieur, le cœur ne sait renouveler la vie aussi vite qu'elle s'épuise, ne la rajeu-

nit pas à mesure qu'elle vieillit. La vieillesse quotidienne s'accumule, et la mort marche. La vie vivante et vivifiante, la vie telle que Dieu nous la donne, prédominait d'abord. La vie mourante, languissante, énervée, la vie telle que nous la faisons, et que l'égoïsme l'opère, gagne de jour en jour, et envahit tout l'homme, et quand elle a tout envahi, c'est la mort. Qui veut garder sa vie la perd, qui consent à la perdre la trouve. C'est la loi de la vie, et c'est aussi la loi physique de la circulation du sang.

II.

Qu'y a-t-il maintenant de plus clair que le remède à tant de maux ? Ce remède c'est le sacrifice. Si la vie, dès le début, au lieu de dire toujours : Donnez-m'en trop, savait dire au contraire : Ce que j'ai de trop, je le donne ; si la vie savait dire à Dieu : Tout ce que j'ai je vous le donne, l'homme serait immortel.

Mais l'homme est né mortel. Pourquoi ? Parce qu'il porte en lui le foyer double, les deux concupiscences, les deux volontés égoïstes contraires à celle de Dieu, celle de la chair, sensuelle et orgueilleuse, celle de l'homme, orgueilleuse et sensuelle.

Dès le premier battement du cœur, la vie de l'âme dans le corps, en quelque chose se préfère à Dieu. C'est un premier mouvement vers la mort, et chaque battement du cœur est un pas vers ce terme fatal. Nous naissons ainsi. Nous naissons injustes, et dans la pente vers nous. C'est la loi de la mort sous laquelle nous naissons.

Donc, la loi de la vie, c'est l'inverse. Qui sait perdre sa vie la trouve. Qui saurait sacrifier à fond l'une et l'autre concupiscence, anéantir les deux foyers, rendre simple sa vie, ramener les trois fonctions fondamentales à l'unité, remplirait en effet son corps de lumière et de vie. Mais, conçus sous la loi de la mort, tous nous tombons dans la faute mortelle que le Maître veut empêcher, lorsqu'il nous dit : « Prenez garde que la lumière qui est en « vous ne se change en ténèbres. » Nous poussons aux ténèbres notre lumière, comme nous poussons notre sang pourpre et vif au sang noir et stagnant.

Et quand la science écrira des livres et traitera de la médecine des passions, et fera des essais d'hygiène morale, de médecine morale, que fera-t-elle ? Elle constatera le mal, elle dira : L'homme ne meurt pas, il se tue ; elle dira : L'état moral est le principe de la plupart des maladies. Les passions sont

le principe le plus actif de cette effroyable série de dégradations organiques, qui sont le mal physique. Les passions ont des effets toxiques fulgurants. Il y a des apoplexies morales. Il y a des phthisies imaginaires qui tuent. Il y a des paralysies morales. Il y a, littéralement, des larmes de sang. Y a-t-il beaucoup d'anévrysmes qui n'aient une cause morale? Pourquoi presque tout homme est-il malade? Parce que chaque existence humaine porte en elle son mystère de douleur, sa plaie cachée. La passion, toujours excentrique, précipite la vie dans une continuelle alternance d'exaltation et d'affaissements. Et ces oscillations de la sensibilité entre ces deux extrêmes sont peut-être la source la plus abondante de nos maladies. Il faut toujours en revenir à ce principe qu'au fond, au début, et dans le cours de la plupart des maladies se trouve une affection morale. Voilà ce que dira la science.

Et le principe de tout cela, dit-elle encore, la cause et le ressort qui précipite le mal, ou qui peut l'entraver, c'est l'homme moral, c'est la volonté. Oui, les deux volontés perverses, qui sont les deux concupiscences, celle de la chair et celle de l'esprit, voilà bien les foyers du mal. Il faut les sacrifier. Le besoin de « l'émotion vive et soutenue est « vraiment le démon tentateur de l'espèce humai-

« ne[1]. » Il faut donc obtenir de l'homme la tempérance et la paix : arriver à l'indifférence normale des organes, à la pondération des forces, à cet état où l'on ne se sent pas vivre ; sacrifier le violent sentir ; se modérer en tout ; aucun excès ; exercice actif des organes ; surtout la privation, l'abstinence et le jeûne ! « La privation, méthode sûre, excellente, « véritable économie de la vie et du bonheur[2]. » Ce sont les deux règles morales : *s'abstenir*, *s'endurcir*, savoir sacrifier le plaisir, et savoir affronter l'effort et la douleur. — Je copie toutes ces assertions dans divers traités médicaux.

Mais, je vous prie, qui obtiendra cela des hommes ? Qui ne voit qu'il y a ici une impossibilité de nature ? L'homme est né sous une autre loi. Il est né dans cette vie mourante et divisée, qui va d'elle-même, par sa pente innée, à la séparation croissante des forces, à l'anéantissement de l'une par l'autre, et à la mort. Sacrifier le plaisir et la joie, celle des sens, celle de la tête, sacrifier tout violent sentir, est impossible à l'homme. Ramasser toute sa vie dans la simplicité, dans l'unité, dans la pondération des forces, dans l'indifférence normale

[1] Réveillé-Parise, Études de l'homme, t. I, p. 57.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 63.

des organes, recueillir la flamme au foyer, rentrer tout entier dans son cœur, changer ainsi la forme originelle de sa vie, la nature de sa chair et l'état de son sang, c'est ce qu'aucun homme, né de la femme, n'a fait ni ne fera.

L'homme est donc condamné à mort et sans ressource. Il faut souffrir toujours et mourir vite, parce que les âmes sont mortes et tuent les corps.

Eh bien, gloire à Dieu et à son Evangile! Gloire au Dieu incarné! Gloire à l'homme sacrifié, qui est venu accomplir pour nous cet impossible sacrifice, ce sacrifice qui donne la vie! Il est venu, pour délivrer, par son renoncement et sa mort, la race humaine, dont la vie tout entière n'est qu'un perpétuel esclavage sous la crainte de la mort.

Par lui, le principe de mort, le foyer double, qui rend l'âme et le corps ténébreux, peut être anéanti. Par lui, l'âme, lampe du corps, peut devenir simple, et la vraie lumière de la vie remplir l'âme et le corps, et ce corps même redevenir pour l'âme comme un réflecteur de lumière.

Mais quand je viens à Notre-Seigneur Jésus-Christ, au Roi de l'avenir, je sens avec douleur qu'une partie des lecteurs m'abandonnent. Le penseur séparé, endurci dans l'incrédulité, cesse d'écouter. Il croit savoir, et il ignore absolument le

sens des mots, et il ne se doute pas de ce que je pourrais lui enseigner ici, s'il m'écoutait. Quand je dis moi, je parle du prêtre, tenant en main son Évangile.

Mais ne vous détournez donc pas, et comprenez, je vous en prie, si vous n'êtes pas de ceux qui nient le sens de tous les mots reçus, dans tous les temps, par tous les hommes, comprenez qu'il y a trois mondes, le monde des corps, celui des esprits, et le monde qui est Dieu ! N'accorderez-tous pas du moins qu'il y a trois états de la vie humaine : vie dans le monde des corps par les sens; vie de science et de spéculation par la tête; vie d'amour par le cœur? N'avez-vous point, sous vos yeux, les trois races, plus distinctes que les races physiques, et vraies causes de ces variétés visibles? N'avez-vous pas, sous vos yeux, bien manifestement, des hommes de chair et de sang, dont le centre est en bas? N'en voyez-vous point d'autres qui sont des hommes d'esprit et de pensée, dont le centre est en haut? Et ne croyez-vous pas qu'il y en ait ou qu'il puisse en venir qui, par le sacrifice radical de l'égoïsme inné, de cet amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu, vivent en effet, par-dessus tout, d'amour, d'amour de Dieu et de leurs frères? Transformation impossible à

l'homme, je l'avoue, mais en elle-même concevable et possible à Dieu [1].

Or la grande et bienheureuse nouvelle que l'Évangile annonce est justement celle-ci : c'est que le temps de la race nouvelle est venu. Une famille d'esprits libres doit s'élever, qui n'étant plus nés de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, sont nés de Dieu; qui, n'ayant plus leur principe et leur centre dans le monde des corps ou dans leurs sens, ni dans le monde de l'esprit fini ou dans la tête, ont vraiment en Dieu même et dans leur cœur le principe et le centre de toute leur vie. Et voici ce que notre théologie enseigne sur la race nouvelle, dont la vie est au cœur, ou, ce qui est même chose, dont la vie est surnaturelle en principe : vivre du cœur, c'est être enfant

[1] Or, ce qui est impossible à l'homme peut être possible à Dieu. En d'autres termes, ce qui ne se peut pas par la seule force de la nature créée, se peut par la force de Dieu. Le mot *surnaturel* n'a pas de sens, disent les philosophes séparés. Pourquoi? Parce qu'ils font une définition du mot surnaturel qui lui ôte en effet tout sens. Le surnaturel, c'est, disent-ils, ce qui est au-dessus de toute nature, ou même contraire à toute nature. Or, au-dessus de toute nature il n'y a rien. Mais notre théologie appelle surnaturel ce qui dépasse les forces de toute nature créée. Or, au-dessus des natures créées, il y a la nature incréée, immuable, il y a Dieu, comme le croient tous les hommes. Eh bien, ce que l'homme ne peut pas, Dieu le peut. Cela est-il douteux?

de Dieu, c'est porter dans son âme le Verbe universel, c'est avoir Dieu, le Saint-Esprit, la sagesse éternelle et l'amour éternel. « Cette sagesse éter-
« nelle, dit Thomassin [1], est près des hommes de
« cœur (*cordatis*), en quelque temps, en quelque
« lieu, qu'ils aient vécu. Mais elle est loin de ceux
« qui vivent hors de leur cœur (*excordibus*). Elle
« est hors de ceux-ci, mais elle vit dans les autres.
« Donc le Verbe éternel s'est incarné, a vécu, est
« ressuscité pour tous les hommes de cœur qui,
« depuis l'origine jusqu'à la fin du monde, se sont
« donnés à la justice. Mais toute la vie du Christ
« est inutile à ceux qui, regardant de leurs yeux

[1] Prope adest sapientia CORDATIS, ubicumque et quandocumque sint; longe abest excordibus; illis enim inest, his deest. Itaque illis incarnatus est, illis passus, illis revixit, qui inter mundi vel initia, vel excidia, justitiæ ejus se addixere : nequaquam autem illis qui corporalia hæc ejus sacramenta oculis contuiti, animis aversati sunt. Ambrosius unam esse Christi vitam pronunciat, quæ per justos omnes vivit, non suam ipsorum quolibet, sed Christi vitam in seipso explicante. « Jam enim non vitam nostram, sed Christum
« vivimus. *Nobis enim vivere Christus et mori lucrum*... Omnes
« in illo mortui sumus, ut vivamus Deo. Non ergo nos qui oramus
« vivimus, sed vivit Christus in nobis. » Quæ ita physice et verissime habere experti norunt, qui suam a se vitam quotidie ejurari et expugnari conscii sibi sunt : inspirari autem vitam aliam, cœlestia spirantem, mente et corde toto sursum anhelantem, vere vitam non hominis terreni, et terrenis addicti, sed vitam sapientiæ et justitiæ, vitam Christi. (Thomass. de adventu Christi. Cap. XV.)

« la forme corporelle de ses mystérieux sacre-
« ments, n'y ont point appliqué leur cœur. C'est
« pourquoi saint Ambroise déclare que la vie du
« Verbe incarné est une, qu'elle vit dans tous les
« justes, chacun d'eux développant en soi non sa
« vie propre et séparée, mais la vie du Verbe de
« Dieu. Nous ne vivons plus notre vie, dit saint
« Ambroise, nous vivons le Verbe incarné, le Christ
« est notre vie : *Mihi vivere Christus est*, a dit
« saint Paul..... Nous sommes tous morts en lui
« pour vivre en Dieu. Nous qui prions, ce n'est
« pas nous-mêmes et nous seuls qui vivons, c'est
« Jésus-Christ qui vit en nous. Oui, tout cela se
« passe ainsi, physiquement, et en toute vérité.
« Ceux-là le savent qui en ont l'expérience. La vie à
« nous (isolée, divisée), chaque jour il la faut vain-
« cre et sacrifier. Nous le sentons. Et en même
« temps nous sentons bien descendre en nous
« l'autre vie qui nous est inspirée, qui est céleste,
« qui, par notre âme entière et par tout notre
« cœur, retourne en haut et y aspire toujours : vie
« véritable, non pas de l'homme, ni de la terre,
« mais vie du Christ, l'éternelle vie de la justice et
« de l'amour. »

Ainsi parle notre théologie.

Mais, hélas! encore une fois, la plupart de nos

contemporains ne savent pas la valeur des mots. Ils ne la savent ni par la foi ni par la science. Ils ont rejeté la foi pour la science ; et l'absence de foi tue leur science. Ils ne savent ce que veut dire *Dieu,* ce que veut dire *ciel* et *terre,* et ce que veut dire *Jésus-Christ.* Ils ne se doutent même pas de cette logique naturelle, mais entière et non mutilée, qui, regardant la vie mobile, passagère et imparfaite qui est LA TERRE, affirme, comme concevable et nécessaire, l'Être immuable, éternel, infini, c'est-à-dire Dieu ; et qui, ensuite, à la vue de ces deux termes extrêmes, affirme aussi la possibilité logique d'un monde où toute nature soit élevée à sa perfection idéale, à l'éternelle et immuable perfection, par son union à l'essence immuable. Quoi ! ne considérez-vous pas comme possible cet état idéal ? Eh bien, cet état des choses, c'est LE CIEL, dont JÉSUS-CHRIST, Dieu incarné, est créateur et centre. Ne comprenez-vous pas maintenant le sens de ces trois termes fondamentaux : TERRE, CIEL et JÉSUS-CHRIST ? Et se peut-il que vous n'aperceviez la saisissante et sublime beauté de ces paroles du plus grand des théologiens : « Il con-« venait que le Verbe de Dieu s'incarnât [1], car il est

[1] Convenientissimum fuit personam Filii incarnari... quia... Verbum Dei, quod est æternus conceptus ejus, est similitudo exem-

« l'éternelle Conception du Père, et le modèle de « toute la création. Et de même que, par leur com- « munication partielle à ce modèle, les créatures « ont été établies dans leurs espèces, mais pour « une vie mobile, de même, l'union non plus par- « tielle, mais personnelle du Verbe à la créature [1], « devait tout réparer pour l'éternelle et immuable « perfection. »

Mais avançons. Efforçons-nous de nous faire entendre.

Nous disons donc, en répétant et transmettant la parole du Maître : « Je suis la résurrection et la « vie [2]. — Le Père a la vie en lui-même : il a donné « au Fils aussi d'avoir la vie en lui-même [3]. » Je suis venu « pour que tous ceux qui voient le Fils, et « croient en moi, aient la vie éternelle [4]. Il y a un « pain de Dieu qui vient du ciel, et donne la vie

plaris totius creaturæ. Et ideo, sicut per participationem hujus similitudinis, creaturæ sunt in propriis speciebus institutæ, sed mobiliter, ita per unionem Verbi ad creaturam, non participatam, sed personalem, conveniens fuit reparari creaturam in ordine ad æternam et immobilem perfectionem. (3ª q. III, art. 8.)

[1] Dans la personne de Jésus-Christ.

[2] Ego sum resurrectio et vita. (Joan. XI, 25.)

[3] Sicut enim Pater habet vitam in semetipso : sic dedit et Filio habere vitam in semetipso. (Joan. V, 26.)

[4] Ut omnis qui videt Filium, et credit in eum, habeat vitam æternam. (Joan. VI, 40.)

« au monde [1]. Je suis le pain qui donne la vie [2].
« Celui qui mange ce pain vivra éternellement [3].
« Celui qui croit en moi a la vie éternelle [4] Si vous
« ne vous nourrissez pas de moi, vous n'aurez pas
« la vie en vous [5]. Celui qui se nourrit de moi a
« la vie éternelle [6]; celui-là vit par moi [7]. »

Voilà les textes de l'Évangile.

Or le Dieu incarné, créateur des âmes et des corps, ne parle point la langue abstraite des philosophes, mais la parole concrète de la nature vivante, la parole pleine, étendue au passé, au présent, à l'avenir, à toutes les créatures, en un mot, la parole universelle de Dieu. Quand Jésus dit « la vie, » il dit la vie dans tous les sens du mot, vie corporelle, vie intellectuelle, vie morale, vie du cœur, vie en ce monde, vie éternelle pour l'âme et pour le corps.

Le Maître commente sa parole par des guérisons de malades et des résurrections, et de plus il dit

[1] Panis enim Dei est, qui de cœlo descendit, et dat vitam mundo. (Joan. VI, 33.) — [2] Ego sum panis vitæ. (Joan. VI, 35.) — [3] Qui manducat hunc panem, vivet in æternum. (Joan. VI, 59.) — [4] Qui credit in me, habet vitam æternam. (Joan. VI, 47.) — [5] Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. (Joan. VI, 54.) — [6] Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam. (Joan. VI, 55.) — [7] Et ipse vivet propter me. (Joan. VI, 58.)

à ses Apôtres : « Guérissez les malades, ressuscitez « les morts [1]. »

Or, voici comment l'Église de Dieu, dépositaire de l'Evangile, entend et cet exemple et ces paroles.

Nous croyons que, si le corps le plus sain peut être tué tout à coup ou par blessure, ou par poison, ou foudroyé, dans certains cas rares, par une passion de l'âme, de même, le corps le plus malade, même quand la vie s'est retirée, peut être ramené à la vie ou guéri par la foi, la prière, l'intervention surnaturelle et tout extraordinaire de Dieu.

En outre, nous croyons qu'en toutes les âmes où Dieu vit, il y a une intervention ordinaire et quotidienne de Dieu, qui travaille à la vie de l'âme et du corps, et même à la résurrection future de l'homme entier.

Nous croyons que cette surnaturelle intervention de Dieu, vivant au cœur de ses enfants, les délivre d'abord du péché, mort de l'âme; puis réduit la concupiscence, langueur de l'âme; puis donne à l'âme une force surnaturelle, divine, par laquelle elle peut sacrifier sa vie propre, c'est-à-dire isolée, divisée, et ramener ses forces vers le

[1] Infirmos curate; mortuos suscitate. (Matth. x, 8.)

sanctuaire où est Dieu. Et puis ce cœur de l'âme, vivant en Dieu, vivifie à son tour le cœur physique, centre du corps, et par lui tout le corps.

Nous croyons que cette force, déposée dans l'âme et le sang de la race des enfants de Dieu, a déjà dompté, en partie, le mal physique qui accablait le monde ancien. Nous croyons qu'elle continue à réduire l'empire de la souffrance et de la mort. Nous disons qu'elle fermente dans tout le monde moderne; qu'à chaque instant elle éclate, comme par étincelles, parmi nous, et que, quand cette force du sang de Jésus-Christ sera moins repoussée par la dure incrédulité, et moins mollement accueillie par la foi languissante des chrétiens, elle éclatera dans une lumière visible.

Et non-seulement nous croyons ces choses, mais il nous semble qu'un temps viendra, bientôt peut-être, où ces saintes vérités entreront dans la science pour la régénérer et la transfigurer.

En ce temps-là, la grande science de la vie ne sera plus comme aujourd'hui misérablement divisée. En ce temps-là, on comprendra ce que veulent dire ces mots : *médecine divine, médecine humaine, union des deux*. On comprendra ces belles paroles de l'un des princes de la science médicale : « J'ai « peine à concevoir comment la *médecine divine*

« et la *médecine humaine* n'ont pas toujours été « intimement unies. Les règles de la dernière ne « peuvent avoir de vrais fondements, si elles ne « sont modérées et éclairées par les règles de la « première [1]. » On comprendra ces autres paroles de cet homme de génie : « L'étude de l'âme, les « notions morales, métaphysiques, théologiques « et révélées sur sa spiritualité, et son influx dans « les opérations animales et dans les effets des pas- « sions, nous ont servi de guides et de fondements « en bien des points. Trop heureux de pouvoir « nous appuyer sur des dogmes aussi générale- « ment avoués des sages, et auxquels la pratique « et l'exercice journalier de notre art ramènent à « tout moment [2]. » Ce sont les dernières lignes que Bordeu ait écrites.

Oui, le corps est tenu dans la vie par l'âme, et l'âme est tenue dans la vie par Dieu. Espérons donc qu'un jour il y aura une ligue des sciences, et une ligue de la science et de la religion, pour guérir l'homme. Il y aura une ligue du prêtre, du

[1] Bordeu. Recherches sur l'histoire de la médecine, chap. VI, § 3. Je lis au même endroit : « La religion elle-même, bien entendue, « n'est qu'une vraie médecine utile, nécessaire, efficace, et d'un se- « cours journalier pour le régime, et la santé qui en est le fruit. »

[2] Analyse médicale du sang. CXVI.

philosophe, du médecin, du magistrat, pour combattre les souffrances et la mort, et maintenir, sur cette terre que Dieu nous donne à cultiver, la vie plus libre, plus féconde et plus belle. Par la religion, l'éducation, les sciences, les lettres et les arts, tous les enfants de Dieu conspireront pour élever les deux races humaines inférieures, et dire aux pauvres hommes que l'égoïsme des sens ou de la tête maintient dans les castes malades : « Pauvres frères, pâtures du mal et de la mort, montez plus haut, et venez à la vie. »

Je n'ai jamais pu lire sans émotion ces paroles de Leibniz : « Un temps viendra où les hommes se « mettront plus à la raison qu'ils n'ont fait jus- « qu'ici.... Alors on se tournera davantage à l'a- « vancement de la médecine, et cette grande science « sera bientôt portée au delà de son présent état... « Après le fruit de la vertu, l'un des grands fruits « de la morale et de la politique sera de nous « amener une meilleure médecine, quand les « hommes commenceront à être plus sages qu'ils ne « sont, et quand les grands auront appris à mieux « employer leurs richesses et leur puissance pour « leur propre bonheur [1]. » Ainsi parle Leibniz.

[1] Nouv. Ess., lib. IV. p. 21.

Quant à Descartes, je ne puis assez l'applaudir lorsque, comme fruit et conclusion de son Discours sur la Méthode, il affirme « qu'au lieu de « cette philosophie spéculative qui règne dans les « écoles, il voudrait en trouver une pratique ap- « plicable avant tout à l'art de guérir l'homme. » Il ajoute qu'il voudrait exciter une ligue des sciences et des « bons esprits » pour la recherche d'une médecine meilleure, « science qui rendrait les « hommes communément plus sages et plus habiles « qu'ils n'ont été jusqu'ici, et sur bien des points « combattrait même aussi peut-être l'affaiblisse- « ment de la vieillesse [1]. »

Si l'on regarde ces espérances comme excessives, j'avoue que l'Évangile m'en donne encore de bien plus grandes. Oui, je le crois, si, dans la foi vivante et dans la charité de Jésus-Christ, si, dans l'intime union au cœur de l'Eglise catholique, si les gouvernements, par leur puissance, les grands par leurs richesses, les prêtres par leurs prières, leur amour et leur science sacrée, si les vrais savants, par leur science expérimentale, science vivifiée par un ardent et religieux amour des hommes, si tous les cœurs qui aiment, tous les esprits qui

[1] Méth., 6. p.

ont quelque confiance et quelque élan, conspiraient pour combattre résolûment la mort sous toutes ses formes, — je parle surtout de la mort morale, — oui, je le dis au nom de Dieu, nous ferions des miracles. J'ajoute qu'une telle conspiration ne dépasse pas la force des peuples chrétiens modernes, unis en paix dans le sein de l'Église. Vingt années de paix aujourd'hui, en Europe, et puis un élan de travail dans la foi et l'amour, que de grandes choses nous pourrions voir !

Comme science d'ensemble, comme science organisée, — qu'on me permette de le dire, — la science médicale est à naître ! Mais on comprend qu'elle pourrait bientôt naître, si l'on voulait ! Que d'admirables éléments déjà s'apprêtent à la constituer ! Le corps humain est exploré dans ses dernières fibres, dans ses imperceptibles éléments. Les faits physiologiques commencent à se grouper. Les diverses branches de la science naturelle se rapprochent par la comparaison. L'anatomie, la physiologie, l'embryogénie, comparées dans toute l'échelle des êtres, commencent à faire converger la lumière en un point. Mais d'où partira l'étincelle qui donnera la vie à ce chaos ? Je le dis hardiment : l'étincelle sera une parole. Elle sortira de la bouche de Celui qui, dit l'Apôtre,

a les paroles de la vie éternelle. Et cette parole, peut-être, la voici : « Si votre œil est simple, « tout votre corps sera éclairé, et vous illuminera « comme un réflecteur de lumière. » Cette parole de la vie éternelle, et toutes les paroles qui l'appuient, créeront, quand on les comprendra, la science à la fois divine et humaine, de la vie et des lois de la vie.

Mais, dira-t-on, comment le savez-vous? Je le sais par ma foi. En outre, je l'entrevois comme dans un jour naissant. Voici bientôt un quart de siècle que j'y travaille avec prière et espérance! J'y travaille en suivant jusqu'au bout de mes forces, dans toutes les sciences que je puis aborder, tous les rayons de la lumière évangélique qu'il m'est donné de distinguer. Et certes, je suis bien trop faible et trop seul, pour comparer tant de choses; mais j'ose le dire, car je le vois : l'œuvre est possible, et elle s'accomplira quand les esprits et quand les sciences voudront s'unir. Si je savais m'exprimer mieux, et si vous vouliez écouter, sans impatience, sans préjugés, en admettant d'avance la lumineuse universalité de l'Evangile, vous verriez, comme moi peut-être, cette possibilité d'une science meilleure, et les premiers reflets de cette lumière que nos travaux, nos efforts, et surtout notre

amour des hommes, feront monter vers le grand jour. Voulons-nous essayer encore, vous d'écouter avec bonté, et moi de parler de mon mieux ?

Essayons.

III.

Il est bien établi, par tout ce qui précède, que ceci est le mal de la vie : la vie veut se sentir, elle veut jouir d'elle-même, et elle refuse de s'oublier et de se quitter pour agir. Elle veut beaucoup recevoir, et elle ne veut pas se donner. Mais en voulant trop recevoir, et trop se conserver, elle se perd. C'est la parole évangélique : « Qui conserve sa vie « la perd. » C'est là le mal. Le bien sera l'inverse : « Qui consent à perdre sa vie la trouve [1]. »

Mais l'Évangile nous a montré comment s'opère le mal. La vie qui veut se conserver, et jouir d'elle-même, se fait double. Elle prend deux volontés perverses ou deux concupiscences, volonté de la chair et volonté de l'homme. L'homme veut jouir du monde des corps, par les sens, et il veut jouir de lui-même par la tête. L'égoïsme pose les deux foyers d'orgueil et de sensualité, dans l'âme et

[1] Qui invenit animam suam perdet illam, et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. (Matth. x, 39.)

dans le corps. Ces deux foyers épuisent le cœur, le centre, la force motrice, le courage et l'action. Ils épuisent et la force qui agit au dehors, et celle qui agit au dedans. L'âme et le corps s'affaissent donc par le cœur, et perdent leur sphère d'activité et leur centre d'action. La vie languit en nous, vieillit trop vite en nous. Ceci s'incarne dans le sang : le sang pourpre et vif, et lumineux et vivifiant, peu à peu s'assombrit, se refroidit, devient noir, et stagnant et mort. Voilà le mal : le bien, c'est donc l'inverse. Il faut que l'homme n'ait qu'une seule volonté, celle de Dieu; un désir, celui d'aimer, par-dessus tout, le principe de sa vie, c'est-à-dire Dieu. La volonté de l'homme, celle de la chair, doivent se soumetter, se sacrifier à celle de Dieu. Il faut laisser tomber les deux concupiscences perverses qui engloutissent la vie et dans les sens et dans la tête.

Mais si la vie ne s'épuise pas et ne se dévore pas dans ces deux pôles, qui l'empêche alors de se recueillir vers le cœur, d'y allumer la vraie flamme de la vie, et de ramener en un seul foyer simple l'ensemble des rayons de la vie? Qui ne comprend qu'alors cette lampe du corps, cet œil du corps, étant devenu simple, tout le corps sera éclairé, et que la vie déploiera toutes ses forces?

Fort bien. Mais tout ceci est purement spéculatif, et comment peut-on l'opérer, simplifier la vie en un mot? Comment le médecin et le malade agiront-ils pour simplifier la vie, et ramener en un seul foyer simple la vie entière du corps?

Je l'avoue; il n'y a pour cela ni médicament pondérable, ni opération manuelle qui suffise. C'est l'âme qui doit agir, et c'est sur l'âme qu'il faut agir. C'est l'âme qui simplifie son corps, quand elle se simplifie elle-même.

Eh bien, comment l'âme se simplifie-t-elle, et revient-elle à l'unité, condition de la vie?

Je l'ai dit, c'est en renonçant à la double concupiscence. C'est par le sacrifice de l'égoïsme et de ses deux foyers, et de ces deux groupes de passions qui décomposent la vie de l'âme et celle du corps.

Fort bien encore. Mais voici maintenant toute la question. Ce renoncement est-il possible? Franchement, peut-on, comme le veulent les mystiques, renoncer au monde, à soi-même, renoncer à son corps et à son esprit, renoncer à toute joie, à toute volupté corporelle, et à toute volupté spirituelle? Quand le prêtre ou le médecin demandent cet entier sacrifice, plusieurs répondent : « Mieux vaut « la mort! Que ma vie soit courte, mais qu'elle soit

« la vie! » Et ceux qui ne disent pas cela d'avance, le disent dans l'occasion et en détail. Le sacrifice n'est pas possible : il dépasse la force de l'homme.

Cela est vrai. Le sacrifice de soi dépasse les forces de tout être. Mais entendons-nous bien.

Et d'abord sacrifier, ce n'est pas détruire, c'est vivifier. Sacrifier la sensualité, c'est ramener au cœur la vie fourvoyée dans les sens ; et sacrifier l'orgueil et la sensualité, c'est ramener au vrai, rendre à elle-même la vie captive et fourvoyée dans un double égarement. Renoncer au monde et aux sens, ce n'est pas supprimer son corps, ni les sens, ni leurs relations ; c'est ne plus mettre dans le corps et dans le monde des corps le centre de sa vie, de son bonheur et de son amour. Renoncer à soi-même, c'est ne plus poser son cœur en soi seul, mais aussi en autrui, « autrui, prochain ou « Dieu, » disait saint Augustin. Sacrifier l'orgueil, c'est ne plus se prendre soi-même comme principe, comme centre, comme fin de son bonheur, de sa vie et de son amour. Certes, ce double sacrifice est aussi juste et raisonnable qu'il est manifestement nécessaire.

Et pourtant, je l'avoue, ce sacrifice est impossible. Aucune raison, aucun motif moral, aucune hygiène, aucun intérêt personnel, même celui de

la vie, n'obtint jamais, ni n'obtiendra jamais ce sacrifice. Jamais l'homme ne se sacrifiera lui-même. Cela dépasse ses forces. L'âme ne peut pas se transformer et prendre une habitude, une forme si radicalement différente de sa forme native. Nous naissons avec la double volonté de jouir de nous-mêmes et de jouir du monde. L'âme et le corps sont organisés pour cela. Qu'y pouvons-nous?

Eh bien, c'est ici que survient l'Évangile. Le Maître dit : Transformez-vous. Et il ajoute : Vous ne le pouvez pas vous-mêmes, mais avec moi, vous le pourrez. Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu.

Si la greffe disait à un arbre sauvage : Portez des fruits qui ne sont pas les vôtres. L'arbre dirait : Je ne le puis. La greffe lui répondrait : Sans moi vous ne pouvez rien faire ; par moi, vous porterez beaucoup de fruits, bien supérieurs à vos fruits naturels.

Pourquoi nier d'avance la possibilité de ce miracle ? Pourquoi refuser au genre humain la possibilité d'un tel progrès en Dieu ? Qui êtes-vous pour nous dire : Cela est impossible ? A partir de quelle science, et de quelle raison le dites-vous ?

Pourquoi l'homme, greffé d'une vie nouvelle, ne pourrait-il pas placer en Dieu même son amour,

son bonheur et sa vie, son centre, sa source et tout son cœur? Ce serait l'état naturel relevé, l'état surnaturel. Sacrifier à Dieu corps et sens, sacrifier l'homme entier et aimer Dieu par-dessus tout; puiser en Dieu une vie meilleure, moins vaine, moins basse ou moins abstraite; une vie divine découlant de Dieu sur tout l'homme, âme et corps, pourquoi cela serait-il impossible?

Mais ne voyez-vous pas que c'est à cela même qu'aspire la vie? C'est là même ce que veut le cœur [1]. Cela est donc possible, concevable, désirable, nécessaire en un sens. Donc cela est.

Je l'avoue, et je le répète, c'est un radical changement. C'est une transformation, une régénération. L'homme alors vit de Dieu, au lieu de vivre de corps et de lui-même. Certes, on ne vit de soi-même et des corps que parce que Dieu vivifie les corps et nous-mêmes. On vivait donc déjà de Dieu. Oui, mais on en abusait : tout en vivant indirectement de Dieu par le corps et l'esprit, on préférait à Dieu l'être créé; l'être créé se préférait à Dieu. Maintenant c'est l'inverse. Le sacrifice consiste à préférer Dieu à tout. La vie nouvelle, que le sacrifice rend possible, consiste à vivre de Dieu direc-

[1] Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te. (S. Aug.)

tement et immédiatement. Et cela n'est possible que par une véritable transformation de l'âme. « Si « vous ne renaissez, dit l'Évangile, vous ne pour- « rez entrer dans le royaume de Dieu. »

Avant que notre corps ne parût en ce monde, nous étions enfermés, enveloppés. Nous étions loin du jour et de l'air vital. Nous ne respirions pas par nous-mêmes, mais par autrui et indirectement. Nous arrivons au jour : la vie pénètre notre poitrine, et pour la première fois nous respirons. La vie proprement dite a commencé.

C'est même chose pour notre âme. L'âme ne respirait point en Dieu. Elle ne respirait Dieu qu'indirectement par les sens, et par ses reflets dans l'esprit. Maintenant elle respire en Dieu même. La véritable vie en Dieu a commencé. Et telle est la seconde naissance qu'apporte l'Évangile.

La nature nous présente un symbole admirable de cette transformation. « Les êtres vivants de notre « monde visible, dit le sage et savant Schubert, se « divisent en deux classes, d'après le mode de leur « respiration. Les uns n'atteignent qu'indirecte- « ment le principe vivifiant, et pompent dans l'eau, « par la surface du corps, l'air vital qui s'y trouve « dissous. Les autres reçoivent, dans leur poitrine, « l'air du ciel sans mélange. Et, chose admirable !

« plusieurs insectes, et même d'autres espèces,
« pendant la première et la plus longue partie de
« leur existence, vivent dans les eaux, et ne respi-
« rent qu'indirectement. Mais un temps vient où
« cesse cette respiration médiate, et où leur corps
« prend des poumons, et respire l'air directement
« et sous sa forme propre. Le genre humain aussi
« a passé sur la terre un long temps, pendant le-
« quel le principe vivifiant et régénérateur ne par-
« venait à l'âme que médiatement, et par un élé-
« ment mobile et imparfait, jusqu'à ce qu'enfin,
« au temps voulu de Dieu, le principe de la vie
« s'est donné sans mélange à la nature humaine,
« et l'a élevée jusqu'à lui.

« Quand l'heure approche où l'insecte va se
« transformer et renaître dans un élément supé-
« rieur, son corps tressaille, se débat et s'agite vers
« l'air, jusqu'à ce que ses mouvements déchirent
« son enveloppe étroite, et qu'une forme nouvelle
« et plus noble, sortant de l'humide sépulcre, s'é-
« lance dans la lumière.

« C'est l'image de ce qui s'est passé chez les
« peuples de l'ancien monde. Il y eut un mouve-
« ment, un tressaillement, une lutte des âmes cher-
« chant la possession immédiate du principe de la
« vie d'en haut, et cette attente devenait plus in-

« quiète et plus empressée à mesure que s'appro-
« chait l'heure de son accomplissement. Et cette
« agitation toujours croissante des âmes annonçait
« les approches de l'heure providentielle [1]. »

Mais, direz-vous, ce sont encore des métaphores et des comparaisons. Montrez-moi la vérité même, parlez-moi clairement et philosophiquement, et non plus en figure.

Je réponds : C'est là plus qu'une comparaison; c'est un fait de transformation que la nature met sous nos yeux. Voici des êtres vivants, physiques, qui se transforment corporellement. Pourquoi l'âme libre, aidée de Dieu, ne pourrait-elle se transformer?

Évidemment notre âme peut vivre du monde des corps. Par son corps, elle est comme une même vie avec le monde des corps. Eh bien, saint Paul nous dit : « Celui qui s'attache à Dieu est un même « esprit avec Dieu [2]. » Nous sommes, par la transformation évangélique, œuvre de la puissance et de la grâce de Dieu, unis à Dieu; nous sommes une même vie avec Dieu. L'homme participe à la nature divine.

[1] Schubert. Geschichte der Seele, § 49.

[2] Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. (1 Cor. VI, 17.)

Ah! direz-vous, nous allons d'abîme en abîme. Que signifient ces mots : Etre uni à Dieu? Participer à la nature divine?

Je réponds : Vous accueillez si facilement le panthéisme qui affirme, contre toute évidence et contre toute conscience, que nous sommes Dieu; pourquoi donc repousser le Christianisme qui nous annonce, qu'étant bien différents de Dieu, nous pouvons cependant nous unir à Dieu par la grâce et l'amour, de manière à ce qu'il y ait en nous comme un être nouveau qui soit Dieu avec nous?

Et nous concevons quelque chose à cette union divine par l'expérience intérieure que voici. Mon âme est une parole de Dieu. Elle est à Dieu ce que ma parole est à moi. Mais la parole peut être en moi à deux états très-différents. Elle peut n'être que superposée à mon intelligence, sans assimilation profonde à mon esprit et à mon âme. Dans ce sens la parole n'est pas moi : les mots sont dans l'esprit comme des corps étrangers. Mais s'il arrive que l'expérience vivante d'un état d'âme rencontre le mot qui exprime cet état de ma vie, il se fait une union, une si profonde union de ce mot et de l'âme, que ce mot devient moi; et si je viens à l'exprimer, on sentira que le mot est vivant, qu'il est à moi et qu'il est moi. Or, il me semble que

certaines âmes aussi sont en Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, comme des corps étrangers. Elles sont fermées à Dieu. La vie divine ne les pénètre pas : l'esprit, le cœur, la liberté, l'intelligence, et le fond des entrailles, tout cela résiste à la vie qui est Dieu. L'esprit de Dieu les sollicite par le dehors, mais il n'y habite pas. Elles ne veulent point être même chose avec l'esprit de Dieu ; elles sont elles, et à part. Que si elles s'ouvrent par l'amour et par le sacrifice, Dieu et elles deviennent une même vie.

Je ne nie pas absolument, me direz-vous, la possibilité de cette révolution. Cependant tout cela est encore obscur. Mais enfin supposons l'âme transformée, par la grâce de Dieu et par sa liberté. Comment l'âme à son tour transforme-t-elle son corps ?

Nous y venons. Et nous allons vous expliquer plus clairement le mystère de la transformation de l'âme, tout en essayant de vous dire comment l'âme transformée par Dieu et par sa liberté transforme le corps, ou plutôt comment Dieu, maître de l'âme, aidé par l'âme, transforme le corps.

IV.

Sur ce sujet, écoutons Bossuet parlant de la vraie prière ou du vrai sacrifice : « Il faut, dit-il, réunir

« et rassembler tout l'homme en un, pour donner « tout à Dieu. »

« Il faut trouver quelque chose en l'homme qui « soit parfaitement un, un acte qui renferme tout « dans son unité, qui d'un côté renferme tout ce « qui est dans l'homme ; et d'autre côté réponde « à tout ce qui est en Dieu. »

« Faites-moi trouver cet acte, ô mon Dieu, cet « acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce « que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes : « faites-moi trouver cet un nécessaire. Tu l'entends « déjà, âme chrétienne : Jésus te dit dans le cœur « que cet acte c'est l'acte d'abandon, car cet acte « livre tout l'homme à Dieu ; son âme, son corps en « général et en particulier, toutes ses pensées, tous « ses sentiments, tous ses désirs, tous ses mem- « bres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles « renferment, tous ses nerfs, jusqu'aux moindres « linéaments, tous ses os, et jusqu'à l'intérieur et « jusqu'à la moelle, toutes ses entrailles. Tout vous « est abandonné, ô Seigneur, faites-en ce que vous « voulez : ô mon Dieu, je vous abandonne ma vie... « Je remets ma volonté entre vos mains, je vous « remets l'empire que vous m'avez donné sur mes « actions. Faites-moi selon votre cœur ; et créez « en moi un cœur pur, un cœur docile et obéis-

« sant.... afin que je vous aime de tout mon cœur,
« de ce cœur que vous formez en moi par votre
« grâce. Je vous ai tout livré, je n'ai plus : rien c'est
« là tout l'homme. »

« Que si cet acte répond à tout ce qui est dans
« l'homme, il répond aussi en même temps à tout
« ce qui est en Dieu. Je m'abandonne à vous, ô
« mon Dieu ; à votre unité, pour être fait un avec
« vous ; à votre infinité et à votre immensité in-
« compréhensible ; à votre sagesse infinie, pour être
« gouverné selon vos desseins et non pas selon mes
« pensées ; à votre éternité pour en faire mon bon-
« heur ; à votre toute-puissance, pour être tou-
« jours sous votre main. »

« Enfin, ô Dieu, unité parfaite, que je ne puis
« égaler ni comprendre par la multiplicité, quelle
« qu'elle soit, de mes pensées, et au contraire dont
« je m'éloigne d'autant plus que je multiplie mes
« pensées, je vous en demande une, si vous le vou-
« lez, où je ramasse en un, autant qu'il est permis
« à ma faiblesse, toutes vos infinies perfections, ou
« plutôt cette perfection seule et infinie qui fait
« que vous êtes Dieu, le seul qui est, de qui tout
« est, en qui tout est. »

« Cet acte, ajoute le grand docteur, est le plus
« parfait et le plus simple de tous les actes..... cet

« acte par lequel nous nous livrons au Saint-Esprit, « et à l'action qu'il fait en nous, nous met, pour « ainsi dire, tout en action pour Dieu. Cet acte si « simple renferme tous nos devoirs, la parfaite « connaissance de tous nos besoins, et un efficace « désir de tous les remèdes que Dieu nous a don- « nés. Cet acte renouvelle tout en nous, rajeunit « tout : car il nous livre tout entiers, âme et corps, « à cet esprit de nouveauté qui ne cesse de nous « réformer intérieurement et extérieurement, en « remplissant tout notre intérieur de soumission à « Dieu, et tout notre extérieur de pudeur, de mo- « destie, de douceur, d'humilité et de paix. »

« Qu'est-ce donc que cet acte, sinon, comme « dit saint Jean, cet amour parfait, cette parfaite « charité qui bannit la crainte..... Tout disparaît « devant cet acte qui enferme par conséquent toute « la vertu de la contrition, et celle du sacrement de « pénitence, dont il implique le vœu [1]. » Ainsi cet acte est l'acte religieux essentiel, l'acte par excellence; cet acte c'est la religion! Cet acte opère pour l'âme ce qui s'opère à la poitrine en cet endroit dont la science dit : « C'est donc là que la vie sans « cesse menacée, se renoue sans cesse; c'est là que

[1] Discours sur l'acte d'abandon.

« s'opère, de moment en moment, une sorte de ré-
« surrection qu'on pourrait appeler perpétuelle [1]. »
Mais l'acte religieux ne pénètre-t-il pas tout entier l'acte vital du corps ? Et ne lui donne-t-il pas des profondeurs, des vertus, des efficacités qu'il n'avait pas ? Ce perpétuel rajeunissement de l'âme en Dieu, ne rajeunit-il pas le sang ? Si la marche du sang, la marche si empressée du sang vers la vieillesse et vers la mort, consiste à s'absorber, et à se disperser, et à languir, à s'assombrir dans les organes toujours un peu trop enflammés par la passion, et à ne savoir point assez revenir, se recueillir et remonter vers l'air vital, je vous assure que cette habitude maladive de dispersion dans l'égoïsme des organes, est retournée par l'acte religieux. La respiration de l'âme, la force du cœur de l'âme, agit dans l'homme entier, le détache de soi, le recueille et l'élance vers la vie, et provoque le retour du sang vers l'air vital, en même temps que l'élan des pensées et des désirs vers Dieu.

Oui, quand l'âme opère moralement ce que Bossuet demande ; « détachons-nous de nos corps,
« pour nous attacher fortement à l'esprit de Dieu, »
alors l'âme rajeunit le corps. Elle pousse à la pré-

[1] Pariset. Éloge de Laennec.

dominance du sang lumineux et vivant sur le sang noir et mort. Quand l'âme dit à son corps avec Bossuet : « Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mor-
« tel, et quel traitement te ferai-je ? Si je t'affaiblis,
« je m'épuise ; si je te traite doucement, je ne puis
« éviter ta force qui me porte à terre, ou m'y re-
« tient. Que ferai-je donc avec toi ? Et de quel nom
« t'appellerai-je, fardeau accablant, soutien né-
« cessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec
« lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce
« qu'à chaque instant il faut s'accorder, et à cha-
« que instant il faut rompre ; » quand l'âme, dans l'embarras et l'inexpérience de la vie, parle ainsi, et que trouvant la juste conclusion de son doute, elle s'écrie : « Laissons-nous donc gouverner à l'es-
« prit de Dieu, laissons-lui dompter nos corps
« mortels : si nous voulons qu'il déploie sur eux
« toute sa vertu, laissons-lui les assujettir à sa di-
« vine opération ; » quand l'âme, dis-je, est entrée dans cette voie vivante et sacrée, et fait régner en elle cet acte vital universel qui est l'acte religieux, l'acte du sacrifice, le nœud de la simplicité, alors le Maître de la vie tient sa promesse. L'âme simplifiée par l'acte religieux qui la recueille en elle-même et en Dieu, l'âme simplifie le corps ; le corps bientôt va être éclairé

tout entier, et il sera pour l'âme comme un réflecteur de lumière.

Votre sang, dis-je, devient plus lumineux; les parties stagnantes de son cours reprennent vie : la sombre opacité des chairs est dissipée; l'innervation, l'électricité intérieure, circule et se reflète dans le regard et sur la face.... ou du moins l'âme, toute ranimée, tend à opérer tout cela sur tous les points. La vie active, et rassemblée dans l'unité, se soutient mieux de toutes parts; l'âme que soutient l'esprit de Dieu soutient le corps; toutes les parties, toutes les fonctions du corps s'appuient par une plus intime sympathie; les agents ordinaires du mal et de la mort pénètrent moins. Le sang ou la chaleur ne se localisent plus; la chaleur est égale partout. La chaleur latente, qui est peut-être l'un des principaux éléments de *la force en réserve*, dont parle la physiologie, cette chaleur latente ne s'échappe plus sans cesse pour tourner en chaleur sensible et en fièvre. Les grands afflux de sang et de chaleur, vers les deux pôles, cérébral et abdominal, ne viennent pas chaque jour troubler tout, et fatiguer le cœur par l'inégalité de la circulation, par des flux et reflux inattendus et passionnés, et l'agiter comme par une fièvre continue. Par les mêmes causes, la vie sait mieux se recueillir dans son repos, et rentre plus

profondément dans sa racine. Le sommeil, côté obscur et impersonnel de la vie, pendant lequel la nature et, si l'on peut le dire, l'esprit de Dieu lui-même, planent sur nous, pour réparer les fautes, les excès, les fatigues, les faux mouvements du jour, le sommeil, ce réparateur principal de la vie, reprend, avec son calme, sa profondeur et son intimité, toutes ses vertus vivifiantes et médicatrices.

La tête, dans les humbles et les chastes, moins absorbée par l'idée fixe, illumine tout l'ensemble, par une innervation plus régulière et continue. Et que dire des principes de vie que le fond des entrailles, délivré du ravage des voluptés, envoie au sang! Là est la racine et la séve de tout l'homme corporel, dit la science (*totus homo semen est*). « Ce qui donne la vie, la conserve. Cette séve vi-
« tale remonte et communique continuellement au
« corps entier un principe de vigueur extraordi-
« naire. Son absoption soutient et accroît constam-
« ment la force vitale. Mêlée à la circulation, et pro-
« duisant de cette manière une sorte d'ubiquité
« germinatrice, elle devient le baume de la vie[1]. »
C'est bien là ce que dit Bossuet, presque dans les mêmes termes : « Viens, ô sainte chasteté, fleur de

[1] Réveillé-Parise. De la vieillesse, p. 416.

« la vertu, ornement immortel des corps mortels,
« marque assurée d'une âme bien faite et vérita-
« blement généreuse..... viens consacrer ces corps
« corruptibles, viens leur être un baume éternel
« et un céleste préservatif contre la corruption [1]. »
Et quelle est l'âme qui, pendant toute sa vie, ou pendant les deux tiers de sa vie, le premier et le dernier tiers, ne doive, et par la loi de la nature et par la loi de Dieu, vivre sous la vivifiante influence de la sainte et entière chasteté ?

Niera-t-on que la violation de cette loi ne soit la grande route vers la mort, la voie centrale et principale du mal et de la souffrance ?

Que serait donc le corps humain, quelle serait la beauté de sa vie, si les hommes, là où Dieu, la nature, la religion, la science et la raison l'exigent, savaient et voulaient sacrifier le plus redoutable des sens, le sens violemment attaché à la transmission de la vie, mais qui, hors de sa vraie limite et de sa légitime application, n'est plus qu'un sens pervers, *sens réprouvé* dont parle saint Paul, châtiment des cœurs obscurcis qui se détachent de Dieu.

Mais suivons jusqu'au bout, sur ce point, la lumière qui nous guide.

[1] Sermon sur la Résurrection dernière.

L'âme transformée en Dieu, ou du moins qui porte en elle-même le commencement et le principe de cette transformation, cette âme, ou plutôt cet homme, est une si grande chose, qu'à peine si le chrétien lui-même ose, sur la parole de l'Évangile et de l'Église, croire à toute cette grandeur.

Cet homme porte Dieu en lui, non pas seulement dans son âme, mais dans son corps. Saint Paul dit : « Votre corps est le temple du Saint-Es-« prit. » Et encore : « Glorifiez Dieu et portez-le « dans votre corps [1]. » Vivez de ma chair et de mon sang, dit Jésus-Christ, et vous aurez la vie en vous, vous aurez la vie éternelle.

Et voici l'admirable commentaire de ces paroles, que j'emprunte encore à Bossuet : « Mais « encore n'est-ce pas assez de renouveler vos es-« prits ; il faut encore jeter les fondements du re-« nouvellement de vos corps.... Mais si j'ajoute à « cette doctrine que ce grand et divin ouvrage se « commence dès à présent dans nos corps mortels, « vous en serez peut-être surpris ; et vous aurez « peine à comprendre que, durant ce temps de « corruption, Dieu avance déjà dans nos corps « l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité... .

[1] Glorificate et portate Deum in corpore vestro. (I. Cor. VI, 20.)

« Écoutez. Pendant que ce corps mortel est acca-
« blé de langueurs et d'infirmités, Dieu jette déjà
« en lui les principes d'une consistance immuable;
« pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pen-
« dant qu'il est tous les jours exposé en proie aux
« maladies les plus dangereuses et à une mort
« très-certaine, Dieu travaille par son Esprit-Saint
« à sa résurrection glorieuse [1]. »

Voici donc l'Esprit-Saint, l'esprit d'amour, travaillant dans le cœur du chrétien vivant, uni à Dieu, à la résurrection du corps, et jetant dans ce corps DES PRINCIPES D'UNE CONSISTANCE IMMUABLE.

Ceci posé, voici comment on peut concevoir la marche, l'organisation de la vie dans l'homme régénéré en Jésus-Christ.

V.

L'âme et le corps ont repris leur racine en Dieu, non-seulement cette racine nécessaire, naturelle, si souvent relâchée; mais encore cette racine plus profonde, libre et surnaturelle, qui dépend de la grâce de Dieu et de la libre réaction de l'homme.

[1] Second sermon pour le jour de Pâques, 3e point. — Les mêmes paroles sont répétées dans le sermon sur la Résurrection dernière.

En ce centre, Dieu, l'âme et le corps sont en un. L'âme est régénérée au nom de la sainte Trinité, c'est-à-dire que le principe du Verbe et de l'amour, et le Verbe et l'amour, ce Dieu en trois personnes, habite le cœur de l'âme. Là Dieu ne cesse d'opérer, pour nous faire vivre de sa vie. C'est à nous de ne cesser aussi d'opérer et de dire avec Jésus-Christ : « J'agis incessamment, comme mon Père « agit incessamment. » — Dieu donc ne cesse d'exciter l'âme à vivre en lui, avec lui et comme lui, à faire jaillir de son principe, de sa source féconde la lumière de la vérité, et à tourner aussitôt la lumière en actes libres et en amour : en actes qui emploient la vie au dehors, en amour qui emploie la vie au dedans. La lumière et l'amour sont excités à se replonger constamment dans leur source, pour se renouveler sans cesse et se maintenir jeunes. Les trois ainsi sont continuellement attirés à n'être qu'un. La vie de l'âme se maintient en un par le perpétuel sacrifice des tendances qui font évanouir la lumière en orgueil, qui détournent la source en volupté, et qui laissent ainsi le cœur vide. La séve de la vie monte au cœur par ce sacrifice qui est la chasteté : et la lumière de notre tête rentrant au cœur par l'humilité, l'autre forme du sacrifice, allume la flamme sur l'autel du cœur, en s'unis-

sant au baume vital qui s'est élevé de la source. Mais Dieu et l'âme excitent le corps à déployer sa vie sur le même type, puisque ce type est le modèle ou, pour mieux dire, la loi nécessaire et universelle de la vie. Cette volonté de Dieu, à qui l'âme est unie, pose et opère, à la racine du corps, ces principes d'une consistance immuable qui sont les germes et les commencements de la résurrection glorieuse. Ce germe subsiste toujours dans l'homme fidèle qui est en grâce, et persiste sous la souffrance, la maladie, la corruption, la mort. Il se fait dans la vie du corps comme une séparation : il y a le corps du vieil homme, il y a celui de l'homme nouveau ; l'un, qui n'est que dépouille mortelle, et l'autre, qui est en germe le corps vivant, glorieux et transformé de l'homme nouveau. Mais tantôt notre corps est comme une mère trop faible, qui dépérit en nourrissant dans ses entrailles le fruit qu'elle porte et qui vivra. D'autres fois la vie nouvelle rajeunit l'ancien corps.

De même que, dans chaque âme, le germe de la vie éternelle peut subsister, sans développer, pendant la vie présente, notre intelligence par le Verbe, ni toute notre volonté par l'Amour; se bornant à poser à la racine des trois puissances, le principe de leur développement éternel et de leur unité ;

formant ainsi des chrétiens implicites, mais non encore des fils de Dieu manifestés ; de même aussi que l'Église du Christ, qui est le germe du royaume de Dieu, peut subsister parmi les peuples, pendant longtemps et peut-être toujours, sans transformer l'intelligence publique et toute la science humaine, sans diriger l'ensemble des volontés à l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu en la terre comme au ciel : de même surtout que l'Église de Dieu, royaume de Dieu, peut régner sur bien des contrées et bien des cœurs, sans transformer l'État à l'image du royaume de Dieu, et sans verser dans la vie sociale ces principes de consistance immuable qui sont en elle ; de même, la vie divine dans l'homme régénéré peut ne tenir que les racines, et ne s'étendre ni à toutes les pensées ou mouvements de l'âme, sinon implicitement, ni aux fonctions du corps, sinon implicitement. Elle subsiste, et attend à se déployer dans la vie éternelle. Mais l'inverse est possible aussi, soit pour l'Église à l'égard de l'humanité sur la terre, soit pour l'âme et le corps de chaque homme régénéré. Selon qu'un homme, corps et âme, a plus ou moins de réaction vers la vie éternelle, la vie de Dieu descend et se répand avec plus d'abondance et de surabondance depuis le fond de la substance, la racine de l'âme

ou du corps, jusque sur le détail des puissances, des fonctions, des facultés, des sentiments, des sensations et des organes.

La réaction de l'homme vers la vie éternelle, c'est l'œuvre et la prière. Si l'on priait avec plus de foi, et si l'on agissait avec plus de ferveur pour attirer la vie, la vie viendrait. On la conduirait dans tout l'homme, âme et corps; on la conduirait dans toute l'humanité, dans les esprits et dans les corps, dans les sciences, les lettres et les arts, et jusque dans les lois et le corps des États. Grâce à Dieu, il en sera peut-être un jour ainsi. Nous vivons dans cette espérance!

VI.

Mon Dieu, je viens de faire bien des efforts pour parler de la vie, et pour montrer ce qui la perd dans l'âme et dans le corps, et ce qui la répare, et ce qui la rend éternelle. Mais j'en savais trop peu, et d'ailleurs je n'ai pas su dire tout ce que je savais, et ce peu que j'ai dit sera sans doute fort peu compris. O Dieu, je vous prie donc de mettre au cœur de ceux qui méditent sur la vie et la mort, les saisissantes lumières, les joies bénies que je n'ai pas eu la force de recevoir, ou de transmettre.

Mon Dieu, faites donc comprendre aux âmes qu'elles tiennent à vous, comme les feuilles à l'arbre, et que c'est là leur vie; ou bien plutôt faites-leur comprendre qu'elles tiennent à vous, comme ma parole tient à ma bouche, au moment où je la prononce. Toute votre création, ô Dieu, est une parole, un poëme et un chant que vous voulez bien exhaler. Les paroles, les syllabes de ce chant sont les êtres distincts, et tous ensemble, et toutes les âmes et tous les corps, sont un discours unique, l'image de votre idée et l'expression de votre amour.

Ainsi nous sommes tous un même corps, a dit saint Paul; nous sommes tous un même mot sortant de la bouche de Dieu. Comme ma parole se fait entendre à des milliers, de même le mot divin, qui est l'humanité, pose, crée et développe des milliers et des milliers d'âmes

Mais voici le mystère et le fond de tout ce drame, qui est la vie, et qui est l'histoire : c'est que chacun des points de la parole qui est l'humanité, est libre, et doit, par une réaction libre, se tenir uni à l'ensemble et au centre. Il doit, dans l'harmonie universelle, se rendre une note exacte, juste et sonore. Il reçoit de Dieu pour cela les impulsions et les inspirations qui sont la vie. Abusera-

t-il de la vie pour fausser ou annuler en lui la divine harmonie? S'il en abuse, des milliers sans doute le suppléent, et le chant divin continue, mais lui s'efface.

Mais ne nous perdons pas dans cette comparaison, beaucoup trop faible pour ces grandes choses. Ce qui est vrai tout simplement c'est que la création est une pluralité de personnes destinées à s'unir en Dieu. Qu'ils soient un, comme nous sommes un! dit le Fils éternel de Dieu en parlant à son Père. Et ce qui est évident, c'est que chaque personne libre peut, en cette vie, par égoïsme ou par amour, resserrer ou détruire l'union.

Eh bien, mon Dieu, faites comprendre aux âmes que la vie ou la mort, ou du corps ou de l'âme, consiste à se resserrer librement vers votre cœur ou à s'en éloigner. Source vivante et vivifiante de toute séve et de toute jeunesse, et principe de toutes choses, ô Dieu, se rapprocher de votre cœur, c'est en même temps se rapprocher des âmes qui s'en approchent. Me rapprocher de votre cœur, ce n'est pas seulement me rapprocher de tous le cœurs qui vivent, c'est aussi, ô mon Dieu, m'approcher de mon propre cœur.

Oui, cela est certain, j'étais loin de mon cœur. Oui, mon cœur était loin de lui-même. Il était dis-

persé, il était divisé, il était double. Mon âme est à l'état diffus. Et je lis son état, physiquement symbolisé, dans le corps de ces animaux placés aux derniers degrés de la vie, qui ont des cœurs multiples, et des cerveaux multiples, des cœurs diffus et des cerveaux diffus. Mais quand la vie est plus parfaite, le cœur de l'animal vivant redevient simple et un, le cerveau se ramasse en un. Les rayons de la vie, dans l'animalité qui monte et qui s'élève, se rapprochent donc et tendent à la simplicité, comme les rayons de la lumière au foyer des miroirs.

Quant au corps que Dieu m'a donné, c'est le plus simple de tous les corps, le plus serré dans l'unité, en même temps qu'il est le plus varié, le plus distinct en ses détails. Mais, d'un autre côté, et bien évidemment, mon âme n'a pas toute l'unité, toute la simplicité, toute la concentration qu'elle cherche. Le cœur de l'âme, en moi, est manifestement double, et dispersé. Il y a, dans tout l'ensemble de ma vie et de mon être, des états de dispersion variables, selon ma liberté. Je puis me recueillir. Disons les termes : par la foi, l'espérance et l'amour, et par le sacrifice de l'égoïsme, par l'attraction de la prière et la pratique de la volonté de mon Dieu, je me recueille vers Dieu et

vers les autres cœurs, et vers mon propre cœur; je me recueille vers ma source, et je m'enracine dans la vie. Vous qui vivez dans le chagrin, dans la défiance, dans l'incrédulité, dans la froideur, dans le mépris ou dans l'horreur du sacrifice, prenez-y garde, vous êtes dans l'égoïsme. Essayez seulement de comprendre, de croire ou de sentir ces vérités; n'hésitez pas et dites : Oui, je tiens ou je puis tenir à la vie même de Dieu, à son cœur et à tous les cœurs, et n'être qu'une même vie, qu'une même âme, un même corps, avec mes frères et avec Dieu, et vous verrez si la vie entière ne se transforme pas en vous dans l'âme et dans le corps.

Oui, par la foi inébranlable, par l'autorité d'une prière qui n'hésite pas, par l'acte de charité parfaite, qui implique toute la religion, j'attire la vie, la vie qui crée, qui régénère et qui transforme, qui rajeunit et reproduit. J'inocule en mon sein les principes de l'immuable consistance qui sont les germes de la vie éternelle.

O Dieu, mes yeux voient au-dessous de moi, dans l'échelle de la vie, de prodigieux miracles. Et jusqu'à quand les merveilleux symboles de votre poésie, ô Dieu, nous laisseront-ils aveugles!

Voici des créatures dont les corps se transfor-

ment et qui, sous l'influence génératrice de la vie, passent d'une espèce à l'autre. Elles s'endorment et semblent mortes, et renaissent transformées. Ce corps n'avait point de poitrine, il en prend une pour respirer en un foyer central. Il respirait par la surface, il respire par son fond. Ce ver de terre rampait : il prend des ailes, des ailes sur lesquelles la lumière grave tout l'éclat de ses rayons. Et, après cela, je ne pourrais croire que, si je consens comme le ver à recueillir ma vie, Dieu peut me transformer, et me donner un cœur nouveau, et un esprit nouveau, et les germes d'un nouveau corps ! Je ne croirais pas que mon âme dispersée, dissipée dans les sens, diffuse à la surface, peut, si je la livre à Dieu, se transformer, se ramener en un foyer central d'attraction de la vie ! Et je ne pourrais croire que ce cœur, cet esprit nouveau, ce corps régénéré, auront des mouvements, des élans et des actes, des impressions et des pénétrations de la lumière, que la forme présente de ma vie ne saurait comporter ! — Mais voici une autre merveille. Voici des êtres dont je brise les membres, dont je retranche la tête, et dont je coupe en morceaux tout le corps : eh bien, la vie m'apprend qu'elle est plus puissante que le fer, et qu'elle n'a pas besoin de ce corps et de cette matière, puis-

qu'elle multiplie la matière quand elle le veut, et fait les corps comme elle le veut. La vie reproduit ces membres abattus, ces têtes coupées. On recommence à les couper. La vie les reproduit encore.

Et après cela, je ne croirai pas que Dieu puisse poser en moi une vie indélébile subsistant dans l'éternité, une vie réparatrice et régénératrice de ces membres que la mort me prendra.

Voici des savants qui me disent : Voyez monter la création : elle commence par la pierre, puis viennent les plantes, et puis les animaux. Parmi les animaux, les plus imparfaits viennent d'abord. L'homme est venu en dernier lieu. L'homme sur cette terre, aura son règne : et puis, après ce règne humain, il est probable qu'une autre créature plus parfaite viendra régner sur notre globe. Oh ! que j'admire ce rêve, et combien j'aurais garde de le mépriser. Les rêves ne sont-ils pas la forme de la vérité dans les âmes endormies ? Les âmes que l'Évangile a réveillées de ce sommeil de la nature humaine dont Bossuet dit : « Toute la nature hu-« maine est endormie, » ces âmes comprendront bien le sens de ce beau rêve.

Seigneur Jésus ! n'êtes-vous pas en effet ce nouvel être supérieur qui doit venir, et dont le règne doit arriver ? Et n'êtes-vous pas le Père d'une race

nouvelle qui doit répandre sur ce globe une vie plus haute ?

Oui, Seigneur, je comprends maintenant le double sens de votre admirable parole : « Je monte « vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et « votre Dieu. » Oui, Verbe éternel de Dieu, Verbe incarné, vous dites et faites cela. Vous montez et vous faites monter, et comme principe de l'ancienne création, et comme principe de votre création nouvelle qui est l'ancienne régénérée pour l'éternelle et immuable perfection !

Vous montez par des créations successives, des minéraux aux plantes, des plantes aux animaux, des animaux à l'homme, et puis, par un élan surnaturel, vous montez de l'homme à l'homme-Dieu.

L'homme-Dieu succède à l'homme dans le gouvernement du monde. L'homme-animal doit disparaître peu à peu pour faire place à la race divine. Car en montant vous nous attirez tous, comme vous le dites encore : « Et en m'élevant j'attirerai tout à moi. »

Mais comment, ô Sauveur, ô Régénérateur, vous qui vous dites la vie et la résurrection, comment donc attirez-vous tout à vous ? C'est par votre tout-puissant sacrifice, ô mon Dieu !

En vous, vous détruisez l'obstacle et la distance.

En vous, vous anéantissez ce qui tient la nature humaine dispersée dans son égoïsme, et la sépare de Dieu, et sépare chaque âme de chaque âme, aussi bien que chaque âme d'elle-même. Vous sacrifiez en vous cette forme de la vie, ô Père de la nouvelle humanité, et vous donnez un cœur central, un foyer simple pour respirer en Dieu, à ce vieil homme qui ne vivait qu'à la surface. Vous transformez toute la nature humaine. Et quiconque veut s'unir à votre sacrifice, et s'ensevelir avec vous, ô Seigneur, dans votre mort, trouvera par cette mort, la racine de la vie nouvelle, le retour de sa vie à l'unité, l'unité du cœur avec vous, et avec tous les cœurs qui vivent.

Heureux celui qui s'attache à l'homme-Dieu! Heureux les peuples, heureux les siècles qui s'attachent à l'homme-Dieu!

Je voudrais, ô mon âme, vous voir entrer, en esprit et en vérité, dans la vie divine de l'homme-Dieu.

Ne pouvez-vous comprendre que les hommes ont souffert, et souffrent, et souffriront, tant qu'ils s'obstineront à rester tous dans l'égoïstique dispersion de la vie propre?

Ne pouvez-vous pas voir que le principe de l'unité est au milieu de nous, et que le centre visible

et vivant du règne nouveau est au milieu de nous ? C'est l'homme-Dieu, c'est l'être supérieur que la terre attendait ? Est-ce que ce soleil levant ne va pas faire mûrir plus vite la moisson de la terre ? Est-ce qu'on n'aura pas bientôt la joie de voir, sur notre terre, moins de crimes, moins de hontes, moins d'incrédulité, moins de ténèbres, moins de souffrances injustes, moins de mortalité coupable, plus d'espérance et quelque aurore du ciel ?

Est-ce que je ne puis pas renaître, et commencer, dès aujourd'hui, une vie nouvelle, en donnant toutes mes forces, tout mon cœur à ces espérances et aux lumières de ce céleste avenir ?

Contemplateur de ces belles lueurs qui commencent, ne puis-je bannir, et de mon âme et de mon corps, et de plusieurs des malades qui m'entourent, les ténèbres et le chagrin, ces poisons de la vie, qui tuent l'humanité ? Ne puis-je pas voir d'un œil nouveau le sens des souffrances et de la mort : effets de l'égoïsme actuel, que l'amour peut diminuer, dans les âmes, dans les peuples, dans les siècles qui le voudront : effets aussi de l'égoïsme héréditaire, que l'amour peut changer en couronne et en source de vie ; car ces souffrances, cette mort, non méritées personnellement, sont la croix du Sauveur, instrument de la vie.

Ne puis-je alors souffrir, et peut-être mourir avec sérénité, comme beaucoup d'hommes, grâce à Dieu, ont eu déjà la divine force et de souffrir et de mourir? Mon horreur de la mort diminue, si je sais bien quel genre de vie indélébile est au centre de tout mon être, et que je meurs, comme une chrysalide, qui va se transformer, ou comme ces créatures que le fer coupe, mais que la vie enracinée au fond va reproduire : ou surtout comme ce grain, dont parle l'Évangile, qui, semé seul en terre, ressuscite et produit, non plus un grain, mais un épi. Car, les âmes qui vivront de la vie ressuscitée, ne seront plus chacune une âme à part, comme aujourd'hui, mais seront des épis.

VII.

Chère âme, qui voulez bien me suivre et m'écouter, puissent toutes ces choses s'accomplir en vous! Et d'abord la première de toutes, le salut et la vie éternelle!

Pauvre sœur, née dans le péché, si cruellement avilie par le mal, captive encore peut-être dans l'orgueil et la sensualité, que ta noble nature, créée si belle par notre Père, soit donc enfin régénérée et sanctifiée! O âme! a dit le Maître de la vie, com-

bien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, comme un oiseau rassemble ses petits! Combien de fois n'ai-je pas voulu recueillir en mon cœur les forces et les puissances que tu dissipes en fumée d'orgueil et en boue sensuelle! Tu ne le voulais pas et tu restais vide et déserte. Et maintenant tu le voudras, et tu diras : Béni soit donc celui qui vient au nom de Dieu! Oui, chère âme, et alors ton Sauveur mettra en toi un cœur nouveau, son propre cœur, et dans ce cœur une source vive qui jaillira dans la vie éternelle.

Et toi, tu n'abuseras point de ce don; et la bonté de Dieu établira en toi la pure et immaculée religion, celle qui ne s'arrête point aux douceurs sensuelles de la grâce, ni à l'intelligence stérile, partielle, et orgueilleuse de ses lumières, mais celle qui vit et qui opère dans l'amour vrai, qui marche et qui se lève quand Dieu l'ordonne, et qui, au bout de la carrière, dit avec Jésus-Christ : « O Père, j'ai « achevé l'œuvre que vous m'avez confiée. »

Ceci, chère âme, est tout l'essentiel de la vie; c'est ce royaume de Dieu qu'il faut chercher d'abord. Mais je voudrais que tout le reste, pour la gloire de Dieu, te fût donné dès cette vie par surcroît.

Je voudrais que la vie divine descendît, s'étendît en toi, depuis le fond de l'âme régénérée jusqu'à

la moelle des os, en passant à travers l'esprit, l'imagination et les sens.

Pauvre endormie dans l'ignorance, le doute et les ténèbres, je voudrais que la foi mît en toi une science divine qui te fît comprendre la vie, la mort, l'histoire, le temps présent, la marche de Dieu sur la terre, la moisson que Dieu cherche, le salaire de bonheur qu'il donne aux ouvriers dès cette vie même, et le royaume de gloire qu'il leur promet.

Je voudrais que la foi et l'amour missent en toi des élans, des mouvements et de telles forces et de telles plénitudes, que ta poitrine, remplie de joie et d'espérance, eût besoin d'éclater, de proférer et de chanter ses harmonies sacrées et sa sainte poésie.

Je voudrais, avant tout, te voir régner sur tes puissances, et te voir riche et forte de beaucoup de passions domptées, ce ressort nécessaire et du génie et de l'amour.

Mais je voudrais aussi que cette séve contenue devînt pour ton corps même la source d'une longue jeunesse et d'une vie pleine! Et que jamais l'ennui, ni le chagrin, ni la tristesse, ni les maladies inutiles ou coupables, ne vinssent, avant le temps, te contrister, et, comme chez la plupart des hommes, anéantir la dernière saison de la vie, détruire les fruits d'automne, effacer cette profonde et

touchante beauté de la vie mûre, qui se concentre, se simplifie et se recueille. Peu d'hommes traversent la ligne qui partage en deux hémisphères la vie humaine. Peu d'hommes osent s'avancer, et marcher hardiment dans le second des deux. Presque tous disent avec le prophète attristé : « Seigneur, « au milieu de ma vie, je touche aux portes de la « mort. » Mais toi, chère âme, puisses-tu dire avec le prophète ranimé : « Seigneur, je suis ton œuvre, « au milieu de mes jours, vivifie-moi pour une se- « conde carrière. » Puisse alors le dernier tiers de ta vie, puisse ce beau soir, dont presque personne ne se sert, si ce n'est pour gémir et vivre de regret et de crainte, devenir pour toi ce qu'il est, le temps de la moisson, l'heure d'en distribuer les fruits [1] !

Oh ! puisses-tu, en quittant ce monde, avoir semé dans plusieurs âmes quelque paix et quelque lumière, quelque amour effectif des hommes, quelque vigoureux zèle pour le royaume de Dieu !

[1] « Il y a surtout une période de l'existence, celle de 50 à 70 ans « et même au delà, c'est-à-dire près du tiers de notre vie, où « l'homme bien portant jouit d'une vitalité physique et morale si « bien pondérée qu'aucun autre âge ne la surpasse. » (Réveillé-Parise. De la vieillesse, p. 144.)

LIVRE CINQUIÈME.

L'IMMORTALITÉ.

CHAPITRE Ier.

DÉMONSTRATION DE L'IMMORTALITÉ.

I.

Nous avons étudié, au livre précédent, la transformation de l'âme par le sacrifice. Nous avons vu comment l'âme transformée peut donner la vie à son corps. Eh bien, à quoi nous sert la vie ? Est-elle durable, et vivrons-nous toujours ? Qu'est-ce

que l'immortalité ? Qu'est-ce qui démontre l'immortalité ?

Essayons cette démonstration, mais avec modestie. L'immortalité de l'âme est prouvée, depuis longtemps, comme l'existence de Dieu. Ces deux dogmes fondamentaux, par un procédé naturel magnifique, envahissent la pensée comme la double lueur d'un éclair envahit l'horizon. L'éclair est tout entier dans ce mot du Christ, démontrant la vie éternelle : « DIEU N'EST PAS LE DIEU DES MORTS, « MAIS DES VIVANTS. » Pour l'âme saine, attentive, pour la raison dans sa lumière, l'éclair suffit. Mais s'il faut forcer l'attention, guérir l'âme, reconstituer la raison, y a-t-il une démonstration qui suffise? La preuve, bonne en elle-même, échoue dans ces ténèbres. Essayons cependant, selon nos forces.

« Dieu a créé les choses pour qu'elles fussent, » dit saint Thomas d'Aquin. Ces simples paroles nous paraissent impliquer la démonstration scientifique de l'immortalité de l'âme.

En effet, y a-t-il un penseur, digne de ce nom, qui puisse croire qu'un seul atome doive être anéanti ? Non, sans doute. Mais si l'âme est, l'âme sera-t-elle anéantie plus que l'atome? Non, certes. Ce qui est, sera. Tout ce qui est subsiste, « par

« l'immobilité de la bonté divine [1], » comme le dit saint Thomas. Il suffit de démontrer que l'âme est, pour démontrer que l'âme est immortelle.

En effet, qu'est-ce qu'une unité matérielle ou spirituelle, atome ou âme? C'est un mot que Dieu a prononcé, ou plutôt qu'il prononce. Le mot est prononcé, il subsiste, et cela pour toujours. Dieu ne se reprend pas, il ne se dément pas, ne se contredit pas. Si l'homme dans son orgueil ose dire : *Ce qui est dit est dit,* ou *ce qui est écrit est écrit,* l'Être infiniment sage et tout-puissant, quand il écrit ou dit ses créatures, peut ajouter, mais avec vérité : *Ce qui est dit est dit, ce qui est écrit est écrit : car tout cela est bon.*

La créature ne fût-elle, comme cela est indubitable, que la voix de Dieu au dehors, et lors même que l'on admettrait que Dieu peut venir à se taire à l'égard d'un être créé [2], c'est-à-dire à ne lui plus fournir de vie nouvelle, il ne s'ensuivrait pas pour cela l'anéantissement de cette créature. Cette créature irait en s'évanouissant, et tendrait en un cer-

[1] Substantia eorum (elementorum) remanebit ex immobilitate divinæ voluntatis : creavit enim res ut essent. (Cont. Gent., lib. IV. Cap. 97.)

[2] Deus meus ne sileas à me : nequando taceas à me, et assimilabor descendentibus in lacum. (Ps. XXVII, 1.)

tain sens au néant, mais sans jamais l'atteindre. Elle subsisterait; car ce que Dieu en avait dit subsiste; le mouvement qui était en elle, ne se renouvelle plus, mais persiste, toujours le même.

Nous savons par la loi fondamentale de la matière [1], comme aussi par l'observation, qu'un mouvement quelconque transmis à la matière subsiste toujours. Ainsi de tout le mouvement qui constitue la création : rien n'en sera jamais perdu.

Donc si l'âme est, elle durera toujours. Ceci n'a pas besoin d'autre démonstration.

Il faut donc démontrer que l'âme est, qu'elle est distincte du corps, et qu'elle subsiste au même titre au moins qu'un atome. Cela fait, l'immortalité de l'âme est prouvée.

Mais tout ne sera pas fini. Nul esprit, quelque peu logique, ne nie cette immortalité de l'âme, étant donnée son existence aussi réelle que celle du corps. Mais la question aujourd'hui se déplace. On admet que notre âme subsistera toujours, comme tout ce qui est [2]; mais on demande si elle sera tou-

[1] Loi d'*inertie,* ou plutôt d'*obéissance exacte.*

[2] Aujourd'hui les moins délicats savent cela. Par exemple, un docteur allemand, dont on fait quelque bruit, a découvert dans ces derniers temps que l'âme est un mélange d'*ammoniaque* et d'*acide carbonique*. Il en conclut que l'âme est immortelle. Car, dit-il, au-

jours libre, intelligente, consciente d'elle-même. On demande enfin et surtout si elle conservera toujours conscience de son identité.

Si tout cela était bien établi, on aurait démontré l'immortalité de l'âme, dans le sens où le genre humain croit et entend cette vérité.

Mais voyons d'abord si l'âme est.

II.

Regardons en face cette question : « L'âme est-« elle ? » nous verrons aussitôt qu'il n'y a pas là de question, ou tout au moins que c'est une question mal posée.

En effet, quand Descartes dit : *Je pense donc je suis*, on ne saurait assurément lui reprocher sa témérité. *Je pense, je suis,* sont deux vérités immédiatement et simultanément certaines. On peut donc dire : Je pense, donc il y a quelque chose qui pense. Je veux, donc il y a quelque chose qui veut.

cun atome ne peut se perdre. Tous nos atomes d'âme et de corps subsisteront. Sans doute le composé, avec ses propriétés transitoires, sera détruit : mais qu'importe ? nous sommes certainement immortels dans tous nos éléments, dans toute notre substance. Cela suffit. Qu'importe, en effet, au statuaire la destruction de son œuvre ? Le marbre ne subsiste-t-il pas toujours, soit en fragments, soit en poussière ? — Tel est le raisonnement de ce chimiste.

Or, ce qui veut et pense, c'est l'âme; donc l'âme existe.

Il n'y a rien là à contester.

L'âme existe ou rien n'existe.

Nous sommes certains que l'âme existe, ou nous ne sommes certains de l'existence de rien.

Où est donc la difficulté ?

La voici. L'âme existe, soit; mais n'est-elle pas le corps lui-même ou une partie du corps, ou une fonction du corps ? Ce qui pense est, cela est entièrement certain. Mais n'est-ce point le corps qui pense ? L'âme est-elle matérielle ou spirituelle ? C'est là ce qu'il faut demander.

De sorte que la question se réduit à savoir si un atome peut penser, ou bien si un certain nombre d'atomes non pensants peuvent être groupés de manière à produire la pensée, la raison, la liberté, l'amour.

Il faut convenir d'abord que c'est là, pour les matérialistes, un refuge désespéré, et que le parti pris de nier les croyances instinctives universelles du genre humain, réduit, tout d'abord, la pensée à de bien dures extrémités.

Un nombre quelconque de points physiques, groupés comme on voudra ne peuvent pas même produire le mouvement, s'il ne leur est donné. Cela

est démontré, et d'ailleurs évident. Et nous cherchons si, par hasard, ils ne sauraient produire la pensée, la conscience, la volonté libre !

Aussi, à vrai dire, la prétention de produire la pensée par un effet de groupement, comme le groupement des molécules dans les cristaux produit la transparence, cette prétention est abandonnée, et l'on a un dernier refuge, mais précaire. Non, dira-t-on, ce n'est pas par un groupement de molécules qui ne pensent pas, que nous prétendons produire la pensée. Nous prétendons qu'une molécule, un atome, une monade peut penser : qu'il n'y a qu'une seule substance finie en face de l'infini ; qu'il n'y a point d'esprits ni d'âmes immatérielles ; mais que cette substance unique, dont l'unité s'appellera comme on voudra, âme, point, atome, esprit, monade, est à la fois spirituelle et matérielle, c'est-à-dire douée de toutes les propriétés, ou mieux des deux grands ordres de qualités, profondément distinctes en apparence, que jusqu'ici les hommes ont rapportée à deux substances différentes par essence. La pensée, la conscience, la liberté, les qualités spirituelles sont aussi essentielles à la substance que l'étendue, l'inertie, la pesanteur et les autres qualités physiques.

Donc, comme le croit le genre humain, il y a

des âmes ; ces âmes sont en effet spirituelles par essence, mais elles sont matérielles aussi par essence. Tel est aujourd'hui le dire de quelques philosophes qui se croient à la tête de la science et de son mouvement.

Mais si c'est là le dernier refuge des adversaires de l'immortalité de l'âme, ils sont vaincus ; car, je vous prie, que m'importe, en ce qui concerne l'immortalité de l'âme, que l'on regarde l'âme comme à la fois spirituelle et matérielle, si l'on m'accorde qu'elle est spirituelle par essence, c'est-à-dire essentiellement capable d'intelligence, de conscience et de liberté? Si l'âme est une unité substantielle, intelligente et libre par essence, et si l'on m'accorde en même temps qu'aucune substance, aucun atome, ni unité ne doit retourner au néant, c'est accorder que l'âme est immortelle.

Et, de fait, plusieurs admettent et soutiennent aujourd'hui l'immortalité de l'âme, tout en niant la distinction des deux substances, et admettant que l'âme est à la fois spirituelle et matérielle.

Sur quoi nous remarquerons seulement que les forces et les propriétés spirituelles étant, aux yeux du sens commun, comme l'opposé des forces et propriétés physiques ; la pensée, la conscience, la liberté, étant manifestement séparées, comme par un

abîme, de l'attraction, de la lumière, de la chaleur physiques, quelle chance d'avoir raison peuvent conserver ceux qui, malgré le sens obvie des faits, et la dictée du sens intime, et la conscience du genre humain, entendent soutenir le contraire sans le prouver? Quoi! la même substance serait à la fois inerte et libre! La pierre serait identiquement de même nature que ce qui pense, que ce qui veut et aime! C'est gratuitement poser l'apparence, au moins, de l'absurde. Mais y a-t-il quelque part trace de démonstration de cette identité des deux substances matérielle et spirituelle? Nulle part [1]. Attendons que cette démonstration survienne, si elle vient, pour l'opposer au sens commun, et pour la discuter. Ce que nous savons, dès maintenant,

[1] Il n'y a que la démonstration de Hégel. Nous demandons pardon au lecteur de la citer ici, tant elle est en dehors de toute philosophie, et même de toute pensée. La voici : La matière est *autre* que l'esprit. L'esprit est *autre* que la matière; donc ils sont *autre* tous les deux; donc ils sont même chose. — Ce raisonnement, à l'existence duquel les lecteurs étrangers à la philosophie allemande ne croiront point, est considéré par Hégel comme absolument irréfutable, et constitue la base de son athéisme panthéistique, et de tout son système. Il se trouve dans la grande Logique de Hégel, seconde édition, tom. Ier, page 116; et il est reproduit en d'autres endroits. Dans notre Logique (Tom. I, liv. II, n° v), nous avons cité ce raisonnement sous les différentes formes où Hégel le présente. Nous avons cité textuellement, traduction littérale, texte en regard.

c'est que ceux qui admettent l'identité des deux substances créées, sont les mêmes qui admettent l'identité du créé et de l'incréé, du fini et de l'infini, et même l'identité de l'Être et du néant, c'est-à-dire le contradictoire dans les termes, c'est-à-dire l'absurde sous forme explicite et visible; ceux-là, pour le besoin de leur système et de leur panthéisme, admettent aussi qu'il n'y a qu'une substance finie, matérielle et spirituelle : ce qui du reste est presque aussi une contradiction dans les termes, si l'on comprend, ce qui est vrai, mais non admis de tous, que l'inertie caractérise la matière, la liberté, l'esprit.

Reste donc l'unique question posée plus haut. Après cette mort que nous voyons, l'âme s'endormira-t-elle pour l'éternité dans la perte de la conscience, et de l'exercice actuel de l'intelligence et de la liberté?

III.

Nous voyons que l'âme peut perdre conscience d'elle-même, et demeurer intelligente et libre en puissance, non plus en acte, puisque, de fait, l'âme, dans le sommeil, perd la conscience d'elle-même, et l'exercice actuel de son intelligence et de

sa liberté. La mort donc ne pourrait-elle pas être un sommeil éternel ?

C'est la seule question à poser. Ce qui est certain immédiatement, c'est que l'âme, si elle est, sera. Tant qu'elle sera, elle sera libre et intelligente, au même titre qu'un cercle ou qu'un triangle aura toujours les propriétés qui résultent de son essence. L'âme sera donc toujours actuellement capable d'intelligence et de volonté. Dès que cette capacité passera en acte, l'âme en aura conscience, et, par cela même, conscience de son identité individuelle. Mais ne se peut-il pas qu'une âme soit condamnée au sommeil pour toute l'éternité? Là est toute la question.

Or, si c'est là toute la question, on aperçoit d'abord qu'elle ne sera pas difficile à résoudre. Car s'agit-il d'une âme, de quelques âmes, ou de toutes les âmes? S'il ne s'agit pas de toutes les âmes, si une seule âme reste éveillée, l'immortalité de l'âme est gagnée, en principe. Il faut donc que ce soit toutes les âmes ; il faut admettre que toutes les âmes créées, quoique pouvant être éveillées, comme leur existence actuelle le démontre, quoique devant toujours rester capables de réveil, toujours essentiellement intelligentes et libres, cependant dormiront toujours, et n'exerceront plus jamais ni cette

intelligence, ni cette liberté qu'elles possèdent, et qu'elles auront toujours en germe et en puissance.

Méditez cette supposition, et vous comprendrez qu'elle est fausse.

L'âme qui est, qui est spirituelle par essence, c'est-à-dire capable, par essence, de liberté, de conscience et d'intelligence, qui est inexterminable, comme tout ce qui est, ou qui du moins, pour être anéantie demanderait l'intervention de la toute-puissance divine, c'est-à-dire une parole de contradiction que Dieu prononcerait sur sa parole de création ; l'âme, dis-je, capable de conscience, d'intelligence, de liberté, aurait pour fin d'être et de demeurer éternellement sans conscience, intelligence ni liberté, et sans exercice actuel de ses forces et de ses qualités essentielles, après avoir été appelée à les développer pendant un temps.

Voilà la supposition qu'il faut faire.

Est-il bien téméraire d'affirmer qu'une telle supposition est dénuée de sens ?

Quoi ! la providence du père des hommes se réduirait, en ce qui concerne la création, à veiller, pendant l'éternité, sur un immense champ de mort rempli des tombes de ses enfants, ou bien encore, en admettant le mot du Christ : « Le monde est le

« champ, et mon père est le laboureur, » il y aurait un divin laboureur qui, après avoir créé et défriché le champ, et avoir fait lever une moisson d'âmes, reprendrait la moisson entière pour la remettre dans les sillons, et par sa toute-puissance, défendrait à chacun des germes, sans exception, de percer la terre et de revenir au jour, lui enjoignant de rester clos, malgré la fermentation de la vie, et l'inévitable présence de l'éternel soleil!

Certes tout cela est encore impossible, et il n'y a plus qu'un seul et dernier refuge pour l'adversaire de l'immortalité telle que l'entend le genre humain, c'est d'admettre l'immortalité des âmes, leur renaissance après la mort, leur réveil éternel, ou tout au moins périodique, mais de nier la persistance de la conscience et la mémoire des âmes.

C'est-à-dire qu'il faut ôter à l'âme une de ses facultés, la mémoire. Il la faut mutiler, et il faut admettre qu'une âme puisse avoir la conscience d'elle-même, sans reconnaître son identité. Mais la conscience de soi n'est que la conscience de son identité, ou du moins la conscience du moi est essentiellement et d'abord conscience de cette identité. Avoir conscience de soi, c'est se connaître, je veux dire se reconnaître, comme je connais un homme quand je le reconnais à son visage. Sup-

posez que je cesse de me reconnaître à chaque instant, je n'ai plus la conscience du moi. Supposer qu'on ait conscience de soi, sans avoir la conscience de son identité, c'est une supposition aveugle qui ne se comprend pas, que les mots posent, mais que leur sens ne peut porter. L'âme, étant identique à soi, comme tout ce qui est, avoir conscience de l'âme, c'est, avant tout, la reconnaître comme identique, de même que le degré le plus superficiel de la connaissance d'autrui, c'est de reconnaître sa face, c'est-à-dire son identité. Si l'âme a conscience d'elle-même quelque peu, ce qu'elle saura d'abord, c'est qu'elle est elle. Quand j'ai conscience de moi, ce que je sais d'abord c'est que c'est moi.

IV.

Toutes ces suppositions désespérées, ces subterfuges pour éviter la foi universelle du genre humain, ne sont que le travail stérile d'esprits vains et malades, qui ne sont pas en possession des pleines lumières de la raison.

Ces arguments abstraits, ces raisonnements sans entrailles, et surtout cette tendance à la négation, ne sont point la vivante lumière de la raison. C'est

une sorte de lumière décomposée, isolée de sa chaleur et de sa force.

Un penseur excellent a dit : « Il faut éviter dans « nos opérations intellectuelles tout ce qui sépare « l'esprit de l'âme. L'habitude du raisonnement « abstrait a ce terrible inconvénient. » Inutile d'ajouter que l'inconvénient est terrible en ce qu'il détourne l'esprit du beau, du bien, du vrai.

Reprenons donc la question de l'immortalité de l'âme, avec notre âme entière, et non plus avec notre esprit seulement ; avec toutes nos forces unies, et dans le plein, dans le réel, dans le solide de la vie totale. Mettons-nous bien en face de Dieu, en face de l'âme, esprit et cœur, et en face de l'histoire du monde présent. Sortons de l'abstrait ; entrons dans ce qui est. Laissons, quoiqu'il soit assez fort pour lier les sophistes, laissons ce fil tout linéaire du raisonnement séparé, qui n'enveloppe jamais aucun objet, à moins de dérouler autour de cet objet un nombre infini de cercles, opération qui n'est pas terminable. Quittons ces lignes pour entrer dans la substance et dans la profondeur, dans l'âme vivante sous l'influence et sous le sens de Dieu.

En face de Dieu, c'est-à-dire si l'on croit en Dieu, qu'est-ce que l'immortalité ?

Ou Dieu agit sans but, ou l'œuvre de Dieu, la création, est une société d'âmes destinées à l'amour. Donc les âmes destinées à s'aimer, ne sont pas destinées à cesser de s'aimer, en s'endormant dans la mort éternelle. Donc elles sont immortelles, dans le sens où nous l'entendons tous.

Dieu nous donne à tous le sens, l'instinct et le besoin de l'immortalité; est-ce pour nous tromper? Dieu nous a fait goûter la vie; est-ce pour nous l'ôter quand nous en avons pris le goût?

Dieu est bon, sage et aimant : bon comme un homme qui le serait infiniment, aimant comme un père ou une mère dont l'amour n'aurait aucunes bornes. Dieu nous a créés par amour. Il gouverne sa création. Il la surveille, la bénit, la développe par la plus sage éducation, l'embellit par la vie croissante, la glorifie par une lumière et un amour toujours renouvelé. Il n'en peut pas être autrement si Dieu est Dieu, c'est-à-dire si l'Être est.

Le doute sur ces grandes vérités ne vient que de la faiblesse maladive des cœurs, sourds aux inspirations de Dieu, et de l'état encore inculte et barbare des esprits, incapables de suivre jusqu'au bout les saines et fortes lumières de la raison.

La condition unique de la vie croissante et éternelle des âmes, c'est leur consentement à l'amour

libre donné de Dieu. Admettons, ce qui est assurément inévitable, que plusieurs ne donnent point leur amour et se fixent dans l'égoïsme, peut-on croire qu'aucune âme ne choisira l'amour, et ne se donnera librement à Dieu? C'est impossible. S'il avait dû en être ainsi, Dieu certainement n'eût pas créé. Donc je vois clairement, et cela ne peut pas ne pas être, que s'il y a des âmes qui doivent s'enfoncer dans la mort en s'écoulant toujours vers le néant sans l'atteindre jamais, il en est qui croîtront dans la vie, en s'élevant toujours vers l'infini qu'elles n'atteindront jamais, qu'elles ne seront jamais, mais qu'elles posséderont, et qui les grandira sans bornes.

D'où il suit encore clairement que la négation de l'immortalité de l'âme ne peut s'appuyer que sur un seul principe, l'athéisme. Mais l'athéisme c'est l'absurde même, puisqu'il consiste à affirmer que l'Être n'est pas.

Telle est, en présence de Dieu, l'idée de l'immortalité.

V.

Et maintenant, en présence de l'âme et du sens intime, qu'est-ce que l'immortalité?

Certes, si tous les hommes trouvaient en eux,

dans la conscience que notre âme a d'elle-même, l'assurance certaine de l'immortalité, la preuve du sens intime serait irréfragable. Mais ce que beaucoup d'hommes trouvent en eux, beaucoup d'autres ne l'y trouvent pas. Plusieurs affirment qu'ils y trouvent le contraire, et que, s'ils interrogent leur âme, ils la sentent destinée à l'évanouissement et au néant. Ils disent, comme saint Paul, mais dans un sens bien différent : « J'entends en moi la « réponse de la mort [1]. »

Oui, il y a des âmes qui sentent la mort en elles, et non pas l'immortalité.

Cicéron déjà s'était demandé pourquoi tous les hommes ne sentent pas en eux la noblesse et l'immortelle destinée de leurs âmes.

Voici notre réponse à cette question. C'est que beaucoup d'hommes perdent le sens intime, ou du moins ne l'ont que partiel et superficiel, et cela parce que leur âme ne vit que par parties, dans sa surface, ou plutôt, en un certain sens, ne vit pas.

Le christianisme, cet évangile de l'immortalité, le christianisme a un mot immense, qui est une grande révélation : il parle de l'*âme vivante* et de l'*âme morte*. Il serait très-utile à la philosophie de

[1] In nobismetipsis responsum mortis habuimus. (II. Cor. I, 9.)

comprendre la valeur de ces mots. Bien des difficultés tomberaient, et de grandes lumières surviendraient.

Essayons de les expliquer.

Est-il difficile de comprendre qu'il y a des méchants et des bons, des sages et des insensés : des âmes qui aiment, et des âmes qui n'aiment pas, c'est-à-dire qui n'aiment qu'elles ?

Les âmes des égoïstes, des insensés et des méchants ont-elles le même rapport moral et intellectuel avec Dieu, avec la lumière, que les âmes droites, généreuses, bonnes et sages ? Il est clair que les unes sont détournées et séparées de Dieu par l'intelligence et le cœur ; les autres lui sont unies.

Y a-t-il là quelque chose de douteux ?

Non certes. Or, nous appelons *âme morte,* l'âme séparée de Dieu, et *âme vivante,* celle qui lui est unie.

Le Christ dit aux âmes mortes : « Vous n'avez « pas la vie en vous [1]. » Et à celles qui consentent à vivre par la foi et l'amour, il dit : « Vous aurez en « vous une source vive qui jaillira jusque dans la « vie éternelle [2]. »

[1] Non habebitis vitam in vobis. (Joan. VI, 54.)

[2] Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. (Joan. IV, 14.)

Eh bien, quand l'âme est morte, nous ne sentons et découvrons en nous que vide, misère, tristesse, inanité, regret et désespoir, si nous rentrons en nous. Mais nous en sortons au contraire de toutes nos forces; nous fuyons le désert et la nuit intérieure, et nous nous jetons au dehors pour trouver la vie dans les sens, et dans tous ces objets visibles qui semblent la donner.

L'âme alors, détachée de Dieu, rivée aux sens, esclave du monde visible, qui devient son idole, au lieu d'être son marchepied, l'âme alors vit-elle d'une vie pleine? Non certes. Elle vit évidemment d'une vie partielle, superficielle, et n'a qu'un sens intime partiel, superficiel, et séparé du sens divin qui dort ou qui est mort dans l'âme.

Comment veut-on qu'une âme, en cet état, ait le sens de l'immortalité? Elle a plutôt le sens de la mort éternelle, et du néant, vers lequel elle descend, quoiqu'elle ne puisse l'atteindre.

L'âme monte ou descend. Elle va vers Dieu ou s'en éloigne. En montant, elle rencontre toutes les vérités, en descendant, toutes les erreurs.

Quand l'âme descend, elle perd successivement le sens de sa réalité, de sa force, de sa substantialité, de sa simplicité, de son unité, de sa liberté et de son immortalité. Elle regagne tout cela en montant.

Et c'est pourquoi la vertu donne le sens de l'immortalité, le vice l'étouffe.

Comprenons bien comment le sens intime, séparé du sens divin par le mal, ou par la mort de l'âme, ne peut donner à l'âme le sens complet ni la vraie connaissance d'elle-même. Que sent l'âme morte? Elle sent une âme séparée de Dieu : elle sent un être qui n'est pas par lui-même ; elle ne sent pas, en même temps, la source de cet être, ni la cause permanente qui le pose et le porte : elle ne sent pas sa substance relative, si elle ne sent la substance absolue qui garantit sa stabilité. Ma substance absolue n'est qu'en Dieu, dit la sainte Écriture [1]. L'âme dénuée du sens divin sent donc bien moins, ou ne sent plus du tout sa substantialité.

De plus, l'âme n'a vraiment son unité qu'en Dieu. Abstraite de Dieu par un sens partiel, l'âme de ces morts parlants et écoutants , comme s'exprime Bossuet, cette âme ne sent pas la vivante unité de sa racine en Dieu.

De fait, la vie présente, c'est-à-dire la vie habituelle des hommes, dans les sens et dans la matière, est une dispersion : dispersion de l'âme, de

[1] Substantia mea tanquam nihilum ante te... substantia mea apud te est. (Ps. XXXVIII, 6 et 8.)

ses facultés, de ses forces, de ses instants, de ses pensées, de ses désirs et de ses affections. Où trouver l'unité dans cette multitude et dans cette confusion? Par sa sensualité, l'âme se matérialise, et prend des ressemblances étranges avec les corps. Elle devient, comme les corps, multitude ou légion. « Plus de raison ni de partie haute : tout est « corps, tout est sens, » dit Bossuet.

Recueillez toute cette dispersion, par le retour de la chair à l'esprit, ce recueillement vous rendra le sens de l'unité de l'âme, de sa simplicité et de sa spiritualité.

Esclave des sens et des passions, l'âme exerce très-peu sa liberté : tout l'emporte ; elle cède à tous les entraînements, comme un mobile inerte ; elle marche comme elle est poussée. Quoi d'étonnant qu'elle ne sente plus sa liberté?

Mais dès lors si elle a perdu, ou totalement ou à peu près, le sens de sa substantialité, de sa force, de sa liberté, de son unité, de sa simplicité, de sa spiritualité, comment pourrait-elle conserver le sens de l'immortalité ?

Ame vaine, âme vide, âme dispersée, âme répandue dans la matière, âme esclave, rompez vos liens : parvenez à vous distinguer de cette masse de chair. Que l'esprit revienne à lui-même ; que

l'exercice réel et actuel de la pensée et de la liberté lui rappelle ce qu'elle est, que la vie se fasse sentir en vivant; que le tumulte sensuel de ces multitudes anarchiques soit réprimé par l'unité du commandement de la raison, et de la volonté unie à la raison. Que l'esprit ramené sur lui-même, que l'âme plus recueillie, ramenée vers sa source, et vers la vie centrale, reprenne un cœur rempli de Dieu; qu'elle retrouve Dieu, en qui seul est notre unité, notre substance indéfectible, notre source éternelle; que l'âme alors s'interroge de nouveau; au lieu d'entendre une réponse de mort, elle entendra la réponse de la vie : Tu vas mourir, dis-tu. Non, tu vas vivre!

Mais il y a encore ici d'autres mystères qu'il faut toucher en quelques mots. L'âme ne sent pas seulement Dieu en elle-même, elle sent son corps; et l'état du corps, est l'image de l'état de l'âme.

Or, il est très-certain que notre corps porte en lui les principes de sa mort prochaine, la tendance et la pente vers cette inévitable fin. L'âme le sent, et c'est ce sentiment qui lutte avec celui qu'elle a aussi de l'immortalité : et d'ordinaire, le plus vif et le plus grossier des deux étouffe l'autre.

Mais il y a plusieurs états possibles de notre corps. Il y a cet état où la vie se répand et se pré-

cipite vers la mort par la génération ; c'est l'état de presque tous les hommes ; et il y a cet état étonnant, étrange, merveilleux où, par la chasteté parfaite, il se recueille pour l'immortalité. C'est un fait bien connu que l'acte générateur donne à l'homme le sentiment de la mort, comme la chasteté consommée lui donne le plein sentiment de la vie. La mort et la génération sont manifestement deux sœurs, deux phénomènes corrélatifs. Dans l'univers, dit saint Thomas d'Aquin, la mort cessera quand la génération cessera. Quoi d'étrange que la vertu divine, surnaturelle, de chasteté qui unit à Dieu, non pas seulement l'âme, mais le corps, et rend ce corps, disent les mystiques, participant de la substance de Dieu [1], donne à ces âmes privilégiées le sens de la vie éternelle, dont elles ont réellement les prémices dans l'âme et dans le corps ! « Donc, ô sainte chasteté, s'écrie Bossuet, « ornement immortel des corps mortels !.... viens « consacrer ces corps corruptibles, viens leur être « un baume éternel et un céleste préservatif contre « la corruption [2]. » C'est par la chasteté surtout,

[1] « La chasteté est une participation de la substance de Dieu, « spirituelle et simple, mais éclatante en beauté. » (Ollier, vie et vertus chrétiennes. Chap. VII.)

[2] Sermon sur la Résurrection.

comme le fait entendre Bossuet au même endroit, que, « durant ce temps de corruption, Dieu com-
« mence déjà dans nos corps l'ouvrage de leur
« bienheureuse immortalité, et que, tandis que ce
« corps mortel est accablé de langueurs et d'in-
« firmités, Dieu y jette intérieurement les principes
« d'une consistance immuable. »

L'âme, qui sent tout, du moins confusément, sent sourdement en elle, et dans son corps « *ces* « *principes d'une consistance immuable,* » et quand elle sent ces divins principes, elle croit à l'immortalité.

En résumé, le sens intime d'une âme isolée, séparée de Dieu, dispersée dans son corps, répandu dans un corps emporté par le torrent de la génération, ce sens ne fait connaître à l'âme, ni Dieu, ni l'âme, ni le corps; encore moins lui fait-il pressentir l'immortel avenir que peut donner l'union à Dieu. L'âme morte pressent la mort, non pas la vie. Mais l'âme vivante, qui porte en elle la vie, c'est-à-dire Dieu, vie éternelle et infinie, l'âme qui recueille en Dieu toutes ses forces sans les écouler dans le monde, qui grandit et qui monte, au lieu de se multiplier, cette âme porte en son fond la promesse infinie; cette âme sent l'immortalité.

VI.

Mais tout ce qui précède est encore quelque peu conçu à la manière des penseurs séparés. Dans cette question suprême « être ou n'être pas » je ne puis pas me contenter de raisons qu'on oublie, d'arguments que l'on comprend un jour, et qui s'effacent le lendemain. Ces arguments, vrais, mais abstraits, ne peuvent pas donner à mon âme la paix, le repos dans la foi. Pour moi, je cherche mieux. J'ai besoin d'appuyer tout mon être sur la vie même, et, pour le dire en d'autres termes que je crois plus complets, je voudrais appuyer ma tête, comme saint Jean, sur la poitrine de Jésus-Christ, pour y puiser, non plus la conclusion abstraite, mais la vue et la science, et la mémoire ineffaçable de l'immortalité.

Seigneur ! il y a encore des disciples de Platon, et peut-être même d'Aristote. Mais moi je suis votre disciple. Et à chaque instant j'ai besoin de recourir à vous. Vous êtes, à la fois, la lumière intérieure qui me donne la raison, et la lumière plus intérieure encore qui donne la foi divine ; et puis vous êtes surtout la vie éternelle incarnée. Eh bien, je veux plonger mon âme, je veux enraciner ma

vie dans la vie éternelle incarnée. Je veux poser ma tête, coller ma bouche sur le cœur de l'amour éternel.

Vous avez, dit saint Pierre, les paroles de la vie éternelle. Je les cherche dans votre Évangile, Seigneur. Je trouve celle-ci :

« Son commandement est la vie éternelle. »

Puis je trouve cette autre parole : « Le com-
« mandement que je vous donne est de vous aimer
« les uns les autres comme je vous aime. » Et puis :
« Lorsque deux ou trois d'entre vous s'unissent en
« mon nom sur la terre, je suis au milieu d'eux.
« Quoi qu'ils demandent, mon Père le fait. » Puis :
« Qu'ils soient un comme nous sommes un [1]. »
Voilà quelques-unes des paroles de la vie éternelle. Je m'y arrête. Montrez-moi leur sens, ô mon Maître ! Ah ! j'ai lu et relu ces textes pendant bien des années; je ne les comprends qu'aujourd'hui.

J'y vois d'abord une première vérité : c'est qu'il y a une loi divine dont l'accomplissement libre

[1] Mandatum ejus vita æterna est. (Joan. XII, 50.) Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem sicut dilexi vos. (Joan. XIII, 34.) Si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re, quamcumque petierint, fiet illis à Patre meo. (Math. XVIII, 19.) Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. (Ibid. 20.) Sint unum, sicut et nos unum sumus. (Joan. XVII, 22.)

conduit à la vie éternelle, ou plutôt constitue cette vie même : « Son commandement est la vie éternelle. » Mais quel est ce commandement ?

« Le commandement que je vous donne, dit le « Maître, c'est de vous aimer les uns les autres « comme je vous ai aimés. » Voilà la grande parole de la vie éternelle. Voilà le commandement dont il a été dit : « Son commandement est la vie éternelle. »

Mais qui saura comprendre, et qui voudra sonder la profondeur de cet admirable mystère ? O mon Maître, aidez-moi !

Oui, il y a dans ces paroles la science intime de l'immortalité. L'abrégé de cette science intime est dans ce simple mot, aujourd'hui très-clair à mes yeux : « S'aimer les uns les autres, c'est la vie éter- « nelle. »

Comment ceci est-il clairement vrai ?

Deux autres paroles de la vie commencent à l'expliquer. Celle-ci d'abord : « Qu'ils soient un comme « nous-même sommes un. » Et cette autre : « Lors- « que deux d'entre vous s'unissent en mon nom « sur la terre, je suis au milieu d'eux : et, tout ce « qu'ils demandent, mon Père le fait. »

J'oserai d'abord, ô Verbe créateur, afin d'éclairer peu à peu mon faible esprit, comparer le mystère de votre création visible aux saints mystères de

votre parole révélée. Je vois donc que, si deux êtres humains s'unissent par l'amour sur la terre, l'étonnante puissance de l'union vous oblige à intervenir, ô mon Dieu, et vous force presque à créer! Vous créez un troisième être humain, là où s'unissent les deux premiers. Je le vois donc, dans ce reflet terrestre, je le vois de mes propres yeux : l'union produit la vie. Et, en ce moment où l'union produit la vie, je vois aussi le reflet terrestre de cette autre parole : « Qu'ils soient un comme nous « sommes un! » En effet, trois personnes humaines sont en un. La troisième est le lien des deux : elle est leur mutuel amour. Il y a là quelque imitation terrestre de la vie incréée, et de l'union du Père au Fils, du Fils au Père dans l'unité du Saint-Esprit. Qu'ils soient un comme nous sommes un!

Assurément, ce mystère visible de la génération ne donne pas la vie éternelle, et n'est pas la vie éternelle, mais il en est une puissante image. Par lui, la vie du genre humain se continue. Par lui, le premier homme qui habita ce globe, vit en nous tous qui sommes ses fils. C'est la vie continuée; c'est la vie développée en multitudes, en races et en générations! Grande chose assurément!

C'est la loi primitive : « Croissez, multipliez! » C'est le premier des deux grands mouvements de

la vie. C'est l'analyse du genre humain : c'est la distinction des personnes se succédant sur terre, et se dispersant dans l'espace. Elles paraissent tour à tour, et s'effacent par la mort. La génération donne la vie, mais la reprend. Elle est plutôt sœur de la mort que de la vie. Et d'un autre côté elle n'est point l'amour même. N'est-elle pas, trop souvent, sœur du dégoût, du mépris et de la répulsion, plutôt que de l'union et de l'amour ?

Nous avons donc ici, dans ce mystère fondamental de la nature visible, une image énergique de l'amour, non l'amour même ; une force qui crée la vie, qui est la vie, non la vie éternelle, mais son image, la vie continuée. Nous avons une image de la pluralité des personnes en Dieu, mais non pas de leur unité, sinon pendant la durée d'un éclair. Nous avons l'analyse et la subdivision du genre humain, la distinction et même la séparation des personnes. Tout cela est la vie naturelle, celle qui passe et tombe dans la mort, mais non pas la vie éternelle.

Pour ce qui est de la vie éternelle, ô Verbe régénérateur, elle consiste à s'aimer comme vous aimez ; à s'unir véritablement, ô Jésus crucifié, en votre nom ; à être un, comme vous êtes un, ô Fils de Dieu, avec le Père et l'Esprit-Saint.

Il y a donc, par l'ineffable grâce de Dieu, un second mouvement de la vie, qui, après cette multiplication immense, veut l'unité. Le premier Adam est le père du premier mouvement qui multiplie et donne la vie qui passe. Et le second Adam est père du second mouvement, qui recueille et qui donne la vie éternelle. Le premier, par l'instinctive et puissante expansion de la nature, multiplie, subdivise et disperse dans la mobilité du temps. Le second, par le libre et surnaturel crucifiement de la nature, recueille, consomme et stabilise dans la paix de l'éternité. Le premier, tout en multipliant la vie, l'abaisse, et la morcelle par cet amour tourné vers soi et vers sa propre joie; amour que connaît l'animal! Le second rassemble la vie et la relève, par l'amour crucifié, tourné vers Dieu, par l'amour libre et dévoué jusqu'à la mort, dont l'homme seul est le prêtre.

Je crois voir sur la terre telle qu'elle est, je crois voir, par cet amour tourné vers soi, les personnes humaines isolées comme des points électriques sans lien. Le tout-puissant fluide, qui est la vie, l'amour, le feu, se divise et se subdivise selon la multiplicité de cette poussière. Plus il est fort, plus il sépare les points, et accélère entre eux le choc et l'étincelle. Et chaque étincelle, c'est une mort.

Mais le temps vient où Dieu verse sur cette poussière sa douce rosée, et le souffle de l'autre amour, c'est-à-dire de l'amour tourné vers Dieu. Pour cela, à chacun des points séparés il offre une tige vivante dans le centre commun, et aussitôt, par tous les points dont la tige a su prendre en Dieu, tout le fluide s'écoule au centre, et revient du centre vers tous : tous deviennent une seule vie en lui, et un même esprit avec lui; et le cercle sans fin de la vie éternelle et unique s'établit, transforme la création, la transporte de la terre au ciel.

Pâle image! maigre comparaison! Ne peut-on pas mieux exprimer la vérité!

Vie éternelle incarnée, ô Jésus! appuyé comme saint Jean et avec saint Jean sur votre adorable poitrine, n'y puis-je donc pas puiser de plus vivantes et de plus saisissantes paroles pour expliquer les vôtres?

Aimer! Il faudrait faire rendre à ce mot un son qu'il n'a jamais rendu. Et alors tout serait expliqué. Mais ce son-là dépend surtout de celui qui écoute, et ne retentit qu'au dedans. C'est le Maître intérieur, c'est Dieu qui fait vibrer au plus profond de l'âme le sens céleste de ce mot, et le son qui l'exprime, ce son nouveau dont il a dit : « Je « vous donne un commandement nouveau. »

Toujours est-il, qu'en présence de la vie que j'aime, et de la mort que je redoute, je me presse contre vous, ô Jésus, comme l'enfant effrayé sur le sein de sa mère. Et non-seulement je me réfugie et me presse sur votre sein, ô Dieu vivant, mais encore sur le sein de tous ceux que je dois aimer. Je les embrasse, pour me retenir dans la vie. Car enfin, qu'est-ce donc que ma vie, si ce n'est vous, Homme-Dieu, et lui, et elle, eux tous, Seigneur, eux tous que vous m'avez donnés, et à qui vous m'avez donné? Et pourquoi donc est-ce que j'aime la vie, sinon parce que je les y trouve? Pourquoi la mort m'épouvante-t-elle, sinon parce que j'ai horreur de les perdre? Est-ce que je tiendrais à la vie, si j'étais seul? Si j'étais seul, ô Dieu, si j'étais le seul homme vivant, j'imaginerais, par horreur du désert, la mort sans la connaître, et je l'invoquerais; car j'aurais l'espérance, en m'en allant d'ici, de rencontrer quelqu'un ailleurs! Ainsi, bien certainement, ce sont eux qui me tiennent dans l'amour de la vie. Est-ce assez dire? Non, il faut dire que ce sont eux qui me tiennent dans la vie. Est-ce assez dire encore? Non, il faut dire que, par vous, après vous, avec vous, mon Dieu, ils sont ma vie! Aussi, la principale démonstration de l'immortalité de l'âme, c'est que l'on a

besoin d'aimer toujours ceux que l'on aime. C'est vous qui l'avez dit, ô Maître bien-aimé, en deux paroles que j'ai le droit d'unir : « S'aimer les uns « les autres, c'est la vie éternelle. »

Unir mon âme à une autre âme, dans le sens où vous l'entendez, ô Jésus, cela même est la vie; car vous dites : « Lorsque deux d'entre vous s'unissent « en mon nom sur la terre, je suis au milieu « d'eux. » C'est donc vous, vous la vie éternelle incarnée, que l'on trouve dans l'union, l'union céleste dont vous parlez.

Il me semble que je vois les âmes toutes pleines de vous, Verbe éternel, notre vie. Mais elles vous enveloppent, et vous enferment, et ne vous manifestent pas. La parole inspirée l'a dit : « Le « Christ, qui est le souffle vivificateur de notre « bouche, est retenu captif dans nos iniquités [1]. » Comment le délivrer pour qu'il paraisse, et qu'il éclate, et qu'il soit glorifié au sein du genre humain? Que les âmes s'unissent l'une à l'autre, et lui, comme la lumière et comme le feu, ruisselle de l'une à l'autre, et le soleil de la vie éternelle est levé. L'Esprit-Saint le fait voir par ces adorables

[1] Spiritus oris nostri Christus Dominus, captus est in peccatis nostris. (Thren. IV, 20.)

paroles qui doivent ravir d'admiration quiconque sait les entendre : « Lorsque vous versez, comme « un souffle, votre âme dans une âme altérée, et « que vous remplissez de vous l'âme attristée, alors « votre lumière éclate du sein de votre nuit, et vos « ténèbres se changent en un jour plein. Dieu vous « donne son inaltérable repos, et il remplit votre « âme de ses splendeurs [1]. »

N'est-ce point parce qu'alors ces âmes ont pratiqué la suprême volonté du Sauveur : « Qu'ils « soient un, ô mon Père, comme nous sommes « un ! » Et ne croit-on pas voir ces âmes, ces personnes humaines qui s'embrassent, s'unir en vérité comme les personnes divines dans la Trinité incréée, s'embrasser comme le Père et le Fils, et, dans leur mutuel embrassement, faire éclater le torrent de flamme qui est le Saint-Esprit, l'Esprit d'amour, le lien de la vie éternelle ?

Mais ici, dans la divine union des âmes, cette génération d'un troisième, n'est plus une vie autre et diverse, un être qui se sépare; c'est l'ancien qui se perpétue, qui se transforme, et qui se glorifie,

[1] Cum effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris, orietur in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut meridies. Et requiem tibi dabit Dominus semper, et implebit splendoribus animam tuam. (Is. cap. LVIII, 10 et 11.)

et qui arrive ainsi à l'inaltérable repos, et à la pleine splendeur de l'éternel midi.

Ce n'est plus la génération qui morcelle, ce n'est plus la génération au dehors; c'est la génération interne, qui ne multiplie pas, mais qui élève.

La génération intérieure, par l'amour permanent selon Dieu, est l'ouvrière de la vie éternelle dans le monde à venir, comme la génération du dehors, dans la matière, par l'amour qui passe, est l'ouvrière de la perpétuité de la vie sur ce globe.

Et parce que Dieu, pour faire le ciel et l'éternel royaume, ne détruit pas la terre et la nature, mais purifie, consacre, élève et glorifie la nature et la terre, je comprends et je vois de mes yeux la force qui, transformée, deviendra, sous la bénédiction de Dieu, et sous l'amour des âmes, l'ouvrière de la vie éternelle.

Tout ce qu'il y a de puissance génératrice au sein de nos corps, tout ce qu'il y a, dans les âmes et les corps, de force multiplicatrice, et de paternité et de maternité, toute cette puissance manifestement assez grande pour étendre et perpétuer sans limites la race humaine, tout cela, concentré par la chasteté, transformé par le sacrifice, élevé au-dessus de terre par la divine puissance du premier-né de la vie à venir, tout cela deviendra la

force physique de la vie éternelle. Chaque vivant vivra toujours, parce que tous se soutiendront tous dans la vie. Ils vivront véritablement d'une même vie, continue, grandissante, par une mutuelle, et perpétuelle, et invisible génération. Voici que la nature nous offre le touchant et symbolique spectacle de ces tribus et de ces républiques où tous les citoyens, quoique distincts et séparables, se tiennent et vivent dans un même tout, qui est, à la fois, un seul vivant et tout un peuple; de même aussi, dans la cité céleste, nous serons tous un seul vivant et l'humanité tout entière, et, comme le dit saint Paul, plusieurs et un même corps, et tous membres les uns des autres.

Oui, notre Père, le but de votre création et celui de votre rédemption, c'est de rassembler toutes les âmes, tous vos enfants, toutes les personnes créées qui aimeront, dans un seul embrassement, dans une seule flamme d'amour, une seule vie, un seul cœur qui sera le cœur de l'Homme-Dieu, qui sera la vie éternelle, et la flamme de l'amour éternel, et l'embrassement du Saint-Esprit. Oui, vous établissez en vous, à votre image et pour toujours, la pluralité des personnes en un; c'est là votre œuvre, ô Dieu. Et quand vous l'aurez consommée, et recueillie dans votre gloire, qui vien-

dra la détruire? Et qui l'empêchera de tressaillir, et de grandir éternellement en vous par la perpétuité du divin embrassement?

Ah! quand le cœur est plein d'amour, et que la vie déborde dans la poitrine, on a l'instinct de toutes ces vérités; mais parce qu'on ne vit pas devant Dieu, on les profane, ou plutôt on ne les voit pas, on ne les pratique pas. On en pratique je ne sais quelle image mortelle, vaine ou impure!

Mais avec quelle force pourtant et quelle conviction l'on sait dire : « Te donner toute mon âme! « Te donner tout mon sang! Mourir pour toi, et « vivre en toi! » C'est ainsi que s'exprime l'instinctif mouvement de l'amour, de l'amour suprême et sans bornes, qui nous crie de nous donner tout entiers, sans réserve, pour trouver la félicité; qui nous crie de mourir à nous-mêmes, à notre vie partielle et séparée, pour trouver la vie pleine, la vie unie en autrui et en Dieu.

Jésus, vie éternelle rendue visible, oui, j'ai le bonheur de puiser, sur votre poitrine adorable, la certitude et même l'intuition que ceci est la vie éternelle, pour nos âmes, pour nos corps, pour tout cet univers créé, pour le monde sidéral qui, lui aussi, dans son infatigable marche, cherche la vie et le repos.

Mais j'ai le regret, ô Seigneur, de ne pouvoir pas dire ce que vous me montrez. Le peu que j'en ai bégayé ne peut être compris que des cœurs en qui vous ferez retentir vous-même le nouveau son du mot AIMER.

Retenons seulement, et gardons en nos cœurs, avec respect, cette simple démonstration de l'immortalité, démonstration absolument certaine pour qui sait voir, et surtout pour qui sait aimer : « Je « veux aimer toujours tous ceux que j'aime. Donc « ils vivront et je vivrai. » Cette démonstration-là ne s'oublie pas. Elle est certaine, si Dieu existe, et si sa création n'est pas une ironie. Pourquoi cela? Parce que le Dieu d'amour « n'est pas le Dieu des « morts, mais des vivants. »

Mais certes, nous n'avons pas fini l'étude de l'immortalité. Je crois à l'immortalité, à la vie éternelle. Mais qu'est-elle en elle-même? Qu'en puis-je dire? Qu'en puis-je savoir? Qu'en puis-je conjecturer? Est-ce la pâle immortalité de l'âme des Traités de philosophie pure? Est-ce l'ironique immortalité des sophistes qui la montrent absolument vide, abstraite, immatérielle et immobile, pleine d'un ennui sans fin, dans une éternelle et stérile contemplation de l'absolu? Oh non! C'est l'immortalité de l'Évangile, c'est la vie éternelle du

dogme catholique, la résurrection de la chair, et la transformation de l'univers entier pour la vie libre, sans mélange de fatalité; pour la vie pleine, sans mélange de mort; pour l'éternelle béatitude, sans mélange de mal ni de larmes.

Nous avons essayé déjà, dans nos chapitres sur la transformation de l'âme par Dieu, et du corps par Dieu et par l'âme, d'indiquer, d'après d'admirables paroles de Bossuet, comment on peut arriver à comprendre que le corps même est parfois, dès cette vie, pénétré des principes de la vie éternelle, des germes de la résurrection glorieuse. Mais pourrait-on, dans la même lumière et le même but, jeter aussi un regard sur l'ensemble de la nature et de la création ? Pourrait-on comparer aussi les destinées de l'univers à celles de l'âme ? Est-ce que les astres, les soleils et les mondes, et tout l'ensemble de la matière n'est pas le lieu, la base, le support de la vie ? Est-ce que la vie intelligente et libre est sans rapport, sans lien réel avec les globes, leur vie et leurs mouvements ? Esprits et âmes, corps vivants animés par des esprits libres, ou seulement par des âmes sensitives, soleils et terres, excitateurs ou supports de la vie, est-ce que toutes ces choses, visibles ou invisibles, ne sont pas un même tout créé de Dieu ? Est-ce que ce

tout n'a pas un but unique et une même fin? Pourquoi donc n'essaierait-on pas de comparer enfin ce qui doit être comparable, et de lire, en toutes ces créatures, l'harmonie de leurs destinées? Pourquoi n'oserait-on, par exemple, jeter les yeux sur le ciel étoilé, pour y chercher aussi le caractère mobile et passager de notre vie présente, et les traces d'un état futur; pour étudier la forme transitoire de la maison de Dieu, et sa forme idéale possible, et découvrir, peut-être, l'harmonie de ces formes avec les formes et les états de la vie de nos âmes?

Il y a un lieu de la vie qui passe, un lieu de ce qui naît et meurt. Y a-t-il donc aussi, ou peut-il y avoir un lieu de la vie qui demeure, un lieu de l'immortalité?

Nous allons essayer, bien humblement, de poser, de sonder un peu ces grandes et belles questions.

CHAPITRE II.

LE LIEU DE L'IMMORTALITÉ.

I.

Que ne savons-nous lire, dans l'univers visible, l'histoire de la vie invisible des âmes, et les lois de leurs destinées ! Dieu nous met tout ce monde physique sous les yeux, et déploie devant nous toute cette belle poésie, pour nous apprendre à lire. Lire, n'est-ce pas remonter au sens par la forme des caractères ? Mais quel est donc le sens du livre de la nature ? Ce sens, c'est Dieu, c'est l'âme, et le rapport de l'âme à Dieu.

Or, la science, par ses admirables progrès, commence à mieux décrire la forme des caractères. Quand saura-t-elle en découvrir le sens moral et intellectuel, et y trouver l'histoire de l'intelligence, et l'histoire de la liberté ?

Quels sont, dans l'univers physique, les caractères dont la forme nous soit bien connue, et quelles sont ces grandes lettres dont Fénelon disait : « Elles sont trop grandes : nous n'en voyons que « des parties, et non la forme entière ? » Ces grandes lettres sont les corps célestes, et leurs orbites. Or, aujourd'hui nous connaissons assez leurs formes. Nous pourrions y trouver du sens. Mais où sont les esprits qui croient à cette lecture ? Non-seulement la science moderne ne sait pas encore lire, mais elle ne croit pas même que le livre ait un sens!

Pour moi, j'avoue que depuis ma jeunesse, depuis qu'il m'a été donné de connaître la forme matérielle des cieux, cette forme, dans ses détails, semble vouloir me montrer un sens, ou du moins elle excite mon esprit par mille questions inévitables.

Par exemple, que signifie cette dispersion des mondes loin du centre de gravité commun ? Pourquoi tous ces mondes dispersés ne savent-ils rien les uns des autres ?

Qu'est-ce que cette nuit générale qui les enveloppe tous ? Car il fait nuit dans l'ensemble du ciel, et les soleils sont des gouttes de lumière sur la nuit. Pourquoi ne fait-il jour que très-près des soleils, et pourquoi la nuit règne-t-elle dans tout l'espace créé ?

Toutefois, ces points de lumière dispersés donnent, à petites distances, un jour partiel.

Et ces points lumineux, qui sont aussi des forces, retiennent des mondes dans leur lumière. Chacun d'eux est comme un centre d'action lumineuse, fécondatrice et directrice, s'exerçant sur un groupe de mondes.

Mais pourquoi aucun de ces mondes n'est-il en repos ? Pourquoi tous marchent-ils dans une inquiète mobilité autour des centres d'où leur vient la lumière ?

Pourquoi, si nous en jugeons par le groupe dont nous faisons partie, et dont notre soleil est le centre, n'y a-t-il autour d'un soleil qu'un petit nombre de mondes solides, de forme stable, capables de porter la vie ? Et pourquoi des milliers d'astres inconsistants, plus vagues, et plus légers que les nuages, plus dispersés que l'écume des flots, voguent-ils autour des centres lumineux qui ne peuvent pas les vivifier ? Pourquoi ces multitudes informes, stériles, incapables de persistance, d'ordre et de stabilité ? Que sont-elles et pourquoi sont-elles ? Qu'est-ce que cette prodigieuse excentricité qui tantôt précipite ces astres sur le centre, où ils sont brûlés, et puis les laisse fuir aussitôt à d'énormes distances, où ils vont s'effacer dans la nuit ?

Du reste, je remarque avec joie, sans trop savoir pourquoi, que ces astres ne sont qu'une écume, et n'ont pas, tous ensemble, le poids d'un seul monde habitable.

Quant au petit nombre de globes consistants, organisés, propres à supporter la vie, qu'est-ce que cette hiérarchie symétrique des distances qui les éloignent du foyer général de l'attraction, et de la lumière ? Pourquoi tous ont-ils quelque excentricité dans leur course ? Pourquoi les mondes s'approchent-ils ou s'éloignent-ils périodiquement du centre qui leur envoie la vie, et pourquoi leur distance à la vie et à la lumière ne cesse-t-elle pas de varier ?

Pourquoi les mondes ne reçoivent-ils qu'une si faible partie du rayonnement total de leur soleil ? Pourquoi ne reçoivent-ils ce rayonnement, déjà partiel, que sur une seule moitié d'eux-mêmes, sur un seul hémisphère à la fois ? Pourquoi toujours un hémisphère entier est-il dans l'ombre ? J'en vois la cause physique, mais que signifie ce symbole ? Pourquoi l'hémisphère éclairé ne reçoit-il des rayons pleins, des rayons droits que sur un point unique de sa surface ? Pourquoi tout autre point n'est-il jamais frappé que d'un rayon oblique ? Et pourquoi cette surface, toujours mobile, ne permet-elle au point pleinement éclairé de recevoir le rayon

droit qu'un seul instant? Pourquoi l'état lumineux de tout point varie-t-il à tous les instants?

Ainsi, ce peu de lumière et de chaleur que, dans l'espace immense, donne chaque soleil, les mondes qui entourent ce soleil ne la boivent pas entière. Pourquoi cela? Un seul point de chaque monde, à la fois, en boit un rayon plein dans un instant qui passe. Il faut un jour entier, c'est-à-dire toute une période de la vie sur elle-même, pour que le monde entier en reçoive quelque chose : et il faut une année, c'est-à-dire toute une période autour du foyer de la vie, pour qu'un monde parcoure point par point, non pas l'ensemble des aspects possibles autour du foyer de la vie, mais une circonférence, une ligne, image partielle et pâle et successive du rayonnement total.

Ainsi jamais de plénitude ni de présent. Le monde toujours dans la lumière partielle, toujours mobile entre l'avenir et le passé, le monde cherche et regrette toujours. Tout point regrette incessamment son maximum de lumière et le poursuit, et en obtient, après chaque période, une faible et fugitive image, un éclair sans durée, image insaisissable d'un point de l'éternel présent.

En outre, le monde a beau courir et circuler à distance de son centre, et ajouter les jours aux

jours, les années aux années : rien de nouveau n'en sortira : rien de nouveau sous le soleil. Au lieu de circuler et de courir, s'il lui était donné de s'approcher du centre, de diminuer sa distance par une attraction plus puissante, l'état de la vie changerait. La marche deviendrait plus rapide, les périodes plus courtes, la chaleur plus ardente et la lumière plus vive. Les moissons deviendraient plus belles, et se succéderaient plus vite, puisque l'année serait plus courte sous un soleil plus chaud. Pourquoi les mondes ne se rapprochent-ils pas du centre de la vie ?

Je ne vois partout qu'inquiétude, mobilité, recherche, privation, séparation, exil partout. Les mondes sont loin les uns des autres et ne se connaissent pas. Les mondes sont séparés du centre qui les éclaire, et n'en reçoivent que de faibles et lointains rayons, toujours partiels et passagers. De plus, chaque monde ne possède ses propres richesses et la totalité de sa lumière possible que peu à peu, par parties, successivement, avec le temps et à travers l'espace. Les richesses possibles d'un monde, déjà partielles, sont elles-mêmes dispersées dans l'espace et le temps, et ne s'obtiennent qu'après mille mouvements autour du centre propre, qu'après un long circuit autour du centre qui

les donne. De sorte que chaque monde est comme éloigné de lui-même en même temps que des autres mondes, et du centre commun des mondes.

Ne serait-ce pas là l'image des âmes et la peinture fidèle, détaillée, riche en profonds enseignements, de l'état des esprits et des cœurs ?

La vie présente est-elle la lumière pleine ou le crépuscule de la vie ? Notre cœur est-il stable ? A-t-il toute la chaleur et toute la vie possibles ? A-t-il toute la chaleur et toute la vie dont il serait capable ? L'esprit a-t-il toute sa lumière ? A-t-il à chaque instant toute celle qu'il peut avoir ? Voit-il ensemble toutes les choses qu'il peut voir, qu'il a vues et verra ? Le cœur a-t-il jamais en lui l'ensemble de ses affections ? Les a-t-il mieux que notre esprit l'ensemble de ses lumières ? Pour contempler la vérité que notre esprit peut contempler, dit saint Thomas d'Aquin, il faut le transformer, et guérir deux difformités, celle qui divise l'esprit dans la multiplicité extérieure, et celle qui le rend successif dans la course du raisonnement [1]. N'y

[1] In anima, antequam ad istam uniformitatem perveniat, exigitur quod duplex ejus difformitas amoveatur. Primo quidem illa quæ est ex diversitate exteriorum rerum... secundo autem oportet quod removeatur secunda difformitas quæ est per discursum rationis.... ut scilicet, cessante discursu, figatur ejus intuitus in contemplatione unius simplicis veritatis. (2ª 2ᵉ q. 180. a. 6. 2ᵐ.)

a-t-il pas des difformités analogues à vaincre pour le cœur, afin qu'il vienne à posséder ensemble tout l'amour qu'il peut posséder ?

D'où viennent donc aux esprits et aux cœurs ces difformités de dispersion, de morcellement, de course inquiète et de passage continuel d'un point à l'autre, sinon de la distance qui les sépare du centre de la vie, qui est Dieu : distance qui, séparant les âmes de Dieu, les sépare en même temps des autres âmes, et les sépare d'elles-mêmes. Les mondes, fatalement tenus dans leurs orbites, ne peuvent franchir ni diminuer leur distance. Mais les âmes libres ne peuvent-elles pas se rapprocher? Est-il fatalement vrai, comme le disent deux grands observateurs de l'âme, que « les âmes même les « plus parfaites ne font guère que tournoyer au- « tour d'elles-mêmes, sans avancer vers Dieu [1] ? » Tout en tournoyant sur elles-mêmes, comme notre terre, n'ont-elles pas de libres élans d'attraction qui les rapprochent du centre? Ne peuvent-elles, en s'approchant ainsi, rendre leurs mouvements plus vifs, leurs périodes plus courtes, leur lumière plus intense, leur vie plus pleine, leurs années plus

[1] Fénelon et Maine de Biran. *Voy.* Maine de Biran, sa vie et ses pensées, p. 339.

fécondes, leurs moissons plus fréquentes et plus riches? Et ne peuvent-elles enfin, supprimant toute distance, s'unir au centre de la vie; et alors, cessant de vivre par le dehors, posséder la lumière en soi? Ne plus chercher, ne plus courir, ne plus attendre, ne plus aller sans cesse vers un avenir qu'on n'a pas, en laissant un passé qui s'oublie, à travers un présent qui n'est plus; sortir de la vicissitude des nuits, des jours, des heures et des saisons, et vivre enfin dans l'éternel présent; avoir en soi la vie et la lumière, non plus partielle, non plus oblique, mais pleine; boire la vie dans sa source, sans en rien dérober à autrui, n'est-ce pas là notre terme idéal?

II.

Mais cherchons à mieux lire, et à résoudre au moins quelques-unes des questions posées, tout en allant à notre but, la recherche du lieu de l'immortalité.

Pour cela, secouons d'abord la ténébreuse tristesse, l'ingrate défiance, qui pèsent sur presque tous les cœurs. Si nous voyons parmi les astres tant de nuit, tant de froid, tant d'inquiétude, tant de vicissitudes et tant d'hivers, n'écoutons pas uni-

quement l'impression de nos sens ; mais par notre raison et notre foi, bien assurés que l'univers visible est une demeure providentielle où Dieu place ses enfants, et que ses mains ont préparée pour l'éducation des esprits, ne craignons pas de regarder les choses en face, d'interroger et de chercher. Peut-être un sens sublime, d'admirables lumières sortiront de l'obscurité des énigmes les plus effrayantes.

Sans doute, je suis tristement étonné, en contemplant ce morcellement des mondes, cette immensité de la nuit, ce froid de l'espace, et cette mobilité des globes dans ces éloignements de leurs soleils, et puis la souffrance et la mort de tous les êtres. Mais d'abord n'est-il pas nécessaire que l'être créé, l'être qui n'était pas, s'avance de la nuit du non être à la lumière d'une vie toujours plus abondante ? Le créé ne peut commencer que par la nuit. C'est l'un des sens de l'antique parole : « Du « soir et du matin, Dieu fit le premier jour. » Puis, n'est-il pas nécessaire que l'être libre, en qui Dieu n'est pas seul acteur, mais qui doit agir par lui-même, choisir la vie et non la mort, et avancer vers la vie croissante, n'est-il pas nécessaire qu'un tel être, pour l'éducation de sa force, de sa raison et de sa liberté, lise dans la création, et sente dans

toute sa vie, les grandes lois de la vie, de la mort, de la croissance et du progrès?

Il faut d'abord que l'esprit libre soit amorcé par des gouttes de lumière, comme les lèvres du nouveau-né par les gouttes du lait maternel. Les soleils sont ces gouttes de lumière, et quand le nôtre se lève et monte, nous pénètre et nous investit pour quelques heures de sa splendeur et de sa force, c'est une goutte de la vie, sous la forme la plus saisissable, qui vient nous exciter. Puis cet excitateur, qui nous fait sentir notre vie, et nous donne nous-même à nous-même, se retire bientôt, pour nous montrer que la vie n'est pas nous. Et il commence alors à nous apprendre qu'il ne faut point rester en soi, mais aller de soi-même à la vie, toujours sortir de soi, toujours passer à Dieu.

Il est donc bon que le soleil s'efface, que la vie trop ardente, trop présente, se retire, et nous laisse seuls dans nos tenèbres, notre faiblesse et notre humilité. L'autre face de la vie mortelle, sa face nocturne vient alors nous instruire à son tour, et nous montrer, d'un même aspect, la petitesse de ce que nous sommes, et la grandeur de ce qui n'est pas nous. On voyait la beauté de la vie, et l'on en sentait la saveur, mais il faut en sentir les bornes

en face de l'infini dont le ciel de la nuit nous vient offrir l'image.

Mais cette grandeur de l'univers ne se montre dans ce miroir qu'obscurément, pour nous apprendre que la vie créée n'est encore qu'à son crépuscule. Il fait presque encore nuit dans l'ensemble de la création, comme dans l'esprit du genre humain sur notre terre. La création entière ne fait que s'éveiller, et les astres, selon la parole inspirée, sont tous encore des astres du matin.

Et vous aussi, mon âme, vous n'êtes qu'un astre du matin. Vous ne faites que de naître. Vous avez à grandir beaucoup. Offrez à Dieu, pour avancer et pour grandir en lui, offrez-lui votre sacrifice du matin. Voyez vos bornes, votre faiblesse et votre obscurité. Sacrifiez ces ténèbres à une lumière plus grande, et ces bornes à une vie plus large. Cette vie, Dieu veut vous la donner, si vous sortez de vous, si vous passez de vous à lui.

Ici est le fondamental procédé de la vie, la loi même de la vie. Et c'est cette loi que nous force à comprendre, ou du moins à sentir et presqu'à pratiquer l'inévitable loi de la vicissitude qui constitue la forme du monde présent. Le jour, la nuit, le jour qui monte et redescend, le soleil qui s'éloigne et revient, et le froid de l'hiver et l'ardeur

de l'été, et la saison qui vivifie et celle qui donne la mort, tous ces grands faits de la vie sidérale qui nous sont imposés, nous annoncent notre loi et nous y soumettent par la force. Notre loi, c'est le sacrifice. C'est le sacrifice qu'ils enseignent, et aussi qu'ils exigent. L'être créé doit savoir mourir pour renaître. Il doit savoir sortir de soi, pour avancer en Dieu. Il faut que l'âme sache tolérer la nuit, le froid, la mort, la vue de son propre néant, et qu'elle apprenne à en sortir volontairement en s'appuyant, hors d'elle-même et plus haut, sur une vie plus grande et meilleure.

Oui, le mouvement même des astres, par ses périodes, nous excite à la vie pour nous ; puis nous détourne de la vie pour nous, et nous pousse à la vie pour Dieu. Et je crois lire, dans ce que j'aperçois au ciel, la doctrine même des maîtres de l'âme qui me disent : « La vie chrétienne a deux parties, la mort et la vie, et la première sert de fondement à la seconde [1]. »

[1] Olier. Vie et vertus chrétiennes, chap. III.

III.

Mais, en même temps que la vie des astres me force à traverser ces vicissitudes nécessaires à mon éducation, les astres m'enseignent aussi la loi de ces vicissitudes, leur progrès et leur terme. Il ne faut donc pas suivre seulement le livre de la nature dans ses impressions nécessaires, il faut encore le lire avec science et raison, pour en suivre avec liberté les préceptes.

Mais ici, je l'avoue, je n'avance qu'avec crainte. Qui me suivra dans cette lecture? Qui me croira? On ne sait pas comprendre, et l'on ne veut pas croire. Qu'allez-vous chercher dans les astres? me dira-t-on. Et quel rapport le ciel physique a-t-il avec nos âmes?

Par cette question on peut éteindre la sainte curiosité, et la respectueuse intelligence du livre de Dieu. Cependant ni la divine Écriture inspirée, ni le génie, ne nous tiennent ce langage. Le prophète, en parlant des célestes occupations de l'âme, s'écrie : « Seigneur, je contemplerai votre ciel : le « soleil, les étoiles que vous avez créées. » Il dit ailleurs : « Les étoiles sont en votre présence, Sei- « gneur, et tressaillent de joie en brillant devant

« vous. » Ailleurs : « Vous avez placé, ô Dieu, votre « tabernacle dans le soleil ! » Ailleurs encore : « Les « cieux parlent de votre gloire et la racontent. »

Mais en outre, depuis que Dieu a suscité, dans ces derniers siècles, un contemplateur de son œuvre, Képler, et créé dans l'esprit humain la science du ciel visible ; depuis que les formes et les lois de ce ciel ont été démontrées à l'homme, et que la science et la raison y ont découvert des beautés, des grandeurs que nos sens ne soupçonnaient pas ; depuis ce temps, comment ne voit-on pas que ce spectacle merveilleux doit s'emparer de l'esprit humain, et se mêler de plus en plus à sa poésie, à sa science, et à toutes ses contemplations ?

Se peut-il que l'astronomie continue, comme on s'en plaint, « à s'isoler dans la mécanique et la « géométrie, et à ne nous montrer que des pierres « en mouvement, pendant que la science de l'âme, « s'isolant à son tour, dans une spiritualité abstraite, « parle de l'étendue avec la même indifférence que « si l'univers était vide [1]. » N'est-il pas temps que la grande science du ciel visible se lie enfin à la science de Dieu, à celle de l'âme, à la science du ciel des idées ? Pour nous, depuis de longues an-

[1] Jean Reynaud. Ciel et Terre.

nées, nous le croyons, et souvent nous nous efforçons d'atteindre à quelques points utiles de cette science comparée.

Dans la méditation religieuse, les maîtres de la vie intérieure conseillent de commencer par « *construire le lieu,* » c'est le terme. Par exemple, disent-ils, représentez-vous Bethléem, ou Jérusalem, ou la montagne des Oliviers ou le Calvaire; voyez vivre et mourir Jésus, afin d'apprendre à vivre, à mourir avec lui. Eh bien, en coûtera-t-il davantage à la pensée de se représenter le Calvaire et la croix sur le globe, sur le globe couvert d'hommes couchés dans les ténèbres et l'ombre de la mort, sur le globe voguant dans la nuit du ciel, sous les étoiles, comme un navire en marche!

C'est là, nous l'avouons, le lieu habituel de notre méditation. Et que nous montre ce spectacle? Essayons de le dire.

IV.

En contemplant, par les yeux de l'esprit, ce beau vaisseau qui est la terre, je vois d'abord que nous sommes en marche. Mais je ne sais où tend la marche, et dans quel port elle doit s'arrêter. Y a-t-il un pilote? Ce pilote n'est-il pas Jésus-Christ? Mais

lui, à qui tout pouvoir est donné au ciel et en la terre, où conduit-il notre navire ?

Je me demande aussi pourquoi notre navire tourne autour du soleil comme autour d'une île de lumière. Et en même temps, je m'aperçois que le vaisseau qui nous emporte ne vogue pas seul. J'en vois sept autres, presque tous plus grands que le nôtre, qui tous voguent avec nous dans le même sens, et dans un ordre régulier, et à des distances mesurées, comme une flotte en bon ordre commandée par un chef unique. Le céleste océan qui nous porte est si parfaitement délicat que le mouvement de chaque navire influe sur les mouvements de tous, et cependant nous sommes si loin qu'à peine si nous pouvons nous voir. Mais que portent donc ces navires ? Comment leur sort se lie-t-il au nôtre ? Dois-je croire qu'ils sont vides ? Le pilote y va-t-il aussi ? Vient-il de l'île qui nous attire ? Cette île est-elle le port ?

Souvent, je serais tenté de le croire. Et cependant je crois savoir aussi que ce centre de lumière et de force n'est lui-même qu'un navire énorme qui nous emporte par sa puissance à travers le céleste océan. Et ce grand navire à son tour n'est pas seul : il fait partie d'une flotte immense, aussi nombreuse que les étoiles, car chaque étoile est un

soleil, et toutes ensemble sont la grande flotte; à moins pourtant que ces grands corps, si puissants et si lumineux, ne soient que des machines de feu, qui emportent à travers le ciel des flottes pareilles à celle dont notre terre est un vaisseau. Je ne sais pas ce qui en est. Ce que je sais, c'est que ce spectacle m'émeut et semble vouloir m'éclairer. Je contemple avec transport l'œuvre de Dieu, et il me semble qu'en étudiant le séjour des âmes, ou plutôt la demeure mobile et flottante qui emporte notre humanité, et où nous sommes attachés pour vivre, agir, chercher, regarder, espérer et aimer, il me semble que je vais trouver quelque indice des devoirs et des destinées de mon âme. Je les verrai dans ces conditions nécessaires qui me sont faites, dans la frêle machine qui me porte, dans sa mobilité, dans ses rapports intimes aux autres vaisseaux de la flotte, dans son inévitable attache au corps immense qui nous entraîne, dans le rôle prodigieux du corps central d'où nous vient la lumière, la vie, et les aliments de la vie.

Cherchons donc et soyons attentifs.

Eh bien, que sais-je encore de notre marche et de nos relations? Je sais que notre moteur central marche aussi, comme tous les autres centres de lumière qui brillent au loin. Toute cette innombra-

ble pléiade tourne aussi sur elle-même autour d'un invisible centre de gravité, et ce centre, à son tour, se déplace et emporte le tout dans l'insondable espace.

Mais voici un bien autre prodige : c'est que l'innombrable pléiade, composée de toutes les étoiles que nous voyons au ciel, tant de celles qui scintillent et semblent nous adresser de continuels signaux, que de celles qui paraissent immobiles dans le profond éloignement de notre voie lactée, toute cette pléiade à son tour n'est pas seule. Je vois d'autres pléiades pareilles, immensément éloignées de la nôtre, composées de millions de soleils, dont l'ensemble n'offre à nos yeux qu'une imperceptible tache dans le ciel. Il y en a des multitudes : et ces pléiades aussi sont en mouvement, et voguent comme nous. Tout cela marche, tout cela roule en tourbillons qui s'enveloppent les uns les autres, tout cela vit dans la vicissitude de continuelles révolutions. Et, sur les mondes que nous connaissons, sur celui que nous habitons, ces périodes font le jour et la nuit et la succession des saisons, et signifient et même produisent ces deux fondamentales opérations de la nature, la vie, la mort, ces deux extrêmes que tous les êtres poursuivent et fuient, et qui forment comme la succession des flots qui nous emportent

Je ne vois donc jusqu'à présent qu'une course et une agitation sans fin. Je n'aperçois ni port, ni continent, ni séjour stable. Et je ne puis m'empêcher de répéter cette poésie :

« Soleils ! mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous ?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide ?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide ?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage ?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis [1] ? »

Mais quoi ! dans ces demeures voyageuses qu'habitent les âmes, — les âmes plus voyageuses encore, par l'inquiétude, le désir, l'espérance et le besoin du but et du repos, — dans ces demeures flottantes, y a-t-il des naufrages ? Avons-nous des exemples de navires perdus ? — Oui, des étoiles ont disparu. — Sont-elles brisées ? Ces feux immenses ont-ils fait éclater le vaisseau ? Nous ne savons. Mais nous savons du moins qu'elles sont éteintes, et que si elles entraînaient une flotte comme la nôtre, dont elles étaient la force, la lumière et la vie, cette flotte entière est livrée aux ténèbres, au

[1] Lamartine : Harmonies.

froid et à la mort. La vie a dû cesser partout. Ces globes déserts ne portent plus que les débris de races éteintes.

Ce n'est pas tout. Dans notre propre flotte, il semble qu'il y a déjà un naufrage. Qu'est-ce que ces débris que nous voyons flotter au delà du vaisseau que nous avons appelé *Mars?* Chaque jour, ceux qui observent le ciel, découvrent, comme après un naufrage, quelques débris nouveaux. Nous ne sommes pas certains que ce soient des débris : ce pourraient être des nacelles qui voguent avec la flotte. Cependant il se peut que ce soient des débris. Il se peut que le feu intérieur de ce globe ait éclaté, et ait fait voler en morceaux l'un des vaisseaux qui voguaient avec nous.

En sera-t-il ainsi de notre terre, demain, ou bien dans quelques siècles? Ou bien en sera-t-il ainsi de notre grand moteur et illuminateur central? Ou bien perdra-t-il seulement sa lumière et tomberons-nous dans la mort par la congélation et par la faim?

V.

O Dieu, ô divin Pilote qui connaissez cet océan, qu'est-ce que tout cela? N'y a-t-il point de terre

où l'on demeure et où l'on vive? N'y a-t-il donc que des navires qui passent, et dans ces navires mêmes des existences qui naissent et meurent, des âmes qui, unies à des corps, paraissent et disparaissent aux yeux, avec les corps qui passent et se corrompent?

Il est certain, divin Pilote, que vous êtes venu dire ce qu'est la mort. Peu d'âmes veulent le comprendre, mais cependant vous l'avez dit. Voici le lieu où vous avez affronté la mort, et pour la faire connaître, et pour la vaincre, et pour la transformer en source de vie. Nous direz-vous aussi ce qu'est tout ce passage, cette immense traversée et son but? Vous avez dit que notre race ne passera pas toujours de la vie à la mort, mais s'arrêtera dans la vie. Eh bien, y a-t-il donc une terre pour la vie stable, sans vicissitude et sans fin? Tout ce que j'aperçois ne semble fait que pour passer, passer encore : tout ce que je vois n'est fait que pour la mort et la génération. Où est le lieu de la vie pleine?

Je l'avoue, lorsque, dans ma jeunesse, j'ai vu la mort, lorsque j'ai vu finir et disparaître ceux que j'aimais, lorsqu'à cette vue vous m'avez fait sentir que mon heure sonnerait aussi, et celle de tous les vivants d'aujourd'hui, et que cette heure viendrait

bientôt ; lorsque j'ai vu les hommes si dispersés, plus encore par le mal que par le temps et par l'espace ; lorsque j'ai vu l'amour finir, et la lumière flotter si faible et incertaine sur les esprits ; lorsqu'enfin j'ai senti mon âme vivre d'une vie partielle, si étroite et si successive, et courant si vite à son terme ; alors, au milieu de cette incorrigible mobilité, de cette épouvantable dispersion, j'ai été saisi de terreur. Pendant longtemps, je ne comprenais la vie à venir que comme un vide, et l'immortalité comme une ombre de la vie présente. Le pâle séjour des ombres, l'intolérable inanité d'un ciel et d'une éternité sans corps, ni monde visible, ne me semblait qu'un calque froid, qu'un souvenir abstrait de la vie passagère, mais sensible et palpable du monde présent. Mais quand est-ce que mon cœur, ma foi, mon imagination et ma raison ont retrouvé quelque repos, quelque espérance ? Ce fut le jour où il me fut donné de méditer le spectacle du ciel visible, et d'étudier la vie mobile des flottes et des pléiades célestes, à la lumière de vos doctrines, divin Pilote, à la lumière de ces paroles de la vie éternelle que vous nous avez apportées. Ce fut le jour où mes yeux s'ouvrirent sur le sens de la sainte Écriture, de l'étonnante épître de saint Paul au peuple de Dieu dispersé, sens qui

peut se renfermer tout entier dans ce seul mot du texte divin : « La fin de la mobilité (*mobilium translationem*). » Ce sens n'est que le commentaire de ces simples paroles sorties de votre bouche : « Je « vais vous préparer le lieu ! »

Eh quoi ! divin Pilote, qui êtes venu et qui vous êtes rendu visible pour nous montrer la route dans cette immensité où je ne puis ni voir ni concevoir aucun lieu stable, vous allez préparer le lieu ? Vous le dites, vous le répétez ! « Je vais vous pré- « parer le lieu, et quand je vous aurai préparé « le lieu, je reviendrai, et je vous prendrai avec « moi, afin que là où je serai vous y soyez aussi [1] ! » Oui, il fallait que cette parole fût dite, car il n'y a pas d'autre consolation ! Quand je vois passer tous les hommes comme les flots d'une rivière, et tous les mondes comme des vaisseaux qui courent, quand je me sens passer moi-même, il me faut l'espérance d'un but, d'une terre, d'une demeure stable, d'une patrie, d'une cité de paix. Ceci est nécessaire à l'esprit et au cœur de l'homme. Aussi vous l'avez dit : « Je vais vous préparer le lieu, »

[1] Vado parare vobis locum. Et si abiero et præparavero vobis locum, iterum venio et accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego et vos sitis. (Joan. XIV, 2 et 3.)

le lieu de la vie stable, de l'immortalité, de la joie pleine, de la paix, de l'amour sans bornes.

Mais quand sera-ce, Seigneur? Où cela? Et comment?

Puis, il est une autre question que posent mon intelligence et mon cœur.

Je ne demande pas seulement où est le lieu de la vie stable, je demande encore, ô mon Maître, où est le lieu de la vie rassemblée. Quelle parole que votre parole : « Je vais vous préparer le lieu.... « afin que là où je serai vous y soyez aussi! » Il y a donc un lieu où seront réunis ceux qui aiment. Mais comment faut-il le comprendre? S'agit-il de tout l'univers? Nous sera-t-il donné tout ce que la contemplation de votre ciel visible nous peut faire concevoir d'espérance?

Contemplons donc encore ce ciel.

CHAPITRE III.

LE LIEU DE L'IMMORTALITÉ (SUITE).

—◎—

I.

Nous cherchons le séjour de la vie stable, le séjour de la vie rassemblée; et nous levons les yeux au ciel pour le trouver.

Que voyons-nous?

« Ce qui me touche le plus dans ce spectacle, « a dit un cœur qui cherche, ce n'est pas l'éclat « de ces masses puissantes, ni les prodigieuses dis- « tances qui les séparent l'une de l'autre, ni leur « entassement, ni les durées incomparables de « leurs révolutions, ni même la merveille de ces « pâles nébuleuses, suspendues dans les déserts de « l'abîme, et dont chaque poussière est un monde, « c'est la présence des âmes que réunissent au-

« tour d'eux ces innombrables foyers. Je ne puis
« distinguer les populations, mais je vois les fa-
« naux qui les rallient, et j'admire que les rayons
« que nous percevons ici soient aussi les rayons
« qui éclairent tous ces frères célestes. Nous res-
« pirons tous ensemble dans la même lumière. Les
« scintillements des étoiles me sont comme une
« image des regards qui se croisent de toutes parts
« dans l'espace, et dont les plus clairvoyants descen-
« dent vraisemblablement jusqu'à nous, et nous
« observent. Grâce aux révélations de la nuit, nous
« sommes en mesure de comprendre au juste où
« nous sommes : l'immensité s'anime, et sous la
« figure des astres, nous découvrons l'auguste as-
« semblée des créatures, assises en cercle sous nos
« yeux, sur les gradins infinis de l'amphithéâtre
« de l'univers. Comment n'être pas agité au fond
« de l'âme à l'idée de tant d'être inconnus et ini-
« maginables qui nous environnent, partageant
« avec nous le même temps, le même espace, le
« même éther, et, sous la main du même souve-
« rain, se précipitant à travers les tumultes variés
« de la vie, vers la même fin ? Que d'organisations
« diverses ! que de destinées ! que d'alternatives
« de biens et de maux ! que d'épreuves ! que de
« passions en mouvement ! que d'élans ! que de

« désespoirs! que d'adorations et de prières! »

Cela est vrai, nous sommes une assemblée. Votre foi me l'enseigne, ô mon Dieu, et mon cœur me le dit. Qu'est-ce que votre création sinon une pluralité d'âmes destinées à l'amour?

Mais voici que cette assemblée d'astres, dans laquelle je crois voir un merveilleux amphithéâtre où tout un peuple est réuni, et où fourmillent, comme dans les assemblées humaines, des yeux qui me regardent, cette assemblée prend sous l'œil de la science un sens bien différent de la première apparence poétique. Non, ce ne sont pas des yeux qui me regardent. Je ne vois rien des autres vivants, et ils ne me voient pas. Je ne vois que leurs feux dans un immense lointain. Non-seulement je ne pourrai jamais m'approcher de ces feux, pour voir les frères célestes qui les entourent; non-seulement je ne verrai jamais leur beauté, leurs regards, l'expression de leur vie, mais je n'apercevrai pas même peut-être la trace des planètes qu'ils habitent. Bien plus, même autour de notre commun soleil, où quelques mondes voguent avec nous, nous calculons sans doute le poids, la forme, la distance de ces mondes, et nous sentons leurs mouvements, mais pourrons-nous jamais leur transmettre ou en recevoir un signal, pour constater

sur ces demeures la présence des âmes? Ce n'est donc plus une assemblée, c'est un morcellement; et les mondes, comme les âmes, sont séparés. Ce n'est pas le séjour de la vie rassemblée, que nous apercevons, c'est le séjour de la vie dispersée. Il y a plus : non-seulement les divers groupes d'êtres vivants sont dispersés dans l'univers, mais, dans l'intérieur d'un même monde, et dans le petit navire où nous sommes, le temps, à défaut de l'espace, nous divise; et puis l'espace, à défaut du temps, nous subdivise encore. Des milliers de générations ont couvert notre globe avant ma venue, et il n'en reste plus que la poussière, et de ces milliers de milliers je n'ai pas pu en voir un seul! Et combien de millions de mes frères vont naître après ma mort, et je n'en pourrai voir un seul! Ce sont mes frères, nés du même sang que moi, mais la famille est dispersée. Nous habitons la même demeure et le même lieu, mais le temps nous sépare. Et d'ailleurs, parmi ceux qui vivent aujourd'hui sur la terre, combien d'hommes aurons-nous connus, aurons-nous une seule fois regardés? Ici, l'espace, à défaut du temps, nous sépare. Bien plus, dans ce petit nombre lui-même que nous voyons, que nous aimons, la plupart vont nous être enlevés par la mort, ou nous allons leur être enlevés!

Nous ne nous verrons plus. C'est le temps qui revient à la charge, pour nous subdiviser.

Seigneur, quelle étrange assemblée, et quelle étrange famille! Les âmes ne se voient un instant que pour passer et se quitter. Elles se saluent, s'embrassent, et se séparent. Oh! que nous sommes loin du séjour de la vie stable, de la vie rassemblée! O Dieu! est-ce donc là l'état définitif de votre création? O Seigneur, notre cœur réclame! notre cœur crie vers vous! Vous nous amorcez par l'amour; vous nous montrez, dans les âmes que vous rapprochez de la nôtre, vous nous montrez de la beauté, de la bonté, et vous nous inspirez l'amour, et dans l'amour vous déposez une grande amorce, une force irrésistible, le besoin de l'éternité. Pour toujours! pour toujours! c'est le premier cri de toute âme, sous votre inspiration, ô Dieu, à la naissance de son premier amour. Mais après cela, vous nous frustrez, et toujours, et presque aussitôt, du bien pour qui vous nous donniez un amour éternel! Qu'est-ce, ô mon Dieu, que tout cela?

II.

Mais cela même n'est pas ma plus grande plainte contre le temps. J'en ai une autre, plus douloureuse encore. Non-seulement, ô Dieu, vous m'enlevez, par la mort, ceux que j'aime, mais, ce qui est bien plus affreux, vous m'enlevez, par le temps, avant ma mort, mon amour même pour ceux que je croyais aimer éternellement. De sorte que l'amour passe! de sorte que le plus grand bien des âmes, l'acte principal de la vie, l'amour, qui se présente toujours comme éternel, l'amour aussi est soumis au temps. Sans doute, ô Dieu, je comprends cette sanglante et déchirante leçon. Vous m'apprenez que je n'ai pas assez d'amour, et que je ne suis pas assez digne d'amour, et qu'il en est de même de ceux que j'ai aimés. Ils n'étaient aimants qu'en partie; ils n'étaient qu'en partie aimables. Je le comprends; mais je ne puis m'y résigner, et je ne sais pas accepter cette tyrannie du temps qui nous emporte, nous refroidit, nous détruit, nous attriste, nous décolore. O décadence! ô indomptable mobilité!

Mais si telle est, sous la marche du temps, la

mobilité de l'amour, celle de l'intelligence est-elle moindre ?

L'esprit de l'homme n'a-t-il pas, comme la terre, ses saisons, son printemps, son été, son automne, son hiver ? O esprit, vous qui entrez dans votre automne ou votre hiver, rappelez-vous les saisons écoulées ; rappelez-vous l'inépuisable séve qui vous couvrait de fleurs dans votre beau printemps ; rappelez-vous les luxuriantes promesses de ces premiers soleils ; rappelez-vous l'étrange rapidité de la chute des fleurs ; rappelez-vous les fleurs tombées sans fruits, les myriades de germes détruits et abattus ! Comme l'été s'avance fièrement en foulant aux pieds toutes les fleurs ! Ne vous souvient-il pas aussi du jour où vous avez laissé votre poétique plénitude sous prétexte de chercher la science ? Vous avez changé de langage, et vous vous êtes épris de l'abstraction ; vous avez critiqué la beauté pour l'immoler à la raison : vous avez cru peut-être que la beauté n'était pas raisonnable, et vous avez pensé que la logique était de fer. Et par ce fer vous avez tout détruit, et la séve luxuriante, et la séve nécessaire, et les fleurs et les germes. Mais peut-être avez-vous seulement émondé le verger, et la saison de l'âme a pu suivre son cours. Des fruits de science et de vérité sont venus, mais d'abord

imparfaits et partiels, multiples et passagers, plus séduisants que nourrissants. Les fruits définitifs sont les derniers, ceux qui ont la simplicité et la solidité du pain, ou la vigueur durable et grandissante du vin. Mais peu d'esprits produisent ces fruits suprêmes, reversibles sur toute la terre et sur toutes les saisons. La plupart n'ont qu'une vieillesse nue, et un automne sans fruit, un hiver triste et dénué.

Quoi qu'il en soit, pour tous, riches ou stériles, il y a des saisons. Nos facultés se succèdent en se développant : la fin de l'automne de l'esprit n'a plus ni richesse de couleurs, si ce n'est celle des feuilles qui pâlissent ; ni torrents de lumière, ni puissance de mouvements, ni la flexibilité longue des déductions, ni l'énergique élan qui monte et qui découvre, ni la sensibilité délicate, capable de nouveauté, ni la mémoire encore avide d'acquisitions, ni l'implicite réserve des développements possibles à partir du fond. Il n'y a plus qu'une force, celle qui recueille, qui simplifie et qui solidifie, et qui ramasse enfin, pour vivre, ce qui, dans tout le travail du passé, a été vraiment substantiel. Heureux l'esprit qui trouve alors en lui quelque substance capable de solidité, de durée et de simplicité !

Ainsi nos forces et nos facultés se déroulent, se succèdent, mais ne coexistent jamais. Et toute la vie de mon esprit est une analyse discursive, plus qu'une vivante totalité.

En un mot, l'état de mon âme et de sa vie semble calqué sur l'état du ciel, et sur la vie du système planétaire auquel mon âme, avec mon corps, est attachée.

La terre a des saisons et mon âme a les siennes. Notre vie intérieure, la vie des sentiments et des idées est partielle, morcelée, divisée, dispersée, successive, comme les astres du ciel et leurs mouvements.

Ainsi partout la division, le morcellement, la dispersion. Tout passe, tout coule comme les flots d'une rivière. Rien n'est ensemble, ni les groupes de soleils, ni les soleils dans un même groupe, ni les mondes que dirige un soleil, ni les habitants de chaque monde, ni les groupes d'âmes, ni les âmes rapprochées par l'amour, ni une seule âme. Tout est séparé, ô mon Dieu, tout est séparé de soi-même et de vous. Oh non ! mon Dieu, ce n'est pas là l'état dernier de votre création.

Mais comment lire, dans le spectacle de ces grands traits de la création, ce que nous poursuivons par cette étude, la connaissance de l'âme, de son de-

voir et de sa destinée, et surtout l'espérance d'un séjour de la vie stable et rassemblée ! Certes, tout ce qui vient d'être lu au ciel visible, ou au ciel de l'âme, jette d'assez pénétrantes clartés sur l'état présent de nos âmes, sur leur souffrance et leur regret et leur attente ! Mais où trouverons-nous quelque trace de leur progrès possible, et de leur destinée dernière, et du séjour que nous cherchons ?

Voici peut-être un commencement de réponse.

III.

Et d'abord, le premier et fondamental devoir de la vie, le sacrifice, est écrit partout. Nous l'avons déjà dit : les grands faits de la vie sidérale qui nous sont imposés nous font sentir et nous font presque pratiquer le sacrifice. Voir la nuit, voir la vie décroissante, voir la mort partout, et dans le ciel et sur la terre, n'est-ce pas une première habitude de sacrifice à laquelle aucune âme n'échappe ? Et ne voyons-nous pas aussi la vie renaître de la mort, comme la lumière naît de la nuit, et n'est-ce point une première leçon sur le sens et la valeur du sacrifice ? Seulement, en ne regardant que cette terre, la leçon reste bien incomplète ; car enfin le sacri-

fice achevé ne rend ici que ce qu'il prend. Le jour décline et se sacrifie à la nuit, et la nuit à son tour s'efface et rend le jour, mais ne rend que ce qu'elle a pris. L'année s'écoule et sacrifie le printemps et l'été : la vie de la lumière, après avoir monté, s'abaisse, s'incline, se sacrifie devant l'hiver. L'hiver sans doute passe à son tour et nous rend la lumière, mais il ne rend encore que ce qu'il prend. Qu'a-t-on gagné ? Qu'y a-t-il de nouveau dans le printemps de chaque année, dans la matinée de chaque jour ? Nos années et nos jours sont uniformes et monotones : tout revient au point de départ ; rien de nouveau sous le soleil ! Où est ici le symbole du progrès ? Où est vraiment le sens et le mérite du sacrifice ? Où est la trace du but, la destinée future, le terme de l'espérance, le port où le vaisseau doit aborder ? Que faut-il faire, et où va-t-on ?

Eh bien, il est bon d'apprendre d'abord que ce ne sont pas les astres qui, par leur mouvement, font le progrès. Dieu seul par sa providence, par ses dons successifs, est l'auteur du progrès. C'est lui qui rend les jours nouveaux et les années nouvelles meilleurs que les années anciennes et que les anciens jours. C'est lui qui a créé successivement des êtres de plus en plus nobles ; qui les a

couronnés par l'homme ; puis qui s'est reposé dans son œuvre, en introduisant dans le monde l'homme-Dieu, et la substance de l'immortalité, et le sacrifice de l'homme-Dieu, suivi du libre sacrifice des âmes, unique voie de passage de la vie dispersée à la vie pleine et immortelle.

Mais nous cherchons ici le lieu de l'immortalité. Nous cherchons à lire, dans le ciel visible, s'il n'y a pas quelque secret mouvement de toute la flotte céleste qui paraisse marcher vers ce port ; nous cherchons s'il n'y a pas quelques grandes phases de la vie sidérale qui montrent le sens de la marche, et puis comment notre âme peut imiter ce secret mouvement qui mène à la consommation et au lieu de repos.

Mais ce n'est pas à notre terre toute seule qu'il faut comparer l'âme pour trouver une plus claire réponse à ces questions. Notre âme est plus grande que la terre; elle est l'image de Dieu ; elle est un abrégé de l'univers entier : elle est comme le miroir de Dieu et de son œuvre. C'est à tout l'univers qu'il la faut comparer, ou du moins à un système complet, à un soleil avec tout ce qu'il vivifie, et non pas à un membre unique du système. Essayons cette comparaison.

IV.

Sainte Thérèse, l'une des intelligences les plus profondes et les plus clairvoyantes qui aient jamais parlé de la vie intérieure, et qui seule a mieux connu l'âme que tous les philosophes, nous apprend qu'il faut considérer l'âme « non pas comme « resserrée dans d'étroites bornes, mais comme un « monde intérieur dans lequel le Créateur du ciel « et de la terre daigne habiter [1]. Car le ciel n'est « pas son seul séjour ; il en a un aussi dans l'âme, « que l'on peut nommer un autre ciel [2]. L'âme est « comme un palais bâti d'un seul diamant... mais « qui renferme plusieurs demeures, plusieurs en- « ceintes ; mais au centre est la grande demeure, « le lieu secret où Dieu vivifie l'âme [3]. Mais combien d'âmes ne sont point en ce centre, et même sont au dehors de leur propre palais, et « comme « des sentinelles, font la ronde à l'entour, sans se « mettre en peine de ce qui se passe au dedans, « sans connaître ce qui s'y trouve ni quelles en « sont les diverses demeures [4]. »

Le centre de ce palais, c'est Dieu même qui l'oc-

[1] Château de l'âme, septième demeure. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, première demeure. — [4] *Ibid.*

cupe. « Dieu est le divin soleil qui est et qui de-
« meure toujours dans le centre de l'âme, et rien
« n'est capable de ternir l'éclat de sa beauté et d'en
« obscurcir la lumière. Et si l'âme devient téné-
« breuse par le péché, c'est parce que son péché fait
« obstacle au soleil, de même qu'un voile dont on
« couvrirait un cristal, opposé au soleil, l'empê-
« cherait d'être éclairé [1]. »

« Quant aux diverses demeures, dit la sainte, il
« ne faut pas les regarder comme étant engagées
« l'une dans l'autre et en ligne, mais regarder d'a-
« bord le centre, qui est la pièce qu'habite le roi ;
« représentez-vous qu'elle est enveloppée de tous
« côtés par les autres demeures, comme le fruit
« savoureux du palmier est enveloppé de ses di-
« verses écorces. Mais, comme les choses de l'âme
« sont bien au-dessus de tout ce que voient les
« sens, nous ne saurions nous représenter ces
« demeures dans une trop grande étendue : sur-
« tout il faut bien voir qu'il n'y a pas une seule
« des demeures qui ne soit éclairée par le soleil
« central [2]. »

Ne semble-t-il pas que la sainte compare notre
âme à un soleil entouré des diverses demeures

[1] *Ibid.* Chap. XI. — [2] *Ibid.*

qu'il emporte? Le ciel entier serait ainsi l'image du monde des âmes, et chaque soleil, entouré de ses terres, serait l'image d'une âme. L'âme, portant Dieu au sanctuaire, et composée de diverses demeures qui sont auteur du sanctuaire à diverses distances, serait comparable à notre système planétaire, terres et soleil, terres qui tournent autour du soleil, et soleil qui les éclaire toutes.

Et pourquoi la philosophie s'étonnerait-elle de ces comparaisons? Si tout être a en Dieu son idée, son type éternel, idéal, cette idée qui est Dieu n'est-elle pas le principe, le centre de mon âme? C'est elle qui me crée, qui me porte et me vivifie; sans elle, je ne suis pas, je ne vis pas. Elle est mon centre, mon idéal, mon lieu de repos. J'en dois être l'image finie, mais entière, achevée, rassemblée, concentrique. Or, je n'en suis aujourd'hui qu'une image brisée, inachevée, dispersée, excentrique. Je voyage loin de Dieu, dit saint Paul. Je voyage très-loin de mon centre, je tourne autour. Je cherche, par ma course inquiète, par mon continuel circuit, je cherche mon idéal, mon unité, et ma totalité. Rien n'est plus manifeste. Et ce qui n'est pas moins certain, c'est que ma vie peut occuper diverses demeures relativement au centre qui m'éclaire, et qui est mon principe et mon tout. Je

m'approche, ou bien je m'éloigne ; ma course se ralentit ou s'accélère ; mon excentricité augmente ou diminue. Les états de mon âme, selon sa chute ou son progrès, sont comparables aux différents états de la vie sur les demeures diverses qui entourent les soleils.

La chute de l'âme consiste à occuper des demeures plus éloignées du centre, et le progrès consiste à rentrer vers le centre, vers les demeures plus rapprochées. La perfection consisterait sans doute à ne plus circuler, à ne plus être séparé du centre, à vivre d'une vie concentrique avec le principe de la vie, à être uni à notre source, à notre étoile, et à notre idéal. Et c'est précisément ce que dit notre sainte qui nous dirige dans cette visite du ciel de l'âme. Tout son Itinéraire spirituel nous montre l'âme, d'abord tout au dehors d'elle-même ; et puis entrant dans la première demeure, qui est la plus éloigné du centre ; puis rentrant, de demeure en demeure, jusqu'en son sanctuaire central, lieu du repos et de la vie pleine, où l'âme est avec Dieu [1].

[1] *Voyez* tout le livre du château de l'âme de sainte Thérèse.

V.

Mais à quels grands mouvements, à quelles grandes phases de la vie des astres peut correspondre cette marche de l'âme ?

Elle ne peut correspondre qu'à la genèse des astres, à leur naissance et à leur développement, et puis à leur recueillement, à leur consommation [1].

Oserai-je le dire ? Je crois qu'une âme se développe comme une étoile. Mais comment se développe une étoile ?

La science voit dans le ciel un très-grand nombre de corps célestes qui paraissent être des étoiles en voie de développement. A des millions de lieues, on aperçoit des globes immenses, parfaitement sphériques, une ou plusieurs fois aussi grands que notre système planétaire, mais que leur énorme distance nous montre sous la forme d'un flo-

[1] Ici nous entrons dans ce côté de l'astronomie qui n'est point achevé, et où la conjecture règne encore et non la certitude comme dans l'autre partie de la science. Aussi nous ne présentons ce qui suit que comme de poétiques images, qui pourraient être un jour encore, à la rigueur, démenties par la science, mais que la science probablement confirmera.

con de neige sidérale. Ces flocons sont des germes que couve la vie [1]. Mais regardez, choisissez dans le nombre de ces germes stellaires ceux qui ont et la même forme et la même grandeur. Comparez-les, et vous direz : « C'est un même être à différents degrés de formation [2]. »

[1] Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux.
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière
Sont des astres futurs, des germes enflammés,
Que la main toujours pleine a pour les temps semés,
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,
De son ombre de feu couve au berceau des mondes.
(Lamartine. Harm. poét.)

[2] Un jour nous en avons comparé seize, tous parfaitement sphériques, tous de grandeur précisément égale, mais dans chacun desquels, du premier au dernier, la vie semblait s'être avancée d'un pas. Le premier était comme une tache tout uniforme ; le second paraissait prendre un commencement de lueur un peu plus accusée au centre qu'aux extrémités. Le troisième et les autres, concentrant la lueur, en faisaient une lumière centrale toujours plus vive, pendant que le reste de la sphère pâlissait. Le dernier n'était plus qu'une étoile véritable environnée d'une nébulosité imperceptible, comme notre soleil lui-même est enveloppé de sa lumière zodiacale. Ne semble-t-il pas, disions-nous, que l'astronome peut étudier ici le développement de l'étoile, comme le physiologiste étudie le développement de l'œuf, en prenant l'œuf à différents âges : ou comme, dans une forêt, on suit dans la même heure le développement séculaire du chêne, en regardant le gland qui est à terre, puis le chêne

Oui, dit la science, ce sont des masses de matière nébuleuse qui se forment, et se concentrent en étoiles.

Mais s'il en est ainsi, nous sommes donc nés de la même manière, nous et notre soleil, et toutes les planètes qui l'entourent. Tout notre système solaire a donc été d'abord une immense nébuleuse, de laquelle ont été tirés la terre et le soleil. Mais comment concevoir une telle transformation ? Or, c'est précisément ce que la science conçoit, calcule avec rigueur et précision, explique dans le détail, par une des plus belles hypothèses qu'ait jamais conçues le génie [1].

qui nous couvre, et puis les rejetons au pied de l'arbre, puis les jeunes tiges, et puis les chênes de tous les âges ?

[1] Laplace, en adoptant les idées de Herschel sur la condensation progressive des nébuleuses et leur transformation en étoiles, et appliquant ces idées à notre système planétaire, est parvenu à en expliquer la formation de la manière la plus satisfaisante. Aucune des particularités que l'observation a manifestées relativement aux planètes et à leurs satellites, n'échappe à l'ingénieuse explication qu'il a développée à la fin de l'exposition du système du monde.

Une seule donnée probable, je dirai même inévitable, explique, dans le dernier détail, tous les faits qui sont sous nos yeux, la pluralité des planètes, leurs distances approximatives, leur densité toujours croissante de la circonférence au centre, l'existence de leurs satellites, de leurs anneaux ; leurs orbites inclinées sur l'équateur commun, leurs mouvements tous dirigés dans le même sens, et leur vitesse diverse de translation plus rapide pour les corps

Armée des lois physiques et du calcul, la science nous montre le nuage primaire, sous l'influence des forces et du mouvement qui viennent de Dieu, se divisant, et formant ce que l'on peut appeler les eaux d'en haut et les eaux d'en bas, et puis posant au centre de toutes ces eaux un point d'affermissement, et puis accélérant le mouvement à mesure que le centre se forme. Les eaux les plus lointaines, relativement au centre général, sont d'abord la ceinture du tout, puis se séparent du tout, puis se rassemblent les premières en masse, et forment la première planète, l'aîné des globes, qui est, à la fois, le plus éloigné du soleil, le plus lent, le plus sombre. Les autres terres se forment à leur tour, les plus jeunes sont les plus rapprochées, et en même temps les plus agiles, les plus solides, les plus fécondes et les plus lumineuses ; et enfin le soleil, comme l'a dit la Genèse, se forme après la terre et le dernier. La lumière, créée avant tout, ne prend corps qu'après tout le reste.

Et cette marche de la circonférence au centre,

plus centraux, et leur vitesse de rotation, et le mouvement même des satellites, et jusqu'à cette étrange disposition de notre lune qui nous présente constamment la même face et jamais la face opposée. Tout cet ensemble, tous ces détails, sont déduits et sont calculés à partir de l'idée première.

se fait en quelques stations très-distinctes, dont chacune est un monde, ou, si l'on veut, un groupe de mondes.

VI.

On peut, disent les astronomes, distinguer trois zones, trois groupes de mondes, dans notre système planétaire. La plus extérieure des trois zones se compose de planètes qui ont beaucoup de masse, mais peu de vitesse; beaucoup de matière, mais peu de lumière et de chaleur; qui, probablement, n'ont jamais vu le disque du soleil, et ne connaissent que la lumière diffuse, et ne croient pas, peut-être, qu'elle ait une source. Telle de ces premières planètes est tout au moins mille fois plus grosse que notre terre : telle autre a mille fois moins de chaleur. Toutes ont, tout au plus, deux cents fois moins de lumière que nous, et sont, au moins, cent et cent fois plus grosses. Ces grandes masses, entourées d'anneaux et de lunes, et enveloppées d'une très-lourde atmosphère, vivent dans un continuel crépuscule, et reçoivent indirectement, par leurs anneaux et par leurs lunes, presque autant de lumière réfléchie que de lumière directe par le soleil. Elles traversent des jours plus courts, plus sombres et plus fugitifs que les nôtres, avec beau-

coup moins de progrès. Leurs années sont de dix mille jours, ou même de cent mille jours, et il leur faut des quarts de siècle, ou même des siècles comme nos siècles, pour revoir un été, et pour retrouver une moisson.

Pendant que la planète la plus centrale de tout le système planétaire fait, en moins de cent jours, le tour entier de sa source de vie, il faut à la dernière deux siècles, morcelés en deux cent mille jours, sous une chaleur et une lumière mille fois moindres que celle de nos jours tempérés, pour faire le tour du même soleil. Grandeur de masse et grosseur de volume; lenteur de mouvement; imperceptible crépuscule; faible chaleur absorbée par une lourde atmosphère; morcellement des jours; lumière très-réfrangée par l'atmosphère opaque, et réfléchie par les anneaux et par les lunes; jours sans durée, années sans fin; rapide tournoiement sur soi-même, et lente circulation autour du principe de la vie; grande diffusion des divers états de la vie; peu de contraste entre la nuit et le jour, et entre les saisons; peu de contraste entre le globe solide et l'atmosphère; tels sont les caractères de ces demeures très-avancées vers les ténèbres extérieures.

Que dire maintenant de la seconde zone, inter-

médiaire entre les demeures relativement centrales et celles que l'on peut nommer extérieures? Dans cette zone, selon nous, il n'y a rien, rien qu'un espace et un nombre abstrait, répondant à la loi des distances; car la planète à laquelle s'appliquait cette loi, bien probablement est brisée; il n'y a plus que ses débris.

Quant à la zone la plus centrale, les quatre demeures qui la composent sont comprises dans la lumière zodiacale, reste de la substance du soleil. Là, peu de matière, peu de masse, surtout peu de volume. Pendant que les quatre planètes énormes de la zone extérieure ont à peine, prises ensemble, la densité moyenne de l'eau, voici que les quatre petites planètes de la zone intérieure ont presque celle du fer. Peu de matière, mais beaucoup de lumière; mille fois moins de matière, mille fois plus de lumière. Ici plus de satellites, sauf un seul pour la terre; plus d'anneaux, plus d'atmosphères pesantes, peu ou point de lumière indirecte, très-peu de lumière réfrangée; très-grand contraste entre le jour et la nuit, surtout dans les planètes sans lune; grand contraste entre le globe et l'atmosphère, entre les différentes saisons. Je vois ici plus de tranquillité dans les rotations autour du centre propre, plus de vitesse dans la circulation

autour du foyer de la vie. Les moissons se succèdent plus vite, et la nuit revient moins souvent.

Après ce groupe des demeures intérieures, il n'y a plus que la demeure centrale, le soleil. Est-ce une demeure? La vie s'y développe-t-elle? N'est-ce qu'un immense feu, une machine qui entraîne les vaisseaux de la flotte? J'avoue que je ne puis me faire à la pensée de regarder notre soleil comme un simple tison, comme un tison quatorze cent mille fois plus grand que notre terre. J'aime mieux la pensée de Herschel, et de presque tous les savants, qui voient dans le soleil un globe enveloppé d'une auréole, dont la flamme ne commence qu'à mille lieues du noyau, peut-être, et d'ailleurs en est séparé par une enveloppe de nuages au sein d'une atmosphère immense. Là se trouverait une demeure où il n'y aurait plus de nuit, plus de vicissitudes de saisons, mais un continuel midi dans un été continuel.

Mais, puisque nous décrivons ces demeures diverses auxquelles nous voulons comparer les demeures de notre âme dans le progrès de sa vie intérieure, nous ne pouvons omettre un autre ordre de corps célestes, que nous n'appellerons pas des demeures, mais des masses mortes, ou plutôt une écume de matière sans forme stable, sans ordre ni

organisation, imitant encore les planètes en ce qu'elles sont soumises à la loi nécessaire de l'attraction, et que l'on y distingue aussi une atmosphère et un noyau. Mais l'atmosphère et le noyau sont à peine différents l'un de l'autre : le noyau n'a pas plus de solidité qu'une vapeur, et l'atmosphère est une autre vapeur un peu moins dense que le noyau. Ce noyau même est si peu substantiel qu'on voit les étoiles à travers, et si inconsistant que ses formes varient sans cesse. Il n'est pas globe, et quelquefois il se divise en plusieurs centres. Quand il se rapproche du soleil, le soleil par son attraction semble un instant lui donner une forme meilleure ; mais d'ordinaire il le foudroie bientôt, et en lance la fumée à des millions et des millions de lieues. Ces masses mortes se comptent par milliers, mais toutes ensemble ont probablement moins de masse que l'une de nos planètes. Elles obéissent nécessairement à l'attraction, comme toute matière, mais semblent ne lui obéir qu'avec toute la réserve et toute l'opposition qu'on y peut concevoir. Elles ne flottent pas, comme les planètes, toutes dans le même sens, et presque dans le même plan, et selon des ellipses à peu près circulaires. Leurs orbites se coupent en tous sens, sous tous les angles ; les unes tournent comme les planètes d'occident

en orient, et les autres en sens contraire : leurs orbites ont d'ailleurs toute espèce d'excentricités. Il y en a qui tantôt viennent se brûler sur le soleil, et en sont foudroyées, puis s'éloignent à des distances inconcevables où elles languissent pendant des siècles. Tandis que la vitesse des planètes, quoique toujours un peu variable avec leur excentricité, est cependant à peu près uniforme, il y a des comètes qui, près du soleil, ont un mouvement de dix mille lieues par heure, et qui, au loin, ne font plus que sept mètres par minute. Il y en a même dont l'ellipse crève, et devient parabole ou hyperbole, c'est-à-dire que l'astre perdu, chassé loin du soleil par l'excès de son excentricité, s'en sépare pour toujours et descend dans les ténèbres et dans le froid.

Tel est ce monde visible, à qui nous allons essayer de comparer le monde invisible de l'âme.

CHAPITRE IV.

Nous voulons comparer le développement d'une âme à celui d'une étoile, ou, si l'on veut, à l'état de l'étoile développée. L'étoile développée, c'est le soleil entouré des planètes.

Nous venons de décrire l'un des termes de la comparaison. Nous y avons trouvé, outre les astres inconsistants, et outre le soleil central, trois zones qui ont dû se former successivement, en commençant par la plus éloignée du centre.

La première zone renferme des mondes énormes, lents et obscurs. La seconde ne semble renfermer que des débris. La troisième contient notre terre, et les autres planètes relativement agiles et lumineuses. Regardons maintenant l'autre terme de la comparaison, l'âme et ses phases de développement.

I

J'écarterai d'abord ces astres inconsistants, ces flots d'écume du ciel qui ne me représentent que les ténèbres extérieures, et l'incapacité de la vie; où il n'y a ni ordre, ni forme, ni solidité, ni suite, ni organisation. Je le sais, il n'y a que trop d'âmes informes, où rien ne tient, ne dure, ne s'organise, et ne se suit; dans lesquelles manque la force de centralisation qui les ramènerait à elles-mêmes et à Dieu : âmes diffuses, âmes en dissolution, qui n'obéissent à rien qu'à la partie nécessaire et fatale de la loi : âmes entièrement stériles, où il ne peut y avoir de moisson, parce qu'il n'y a par leur faute ni base solide ni stabilité, et parce que leur allure à l'égard du principe de la vie consiste, tantôt à s'y brûler et tantôt à s'en séparer. Elles passent de la flamme qui dévore au froid qui tue, et reviennent ensuite à la flamme, si toutefois elles n'en viennent pas à descendre indéfiniment dans le froid. Certes le déchaînement d'une âme dans toute l'excentricité des passions, et l'emportement qui la lance successivement dans les flammes de la furieuse sensualité, puis dans l'absolue dureté de la haine et dans l'évanouissement de l'orgueil, certes

ce déchaînement dissout les âmes, anéantit en elles tout germe, ôte à la vie toute base, toute force aux facultés. La raison et la liberté se fondent dans la passion. Où est le centre de ces âmes? Où est leur cœur? On ne le sait. Leur forme, leur lieu, leurs relations varient sans cesse : elles sont parfois absolument doubles : elles n'ont plus de centre; elles n'ont que l'excentricité, soit en elles-mêmes, soit à l'égard du principe de la vie ; et l'excès de l'excentricité crève parfois leur orbite, et les détache absolument du centre, ou du moins les lance dans une ligne que gouverne toujours le soleil éternel, mais qui n'y revient plus. L'expérience et l'histoire nous montrent malheureusement qu'il y a de telles âmes.

Mais laissons-les : ce sont les âmes en dehors d'elles-mêmes, en dehors de tout ce palais que décrit sainte Thérèse. Parlons des âmes en voie de formation, et soumises à leur centre; âmes qui prennent, si l'on peut s'exprimer ainsi avec saint Augustin, la forme sphérique, solide, centralisée, que l'attraction divine leur donne, et qui vivent en rapport constant, et relativement uniforme, avec le principe de la vie.

II.

Nous n'entendons pas exposer la science des astres, mais celle de l'âme. Ce qui concerne le ciel physique peut n'être ici qu'image et poésie, mais ce qui regarde l'âme elle-même, nous le donnons comme vérité. C'est le résumé de la science des chrétiens, qui sont les vrais observateurs de l'âme. Ici les Pères, les docteurs, les mystiques et les scolastiques, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Augustin, Richard de Saint-Victor, Thomassin, Suarez, et tous ceux qui ont commenté cette parole de la sainte Écriture : « Le juste dispose dans son « cœur des degrés d'ascension vers Dieu, » tous sont d'accord.

Tous voient trois phases, trois jours de marche. Chercher la vérité, disent-ils, c'est chercher Dieu, d'abord dans la nature visible, puis dans l'âme, puis en Dieu même. La raison le cherche dans le monde des corps ; puis elle cherche Dieu en elle-même, en sa propre lumière, reflet de Dieu ; et puis elle cherche Dieu en Dieu. Et il est fort à remarquer, selon tous ces auteurs, que le troisième degré n'a plus seulement pour principe la raison : la raison ne s'appuie plus seulement sur sa lumière

naturelle, reflet de Dieu, mais surtout, et c'est ce qui caractérise ce degré, sur la lumière surnaturelle qui vient de Dieu directement et immédiatement. Selon Richard de Saint-Victor, chacun des trois degrés est double. Le premier des deux degrés de la première phase, c'est l'imagination seule; le second, c'est l'imagination aidée de la raison, et remarquant l'ordre et la beauté des lois du monde des corps. La seconde phase, c'est d'abord la raison passant des choses visibles aux invisibles, puis ne s'appuyant plus que sur elle-même (*in ratione secundum rationem*). La troisième phase comprend ces deux degrés : la raison s'attachant aux vérités claires de la révélation, et puis s'attachant aux mystères de la révélation [1]. Saint Thomas admet tout cet ordre et le commente ainsi : 1° D'abord

[1] Quarum prima est secundum solam imaginationem, dum attendimus res corporales. Secunda autem est in imaginatione secundum rationem, prout scilicet sensibilium ordinem et dispositionem consideramus. Tertia est in ratione secundum imaginationem, quando scilicet per inspectionem rerum visibilium ad invisibilia sublevamur. Quarta autem est in ratione secundum rationem, quando scilicet animus intendit invisibilibus quæ imaginatio non novit. Quinta autem est supra rationem, quando ex divina revelatione cognoscimus ea quæ humana ratione comprehendi non possunt. Sexta autem est supra rationem et præter rationem, quando scilicet ex divina illuminatione cognoscimus ea quæ humanæ rationi repugnare videntur. (Richard de Saint-Victor, lib. I, de contemplat. Cap. VI.)

perception du sensible ; 2° commencement du passage du sensible à l'intelligible ; 3° comparaison du sensible et de l'intelligible ; 4° puis considération du pur intelligible ; 5° et puis contemplation de l'intelligible que la raison ne peut trouver, mais peut comprendre ; 6° enfin contemplation de l'intelligible, qu'elle ne peut ni trouver ni comprendre, ce qui est la contemplation de la vérité divine (*quæ pertinent ad contemplationem divinæ veritatis* [1]).

« Il y a, dit saint Bonaventure, trois jours de « marche dans la solitude [2]. Par ces trois jours, « nous devons passer, comme Jésus, du monde à « notre Père [3]. Ces trois jours correspondent à la

[1] Per illa sex designantur gradus quibus per creaturas in Dei contemplationem ascenditur. Nam in primo gradu ponitur perceptio ipsorum sensibilium. In secundo vero gradu ponitur progressus a sensibilibus ad intelligibilia. In tertio vero gradu ponitur dijudicatio sensibilium secundum intelligibilia. In quarto vero gradu ponitur absoluta consideratio intelligibilium, in quæ per sensibilia pervenitur. In quinto vero gradu ponitur contemplatio intelligibilium quæ per sensibilia non inveniri possunt, sed per rationem capi possunt. In sexto gradu ponitur consideratio intelligibilium quæ ratio nec invenire nec capere potest, quæ scilicet pertinent ad sublimem contemplationem divinæ veritatis, in qua finaliter contemplatio perficitur. (2ª 2ᵃᵉ q. 180, a. IV.)

[2] Hæc est via trium dierum in solitudine. (De gradibus ascensionis in Deum. Cap. I.)

[3] Cum Christo transeuntes ex hoc mundo ad Patrem. (*Ibid.*)

« triple nature des choses, la matière, l'esprit, « Dieu. Ils correspondent aussi à la triple subs- « tance qui est en Jésus-Christ, la corporelle, la « spirituelle, et la substance divine [1]. Ils correspon- « dent encore aux trois époques, aux trois degrés « de la loi de Dieu, loi de nature, loi écrite, loi « de grâce [2]. Ces trois jours répondent encore à « nos trois puissances, dont la première peut se « dire animale, la seconde intellectuelle, et la troi- « sième divine [3]. Dans le premier degré notre âme « voit les corps qui sont hors d'elle-même (*corpo-* « *ralia exteriora*) : dans le second elle est en elle- « même et se voit (*intra se et in se*) : dans la « troisième elle regarde au-dessus d'elle-même « (*supra se*), et voit Dieu. Dans le premier elle « voit Dieu dans ses vestiges, dans le second Dieu

[1] Hæc respicit triplicem rerum existentiam, scilicet in materia, in intelligentia et in arte divina... Hæc etiam respicit triplicem substantiam in Christo, qui est scala nostra, scilicet corporalem, spiritualem et divinam. (De gradibus ascensionis in Deum. Cap. I.)

[2] Trium legum tempora, scilicet naturæ, scripturæ, et gratiæ. (*Ibid.* Cap. I.)

[3] Tres potentias, animalem, intellectualem, divinam : 1° potentia animalis duplex, vel in objecta *sensuum particularium;* sive in phantasmata sensibilium, et sic est potentia imaginativa ; 2° intellectualis potentia duplex : scilicet *ratio* et *intellectus ;* 3° potentia divina duplex : una qua se convertit ad *tuenda divina spectacula* ; alia qua se convertit ad *gustanda divina solatia.* (*Ibid.*)

« dans son image, dans le troisième Dieu en lui-« même. Le premier est le parvis du temple, le se-« cond est le lieu saint, le troisième est le saint « des saints [1]. »

Mais, dit encore saint Bonaventure, chacun de ces trois degrés se subdivise en deux, selon le sens dans lequel l'âme regarde. Ce qu'il explique au long ; d'où il conclut, comme sainte Thérèse, qu'il y a dans notre âme six demeures qui mènent à la septième, lieu du repos. Et de même, ajoute-t-il, que Dieu fit le monde en six jours, et se reposa le septième, de même ce monde abrégé qui est l'homme doit arriver par six degrés d'illuminations successives au repos de la contemplation [2], comme il est dit dans l'Évangile que Jésus-Christ, après six jours, conduisit ses disciples sur la montagne

[1] Quoniam autem contingit contemplari Deum non solum extra nos et intra nos, verum etiam supra nos : extra nos per vestigium, intra nos per imaginem, et supra nos per lumen quod est signatum super mentem nostram, quod est lumen veritatis æternæ, cum ipsa mens nostra immediate ab ipsa veritate formetur ; qui exercitati sunt in primo modo intraverunt jam in atrium ; qui vero in secundo, intraverunt in sancta ; qui autem in tertio, intrant, cum Summo Pontifice, in sancta sanctorum. (*Ibid.* Cap. v.)

[2] Ut sicut Deus sex diebus perficit universum mundum et in septimo requievit, sic minor mundus sex gradibus illuminationum sibi succedentium ad quietem contemplationis ordinatissime perducatur. (*Ibid.*)

et fut transfiguré devant eux. Lorsque l'âme a vu Dieu hors d'elle-même dans la nature sensible, vestige de Dieu, puis en elle-même dans l'image de Dieu, puis au-dessus d'elle-même dans la lumière de Dieu, il lui reste à passer et à s'élancer en Dieu tout entière par Jésus-Christ, qui est notre passage, et il faut que le centre de l'âme et de l'amour soit tout entier transporté et transformé en Dieu. C'est là mourir. Et celui qui aime cette mort verra Dieu. Mourons donc et passons avec Jésus-Christ crucifié, du monde à notre Père [1].

Tous les maîtres de la vie intérieure comprennent comme saint Bonaventure [2], et sainte Thérèse, ce progrès et cette marche de l'âme. Tous

[1] Restat ut hæc speculando transcendat et transeat, non solum mundum istum sensibilem, verum etiam semetipsum, in quo transitu Christus est via et ostium .. Pascha, hoc est transitum, cum eo facit... In hoc transitu, si sit perfectus, oportet quod... apex affectus totus transferatur et transformetur in Deum... Quam mortem qui diligit, videre potest Deum... moriamur ergo et transeamus cum Christo crucifixo ex hoc mundo ad Patrem. (De gradibus ascensionis in Deum. Cap. VII.)

[2] Juxta igitur sex gradus ascensionis in Deum, sex sunt gradus potentiarum animæ, per quos ascendimus ab imis ad summa, ab exterioribus ad intima, a temporalibus ad æterna, scilicet sensus, imaginatio, ratio, intelligentia, apex mentis seu synderesis scintilla. Hos gradus habemus in nobis plantatos per naturam, deformatos per culpam, reformatos per gratiam, perficiendos per sapientiam. (*Ibid.* Cap. I.)

voient trois jours de marche, pour arriver au centre, où l'âme trouve le repos.

Or, j'aperçois dans ces trois jours de marche, dans ces trois degrés de la vie, et dans ce centre vers lequel tout converge, la véritable science de l'âme, de sa vie et de son avenir, science dont les modernes, et surtout les contemporains, s'occupent bien peu.

III.

Mais, au moment où j'écris cette plainte contre la psychologie des modernes, qui ont rompu avec la grande tradition catholique, comme avec Platon tout entier et avec Aristote lui-même, voici que la Providence suscite, ou, pour mieux dire, exhume un grand observateur de l'âme, pour confondre, par la plus éclatante leçon, la philosophie séparée qui regarde l'âme isolée, et qui refuse de voir ses trois vies, ses trois jours de marche, ses trois degrés d'élévation.

Ce penseur, que tous les penseurs séparés appelaient « *notre maître,* » semble sortir aujourd'hui de la tombe pour leur dire : « Il n'y a pas « seulement deux principes opposés dans l'homme. « Il y en a trois. Car il y a trois vies et trois or-

« dres de facultés [1]. Il y a trois espèces de disposi-
« tions d'âme bien différentes : la première, celle
« de presque tous les hommes, consiste à vivre
« exclusivement dans le monde des phénomènes
« qu'on prend pour des réalités.... La deuxième
« est celle des esprits les plus réfléchis qui cher-
« chent longtemps la vérité en eux-mêmes ou dans
« la nature.... La troisième enfin est celle des
« âmes éclairées des lumières de la religion, les
« seules vraies et immuables. Ceux-là seuls ont
« trouvé un moyen d'appui fixe [2]. »

Ces trois vies sont appelées par le grand psychologue *les degrés d'intériorité* de notre âme. Selon lui, la première est *la vie animale*. La seconde est proprement la vie de l'homme. Ce sont là « les deux
« vies, animale et pensante [3]. Mais au-dessus de
« cette deuxième vie, il en est une troisième qui,
« pas plus que la vie organique, n'a en elle son
« principe, ses aliments, ses mobiles d'activité,
« mais qui les emprunte d'une source plus haute.
« La deuxième vie de l'homme ne semble lui être
« donnée que pour s'élever à cette troisième.... Le
« Christianisme seul explique ce mystère : seul, il

[1] Maine de Biran, sa vie ses écrits, p. 399. — [2] *Ibid.*, p. 328. — [3] *Ibid.*, p. 364.

« révèle à l'homme une troisième vie, supérieure « à celle de la sensibilité, et à celle de la raison ou « de la volonté humaine. Aucun autre système de « philosophie ne s'est élevé jusque-là [1]. »

« L'illusion de la philosophie est de regarder le « principe de la vie spirituelle comme exclusive- « ment propre au *moi,* et de le considérer comme « indépendant de cette autre influence supérieure « d'où lui vient toute cette lumière qu'il ne fait « pas [2]. Cette vie est supérieure, non-seulement à « l'instinct de l'animalité, mais encore à l'instinct de « l'humanité [3].... L'Esprit de Dieu connaît seul ce « qui est de Dieu : méritons d'en être éclairés [4].. . « J'ai été autrefois embarrassé pour concevoir com- « ment l'Esprit de vérité pouvait être en nous, « sans être nous.... J'entends maintenant la com- « munication intérieure d'un esprit supérieur à « nous, qui nous parle, que nous entendons au « dedans, qui vivifie et féconde notre esprit sans se « confondre avec lui.... Cette communication de « *l'Esprit* avec notre esprit propre, quand nous sa- « vons l'appeler ou lui préparer une demeure au « dedans, est un véritable fait psychologique, et « non pas de foi seulement [5]. »

[1] *Ibid.*, p. 361 et 362. — [2] *Ibid.*, p. 405. — [3] *Ibid.*, p. 416. — [4] *Ibid.* p. 412. — [5] *Ibid.*, p. 410.

Mais écoutons encore ce penseur admirable qui, par un demi-siècle de méditations originales et opiniâtres, et par la plus éclatante sincérité, a retrouvé les grands principes de la science de l'âme, foulés aux pieds par ses contemporains. Voici que, comme nous, il semble comparer, en quelque chose, les trois phases de la vie de l'âme, à certains traits de la vie des astres : « Notre âme, dit-il, « semble obéir à diverses attractions, comme la « matière.... » Tantôt « les affections de l'*orga-* « *nisme* attirent à elles presque toutes les forces « de l'âme, et la fixent ou l'absorbent dans le « corps.... »

Tantôt, « la force active peut concentrer l'âme « en elle-même, en la faisant tourner, pour ainsi « dire, sur elle-même et autour de ses propres « idées : c'est *la vie philosophique*, qui consiste « dans la méditation intérieure, dans l'exercice de « l'activité employée à atteindre un but intellec- « tuel [1].... » Or le plus souvent, « les âmes même « les plus parfaites, les plus réfléchies, ne font que « tournoyer autour d'elles-mêmes sans avancer « vers Dieu [2]. » Mais « pourtant la force active « peut aussi porter l'âme hors d'elle-même, vers un

[1] Maine de Biran, sa vie et ses écrits, p. 381. — [2] *Ibid.*, p. 339.

« idéal, un infini qui est donné ou qu'elle se donne « pour but de ses efforts. En entrant ainsi dans « une sphère supérieure, toute lumineuse, l'âme « peut encore obéir à une attraction tout à fait op- « posée à celle du corps. C'est la vie *mystique* de « l'enthousiasme, et le plus haut degré où puisse « atteindre l'âme humaine, en s'identifiant autant « qu'il est en elle avec son objet suprême, et re- « venant ainsi à la source d'où elle est émanée [1]. »

Mais comment concevoir « cette troisième vie, « plus haute que nous et que tout ce qui peut être « atteint par l'entendement ou l'esprit qui est « nôtre [2]?... » Comment concevoir « cette influence « surnaturelle de la grâce ou de l'Esprit de Dieu « sur nos âmes?... » et ces « deux états opposés de « l'homme, où c'est comme un autre être, une « force autre que sa force personnelle.... qui agit « en lui sans être lui [3]?... » Comment concevoir, « ce qui paraît inconcevable, d'après l'expérience, « que la vie intellectuelle reste inaltérable, indépen- « damment de toutes les conditions naturelles?... » A ces questions, le philosophe répond ceci : « VOILA « LE MIRACLE DE L'HOMME-DIEU [4]. »

[1] *Ibid.*, p. 381. — [2] *Ibid.*, p. 402. — [3] *Ibid.*, p. 403. — [4] *Ibid.*, p. 384.

Méditons avec attention, respect, sincérité, cette marche d'un puissant esprit, qui a dû soulever le poids de tout son siècle, pour retrouver, par les plus prodigieux efforts et par la grâce de Dieu, les grands traits de la vie de l'âme tels que les a décrits la philosophie des chrétiens sous la lumière de l'Évangile.

IV.

L'âme donc, selon la vraie philosophie, la chrétienne, la seule entière, l'âme développe sa vie par ces trois grandes phases successives. Ce n'est d'abord que la vie implicite des sens, vie impersonnelle, où la raison et la liberté sont en germe, et fermentent sous l'attrait du désirable et de l'intelligible : vie d'innocente enfance, où Dieu nous parle surtout par les symboles de la nature visible, et par les sacrements du premier monde.

Puis le temps vient où, sous l'attrait de Dieu, la raison et la liberté se dégagent, se distinguent de la masse; l'homme prend possession de lui-même, et la personne humaine se déploie. Ici, Dieu parle surtout à l'homme par l'homme, à la raison par la raison, par la loi écrite ou parlée.

Mais le premier usage de la raison et de la li-

berté, c'est d'ordinaire l'abus de la lumière aussi bien que l'abus du feu. La crise d'indépendance mène d'ordinaire à l'esclavage; la possession de l'homme par l'homme mène à la ruine de l'homme. Mais l'homme, libre d'ailleurs, toujours sollicité de Dieu par l'attrait du désirable et de l'intelligible, sent alors sa faiblesse, sa misère et son éloignement de la source des forces. Il cherche pour sa raison et pour sa liberté, un immuable point d'appui. Cette recherche de l'immuable est, dans tous les ordres de chose, la loi de la raison et de la liberté. Et l'immuable ne se trouve pas dans la mobilité du monde des corps, et la force réellement substantielle ne se trouve pas dans les immuables fantômes de la raison, ombres ou reflets de Dieu. L'immuable et le substantiel absolus ne sont qu'en Dieu lui-même, et l'âme, sous l'attrait de Dieu, veut passer d'elle à Dieu. C'est la seconde crise. La première crise, c'est, en un certain sens, le passage de la nature à l'homme; la seconde est le passage de l'homme à Dieu.

Étudions un instant les deux premiers états.

Voici l'âme au plus bas degré de la vie, enveloppée dans la nuit des sens, tout unie à son corps, nullement dégagée de cette masse de chair. Elle ne sent et ne perçoit la vie qu'à travers les cinq

sens ; elle l'aperçoit très-réfrangée, très-morcelée. Elle voit l'innombrable multiplicité des existences individuelles, et saisit encore peu leurs rapports et leur unité. Que de temps il lui faut pour pressentir ou entrevoir une loi ! Que de répétitions du fait pour imprimer une habitude équivalente au pressentiment de la loi ! Il semble qu'il lui faille un grand nombre de jours pour amener rarement une année. L'âme, dans ce crépuscule, vit lentement : sa raison émerge à peine, peu à peu, et empiriquement, de la variété vers l'unité : c'est le crépuscule de la science, ou plutôt son absence. L'âme ne voit que lumière diffuse, et ne saurait saisir le centre, la source et l'unité de la lumière. Sa liberté, sans clair discernement, n'a pas de force, pas de mouvement; le côté personnel de la vie se développe à peine. Tout est à peu près implicite. La vie personnelle est peu distincte de l'impersonnelle, de même qu'il n'y a pas beaucoup de distinction dans le côté diurne et le côté nocturne de la vie des premières planètes. Il n'y a donc presque pas encore de liberté, ni de raison, mais peut-être aussi moins d'erreur et de perversité. L'instinct domine, mais n'est pas perverti par calcul et par volonté. Dans cette faiblesse et cette pauvreté de la vie, il y a peut-être le reflet de la première

béatitude évangélique : « Heureux les pauvres d'es-« prit; » peu d'excès, peu d'excentricité furieuse allant entre les deux passions extrêmes, l'orgueil et la sensualité : naturelle innocence dans cette faiblesse de développement : c'est presque l'irresponsabilité du rêve.

Tel est le premier degré de la vie de notre âme, comparable à la vie des mondes qui dorment dans la zone éloignée du centre, celle qui, dans l'hypothèse astronomique reçue, s'est formée la première.

Voici le second degré.

V.

Le passage du premier degré au second, c'est, en quelque sorte, un passage de la nature à l'homme. L'homme sort d'une sphère passive, impersonnelle, pour entrer dans sa propre sphère.

Que dire des âmes arrivées à cette crise? C'est la crise la plus dangeureuse de la vie [1]. Ici com-

[1] Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à lire le livre intitulé : Maine de Biran, sa vie et ses pensées. Cette *crise du milieu* a été la grande crise de ce noble esprit, et a duré pendant la meilleure partie de sa vie. Il en est sorti philosophe chrétien. Dans son journal intime, il décrit amplement, et dans les mêmes termes que

mence vraiment la personnalité. La lumière et le feu augmentent, et sont plus explicites. Mais c'est alors, à peu près toujours, qu'arrive l'abus de la lumière aussi bien que l'abus du feu. Nous avons décrit amplement la naissance, les effets de ce double foyer, la séparation qui tue l'âme, la dévore ou la brise, la laisse en ruines pour toute la vie.

Il est visible que, sous nos yeux, la plupart des âmes sont des ruines, des palais renversés, des mondes brisés, qui ont été détruits à cette époque, à cette seconde phase de la vie où commence la personnalité bien distincte, où l'âme, sortant de sa simplicité native, de l'innocence passive, commence à vivre par pensée propre et par volonté personnelle. Elle reçoit de Dieu pour cela une augmentation de lumière et de feu, mais en abuse pour développer en elle les deux foyers mauvais, où la lumière se dissipe en orgueil, où le feu se dévore en sensualité.

Et voici une particularité qui rentre bien dans notre comparaison. C'est que la seconde zone du ciel, à laquelle nous voulons comparer cette se-

nous, cette région de l'*effort, de la lutte, de l'inquiétude, de la mobilité, de l'instabilité*. Ce sont les termes qu'il répète sans cesse : je tiens à constater que depuis la lecture de ce *journal* je n'ai ni ajouté ni changé un seul mot à mon texte.

conde phase de la vie de l'âme, ne nous présente qu'un seul objet, savoir : un monde en ruines ! Une planète brisée, un vaisseau naufragé, dont on voit flotter les débris ! Sans doute, le fait de ce naufrage peut être contesté ; mais voici qui ne saurait l'être, c'est qu'en cette zone moyenne, d'après les lois du mouvement, la condition des masses qui s'y trouvaient était celle d'un *mouvement instable* [1]. Ainsi, que le naufrage ait ou n'ait pas eu lieu, il est certain que la zone moyenne est, en tout cas, la région des tempêtes. Ceci suffit à la solidité de la comparaison ; car des trois grandes stations de l'âme, la moyenne est bien évidemment la région des tempêtes [2].

[1] Lagrange a entrevu, et M. Leverrier a suivi encore plus loin ce résultat des lois du mouvement, savoir que dans la région qu'occupent les nombreuses petites planètes, la condition des masses destinées à devenir ultérieurement des planètes, était celle *d'un mouvement instable.* (Babinet, *Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1856.)

[2] Ceci est précisément une des idées fondamentales de Maine de Biran. M. Ernest Naville, son intelligent éditeur, résume ainsi, d'après les *nouveaux essais d'anthropologie,* que nous n'avons pas encore, la doctrine des trois vies ou des trois degrés successifs du développement complet : « L'homme est donc placé dans une posi-« tion intermédiaire entre Dieu et la nature. En s'abandonnant à « ses appétits et à toutes les impulsions de la chair, il trouve une « sorte de triste repos dans l'unité d'une vie purement animale. En « s'abandonnant sans réserve à l'influence de l'*Esprit-Amour,* il

Mais avançons! Ne parlons pas des âmes en ruines, des naufragés de la première crise; parlons de celles qui survivent et qui traversent la tempête. Ces âmes seules développent la fleur, l'intelligence. Elles emploient et consacrent la première séve de la jeunesse, non au plaisir, mais à la vérité. Elles ne la perdent pas dans les joies sensuelles, mais l'élèvent jusqu'au sommet de l'homme, jusqu'à la tête qu'il faut organiser pour la pensée, pour la raison. Elles commencent à sortir de la bassesse de l'égoïsme, par le culte de la lumière, qui est universelle et qui est Dieu. Ces âmes alors sentent redoubler l'attrait du désirable aussi bien que de l'intelligible, et sont appelées, par la grâce de Dieu, à porter le vrai fruit de la vie, l'amour libre de la justice et du souverain Bien, c'est-à-dire de Dieu et des hommes. Et c'est alors que commence la soif de la lumière directe, substantielle, pleine de ses trois rayons, rayon de force, rayon d'ardeur, en même temps que rayon lumineux. La lumière diffuse, indirecte, ne suffit plus;

« trouve, dans l'abnégation de sa volonté propre, la joie du renon-
« cement, et parvient à la paix dans l'unité de la vie divine. Mais
« *dans l'état moyen où l'homme lutte contre les impulsions sensi-*
« *bles, sans s'abandonner à la puissance supérieure de l'Esprit di-*
« *vin, se trouve la région des luttes, du trouble et de l'inquiétude.* »

les reflets montrent leur insuffisance ; la lumière réfrangée ne semble plus que l'ombre et le fantôme de la lumière. L'esprit entre dans la grande crise si admirablement décrite par Platon, lorsqu'il affirme qu'alors l'intelligence cherche le soleil, et non plus seulement son reflet sur les corps, ou bien son image dans les eaux. Selon nous, l'esprit humain s'élève alors à sa plus haute pensée : la raison est à sa limite ; l'intelligence a traversé ce degré de l'intelligible divin qu'il est possible de connaître par notre raison seule, et qui est un reflet de Dieu, et elle cherche cet autre degré que le reflet ne peut donner, qui est une certaine vue directe, une certaine connaissance immédiate de Dieu même. C'est la crise de l'intelligence arrivant à la foi.

C'est donc ici l'époque où l'âme, sortie de la nature (*ab exterioribus*), et rentrée en elle-même (*ad interiora*), veut commencer à sortir d'elle-même pour s'élever vers Dieu (*ab interioribus ad superiora*). C'est l'entrée dans le troisième monde qui n'est plus ni le monde des corps, ni celui des esprits créés, mais qui est Dieu, qui est la charité, où l'âme, selon la belle distinction d'Aristote, s'élève au-dessus des deux substances naturelles qui naissent et meurent, pour s'appuyer sur la troisième

qui seule est immuable. C'est ce que les chrétiens nomment la vie surnaturelle. La recherche de la lumière chaude, de la lumière directe, de la lumière pratique qui est justice et charité : le mépris de la connaissance stérile, qui ne se tourne pas à aimer : l'amour dans la lumière (*charitas veritatis*) ; c'est le troisième degré.

Ce degré est symbolisé par les demeures du ciel qui, après cette région vide où surnagent des débris, forment un groupe de planètes centrales, dont la dernière, la plus centrale, Mercure, comparée à la moins éloignée des planètes extérieures, Jupiter, reçoit, sur une même surface, deux cents fois plus de lumière et de chaleur, et, pour une même unité de masse, deux cents fois plus de force d'attraction. Qu'on se représente, sur l'immense corps de Jupiter, la plus centrale des planètes extérieures, un jour vingt-cinq fois moindre que le nôtre, et cette faible lumière tombant sur l'épaisse atmosphère de l'énorme planète. Il est possible que l'œil d'un homme placé sur cette dernière, et à plus forte raison sur la plus éloignée, n'aperçoive jamais le soleil et ne connaisse que la lumière diffuse. Mais au contraire, sur les planètes centrales, le soleil est radieux. Nous, nous savons distinguer du soleil ce jour diffus qui n'est qu'un reflet du soleil.

Car nous voyons le soleil même directement, nous en apercevons le disque, nous saisissons ses rayons droits, nous connaissons sa forme, sa rotation, son poids et presque sa constitution physique.

Mais arrivons à l'âme. L'âme dans cette troisième phase entre dans la zone intérieure, non pas au centre, mais dans ces demeures rapprochées où l'attrait, la lumière et l'amour du soleil divin se font sentir ou voir déjà si fortement : où la vie hors de Dieu est transformée en un commencement de vie en Dieu. Un germe de la vie éternelle, un principe d'immortalité (*initium substantiæ ipsius.... semen ipsius in eo manet*) développe, selon Dieu, toutes ses forces intérieures, de sorte qu'il n'y aura rien dans la vie éternelle en Dieu, qui ne soit commencé ici-bas, par la grâce et par le don surnaturel de Dieu.

Mais l'âme ainsi régénérée et transformée est-elle au terme ? Est-elle dans le repos et dans la paix ? N'y a-t-il plus de marche nécessaire ? N'y a-t-il plus de progrès possible ? Loin de là, car à vrai dire c'est ici que commence le progrès.

VI.

Regardez la vigueur de la course de notre terre. Nous courons, nous volons avec l'incroyable vitesse de sept lieues par seconde, et le vaisseau le plus central de notre groupe, Mercure, marche beaucoup plus vite. Ce dernier serre de si près le centre, qui est le principe de sa vie, il en est si avide, il est tellement emporté par l'attrait, qu'il en fait presque mille fois le tour pendant qu'aux confins du système, Neptune, dans sa lenteur et son indifférence, parcourt une fois sa route.

Il y a, dans cette demeure presque centrale, comme une vie violente sous un attrait, sous une lumière, sous des splendeurs et des ardeurs sept fois plus énergiques que celles de notre plus radieux soleil. C'est un monde de vigoureux et rapides contrastes, et par la grande inclinaison du pôle sur l'écliptique, et par l'excentricité empressée de l'orbite. On dirait un vaisseau très-penché dans sa course, que son extrême vitesse jointe à la résistance des flots, fait avancer par saccades et par bonds.

Or, je crois voir dans la vie de cet astre si rapproché de son soleil l'image des empressements de

l'âme vers Dieu. C'est la vie, telle que la décrit sainte Thérèse, dans la sixième demeure où l'âme aspire au terme et veut mourir, pour aller au principe de la vie. « A ce degré, dit sainte Thérèse, « l'âme est blessée d'amour [1]. » Dans cette demeure, on souffre vigoureusement, comme on aime! L'âme déjà connaît quelque chose des richesses et de la beauté de la patrie dernière où elle aspire. Elle sent et connaît mieux le contraste de sa misère et de la plénitude de Dieu ; elle entre d'ailleurs dans une plus grande union de toutes ses puissances. Elle croit s'être retrouvée elle-même, et Dieu la comble de félicité. Mais, à son tour, cette joie divine augmente l'attrait, le besoin de mourir, pour aller s'unir à la source, et ne plus voyager loin de Dieu. Et pourtant, dans ce degré de la vie, dit toujours sainte Thérèse, les puissances unies et distinctes, très-rassemblées et très-développées, sont plus que jamais dans la vie, dans la force, dans la lumière, l'amour et le bonheur. Le sens touche avec transport Dieu présent. L'âme se sent puissamment elle-même et croit se retrouver : et en même temps ce sens d'autrui, d'ordinaire si

[1] Il faudrait lire tout ce que dit sainte Thérèse de la sixième demeure. Nous n'en donnons ici qu'une très-courte analyse.

effacé dans l'âme, prend toute sa force. Il y a société sensible de l'âme aux autres âmes. Celles que l'on ne voit plus et qui, dépouillées de leur corps, vivent en Dieu, l'âme, sans les voir ni les entendre, les sent présentes. Dans notre vie triviale, égoïste, diffuse et dispersée, l'âme se sent peu et ne sent point autrui. Qu'est-ce que la mémoire des autres en cet état? C'est un mot sans substance et sans vie. Mais quand l'âme vit de la vie vraie, la mémoire est une communion. C'est aussi le moment par excellence de la vie et de la vision. Il y a quelquefois de véritables vues de Dieu. Ce n'est point l'extase vide des faux mystiques; car l'âme dans cette contemplation ne veut point séparer l'humanité de la divinité. Loin de rester à perdre le temps dans une stupide attente, l'âme cherche Dieu, comme l'épouse du Cantique, en s'adressant à toutes les créatures. Maintenant les images qu'elle voit sont réelles, elles sont intelligibles; l'image et l'idée, la substance et la vie coexistent. C'est l'époque des plus grandes lumières, où l'on voit le rapport de tout à Dieu. C'est l'heure du plus grand amour et aussi de la plus vigoureuse et de la plus ferme liberté. L'âme se sent, et connaît, et aime sa vie en Dieu. Aussi elle brûle de soif, elle veut mourir : elle meurt chaque jour, elle meurt à tout

moment. Or, dit toujours sainte Thérèse, il y a une septième demeure qui est le centre, la demeure de Dieu même. C'est là seulement que l'âme trouve le repos, la paix dont l'ardent désir la transporte, et où elle aspire par la mort.

Nous allons parler maintenant de cette demeure centrale; car nous suivons toujours notre recherche, la recherche du lieu de l'immortalité.

CHAPITRE V.

LE LIEU DE L'IMMORTALITÉ (SUITE).

I.

Nous avons fait une première lecture dans le livre de Dieu. Nous y avons trouvé un premier enseignement. C'est que l'état présent du monde est un état de dispersion, de morcellement et de vicissitude, de vie et de mort. Ce n'est pas là l'état définitif de l'œuvre de Dieu. C'est le premier état que la sainte Écriture a nommé « la vieille forme ! » (*vetera*) et dont elle dit : « La vieille forme a passé... « tout a été renouvelé ! » (*vetera transierunt.... facta sunt omnia nova*[1]). De plus, nous avons commencé à comprendre vers quel état meilleur et

[1] I. Cor. v, 17.

vers quel idéal monte et s'élève la création. Il y a dans la création, comme dans la vie de l'âme, plusieurs demeures de plus en plus centrales. Le progrès, pour tout être créé, consiste à diminuer la distance qui le sépare de son principe et de sa source, à s'approcher du centre, et puis à y entrer afin d'y trouver le repos.

Mais y a-t-il une demeure centrale ? A force d'approcher du centre y arrive-t-on ? Oui, disons-nous ; car pourquoi Dieu fait-il marcher les créatures, sinon pour les faire arriver ?

Mais pouvons-nous poursuivre ici notre comparaison de l'âme au ciel visible ? Y a-t-il dans les demeures du ciel, outre les trois grandes zones que nous avons décrites, une demeure meilleure que les autres, qui soit aux autres ce qu'est le centre à l'égard de l'enceinte, ce qu'est le repos au mouvement, le tout à la partie, l'unité à la dispersion, la vie pleine à la vie et à la mort mêlées ? Évidemment il y a, au centre des mondes qui circulent, un monde central, immuable au milieu de ces mouvements, qui renferme, et bien au delà, toute la vie et toute la lumière des autres, pleinement et sans vicissitude, puisqu'il en est la source. Ce monde, nous le voyons, c'est le soleil.

Mais le soleil est-il véritablement une demeure ?

N'est-il pas simplement un océan de feu? J'avoue qu'il ne m'est pas possible de ne voir dans le père du jour, dans le père de toute la nature, qu'une simple lampe, ou une lave qui bouillonne. La poésie, et surtout la parole prophétique, font une plus haute estime de ce centre des mondes. « Dieu, dit « l'Écriture sainte, Dieu a fait du soleil son taber- « nacle [1]. » Et l'un de nos grands théologiens commente ainsi ce texte prophétique : « Dieu créateur « de toutes choses a mis son tabernacle dans le « soleil, la plus noble des créatures visibles. Dieu, « parmi toutes les choses corporelles, a choisi le « soleil comme un royal palais, et comme un sanc- « tuaire divin, afin d'y habiter. Certes, Dieu rem- « plit le ciel et la terre, ou plutôt ni le ciel, ni le « ciel des cieux ne peuvent le contenir. Cependant « on peut dire que Dieu habite surtout là où il « fait éclater sa présence par ses plus grandes mer- « veilles [2]. » Si le soleil est la plus belle des créa-

[1] In sole posuit tabernaculum suum. Ps. XVIII.

[2] Primum igitur conditor omnium rerum Deus, *in sole tanquam in re nobilissima, posuit tabernaculum suum;* id est *inter omnes corporales res elegit Deus solem ut in ipso tanquam in palatio regio, vel divino sanctuario habitaret.* Cœlum quidem et terram Deus implet, et cœlum et cœli cœlorum eum non continent : tamen *ibi magis habitare dicitur,* ubi majora signa suæ præsentiæ, mira-

tures visibles, s'il peut être appelé demeure de Dieu, palais, sanctuaire, tabernacle de Dieu, il ne peut être, ce me semble, une simple masse de lave, objet affreux ; il doit être plus beau que la terre, plus vivant et plus riche que toutes les demeures qui circulent au dehors de la source. La science d'ailleurs n'a aucune raison d'affirmer que cet astre ne soit pas un monde.

Qu'on se figure une terre qui porte l'auréole, comme on dit que la tête des saints la porte dans le ciel ; qu'on se figure un globe, mille et mille [1] fois plus grand que notre terre et que toutes les planètes, éclairé, vivifié par sa propre atmosphère, et non plus par un point situé hors de lui ; une terre toute revêtue de gloire, dont chaque point de l'immense surface, au pôle, à l'équateur, et sous toute latitude, est, en tous sens et en tout temps, le centre de la voûte d'or, de la sphère lumineuse, du dôme vivant et vivifiant qui enveloppe chaque horizon !

En toute rigueur et géométriquement, sur tous

bilia operando manifestat (Bellarmin. De ascensione Mentis in Deum. Gradus VII).

[1] Le soleil est quatorze cent mille fois plus gros que notre terre. La terre est à l'égard du soleil ce qu'est un grand vaisseau à l'égard de l'île de Jersey

les mondes extérieurs au soleil, il n'y a jamais qu'un seul point qui, pour un seul instant, reçoive un rayon plein, et jouisse de son maximum de lumière. C'est comme un fugitif attrait vers la vie pleine au milieu de la vie partielle, comme il arrive qu'il y a toujours en toute âme, dans sa vie la plus dispersée, un frêle et fugitif souvenir de plénitude et d'unité. Dans les mondes extérieurs, hors ce seul point privilégié, tous les autres sont toujours en deçà de leur lumière possible, et leur mouvement censiste à la poursuivre incessamment. Ici, dans le monde contral, tout point jouit toujours du rayon plein. Aucun point ne regrette, aucun point ne poursuit sa pleine lumière, puisqu'il en jouit en tout temps ; et s'il se meut, il se meut avec sa lumière, en sa lumière, non pour l'atteindre ou pour la fuir, mais comme pour mieux s'en envelopper. Tous les mondes du dehors tournent autour du principe qui les vivifie, et il leur faut un an de course pour l'embrasser, non pas pleinement, mais pour l'envelopper d'une ligne ; à peu près comme notre pensée discursive n'atteint jamais le plein d'aucune idée, mais tourne autour, et la regarde point par point, et l'enveloppe d'une ligne, mais non d'une sphère. Ici, dans la demeure centrale, le mouvement se fait sous l'auréole et dans

son centre. Le globe illuminé ne perd jamais de vue aucun point de l'immense total de lumière. Au dehors, il faut tout un jour pour être éclairé tour à tour dans la surface entière, et il faut une année pour envelopper d'un cercle la source lumineuse, et additionner point par point tous les aspects possibles de cette ligne à cette sphère. Mais le monde central au contraire possède toujours, et en tout temps, toutes ses lumières possibles : son vaste mouvement intérieur, nullement discursif, mais toujours concentrique, saisit et embrasse toujours tout. Il y a bien encore ici des jours et des années, mais le jour est égal à l'année, et le jour n'a jamais de nuit, comme l'année n'a jamais d'hiver. Plus de crépuscule, ni de nuit, plus de saisons, plus de vicissitudes. Il n'y a plus que le sentiment idéal de ces choses, qui peut-être n'est que le battement double des vibrations de la lumière.

Mais que devient la mort dans un tel monde ?

II.

Sur notre terre, et sur toutes les planètes, l'irrésistible mobilité de la nature, à chaque révolution autour du principe de la vie, entraîne presque tout vers la mort. Chaque année, à la chute des feuilles,

tout ce qui vit traverse une crise. Des milliers d'êtres meurent. Les plus faibles succombent, et les plus forts survivent en résistant et combattant. Là au contraire, sous l'auréole, l'immuable sérénité, la pérennité continue de toutes choses, la plénitude des flots de la lumière, entraîne tout vers la vie croissante, non vers la mort. Là, d'ailleurs, la vie des êtres est à peine successive. La vie est plus unie, plus concentrique et rassemblée. Les âges sont moins divers, et se pénètrent davantage. Il n'y a pas ce violent et inégal mouvement des saisons qui pousse si vite la fleur, depuis son tendre germe, jusqu'à sa chute dans l'herbe aride; qui la tue par de perfides retours de glace, ou la livre, si la glace l'épargne, au subit et cuisant soleil, pour être brusquement épanouie, dévorée et fanée en un jour. Il n'est pas facile de comprendre comment, sous l'auréole, les fleurs, si elles peuvent naître, peuvent se faner. Sans doute, elles se transforment tout entières en fruit sans cesser d'être fleurs. Ici le fruit chasse et abat la fleur : là il la glorifie. Une sainte dit avoir vu ou rêvé des vergers célestes où les fleurs ne mouraient jamais; et un esprit charmant a prononcé ces mots inspirés par la poésie la plus vraie : « En ce monde, nous sommes suc-« cessifs; mais quand la mort nous aura faits ce

« que nous pouvons être, n'est-il pas à croire qu'il « nous sera donné de posséder, ensemble et en « même temps, notre gracieuse enfance et notre « belle jeunesse, notre âge mûr et notre vieillesse, « comme ces arbres privilégiés qui portent ensem- « ble, sur un tronc noueux, des feuilles, des fleurs « et des fruits ? » Dans la demeure centrale, la fleur de la jeunesse et de l'enfance ne passe donc point, comme sur notre terre, en un jour. Ici-bas, la suave et angélique adolescence se transforme parfois tout à coup en rude commencement de sèche virilité, qui emporte la fleur de beauté sans apporter la force. La précipitation du mouvement vital parfois fait sauter une saison. Le brillant et noble passage de la gracieuse adolescence à la puissante virilité de l'homme complet, la belle jeunesse est étouffée. A son tour, l'âge viril est un âge abrupte, qui ne conserve rien de la jeunesse ou de l'enfance, ni la foi sainte, ni l'immense espérance, ni l'élan magnanime, et n'admet rien encore de la calme sagesse qui doit conduire, par le soir de la vie, à la consommation. Là haut, sous l'auréole, s'il y a des vivants, les âges ne se précipitent pas si vite, ne s'excluent pas si durement. Ils se rassemblent au contraire, ils se complètent, ils se pénètrent. Oh ! qui nous donnera cette pénétration mu-

tuelle des âges, cette pénétration mutuelle des forces, des facultés, des idées, des amours? Qui nous donnera la vie totale et rassemblée? « Oh! « s'écriait saint Augustin, patrie céleste, demeure « de Dieu, cité de paix, terre de vision, mère de « mon âme, Jérusalem d'en haut, quand donc, me « retirant de ma difformité présente, de ma dis- « persion actuelle, me recueilleras-tu tout entier « dans ton sein! » Oh! oui, notre âme désire la vie totale et rassemblée aussi bien que la vie sans fin. Possession entière et parfaite d'une vie sans fin, c'est la définition théologique de la vie éternelle (*interminabilis vitæ tota simul perfectaque possessio*).

Eh bien, la demeure centrale, l'île de lumière autour de laquelle voguent les mondes n'offre-t-elle pas du moins l'image d'un séjour éternel? Et n'aperçoit-on pas d'ailleurs, au ciel, des groupes d'astres qui semblent disposés aussi pour la vie pleine, ou du moins pour une vie moins partielle et moins passagère que la nôtre? « Là, dit un religieux con- « templateur de la nature, là, dans la région des « étoiles doubles et des amas d'étoiles, nous voyons « souvent deux soleils, quelquefois trois et plus, « associés comme des frères. Nous en voyons qui « marchent ensemble par multitudes en troupes « serrées, aussi nombreuses que des armées. Au

« milieu de ces chœurs d'étoiles, la lumière ne dé-
« cline jamais. Dans ces assemblées de soleils le
« feu de mille et mille auréoles réunies entretient
« un jour éternel. Mais quels êtres peuvent habiter
« de telles régions ? Ce sont probablement des êtres
« très-élevés qui n'ont plus besoin d'alternances
« entre la lumière et la nuit, ni de vicissitude de
« froid et de chaud. Peut-être que, dans ces ré-
« gions, avec la nuit et le sommeil, ces images de
« la mort, la mort aussi a disparu, ou du moins
« ce qui pour nous, dans notre forme si imparfaite,
« s'appelle la mort, n'est plus, pour ces organisa-
« tions supérieures, qu'un doux changement. Là
« sans doute, la nature vivante se transforme au
« lieu de mourir, comme dans nos rêves nous pas-
« sons doucement d'une forme à l'autre : et ces
« transformations d'un passé achevé, en un jeune
« et brillant avenir, au lieu de l'horreur et des lar-
« mes, n'apportent aux êtres intelligents qu'un
« ravissement de joie à la vue des admirables et
« continuelles nouveautés de la vie grandissante[1]. »
Il me semble que cette poésie est utile ! Et ne fût-
elle qu'un rêve, ce rêve n'est-il pas bienfaisant ?

[1] Schubert, das Weltgebäude, § 6.

III.

Telles sont les sublimes images qu'inspire l'idée d'une demeure centrale dans la pleine lumière du soleil, ou dans les mondes qui vivent dans une assemblée de soleils. Mais la demeure centrale elle-même est-elle le lieu suprême de l'immortalité? Ou bien n'en est-elle que l'image, ou peut-être le vestibule, le tabernacle provisoire et voyageur encore? Il en serait de ce beau tabernacle comme de ces tabernacles du Dieu vivant, qui, sur toute la terre aujourd'hui, portent en eux le corps de Jésus-Christ, la substance de l'immortalité, et ne sont pourtant pas encore le lieu de l'immortalité. Les âmes saintes aussi, celles qui déjà portent Dieu et la substance de l'immortalité, ces âmes elles-mêmes ne portent ce trésor que dans un corps mortel, et ne sont pas encore dans l'immuable lieu de l'immortalité. Notre soleil lui-même mourra et s'éteindra, puisqu'on a déjà vu d'autres soleils s'éteindre. Et d'ailleurs son auréole elle-même a des défauts et des lacunes. Ses immenses déchirures montrent parfois la nuit à tout un horizon de sa surface, et laissent voir à ceux qui l'habitent, s'il est habité en effet, qu'il n'est pas seul, qu'il y a d'autres soleils

au loin, et une immensité dont son globe radieux n'est qu'un point. Le soleil voit que cette immensité est morcelée, que toute la vie présente des mondes est voyageuse et dispersée, et qu'elle est un exil où lui-même voyage isolé, en avançant vers la patrie et vers l'éternelle unité.

Mais cela rentre d'autant mieux dans notre comparaison de l'âme à tout l'ensemble.

Nous l'avons vu, l'âme, et ses trois stations dont parlent les mystiques, et la demeure centrale de l'âme que décrit sainte Thérèse, répondent aux trois groupes de mondes, et au soleil qui les vivifie. Il nous reste donc à parler de la demeure centrale de l'âme, et il nous faut la comparer à la vie solaire sous la lumière de l'auréole.

Or, que dit notre sainte conductrice, qui nous mène à travers les cercles de l'âme, comme Béatrice mène le poëte à travers les cercles du ciel, que dit-elle de la demeure centrale de l'âme ?

Le voici : « Cette demeure est le centre de l'âme, « c'est le lieu du divin soleil, c'est le centre où « habite le grand Dieu [1]...., Dieu étant ce divin « soleil qui est, et qui demeure toujours dans le « centre de l'âme...., qui la féconde par sa douce

[1] Château de l'âme, chap. Ier.

« et vivifiante chaleur [1]. Le ciel n'est pas le seul « séjour de Dieu. Il en a aussi un dans l'âme, « qu'on peut nommer un autre ciel. Il ne faut pas « s'imaginer que l'âme n'ait point d'autre lumière « que celle qui nous paraît et qu'elle soit un lieu « sombre et obscur. L'âme n'est point resserrée en « d'étroites bornes ; en elle se trouvent toutes ces « demeures ; en elle le Créateur du ciel et de la « terre daigne habiter [2]. » Et quand Dieu veut s'unir à l'âme, pour consommer l'alliance, l'âme voit alors « qu'il la fait entrer en lui-même ainsi que « dans son centre [3]. » Elle se trouve introduite dans cette dernière demeure par la vision intellectuelle, dans laquelle elle voit et connaît que, dans le plus intérieur d'elle-même, elle est et vit toujours en société de Dieu. Là, elle entre dans le repos et dans la paix. Rien ne semble maintenant pouvoir tirer de cet heureux état la principale partie de l'âme [4].

Et en effet, c'est la partie principale de l'âme qui est immobile en ce centre, pendant que les puissances n'y sont point toujours recueillies. Et ici notre Béatrice, avec la certitude de sa vision et la simplicité ingénue de sa science, nous parle ainsi :

[1] Château de l'âme, VIIe demeure, chap. Ier. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*

« Après cette faveur singulière, il semble à l'âme « qu'elle est comme divisée, étant d'un côté dans « la paix, de l'autre, dans le travail. Et la partie « souffrante et agitée se plaint à Notre-Seigneur, « ainsi que Marthe se plaignait à Marie, de ce que « l'autre partie de l'âme, qui jouit d'une plus pure « et plus parfaite tranquillité, la laisse en des tra- « vaux et des occupations qui la privent du bon- « heur d'être auprès de Jésus [1]. »

« Ceci, dit sainte Thérèse, vous semblera peut- « être extravagant. C'est néanmoins très-vrai. Sans « doute, l'âme est indivisible, et pourtant ce que « je vous dis n'est pas imaginaire, c'est d'ordinaire « ce qui arrive. Et quoique l'âme et l'esprit soient « une même chose, on y remarque pourtant une « différence qui fait que l'un et l'autre peuvent « agir à part [2]. Il me paraît aussi qu'il y a une « différence entre l'âme même et ses puissances. « Mais je ne puis assez bien expliquer tout cela [3]. »

Le caractère de cette vie centrale, c'est donc l'entrée en Dieu, l'union à Dieu; sortir de soi pour rentrer en Dieu; entendre Dieu dire à l'âme : Ne pense qu'à moi, c'est moi qui pense à toi [4]. Cette

[1] *Ibid.* — [2] Joubert a dit : « L'esprit est l'atmosphère de l'âme. » — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, chap. II.

union toute divine se fait dans le centre de l'âme, endroit où Dieu a établi son trône. Dans les autres demeures, il ne tenait pas l'âme au centre; ici Dieu ne vient point par les portes des demeures extérieures, il entre par le centre, et dit ce mot, comme au Cénacle : « Que la paix soit avec vous [1]. »

L'âme alors, comme l'a dit saint Paul, devient, en quelque sorte, une même chose avec Dieu (*qui adhæret Domino unus spiritus est*). « L'esprit de « l'homme devient alors comme une même chose « avec l'Esprit suprême, qui, par cette grande fa- « veur, veut montrer jusqu'où va son amour. Ici « est le mariage de l'âme avec Dieu : ce qui pré- « cède n'était que fiançailles. Les visites de Dieu « passaient vite. Ici cette faveur dure toujours. « L'âme ne cesse point d'être avec Dieu, comme « dans son centre. L'âme ne sort plus de ce cen- « tre, et rien ne trouble plus sa paix [2]; mais de cette « divine source de l'infinie Bonté la vie bouillonne « toujours, et coule, et se répand sur les autres « demeures de l'âme; le divin soleil jette tant de « lumière qu'il la répand sur toutes les puissances « extérieures [3]. »

« Cette demeure où Dieu habite, et qui est le

[1] Château de l'âme. — [2] *Ibid.*, VIIe demeure, chap. Ier. — [3] *Ibid.*

« centre de l'âme, cette demeure, dit toujours notre « sainte, est comme le septième ciel; c'est le ciel « empyrée (ciel de feu), *qui ne se meut pas comme « les autres cieux*. Aussi les puissances de l'âme « ne peuvent plus la tirer hors d'elle-même, et « rien ne peut troubler sa paix [1]. L'âme ne craint « plus la mort, qui ne lui paraît plus qu'une « douce extase. Mais elle ne souhaite pas non plus « de mourir, elle voudrait prolonger la vie pour « servir Dieu. Car, à quel dessein, croyez-vous que « l'âme envoie de cette septième demeure, et « comme du fond de son centre, ces inspirations « ou aspirations dans toutes les autres demeures du « château spirituel? Est-ce, à votre avis, pour y lais- « ser endormir tous les sens, toutes les puissances « et toutes les forces du corps? Bien au contraire : « c'est pour mieux travailler, pour joindre ensem- « ble le repos et l'action, pour honorer et nourrir « l'Homme-Dieu, en lui gagnant des âmes [2]. »

Ainsi parle notre sainte conductrice. Et n'y a-t-il pas là une admirable intuition de la vie intérieure de l'âme? Quant à cette dernière demeure, il est certain du moins que la sainte aperçoit ce que rêvent et désirent les cœurs.

[1] *Ibid.* — [2] *Ibid.*, chap. IV.

Voyez cette surprenante coïncidence entre la vie de cette septième demeure, telle que sainte Thérèse la décrit, et ce que nous pouvons conjecturer de la vie du soleil. C'est, dit-elle, une demeure centrale, c'est le centre même de notre âme. C'est un lieu du ciel qui seul ne se meut pas, pendant que les autres se meuvent. C'est le lieu de la paix, du repos et de la vision. C'est le ciel de feu. C'est la demeure où l'on est avec le principe de la vie. C'est de ce centre que ruisselle la vie sur toutes les autres demeures de l'âme.

On pourrait croire que notre sainte a vraiment pensé au soleil, et elle semble en décrire l'auréole, quand elle parle « de cette nuée tout éclatante et « lumineuse, qui est le commencement de la vi- « sion de Dieu. »

IV.

Voilà donc une comparaison suivie entre notre âme et le ciel visible, entre notre âme et ses puissances d'une part, et d'autre part le centre des mondes et les mondes qui l'entourent.

Dans l'âme comme dans notre système solaire, il y a trois zones et un centre. Pour l'âme comme pour le ciel, la vie commence par la zone exté-

rieure et rentre de cercle en cercle. Le cercle du dehors est celui du sommeil et de l'obscurité. Le cercle du milieu est celui de la lutte, de l'instabilité ; c'est le lieu des tempêtes, des naufrages de la liberté qui commence et de la raison qui s'éveille. Mais le cercle intérieur est la région d'une vie plus forte, plus lumineuse, dans la proximité du centre.

Au centre de l'âme, comme au centre de notre groupe solaire, vit et luit en tout temps le perpétuel attrait, le continuel bouillonnement du principe de la vie. C'est là que tend notre âme; c'est là qu'elle cherche le repos. Hors de ce centre, elle court et elle circule, comme les planètes ; en ce centre, elle est dans sa paix. Mais l'âme ne se perd point, ne s'absorbe point dans ce centre. Elle y entre pour s'unir à Dieu : et c'est alors surtout qu'elle se retrouve. Rassemblée en son unité, elle ne perd pas et n'abandonne pas ses puissances. Loin de là; c'est du centre qu'elle envoie la vie, et la lumière, et la fécondité, et qu'elle pénètre d'une force surnaturelle tout ce qui vit dans les trois enceintes. Il semble que l'âme ait d'abord épelé ses puissances, analysé les diverses parties de sa vie, commençant par les moindres, et arrivant au principal à mesure qu'elle s'approche du centre qui répond à tout : arrivée là, elle se possède elle-même entière,

parce qu'elle possède son centre avec le principe qui le porte et qui le vivifie. Et là, d'une vie simultanée, unie à Dieu, elle vivifie tout selon Dieu, depuis le fond du sanctuaire, depuis le cœur de l'âme, jusqu'aux extrémités de l'homme, jusqu'aux sens, jusqu'au corps et à la matière de ce corps, et à la pierre qui constitue les os : envoyant de la part de Dieu quelque chose d'immuable, et des semences d'immortalité jusque dans ce corps qui périt.

Or, cette demeure centrale de l'âme, lieu du repos en Dieu, a pour image et vivant symbole le lieu central des mondes errants, c'est-à-dire le soleil, palais divin, tabernacle de Dieu.

Mais qu'est-ce que le soleil ? Qu'est-ce que ce centre, relativement immobile, des planètes voyageuses ? Qu'est-ce que cette île de lumière autour de laquelle voguent et tournent les vaisseaux du ciel, comme s'ils cherchaient à y entrer?

V.

Ce que la science m'enseigne, c'est que si le soleil est une demeure, c'est une demeure qui porte l'auréole, une terre qui vit dans l'intérieur de la lumière, non au dehors. Ce que m'enseigne la science, c'est que ce centre, relativement immobile,

est un énorme monde mille et mille fois plus grand que toutes les terres [1]. Ce que me dit l'Écriture sainte, c'est que cet astre, père du jour, est le tabernacle de Dieu. Ce qu'elle me dit aussi, c'est que la mère du second Adam est appelée dans la sainte Écriture, la femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles, comme le soleil est entouré des planètes voyageuses. Ce qu'elle me dit encore, c'est que cette divine mère est la Jérusalem céleste, et que la joie des âmes consiste à y habiter toutes. C'est en cette cité sainte, notre mère, que saint Augustin veut rentrer pour échapper à la vicissitude et à la dispersion. De plus, la foi m'enseigne que l'Homme-Dieu, nouvel Adam, Père de la création nouvelle, vivant, et ressuscité dans son corps, s'est élevé au ciel. Qu'est-ce que le ciel où il est monté?

[1] Schubert dit quelque part : « Après avoir bien contemplé notre « système, il faut dire que, sous tous les rapports, cette terre cen- « trale est comme une mère à l'égard des terres voyageuses qu'elle « porte dans ses rayons.... Comme une mère porte dans son sein « une nouvelle créature qu'elle prépare à la vie et au jour, l'é- « chauffe de sa chaleur, et soutient par sa forte respiration et sa « puissante circulation, la respiration imparfaite, la lente circula- « tion de l'enfant engourdi ; de même, cette terre centrale, mère et « dispensatrice du jour, le soleil, porte et nourrit les mondes nais- « sants, et aussi notre petite terre, avec le germe encore enveloppé « d'une moisson qui doit croître dans l'infini et dans l'éternité. » (Schubert, das Weltgebäude, § 12.)

Qu'est-ce que le lieu dont il a dit : Je vais vous préparer le lieu ? Où est-il avec la Sainte-Vierge, et peut-être avec d'autres? N'y a-t-il point, dès aujourd'hui, en présence de l'Homme-Dieu, Roi des mondes, et de la Reine du ciel, n'y a-t-il point une cour céleste d'hommes ressuscités et vivants dans leurs corps? Y a-t-il dans l'Église catholique quelque trace de cette opinion? Et l'Église ne l'aurait-elle point condamnée ?

J'ouvre l'un de nos grands théologiens, Suarez, et c'est avec une joie inexprimable que j'y trouve la révélation que voici : « Le Sauveur est le premier-né d'entre les morts. Avant lui, nul ressuscité n'a pu se réveiller pour la vie éternelle. Mais à l'heure même où son dernier soupir domptait la mort, des tombes s'ouvrirent, dit l'Évangile, et beaucoup d'hommes ressuscitèrent pour l'immortalité, montèrent au ciel avec Jésus, et entrèrent avec lui dans la cité de Dieu. » Ainsi cette opinion existe dans l'Église; mais qui a pu l'y introduire? Le voici : Origène, saint Épiphane, Clément d'Alexandrie, saint Justin, saint Athanase, saint Ambroise, saint Jérôme, Eusèbe, saint Grégoire de Nysse, le vénérable Bède, saint Anselme et enfin saint Thomas[1].

[1] De istis potest dici quod surrexerunt non iterum morituri, quia

Aussi, après avoir cité toutes ces autorités, Suarez dit : « Tout bien pesé, cette opinion est la plus vrai-« semblable. Elle est la plus autorisée, elle répond « mieux à la nature des choses, à la miséricorde, à « la bonté de Dieu, et à la gloire de Jésus-Christ [1]. »

Mais toute la tradition catholique croit en outre à un lieu réel, un lieu physique habité par ces immortels, qui vivent dans leurs corps transformés ; et combien cette tradition sainte n'est-elle pas en cela plus savante et plus philosophique que le spiritualisme abstrait de ces écrivains délicats, et quelque peu manichéens, qui ne parlent des corps et de la matière qu'avec une sainte horreur ! Ce lieu, disaient les docteurs et les Pères, c'est le ciel empyrée, le ciel de feu (ἔμπυρος), le seul ciel immobile. On ne pouvait mieux dire : ciel immobile, et ciel de feu ! Ils avaient l'idée vraie, mais non le fait astronomique. Nous, peut-être, nous avons le fait. Nous voyons en effet, au centre des mondes errants, au centre des terres opaques et voyageuses, nous

surrexerunt ad manifestationem resurrectionis Christi... Ideo surrexerunt tanquam intraturi cum Christo in cœlum... Et venerunt in civitatem sanctam... scilicet cœlestem, secundum Hieronymum, quia cum Christo venerunt in gloriam. (Div. Th. in Matth. 27.) *Voyez* aussi (4. d. 43. q. 1, art. 3).

[1] *Voyez* Suarez. (Comment. in tertiam partem divi Thomæ ; disp. q. 53, art. 3.)

voyons de nos yeux un ciel de feu, et un ciel immobile. C'est le soleil, ce monde immense et merveilleux dont la sainte Écriture nous dit : « Dieu « a posé son tabernacle dans le soleil. »

Oh ! combien l'esprit de l'homme est encore ignorant et timide, et dupe des sens et dupe de l'imagination ! Il croit que d'ici au soleil, il y a loin, même pour Dieu. Mais, dans la vérité, le soleil et la terre, et les autres planètes ne sont qu'un point et un seul monde. Si Jésus est vivant ; si dans son corps physique il occupe, hors de cette terre et dans le ciel physique, un lieu réel ; s'il a un tabernacle, auquel d'ailleurs il ne saurait être lié ; si sur cette terre, sauf un miracle de sa toute-puissance, il n'est présent que dans ses tabernacles, mais se trouve réellement présent dans tous ces tabernacles de pierre ou de bois, pourquoi ce tabernacle magnifique, Père du jour et de la vie des êtres, n'aurait-il point aussi la présence réelle de l'Homme-Dieu ? Et pourquoi cette étoile plutôt qu'une autre ? me dira-t-on. Ne peut-il pas aller dans toutes ? J'y consens. Certes il peut aller dans toutes. Toutes ensemble pour lui sont un point : toutes les étoiles de tous les groupes pour lui ne sont qu'une étendue finie, toujours nulle en face de l'infini. L'Homme-Dieu, le principe de la vie à

venir, la substance d'immortalité a des milliers de tabernacles sur cette terre, pourquoi donc n'en aurait-il pas des milliers dans le ciel ?

Mais quoi ! notre soleil serait-il donc le lieu de l'immortalité ? Non. Nous l'avons déjà dit, notre demeure centrale, sous l'auréole, ce lieu qui n'a point de ténèbres, ni de vicissitudes, et dont toute la constitution semble pousser toutes les existences à la vie, et non pas à la mort, cette grande île de lumière, autour de laquelle tournent les vaisseaux qui portent les voyageurs de la vie mixte, ce divin sanctuaire, ce tabernacle de Dieu, où peut-être réside, comme dans son tabernacle provisoire, la substance d'immortalité, avec le commencement de la cour céleste, cette source enfin de toute la vie des mondes, n'est pas encore le lieu de l'immortalité, puisqu'un jour, certainement, elle tarira. Le soleil n'est encore qu'une image du lieu de l'immortalité. Il est ce que saint Pierre appelle « le ciel qui est maintenant » en attendant « le nouveau ciel » qui surviendra [1]. Il n'est encore qu'un astre du matin, relativement au jour qui doit venir. Les assemblées de soleils elles-mêmes ne sont pas ce sé-

[1] Cœli autem qui nunc sunt... Novos vero cœlos... expectamus. (II. Petr., III, 7 et 13.)

jour ; car ce sont des groupes séparés : ce sont encore des sociétés partielles et provisoires qui attendent la grande unité. Rien de cela n'est le ciel dont notre Maître a dit : « Je vais vous préparer le « lieu. »

Cherchons donc, cherchons encore le lieu de l'immortalité.

CHAPITRE VI.

LE LIEU DE L'IMMORTALITÉ (SUITE).

I.

L'état présent des mondes n'est pas l'état définitif de la vie consommée. C'est un état de dispersion qui cherche l'unité; c'est un état de crépuscule qui marche vers le jour; c'est une mobilité perpétuelle qui cherche le repos; ce sont enfin des images qui passent, et qui cherchent l'immuable solidité de l'union à l'éternelle substance; c'est un état moyen entre l'erreur et la vérité, la nuit et la lumière, la veille et le sommeil, la vie, la mort, la liberté et la fatalité. Les êtres gémissent et enfantent; ils courent et cherchent; ils veulent la lumière pleine, la liberté entière, la vie totale et rassemblée, et le réveil définitif.

C'est pourquoi cet univers passe, sa figure passe, a dit saint Paul : et il meurt sous nos yeux par parties.

Il meurt! Et Dieu en soit loué ! Louons Dieu de nous avoir créés, de nous avoir, par ce premier passage que nous nommons naissance, amenés à ce crépuscule de la vie. Mais louons Dieu surtout de nous mener, par ce second et meilleur passage que nous appelons la mort, de la vie mixte à la vie pleine. « Louons Dieu, dit saint François d'As-« sise mourant, de nous avoir donné le soleil qui « nous vivifie, et louons-le de nous avoir donné « notre sœur la mort qui nous conduit avec bonté « vers la patrie. »

L'univers mourra donc! Il y aura une fin du monde dans tous les sens du mot : et cette fin, transformant le ciel et la terre, fera de l'univers le lieu de l'immortalité.

Mais y a-t-il donc trace de ceci dans la science? Le calcul n'établit-il pas la stabilité de tout le système astronomique?

Non, ce qui est établi, c'est une longue et approximative stabilité. Et les calculs qui restent à faire, sur ce point, peuvent encore établir une fin naturelle et prévue. Mais, lors même que ces derniers calculs établiraient la stabilité de notre sys-

tème planétaire pris en lui-même, ils ne peuvent rien nous apprendre sur l'effet et les influences imprévues des autres forces et autres corps de l'univers. Et voici d'ailleurs des savants qui admettent que, par un refroidissement successif, notre terre et les planètes, nos sœurs, se ramèneront au soleil, et qu'ensuite les étoiles elles-mêmes se ramasseront dans un même centre.

C'est une idée à laquelle se trouve attaché l'un des plus grands noms de l'astronomie, celui de Herschell.

L'un des princes de la science, Ritter, a dit aussi ce mot sublime : « La terre, dans ses révolutions « perpétuelles cherche peut-être le lieu de son éter- « nel repos [1]. »

Leibniz disait déjà : « Ce monde sera détruit et « réparé dans le temps que le demande le gouver- « nement des esprits [2]. »

Herder disait : « Il est probable que cette riche « variété cherche son unité et que la vie, répandue « en tous sens, aura un point où elle réunira les « plus nobles développements de tant de belles « créatures.... Elles iront toutes se réunir dans « une même école de bien et de beauté : les fleurs

[1] Géographie, préface. — [2] Monadologie, § 88.

« de tous les mondes seront rassemblées dans un « même jardin [1]. »

Mais il est sur ce point un mot de notre Maître qui fait pour nous de cette attente une certitude.

Déjà les prophètes avaient dit : « Seigneur, vous « avez créé la terre au commencement, et les cieux « sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront, mais « vous demeurerez. Ils vieilliront comme un vête- « ment, et vous les ferez changer de forme comme « un manteau [2]. »

Mais le Sauveur nous dit : « Le ciel et la terre « passeront. » Il enseigne comment se fera ce passage. Le voici : « Les forces du ciel seront ébran- « lées, et les étoiles tomberont du ciel [3]. »

Je n'oublierai jamais comment, dans mon enfance, j'entendais les hommes mûrs, que je croyais savants, se moquer du Maître des hommes à cause de cette parole : « Voyez-vous, disaient-ils, voyez- « vous les étoiles tomber du ciel en terre comme « des grêlons !.... Le Fils de l'homme ignore que « les étoiles sont des soleils. » Et ces savants, qui savaient si bien que les étoiles sont des soleils, supposaient en même temps qu'il ne peut y avoir de

[1] Idées sur la phil. Livre I, chap. II. — [2] Ps. CI, 27. — [3] Matth. XXIV, 29.

centre d'attraction autre que notre terre. Or, où donc l'Évangile a-t-il dit que les étoiles tomberont sur la terre?

Telle est la science qui ébranle la foi des enfants!

Et plus tard, lorsque la sainte lumière de l'Évangile entraîna de nouveau mon esprit et mon cœur, cette parole, et une autre encore, étaient comme des crampons de fer, qui me rivaient à l'incrédulité. Mais la force et l'attrait de Jésus brisa d'autorité ces chaînes vieillies. Je me soumis. « Seigneur, disais-je, je ne vous comprends pas, mais « je vous crois. »

Or, en parlant ainsi, je ne m'attendais pas qu'avant ma mort je verrais, de mes yeux corporels, cette chute d'étoiles qui, à vingt ans, quand j'entrepris l'étude des sciences, m'imposait un acte de foi et d'amour presque héroïque, pour ne pas accuser d'erreur mon Maître bien-aimé. Aujourd'hui, dis-je, si toutefois j'en crois la science contemporaine, les étoiles tombent du ciel, et nous le voyons de nos yeux.

Voici que, depuis peu d'années, un noble et actif ami de la science, construit un instrument plus merveilleux encore que celui de Herschell. Et aussitôt, sur plusieurs points du ciel, l'œil de l'homme

aperçoit un spectacle que la pensée n'avait pas osé concevoir. On voit des groupes d'étoiles, c'est-à-dire des groupes de soleils rassemblés par millions. Ces groupes ont un noyau, un centre, incomparablement plus étincelant que le reste. En ce centre est une incalculable puissance d'attraction. Tous les soleils tournent autour, rangés en lignes et par traînées. Mais comment tournent-ils autour du centre de gravité commun? Ils tournent en allant à lui. Leurs orbites ne sont point des cercles, ni des ellipses, mais des spirales. Ces spirales aboutissent au centre. On les voit dessinées dans le ciel par des traînées prodigieuses de soleils, qui se suivent comme des hommes en marche. Les lignes de la céleste armée se déroulent en tous sens, mais toutes convergent et arrivent au centre. Les premiers de chaque ligne sont déjà dans le centre; d'autres y touchent, d'autres approchent, pendant que d'autres sont encore loin. On croirait voir une grande armée entrer, par toutes les portes, dans une capitale, pour une fête. La ville est remplie de soldats, pendant que d'autres arrivent, et que l'on voit encore au loin dans la campagne leurs lignes immenses. Mais il y a cette différence qu'ici ce ne sont plus seulement des soldats, ce sont des rois, dont chacun gouverne

vingt mondes; et chacun de ces rois s'avance escorté de tous ses royaumes. L'esprit, les sens sont confondus! Ce sont des milliers d'empires, des millions de mondes qui s'unissent, et pour toujours ne seront qu'un!

Voilà donc les étoiles qui tombent, et nous le voyons de nos yeux.

Tel est peut-être le sens de la divine prophétie du Seigneur : les étoiles tomberont du ciel, c'est-à-dire que les centres de vie s'uniront, les centres de vie ne seront qu'un; et il n'y aura plus qu'une bergerie, comme il n'y a qu'un Maître et un seul Dieu.

II.

Et non-seulement ces amas d'étoiles se rassemblent visiblement en leur centre, mais en sera-t-il autrement des autres groupes si nombreux dans le ciel? Notre système solaire doit se ramener à l'unité, suivant la pensée de Herschell. Mais est-ce que notre système stellaire ne marche pas aussi à son tour vers l'unité, comme nos yeux déjà l'aperçoivent pour plusieurs nébuleuses? Et pourquoi n'en serait-il pas de même de tous les amas d'étoiles réunis, de toutes les voies lactées, dont l'ensemble

constitue l'univers? Les voies lactées, tous ces grands groupes d'étoiles, pris ensemble, forment le cercle immense de l'univers. Représentez-vous cette ceinture céleste, comme s'exprime la sainte Écriture; regardez cette couronne de Dieu, composée de milliers de fleurons. Chaque fleuron est un groupe d'étoiles, une armée de soleils, une voie lactée grande comme l'ensemble des étoiles que l'œil peut voir, y compris notre voie lactée. Cette couronne est la création, c'est elle dont parle l'Esprit prophétique lorsqu'il dit : « Dieu a « voulu régner : il s'est revêtu de beauté, il s'est « enveloppé, de forces et s'est fait une ceinture [1]. » Et toutes ces célestes armées, qui forment la divine ceinture, s'avançant dans un orbe immense, l'orbite universel des mondes, passent et défilent avec une incroyable majesté, en tressaillant de joie, devant le centre de l'univers, ce centre nécessairement et absolument immuable, et le seul immuable de l'univers entier, et que l'on peut appeler le trône de Dieu [2]. Ce point unique et immuable, c'est le point à partir duquel, si l'on peut ainsi

[1] Dominus regnavit, decorem indutus est : indutus est Dominus fortitudinem et PRÆCINXIT se. (Ps. XC.)

[2] *Voir* la théorie de M. Poinsot, sur le centre de gravité de l'univers.

dire, Dieu a voulu se revêtir de la ceinture des choses créées. C'est le point à partir duquel Dieu a proféré la parole qui est la création visible et la beauté dont il s'est revêtu.

Or, je me demande s'il n'arrivera pas à cette couronne d'étoiles, à ce poëme de Dieu, à cette œuvre du divin génie, ce qui arrive à la vie des idées de notre âme, ou à la vie des œuvres inspirées que l'on appelle des créations ?

Je crois que le germe premier de ce qu'on nomme une création intellectuelle, c'est un vigoureux battement de cœur, impliquant une petite lueur. A ce signal, toutes les forces de l'âme fermentent, et elles travaillent, les unes sans le savoir, les autres avec réflexion, pour étendre le germe dans tous les sens, et le pousser à la lumière à partir de ce crépuscule, et à la riche précision des détails à partir de cette profonde et vague simplicité. L'esprit s'efforce de distinguer l'indéfinie multitude des rayons dans lesquels le germe idéal peut s'étendre, et au bout de chacun des rayons, il voudrait créer une étoile, image partielle du centre dans ce sens et de ce côté. Parfois l'esprit, dans son travail analytique, voudrait créer, comme auréole de sa pensée, presque indifféremment au bout de chaque rayon, un trop grand nombre de

trop petites étoiles. Parfois, mieux inspiré, imitant mieux l'universelle et suprême création du divin Maître, il choisit les rayons principaux et crée un groupe au bout de chacun d'eux. C'est ainsi qu'ont été groupées les étoiles, de même aussi les arbres et les fleurs : et de même les idées quand le germe ne s'évanouit pas en développements diffus, mais s'organise en vigoureux et caractéristiques détails.

Mais poursuivons l'histoire de notre création intellectuelle. De même que les fleurs doivent mourir après avoir porté leur graine, et que les plus vigoureux organismes vont d'eux-mêmes à la mort, de même le germe intellectuel, doit, après s'être gravé ou moulé au dehors par l'art ou la parole, perdre, en mon âme, sa vie si explicite, si présente et si étendue. Il doit rentrer, redevenir substance en moi, reprendre sa vie en moi, revenir à son père. Mes forces doivent se reposer de cette œuvre qui n'est pas moi, qui est beaucoup moindre que moi, beaucoup moindre surtout que mon inspiration. Je ne puis pas, pendant ma vie entière, ne porter qu'un poëme, le chanter et le répéter tous les jours. Ses formes matérielles, concrètes, bornées et nécessairement imparfaites, m'ôteraient l'espérance de l'infini et la liberté du progrès. Et il faut que

sa forme, qui bientôt serait pleine d'ennui comme de vieillesse en mon esprit, il faut que sa forme passe, que sa figure s'efface, et rentre dans l'oubli. Le tout doit retomber en graine sur le sol fécond de mon âme, pour une seconde et plus ample moisson, moins partielle, plus égale à mon âme et surtout plus semblable à Dieu.

Telle est en moi l'histoire d'une création.

Eh bien, n'est-ce pas là ce qui doit arriver à toute la création de Dieu ?

Dieu veut aussi que tous les mondes créés et posés hors de lui, reviennent à lui. Il veut que la création tout entière, pleinement analysée par le travail du temps, la succession des jours, la conduite de la providence, se consomme en lui par la mort, pour y vivre d'une vie plus haute.

Mais en quoi donc consiste cette consommation des choses, ce retour, cette rentrée en Dieu ? D'abord, nous le savons, la création n'est pas destinée, comme l'enseignent les faux mystiques, à rendre un jour à Dieu son être propre, et à rentrer en lui par l'anéantissement. La création n'est pas comparable à une bulle que souffle la bouche d'un enfant, et que l'enfant ramène à rien, en retirant son souffle. C'est ce que fait l'enfant qui joue, mais c'est ce que ne fait pas Dieu qui crée. Et c'est d'ail-

leurs ce qu'aucun homme n'entend faire de son œuvre. Oui certes je dois savoir oublier mon œuvre; je dois savoir la dédaigner. Le mépris de l'œuvre passée n'est-il pas l'un des caractères du génie? Que penserait-on d'un esprit qui n'aurait en lui qu'un poëme et ne saurait pas l'oublier? Il en faut oublier les formes, les accidents, les imperfections, les défauts, les inutilités, toutes les particularités indifférentes, et n'en plus garder que la vie, recueillir cette vie en son âme, la rapporter à l'idée vive que l'œuvre a mal développée, retrouver cette idée première glorifiée par la vie de cette œuvre, mais surtout par l'oubli de cette œuvre, et s'élancer, par ce sacrifice, à l'idéal plus grand et plus divin. D'ailleurs, tant que mon œuvre maintient en moi sa vie matériellement développée, elle occupe ma séve et mes forces; mais si elle rentre dans le sein de mon âme par la consommation, elle laisse libres mes facultés: bien plus, elle les augmente: ce travail de la vie et ce sacrifice de la vie tournent en accroissement des facultés. Chaque rayon de l'idée principale a donné un fils de l'idée, un nouveau germe. Le premier germe a produit cent pour un. Or, le trésor des germes c'est moi, c'est mon fond et ma première puissance. Le fond vivant de mon idée redevient moi, rentre dans son principe

avec usure : il y rapporte un plus grand pouvoir de produire. Mon acte me donne une habitude; mon œuvre devient ma personne. Tel est le sens de la mort des idées, tel est le sens de la mort des fleurs, tel est aussi celui de la mort des mondes.

Que d'analogies, et surtout que de différences entre cette consommation de mon œuvre intellectuelle et la consommation de l'œuvre de Dieu ! L'œuvre revient à la personne. Oui, c'est ce que Dieu veut; car dans l'incarnation du Verbe, principe de la consommation, le corps, l'âme, l'humanité entière de Jésus-Christ, sont unis personnellement au Verbe qui est Dieu. Et c'est là l'essentiel de la consommation. Rappelez-vous la très-sublime idée de saint Thomas : la création mobile n'est qu'une union partielle du Verbe aux créatures ; mais l'union personnelle, non plus partielle, du Verbe-Dieu à la créature (l'humanité de Jésus-Christ), régénère toute la création pour l'éternelle et immuable perfection [1].

Mais ici ce n'est pas Dieu qui gagne, en unissant

[1] Sicut per participationem hujus (Verbi) creaturæ sunt in propriis speciebus institutæ, sed mobiliter, ita per *unionem* Verbi ad creaturam, *non participatam, sed personalem,* conveniens fuit reparari creaturam in ordine ad æternam et immobilem perfectionem. (3ª. q. III. a. 8. c.)

son œuvre à sa personne; c'est l'œuvre qui se trouve élevée au-dessus d'elle-même. Dans l'œuvre du génie, peu importe que l'œuvre s'efface pourvu que le génie grandisse; car ici l'homme est tout, et le poëme n'est rien. Pourvu que l'homme grandisse en force pour éclairer et toucher les âmes, qu'importent les œuvres passées? Mais l'œuvre de Dieu n'est pas une parole comme la nôtre; elle est encore l'esprit que la parole veut éclairer, et le cœur que Dieu veut gagner. Elle est intelligente, et elle est libre; elle est si belle qu'elle est aimée de Dieu; Dieu est si bon qu'il veut s'en faire aimer, pour qu'elle lui soit unie de l'amour le plus fort, et vive en lui d'une vie divine.

III.

Ne nous laissons pas détourner par les pensées qui se pressent ici. N'oublions pas que nous cherchons le lieu de l'immortalité. Nous avons regardé le lieu de la vie temporelle, et nous cherchons le lieu de la vie éternelle. Le lieu de la vie présente, cet univers visible, est une couronne d'étoiles, une couronne de divines idées réalisées par images corporelles. Mais, comme nos idées, dans toute vraie création, sortent d'un centre, se développent par

l'analyse, puis rentrent par la consommation dans la vie et l'unité de l'âme, ainsi de toute la création et de toute cette couronne d'étoiles. Cette céleste couronne sera flétrie, comme une couronne de fleurs, et mourra pour renaître, comme les fleurs qui se fanent et qui tombent en semant d'autres fleurs. Elle sera consommée en Dieu, prendra en Dieu une vie plus belle, et s'unira d'une manière nouvelle et plus haute à Dieu même.

Mais ces paroles ont-elles un sens quand il s'agit de l'univers physique ? Je les entends s'il s'agit de l'âme. Mais il s'agit ici des terres, des soleils, et des groupes de soleils, et de toute cette couronne d'étoiles que constituent les groupes. Qu'est-ce ici que la mort et la consommation ? Qu'est-ce que la fin du temps et l'entrée dans l'éternité, pour cette matière palpable ? Et d'où sommes-nous partis dans cette étrange méditation ? Nous regardions d'abord seulement notre terre. Nous l'avons vue dans la nuit du ciel, voguer comme un navire vers un port inconnu. La course nous annonçait un but, et le mouvement un repos. D'ailleurs, toute cette vie successive, instable, et passagère, cette vie mobile et dispersée des autres globes et de tous les êtres vivants, et de nos âmes, et de nos cœurs, aussi bien que de nos pensées, toute cette vicissitude de nuit

et de jour, de vie et de mort, toute cette continuelle dispersion de la vie dans le temps et l'espace, semble appeler une plénitude et un rassemblement de tous les êtres, de tous les lieux et de tous les moments, en un mot la synthèse consommée de toute cette analyse éparpillée et de toute cette mobilité. Or, nous voyons, dans le centre lumineux qui nous porte, un repos relatif et une plénitude relative et un rassemblement du temps : plus d'alternances de nuit et de jour, plus de vicissitudes de saisons. Eh bien, s'est écriée notre âme, notre terre dont la course inquiète semble chercher le lieu de son repos, n'arrivera-t-elle pas aussi à quelque lieu central, dans la paix, sous la pleine auréole de la vie? N'en sera-t-il point des demeures qui voguent autour du centre lumineux, comme des demeures de l'âme? L'âme, dans le progrès de sa vie, doit rentrer des demeures éloignées vers les demeures centrales, et enfin vers le centre où est le lieu de son repos. Et voici que la science aussi se demande si les vaisseaux qui flottent, flotteront toujours, si les globes tourneront toujours, si tous ne doivent pas s'absorber dans le centre.

Mais ce centre à son tour n'est pas le lieu de l'immortalité. Il n'en est que l'image; car on voit des étoiles s'éteindre, et notre soleil s'éteindra. Les

étoiles tomberont du ciel. Et non-seulement elles tomberont, mais elles tombent, et nous voyons des groupes immenses d'étoiles tomber déjà, et marcher en lignes pressées vers le centre du groupe, où des milliers de soleils sont en un. Mais si chaque groupe d'étoiles se ramène à son centre, comme chaque étoile ramène à elle son groupe de terres opaques, est-ce que les groupes d'étoiles resteront isolés et ne se ramèneront pas à leur tour au centre de gravité commun de l'univers ? C'est ce que la science aujourd'hui conjecture.

Voilà la mort totale de l'univers visible. Alors plus de circulation. Repos complet dans le centre immobile : plus de nuit ni de jour, ni de vicissitude, ni de saisons : plus de temps. Je ne dis pas plus de durée, mais plus de temps. Voilà donc pour le monde corporel son entrée dans l'éternité.

IV.

Avant d'aller plus loin, je veux répondre à une difficulté que ces considérations si nouvelles soulèveront dans beaucoup d'esprits.

Qui jamais, dira-t-on, a entendu parler de pareilles choses ? Y a-t-il dans la tradition chrétienne la moindre trace de ces idées ? Les livres saints les

indiquent-ils si obscurément que ce soit ? Les Pères et les docteurs laissent-ils soupçonner qu'ils y pensent ?

Nous n'oublierons jamais le jour où cette difficulté nous arrêta nous-même, et faillit nous ôter cette douce et consolante lumière. Après de grandes tristesses sur l'état passager de ce monde, du monde visible aussi bien que du monde des esprits ; après avoir, pendant des années, cherché en vain à concevoir la possibilité du ciel, du lieu de l'immortalité ; après avoir été tenté de ne plus croire à la vie à venir, que tristement, vaguement et languissamment : un jour enfin, une énergique réaction de la foi vint, par une ardente prière, me relever le cœur. Mais le cœur relevé, relève l'intelligence : les idées vivantes viennent du cœur. Rassemblant donc tout ce que je pouvais savoir sur l'âme, le corps, le ciel, les astres, les formes de l'espace, les lois du temps, les besoins et les pressentiments de la nature humaine, et les enseignements de l'Évangile, rassemblant tous ces matériaux en un, l'acte de foi y fit passer une étincelle, et je vis une lumière pénétrante s'emparer de ce tout, et le transfigurer, pour me faire entrevoir quelque chose du lieu de l'immortalité.

Mais la joie de ce beau spectacle faillit être un

instant troublée. Qui donc, me dis-je, a jamais vu cela? Ne serait-ce pas une illusion? Si c'est une vraie lumière, pourquoi les livres saints n'en parlent-ils pas? Pourquoi les docteurs catholiques n'en ont-ils jamais dit un mot? Personne d'ailleurs n'en saura rien comprendre, et n'en voudra rien croire. Il faudra n'en jamais parler.

Ainsi se tourmentait alors ma profonde ignorance. Il y a longtemps de cela. Certes, je ne connais pas aujourd'hui toutes les richesses, toutes les profondeurs que recèle la théologie catholique, mais alors je commençais à peine à en soupçonner l'existence. Et comme le croient si naïvement ceux qui attaquent aujourd'hui parmi nous le christianisme et le catholicisme, je croyais assez fermement qu'il n'y avait, dans la grande science théologique, que ce que j'y voyais. Cependant j'avais eu déjà plusieurs preuves de l'étonnante grandeur de la doctrine de saint Thomas. Aussi je me hasardai à chercher si, peut-être, ce grand génie n'avait pas aperçu quelque chose de ce que je venais de trouver. Aura-t-il compris, me disais-je, que la fin du monde ne saurait être l'anéantissement de la matière, et que la fin des temps, et l'entrée dans la vie éternelle n'est pas non plus la suppression de la durée, mais seulement la fin du temps, c'est-à-dire le

changement de cette forme mobile des cieux qui morcelle le temps et l'espace, et disperse la vie dans la vicissitude, la génération et la mort? Saura-t-il qu'il est une autre forme concevable qui s'allie avec l'unité, la stabilité, la pérennité de la vie, de la vie pleine et rassemblée : et qu'il s'agit enfin, non pas de l'anéantissement de l'univers, mais bien de sa transformation et de sa glorification ?

Je cherchai donc, et, pour trouver, il ne me fallut qu'un instant. Ce n'était pas une parole isolée, une pensée transitoire, c'était tout le dernier chapitre et le couronnement de l'œuvre philosophique de saint Thomas (*summa contra gentes*). Voici ce beau chapitre presque en entier :

« Toute la création corporelle doit être trans-
« formée avec l'homme. Toute trace de corruption
« et de génération disparaîtra.... C'est ce que dit
« l'Apôtre : *Toute créature sera délivrée de la ser-*
« *vitude dans la corruption pour entrer dans la li-*
« *berté et la gloire des enfants de Dieu*... Mais que
« faut-il pour cela? Il faut que le mouvement du
« ciel s'arrête, et c'est pourquoi l'Apocalypse dit :
« *Le temps ne sera plus*.... En effet, le mouvement
« du ciel a un but. Ce but n'est pas le mouvement
« lui-même. Tout mouvement est une tendance,
« non pas une fin.... Nous pouvons donc soutenir

« qu'au temps voulu, le mouvement du ciel s'ar-
« rêtera.

« Les mouvements du ciel cesseront avec la cor-
« ruption et la génération, mais la substance des
« choses subsistera, par l'immobilité de la Bonté
« divine qui a créé les êtres pour qu'ils fussent.
« L'être des choses, aptes à la perpétuité, durera
« perpétuellement.... La substance des êtres de-
« meurera, dans cet état dernier du monde ; Dieu
« suppléera, par sa vertu, à ce qui manque à leur
« infirmité....

« C'est ainsi qu'il faut entendre le passage de
« saint Paul : *La figure de ce monde passe* [1]. C'est-
« à-dire que la forme présente du monde que nous
« voyons passera, mais sa substance demeurera.

« C'est ainsi qu'il faut entendre encore ce que
« nous lisons au livre de Job [2] : *L'homme, lorsqu'il*
« *se sera endormi, ne se réveillera que quand le*
« *ciel aura été broyé,* c'est-à-dire lorsque aura cessé
« cette forme des cieux qui les rend mobiles, et
« leur donne de tout entraîner dans leurs vicissi-
« tudes...

« Nous croyons que ce monde sera transformé

[1] I. Cor. VII, 31.
[2] Job, XIV, 12.

« par le feu, et c'est ce que dit saint Pierre : *Les*
« *cieux qui sont maintenant et cette terre sont ré-*
« *servés au feu, au jour du jugement de Dieu....*
« *En ce jour, les cieux seront emportés, les élé-*
« *ments dissous par la chaleur, la terre et tout ce*
« *qu'elle renferme consumés par le feu.... Mais*
« *selon la promesse, nous attendons de nouveaux*
« *cieux et une nouvelle terre, dans laquelle la jus-*
« *tice régnera* [1].

« Puis, comme toute la création corporelle doit
« être disposée en harmonie avec l'état de l'homme,
« et que l'homme, comme nous l'avons montré,
« doit être non-seulement délivré de la mort et de
« la corruption, mais encore revêtu de gloire, il
« s'ensuit que la création corporelle sera aussi
« transfigurée et glorifiée selon sa nature, et c'est
« ce qui est dit au livre de l'Apocalypse : J'ai vu
« un nouveau ciel et une nouvelle terre [2]. C'est
« encore ce que dit Isaïe : Je vais créer, dit le Sei-
« gneur, de nouveaux cieux et une nouvelle terre :
« l'ancienne forme sera oubliée, sa tristesse ne
« pèsera plus sur vos cœurs; vous serez dans la

[1] II. Petr. III, 7, 10, 13. Nous citons en entier ces paroles de saint Pierre, dont le texte de saint Thomas ne donne qu'une partie.

[2] Apoc. XX, II. — *Ibid.* I, 3, 4, 5.

« joie et le tressaillement de la vie pleine, pendant « l'éternité [1]. »

Quelle fut à cette lecture ma joie et mon admiration !

Le sens des Écritures, sur ce sujet, me fut ouvert par ce lumineux commentaire du docteur angélique. Alors les Psaumes, l'Apocalypse, les prophètes, vinrent m'apporter la même idée.

Mais l'impression que me causèrent ces paroles saintes et la céleste doctrine de saint Thomas, fut moindre encore que ce que j'éprouvai le jour où il me fut donné d'entendre le vrai sens de l'épître de saint Paul aux Hébreux.

Il y a de cela vingt-cinq ans. Voici ce que j'écrivais alors : « Si toutes mes autres pensées pouvaient « tomber, le germe d'intelligence posé dans mon « esprit, par la lecture de cette parole, subsisterait « après la dispersion du reste, comme un point « lumineux indestructible ; et si mes autres senti- « ments pouvaient s'éteindre, l'espérance d'immor- « talité que cette parole fait luire en moi, main- « tiendrait la vie dans mon âme..... Aussi il me « répugne presque d'écrire ces choses : je crains « que si quelqu'un vient à les lire, il lui puisse

[1] Isaïe, 65, 17. — 66, 22.

« arriver de les lire froidement, et de recevoir cette « révélation de Jésus par saint Paul, comme ces va- « gues paroles de piété qu'on prononce en fermant « les yeux de peur d'en voir le vide. »

Quelle est donc la divine lumière que Dieu révèle par ce texte inspiré, et qu'il est si doux d'entrevoir ? C'est celle précisément que nous cherchons ici. C'est un rayon d'en haut qui vient montrer la différence entre la forme présente des choses et leur forme future.

Ce n'est pas seulement saint Paul qui parle ici, car c'est Dieu qui l'inspire. Il n'est pas seul. Dieu lui découvre dans sa lumière la vérité qu'il s'agit d'annoncer. Saint Paul regarde, et parle selon ce qui lui est montré. Il est chargé d'instruire le peuple hébreu, et de lui faire connaître la différence des deux alliances de Dieu à l'homme, ou des deux Testaments. C'est là la vérité particulière qu'il voit en Dieu. Mais en Dieu tout se touche : toutes les vérités sont en un ; tout point, si on peut le dire, est éclairé par tous les autres et les éclaire tous à son tour. Aussi la parole qui exprime ce qui est vu en Dieu est comme une force qui cherche à réveiller en nous toutes les vérités à la fois. Ce qu'elle n'articule pas explicitement, elle le fait vibrer sourdement ; elle nomme des êtres particuliers,

mais annonce en même temps l'universel et l'infini. Elle a deux sens, elle en a trois. Si elle parle du monde des esprits, elle éclaire en même temps le monde des corps, et retentit sans terme dans le monde suprême qui est Dieu. C'est une voix d'une justesse absolue, d'une intimité pénétrante, qui fait vibrer toutes les harmoniques de toutes les notes qu'elle donne. Elle dit ainsi beaucoup plus de choses qu'elle ne sait.

C'est ce qui arrive à saint Paul. Il parle des deux Testaments, des deux alliances de Dieu avec le genre humain, et, dès le début, tout est transfiguré dans la lumière universelle.

Saint Paul donc nous annonce que Dieu parle de deux manières, l'une multiple et successive (*multifariam multisque modis*); l'autre unique, en son Fils (*in Filio*), qui est Dieu même, et qui est dans un éternel présent (*ego hodie genui te*).

Par la première parole, Dieu crée le ciel et la terre qui passeront, pendant que la seconde parole subsistera, et demeure immuable (*ipsi peribunt, tu autem permanebis*).

[1] Nous prions le lecteur de relire avec attention l'épître de saint Paul aux Hébreux, sans quoi les pages qui suivent ne seraient pas intelligibles. — Nos citations, en général, se suivent chapitre par chapitre.

Par la seconde, il pose, non plus la création qui passe, mais le trône éternel de Dieu (*thronus tuus, Deus*). Par cette seconde parole, il pose LA TERRE A VENIR (*orbem terræ futurum*).

La seconde parole est celle que Dieu prononce dans le Verbe incarné. Celui que Dieu engendre dans un éternel présent (*ego hodie genui te*), celui pour qui et par qui sont toutes choses (*propter quem omnia et per quem omnia*), s'abaisse au-dessous des anges jusqu'à la chair et jusqu'au sang, pour devenir le frère des pauvres passagers dont toute la vie est une marche inquiète vers la mort (*qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti*). Il meurt, afin de traverser la mort pour tous (*ut pro omnibus gustaret mortem*).

Les pauvres passagers, en ce désert, sont errants à travers la longue suite des années et des jours, en attendant ce jour, libre d'avenir et de passé, qui s'appelle vraiment AUJOURD'HUI (*per singulos dies, donec* HODIE *cognominatur*). Que si leur cœur aussi veut errer toujours (*semper hi errant corde*), ils n'arriveront point au repos (*si introibunt in requiem meam*).

Qu'ils s'attachent donc à lui, Verbe incarné, qui est dès aujourd'hui dans le repos, et qui est en même temps le principe et la substance de l'immor-

talité (*si tamen initium substantiæ ejus usque ad finem firmum retineamus*).

Oui, un lieu de repos attend le peuple de Dieu (*itaque relinquitur sabbatismus populo Dei*). Marchons donc vers ce trône éternel (*thronus gratiæ*), lieu du repos, et suivons le Prêtre éternel (*sacerdos in æternum*), qui est aussi la cause de la vie éternelle (*causa salutis æternæ*).

Le lieu du repos existe, mais voilé. Or Jésus, notre précurseur, y est entré, et l'espérance qui nous attache à lui est comme l'ancre immobile de l'âme, qui pénètre au delà du voile (*animæ anchoram incedentem usque ad interiora velaminis*).

Là règne la justice et la paix. Lui, est le Roi de justice, le Roi de paix. Il est au-dessus de la génération. Ses jours n'ont pas de commencement; sa vie n'a point de fin. Il subsiste dans l'éternité et dans la force d'une vie indissoluble (*secundum virtutem vitæ indissolubilis*). Il n'est pas sous la loi du passé (*non secundum legem mandati carnalis factus.... præcedentis mandati*).

Cette première forme était faible et imparfaite, n'amenant rien à sa fin dernière. Mais voici l'introduction d'une espérance meilleure (*introductio melioris spei*); voici l'alliance meilleure (*melioris testamenti*); voici le Fils du Dieu, permanent, éter-

nel et parfait (*Filium in æternum perfectum*). Le trône de ciel est occupé par le ministre de ce vrai tabernacle que Dieu même a formé (*minister tabernaculi veri quod fixit Dominus et non homo*).

L'ancienne demeure n'était que l'ombre et que l'image du ciel (*exemplari et umbræ cœlestium*). Le modèle est plus haut (*exemplar.... in monte*).

L'ancienne alliance de Dieu aux créatures est remplacée par l'alliance nouvelle et meilleure (*melioris testamenti... testamentum novum*). L'ancienne est extérieure et pouvait mener l'homme par la main, mais la nouvelle est intérieure, et nous tient par le cœur. La vieille loi pousse les membres, mais la nouvelle pénètre l'âme. L'une est déjà vieillie, l'autre est toujours nouvelle (*dicendo autem « novum » veteravit prius*).

Oui, il y a deux demeures, deux tabernacles, dont la première sans doute est sainte (*sanctum seculare*), sainteté du temps qui passe, mais dont la seconde est appelée le saint des saints (*sancta sanctorum*). La seconde demeure, bien autrement grande et parfaite (*amplius et perfectius tabernaculum*), n'est pas de cette création (*non hujus creationis*). La première est l'image du ciel (*exemplaria quidem cœlestium.... exemplaria verorum*) ; la seconde est le ciel lui-même (*ipsa autem cœlestia....*

ipsum cœlum). La seconde est l'alliance nouvelle, l'héritage éternel. Dans la première, la créature ne se donne pas elle-même à Dieu; elle y va par un sang étranger (*in sanguine alieno*), et à travers la suite des années et des jours. Ici le Prêtre de l'éternité se donne lui-même (*offerens semetipsum*), et s'offre une fois, une seule (*semel*), pour arrêter et consommer les siècles qui passent, et en même temps pour épuiser le mal (*ad destitutionem peccati.... ad multorum exhaurienda peccata*).

Dans l'ombre des biens futurs (*umbram futurorum bonorum*) les années passent, le sacrifice et la mort courent sans cesse, mais rien n'atteint sa perfection. Le sacrifice, le passage et la mort des créatures qui passent n'engendrent pas la perfection. Mais ce nouveau corps, ce corps de Jésus-Christ, formé par Dieu seul (*corpus aptasti mihi*), sera pour Dieu un don unique et éternel (*una oblatione consummavit in sempiternum*), qui consomme tout, et qui sanctifie tout pour toute l'éternité.

Ce corps est le voile qui enveloppe l'éternité (*per velamen, id est carnem suam*). Entrez par cette substance visible, c'est la voie vivante et nouvelle (*viam novam et viventem*).

Courage! vous avez maintenant une substance permanente et meilleure que tout ce qui est ici-bas

(*cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam*).

Cette substance en vous, c'est la foi. La foi est la substance de cet avenir espéré (*sperandarum substantia rerum*), et le germe de ce qui est invisible encore.

La foi nous fait attendre la vraie cité construite par l'art de Dieu et fondée pour l'éternité (*fundamentum habentem civitatem, cujus artifex et conditor Deus*).

Voyageurs, étrangers sur la terre, nous cherchons la patrie (*peregini et hospites super terram... significant se patriam inquirere*). Nous n'avons pas ici de cité stable, nous cherchons la cité à venir (*non enim habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus*).

La patrie meilleure est le ciel (*meliorem appetunt, id est cœlestem*); c'est là que Dieu nous prépare une cité (*paravit enim illis civitatem*), cité du Dieu vivant (*civitatem Dei viventis*), assemblée sainte, assemblée des esprits qui ont gravé dans le ciel leurs mouvements, leur justice et leur perfection : réunion dans la nouvelle alliance, dans le médiateur Jésus, dans ce Dieu incarné qui était hier, qui est aujourd'hui, qui est dans tous les siècles, de celui qui parle du haut du ciel, et dont

la voix remue tout l'univers, et qui dit : « Atten-
« dez : d'un seul mouvement, en une seule fois,
« je vais remuer, non-seulement votre terre, mais
« tout le ciel (*adhuc semel, et ego movebo non so-*
« *lum terram, sed et cœlum*). » C'est ainsi qu'il annonce la translation des choses mobiles (*declarat mobilium translationem*), afin qu'il n'y ait plus que l'immuable perfection (*ut maneant ea quæ sunt immobilia*).

Eh bien, emparez-vous du royaume immuable (*regnum immobile suscipientes*) que Dieu nous offre.

Sortons d'ici pour aller vers lui : ceci n'est pas la cité permanente. Cherchons la cité à venir. Avançons vers lui, allons à l'alliance éternelle (*exeamus igitur ad eum extra castra.... non enim habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus*).

Ce sont là quelques traces du sens, quelques fragments des paroles de saint Paul.

Vous y voyez ceci : deux états dans l'œuvre de Dieu, deux formes de la vie que Dieu donne. La première est multiple, extérieure, mobile et successive; ce sont des jours et des années qui passent; des êtres qui vivent et meurent; des efforts qui recommencent toujours; des périodes qui reviennent sur elles-mêmes. C'est un désert que les vi-

vants parcourent; une course qui ne rencontre que le désert; des cœurs errants qui cherchent la patrie. C'est une amorce vers la vie pleine. Comme le désert appelle la patrie par contraste, de même la course, et l'inquiétude, et la mobilité, appellent le repos et la stabilité; le temps cherche l'éternité, et la multiplicité l'unité. La terre étroite et voyageuse cherche la terre à venir, immense et stable.

Et tout ceci est vrai dans tous les ordres, pour les âmes, pour les corps, pour les intelligences et pour les cœurs, pour la terre, pour les terres et pour les soleils, et pour toute créature. Ce sont des vérités qui atteignent toute chose, vérités à toutes dimensions, bien différentes des abstractions superficielles et linéaires de la pensée purement analytique.

Le second état de la vie que Dieu donne, c'est la reprise de la mobilité des êtres et du temps, par le Verbe éternel de Dieu, qui les consomme en lui. Il amène un jour plein, le jour vraiment présent. Il change, par une nouvelle espèce de mort, la valeur de la mort. La mort qui n'était qu'un passage de l'imparfait à l'imparfait, il en fait un passage de l'imparfait à l'éternelle et immuable perfection. Pourquoi ? Parce qu'il meurt lui-même, lui l'éternel, en s'unissant à ce qui peut mourir. Il meurt

de cette mort prodigieuse qui passe du temps à l'éternité, et du fini à l'infini : mort qui franchit l'abîme infranchissable du créé à la vie incréée. Il meurt et rattache à sa mort toute mort, pour rattacher à sa vie toute vie.

Ceci est vrai des âmes, des cœurs, des esprits et des corps de notre terre, et de toutes les terres et de tous les soleils. Il remue tout cela d'un mot, le transforme et le transfigure : « Je remuerai, dit-il, votre terre et tout votre ciel. Je supprimerai toute cette mobilité. J'établirai l'immuable vie. Moi, roi de paix, assis sur le trône éternel, je vous donne le royaume, l'immuable royaume de la vie pleine et rassemblée. »

V.

Ainsi rien n'est anéanti. L'univers subsiste, mais transformé. Il prend une autre forme, forme non plus mobile, mais stable : forme qui ne morcelle pas les êtres, ni l'espace ni le temps ; où les vicissitudes et les révolutions du temps sont abolies.

Quelle peut être cette forme ? Je ne sais. Mais qui osera dire qu'une telle forme est impossible à l'art divin ? Nous-mêmes nous pouvons facilement imaginer une reconstruction de l'univers physique

où la vicissitude et le morcellement du temps et de l'espace soient abolis.

Il suffit pour cela de supposer un monde habité par sa face intérieure, non plus par le dehors. Et ce sera précisément l'image de la septième demeure décrite par sainte Thérèse : celle dont le divin soleil est le centre.

Dans la forme présente de l'univers, tous les mondes sont habités par le dehors, et tous aussi sont éclairés par le dehors, les uns de loin, d'un côté, par un seul point, les autres par le dehors aussi, mais en tous sens et par leur auréole.

Eh bien, supposons un monde habité, non plus par le dehors, mais au dedans, éclairé et vivifié non plus seulement par un point extérieur, non plus même par son auréole, mais par son centre.

Les deux formes de l'univers, la forme première et la forme dernière, la forme temporelle et la forme au-dessus du temps, seraient alors comparables aux deux états fondamentaux de la vie de notre âme : vivre par le dehors ou vivre par le dedans. Quel est l'esprit vraiment vivant qui n'a senti cette différence ? Travailler du dehors au dedans, ou travailler du dedans au dehors, puiser au centre ou puiser au dehors ! Quelle différence dans ces deux directions inverses ! Quelle pesanteur, et quelle agilité ! Que de

temps, que d'espace, et quelle simplicité, quelle unité! Quelles constructions pénibles, et quelles merveilleuses créations! Quelles imperceptibles lueurs, et quelle glorieuse lumière! Y a-t-il une intelligence éveillée, vraiment originale, qui ne connaisse la différence entre la lumière du dehors et celle du centre; entre la multiplicité, la diffusion, la grossièreté, l'opacité des données extérieures, et la lucidité intuitive, et la substantielle profondeur, la saisissante vitalité des lumières et des inspirations centrales? Et quelle est l'âme, ayant l'amour de Dieu, qui ne sente l'exil au dehors, la patrie au dedans, la vie profane à la surface, la vie sacrée au sanctuaire? L'état présent et temporel des mondes, c'est l'état de la vie au dehors. L'état de vie future, c'est la vie au dedans. La forme présente de la vie tourne le dos à Dieu, comme les captifs de la caverne de Platon tournaient le dos à la lumière et ne voyaient que l'ombre, sur la face opposée de la prison. De même la vie présente ne voit guère que des ombres, et ne voit Dieu qu'en ses reflets et sur la face des créatures. L'état futur se retourne vers Dieu qui est au centre, et contemple Dieu même directement et immédiatement. « Tout l'univers sera re-« tourné comme un vêtement, » dit la sainte Écri-

ture[1]. Il passera d'une première existence au dehors, à la seconde vie, qui est intérieure et centrale. La première était, en un sens, hors de Dieu ; la seconde est en Dieu.

Aujourd'hui, même la demeure relativement immobile et centrale, l'immense corps du soleil sous l'auréole, si on le suppose habité, est habité par le dehors. Et la vie est encore partielle et dispersée. Nul ne peut voir toute l'auréole, nul ne peut voir toute la cité, nul ne peut voir toute l'assemblée. Le lieu est encore morcelé en plusieurs horizons et les membres de l'assemblée, les membres du même corps, sont parfois séparés par l'épaisseur de mille mondes comme le nôtre.

Mais supposez un monde rapporté par le tout-puissant Architecte, non plus à sa circonférence et à son auréole, mais à son centre et à son foyer. Supposez toute la vie tournée vers le dedans. Prenez plus à la lettre la parole du psaume : « Dieu « règne, et il se revêt de beauté, il se revêt de force, « il se fait une ceinture ; car il pose le globe de la « terre qui ne sera point ébranlé[2]. » Ce globe de la terre nouvelle, qui ne sera point ébranlé, a pour

[1] Sicut opertorium mutabis eos. (Ps. CI.)

[2] Dominus regnavit, decorem indutus est : indutus est Dominus

centre le trône de Dieu, et l'*Agneau qui est sa lumière*. Ce globe est un divin amphithéâtre où se réunissent toutes les créatures libres qui se sont attachées à Dieu pendant le temps de leur éducation dans le monde du travail, de l'effort, de la lutte, de l'épreuve. C'est le jardin céleste où Dieu rassemble les plus belles fleurs de tous les mondes. C'est la table du père de famille où se distribue le festin dont parle l'Évangile. C'est le lieu de la vie rassemblée. D'un point quelconque de l'enceinte éternelle, tout œil peut voir toute la lumière, avec tout ce qui vit dans la lumière : tout œil, d'un seul regard, voit Dieu et l'univers entier. Là, il n'y aura plus qu'un horizon, le même pour tous, l'éternel et universel horizon, où tout œil verra toujours tout. Là tous sont toujours avec tous, en même temps qu'avec Dieu. Où est la nuit ? où est le froid ? où se cachent les ténèbres ? où est l'inquiète mobilité ? où est la possibilité de l'isolement, de la séparation ? où est la mort sous cette pleine lumière, sous le regard immédiat de Dieu ? Qu'est devenu le temps ? qui s'aperçoit de la durée ? Comment le jour peut-il baisser, pour nous avertir du départ ?

fortitudinem et præcinxit se. Etenim firmavit orbem terræ qui non commovebitur. (Ps. XCII.)

VI.

Eh quoi, dira-t-on, plus de mouvement, mais alors plus de vie!

Ne craignez point. Parce que le monde aura cessé de tourner sur lui-même, et de courir toujours dans le même cercle, comme l'esclave condamné à la meule, le monde, ni l'homme, n'auront perdu ni le mouvement ni la vie. La vie ne tournera plus, ne circulera plus dans la perpétuelle répétition des mêmes vicissitudes sans avancer; car elle n'aura plus d'autre mouvement que la croissance et le progrès. Pensez-vous qu'elle va rester froide et immobile sous le regard direct de Dieu, elle qui autrefois fermentait, s'agitait et courait avec tant d'inquiétude et tant d'élans, sous l'indirecte et partielle lumière du premier monde?

Ici, plus de séparation entre Dieu et les âmes, plus de séparation ni de lutte entre l'esprit et la matière. Les corps sont glorifiés et spiritualisés par la vie pleine qui se fait tout en tout. Quelle vie et quel élan! Quels torrents de lumière et d'amour! Quelle dilatation de tout cœur, de tout esprit et de toute vie! Quels battements du cœur commun, et quel tressaillement du monde physique, sous l'im-

nense harmonie des chants sacrés de la céleste joie! Quel enthousiasme dans la vérité triomphante et dans l'amour enfin désaltéré! Et toute cette assemblée, cet univers nouveau, cette unique cité, bien autrement grande que l'ancienne, cette cité, — car ici les images se croisent et se confondent, — cette cité est une chose vivante, c'est la Jérusalem céleste, c'est notre mère commune qui est au ciel, c'est l'Église éternelle, c'est la fille de Dieu et l'épouse de l'Agneau. L'Agneau, Verbe incarné, occupe le milieu de son cœur. C'est lui qui est sa source, son soleil, son éternel et perpétuel vivificateur. Il lui parle, il la bénit et il lui dit : Je t'aime; j'ai traversé la mort pour te donner la liberté, et te faire asseoir avec moi sur mon trône. Ces paroles de Dieu visible révèlent incessamment aux âmes de nouvelles profondeurs d'amour et de nouvelles clartés, et dans le monde des corps elles font tressaillir de joie la lumière et l'électricité.

Que dire de cette vie admirable et de ses mouvements? Plus encore que l'ancienne création, la création nouvelle est elle-même la parole que Dieu parle. Elle est, dans son ensemble, le flot universel de la parole de Dieu.

En commençant cette étude de l'âme, nous avons dit : « Notre âme est un mot que Dieu parle. »

Or, cela est encore plus vrai de l'ensemble des âmes, plus vrai encore de l'univers entier, plus vrai surtout de l'univers régénéré et élevé à l'éternelle et immuable perfection.

Que dire de cette parole? Cette parole n'est-elle pas le nom de Dieu prononcé au dehors, et maintenant tout glorifié? Que dire de cette parole de Dieu, de ce discours, de ce poëme, de ce chant s'exhalant de la bouche de Dieu même?

Quand un homme parle, il s'enveloppe d'une sphère sonore dont il est centre. Dieu parle et se revêt aussi, dit le texte sacré, d'une ceinture de beauté, de force et d'harmonie. Il pose la sphère créée. Dieu est au milieu d'elle, et quand elle est ramenée à lui dans la gloire, elle ne sera point ébranlée. C'est là le ciel, le temple de Dieu, sa demeure, son poëme et son chant.

Mais n'est-il pas admirable que, dans la sphère sonore, expansion d'une parole dite par un homme, chaque point est l'image du tout, et en renferme tout le sens? L'oreille, touchée par un seul des rayons de cette sphère, entend et reçoit tout. Mille auditeurs placés de tous côtés entendent tout le discours.

De même chaque rayon et chaque point de la parole universelle que Dieu dit hors de lui est un être vivant et individuel dans la totalité.

Tel est aussi le ciel; telle est, dans la vie éternelle, la sphère de gloire, de lumière et d'amour dans laquelle Dieu verse ses dons. Il est au milieu d'elle pour l'affermir, la vivifier; elle ne sera point ébranlée. Elle s'attache immuablement à son centre par un amour immense : c'est là son immobilité. Mais où est son mouvement? Le voici : l'union du créateur et de la créature se maintient, se resserre, se dilate et grandit. C'est là le mouvement. Dieu ne peut croître, ni lui, ni son amour, mais la créature croît toujours. La sphère d'amour grandit incessamment, elle fait ce qui est dit aux âmes : « Dilatez votre cœur et je le remplirai. » Elle ne cesse d'agrandir son cœur et de le dilater, sous le souffle intérieur, par un progrès que rien n'arrête, comme à la voix de l'homme, s'étend autour de lui la sphère des ondes sonores, corps de la parole intérieure, sphère réelle, vivante, animée, dont le centre est la bouche qui parle, dont la surface s'avance à flots pressés dans l'atmosphère, et dont chaque point porte le mot entier.

Ainsi grandit la sphère divine, plus vite que la parole humaine ne va d'un homme à l'autre, plus vite que la lumière ne passe d'un monde à l'autre. Rien dans tout l'univers ne croît, ne marche, et ne s'avance, et ne s'élance dans l'éternel

progrès avec plus de vitesse et de tressaillement que ce flot magnifique de la parole de Dieu. Jamais elle ne s'arrête : son cœur augmente toujours de profondeur et de capacité : son âme se développe sans cesse : toujours en elle de nouveaux points paraissent à la lumière, et chaque fibre nouvelle de ce cœur bienheureux rencontre et boit toujours la plénitude de la lumière et de l'amour, ce rayon d'une force infinie, le Verbe, qui se verse en tous sans s'affaiblir.

Quand nous aimons, quand l'ardeur de notre âme se verse dans un cœur aimé, il est un temps aussi où ce cœur se déploie, se dilate sous l'amour. Mais on lui trouve bientôt des bornes en le sondant, et l'amour arrêté, ne pouvant croître, languit et meurt. Tant que le cœur aimé offrait quelque mystère, on le croyait immense, et notre désir s'y plongeait, comme l'espérance dans l'avenir. Mais quand il est tout vu, comme il paraît étroit! Quand il n'a plus aucun repli à déployer, quand il n'a plus ni secret ni mystère, qu'il reproduit toujours les mêmes aspects, comme une contrée connue, et les mêmes sons, comme une voix monotone ; quand il se fixe en face de nous sans croître et sans grandir, comme il paraît stérile ! comme l'union paraît vaine !

Mais l'objet de l'amour divin, toujours fécond, toujours nouveau, toujours développé sous le souffle de Dieu, dans la vie éternelle, offre toujours quelque nouveau mystère à ses rayons; non que l'œil éternel n'ait pas tout vu, mais l'idéal que l'homme porte en lui-même, va toujours se réalisant par un progrès que rien n'arrête. Voilà l'amour sans bornes, l'amour éternel et croissant.

Les hommes aussi pourraient toujours s'aimer, s'ils se tenaient toujours vivants en Dieu, toujours nouveaux, toujours profonds en lui, portant en eux le mystère de Dieu même et l'inépuisable jeunesse que donne la séve divine toujours renouvelée. Chaque âme ne peut-elle pas croître toujours? N'est-elle pas quelque chose dans la sphère lumineuse qui rayonne de la bouche de Dieu? N'est-elle donc pas une onde dans cette parole divine que pousse à flots pressés le souffle créateur?

VII.

Tel sera donc, au ciel, le mouvement et le progrès. Telle sera la lumière, et la vie, et la croissance de la Jérusalem céleste, dont l'Esprit-Saint a dit:

L'agneau est sa lumière! Telle sera l'unité de l'éternelle demeure des créatures intelligentes et libres ! Telle sera l'unité qui ne fera de tout qu'une seule âme, une seule vie en Dieu !

Mais, ô mon Dieu, que ces idées sont loin de la pensée des hommes ! Qui donc s'occupe de l'âme et de son avenir ? Qui donc s'occupe de science, de morale et de religion ? Qui donnera quelque attention au peu que je m'efforce d'en balbutier ? Oh ! quand saurons-nous méditer, et voir, ou croire ? Quand aurons-nous la foi dans la continuité de la vie que Dieu donne, dans l'inébranlable stabilité de son œuvre, et dans son idéale beauté ? Quand saura-t-on que tous les rêves sont moins beaux que les promesses de Dieu ? Quand saura-t-on lire ces promesses dans la raison et dans la foi ? Quand aura-t-on la force de croire, ou la puissance de voir que le terme idéal des choses est et doit être, entre toutes les réalités, incomparable en certitude comme en beauté ? Quand cessera-t-on de regarder la mort comme l'abîme des ténèbres et du néant ? Jusqu'à quand cet épouvantail suffira-t-il pour neutraliser dans les âmes l'espérance, la joie, et l'enthousiasme de la vie ? Eh bien, regardons, une bonne fois, la mort en face. Essayons aujourd'hui de la comprendre, et de voir qu'elle n'est point l'obstacle,

mais le moyen ! oui, le moyen de transcendance, le passage et la Pâque, qui mène de cette vie mobile et mêlée à l'incomparable beauté, et à l'incomparable réalité !

LIVRE SIXIÈME.

LA MORT.

CHAPITRE Ier.

L'AUTOMNE.

I.

Il nous faut relire maintenant une page du commencement de ce Traité de l'Ame [1]. Nous disions :

« Heureux les esprits clairvoyants qui regardent et pensent et qui méditent un point que les autres oublient.

[1] Tome I. Chap. II, la fin.

« Quel est ce point? Ce point capital c'est la mort.

« Heureux ceux qui discernent le mouvement qui les emporte, et ne se croient point immobiles sur une terre immobile, et contemplent la marche et le but, c'est-à-dire un rapide passage et la mort. Vrai point de vue de tout le tableau de la vie, ô mort, heureux celui qui t'aperçoit, et qui, à ta lumière, critique la vie avant de l'entreprendre.

« Celui-là sort du rêve. Il s'éveille ! Ses yeux s'ouvrent ; il voit la double face des choses, commencement et fin, vie et mort.

« Mais peut-être ne comprend-il pas ; peut-être aperçoit-il la mort comme un néant, qui neutralise et qui efface tout l'être de la vie. Alors commence la crise désespérée de l'âme. Sortie de la grossière béatitude des sens, l'âme est vide, affamée, désolée et saisie de terreur, en face de l'effrayante image et de l'inévitable mort ! Il faut qu'elle se replonge, par peur, dans le sommeil, qui maintenant ne sera plus que factice et fiévreux; ou bien il faut qu'elle trouve un point d'appui pour sa vie éveillée.

« Ce point d'appui c'est la sagesse ; c'est la vraie science, c'est la vraie foi, c'est l'union à l'unique immobile qui ne passe point et ne meurt point.

« Si, dans ce désespoir, l'âme trouve Dieu, si, dans cette crise du milieu de la vie, elle s'élève,

au lieu de se précipiter, c'est un autre état qui commence !

« Mais comment enseigner ce qu'est cet autre état ?

« Cet état, c'est l'intelligence et la vraie pratique de la mort. C'est la vie traversée au delà de sa limite présente.

« Mais que veulent dire ces mots ?

« Ces mots renferment le grand problème de vie et de mort que le livre de la Connaissance de l'Ame doit chercher à résoudre. »

Or, tout ce que nous avons dit sur le sacrifice, sur la transformation de l'âme par le sacrifice, sur les lois de la vie du corps, sur l'immortalité, sur la consommation de l'univers et sur le lieu de l'immortalité, tout cela n'était autre chose qu'un essai d'intelligence de la mort, et par conséquent de la vie, de la vie traversée au delà de sa limite présente, par la pratique et la science de la mort.

Mais je veux voir de plus près ce qu'est la mort. Je voudrais presque la voir elle-même, et l'observer expérimentalement en moi. J'entends Leibniz me dire qu'il suffirait de déployer une âme pour y voir tout. Ne puis-je donc voir la figure de la mort dans mon âme en la déployant, et dire avec saint Paul : « J'entends en moi la réponse de la mort ? »

II.

Il est un âge où la nature elle-même se joint à la voix intérieure de Dieu, pour nous faire clairement entendre cette grande réponse.

C'est l'âge où l'homme arrive au milieu de ses jours, et commence à descendre. C'est le moment où il traverse l'effrayante ligne qui partage en deux hémisphères la vie humaine.

En ce moment, il est peu d'hommes qui n'entendent retentir dans leur âme quelque chose de ce chant terrible qu'Isaïe recueillait sur les lèvres du roi mourant : « Seigneur, au milieu de mes jours, « je touche aux portes de la mort. Je cherche le « reste de mes années, et je n'ai plus rien devant « moi. Je ne verrai pas Dieu sur la terre des vi- « vants : je ne verrai pas l'homme habiter en paix « sur la terre. Le développement de mes jours s'ar- « rête : on le reprend, et on l'enlève, comme on « roule la tente du berger. Dieu coupe ma vie, « comme un tisserand coupe sa toile, et, pendant « que ma trame se développe encore, Dieu la dé- « chire ! Je suis né ce matin, le soir vient, et je vais « mourir ! Et pourtant, j'espérais voir un se-

« cond matin ! Mais sa force implacable me brise.
« Je suis né ce matin : le soir vient et je vais
« mourir !

« O Seigneur, est-ce donc là la vie ? Est-ce pour
« cela que je suis né [1] ? »

Tel est le chant universel de la vie qui décline, quand elle commence à pressentir la mort. Heureux ceux qui en ont entendu, dès leur jeunesse, l'harmonie grave, en ont compris le sens austère, et qui, à la lumière de cette révélation, ont critiqué la vie, avant de l'entreprendre !

Mais la plupart des hommes n'entendent que tard ce cantique intérieur, et ne le comprennent pas.

C'est à la fin de la maturité, quand tombent les premières feuilles, que l'on commence à entendre la voix. On est au milieu de la vie, et il semble qu'on touche à la fin. On commence à vouloir calculer ce qui reste, et il semble que l'on n'ait plus rien devant soi.

L'irrésistible mouvement qui nous emporte s'accélère à mesure qu'on avance. Sa vitesse devient effrayante ; on est né le matin : le soir vient, et l'on meurt !

[1] Cantique d'Ezéchias, Isaïe, XXXVIII.

Voilà, je crois, ce qu'entendent tous les hommes, et ce que comprennent toutes les âmes. Mais ce n'est point là tout. Ceci n'est que la partie bien connue du cantique, son premier sens vulgaire. Mais combien j'ai vu d'hommes s'y arrêter! A combien d'âmes n'ai-je pas dit : « Écoutez encore, et « comprenez mieux! » Je les voyais, au milieu de la vie, beaucoup trop résignées, s'asseoir et dire dans un secret découragement : Tout est fini ; l'heure est venue de replier ma tente ; je n'ai plus qu'à me préparer au départ.

O âmes, déployez donc en vous d'autres replis. Écoutez les accents qui viennent d'une plus grande profondeur. Ne vous laissez pas entraîner. Sachez vous révolter contre ce fantôme du néant qui vous menace.

Écoutez! le chant de la mort a trois parties. Il y a d'abord la tristesse, puis la révolte, puis enfin l'enthousiasme.

Vous entendez assez la première partie du cantique, cette plainte vulgaire, lugubre, si claire et si connue : Je suis né ce matin : le soir vient, et je vais mourir.

Mais entendez aussi, au milieu de cette plainte et de ces larmes, un commencement de révolte. « Pen- « dant que ma trame se développe encore, Dieu la

« déchire! Il brise mes os, comme un lion qui dévore « sa proie. Vous me faites violence, ô mon Dieu! « O Seigneur, est-ce donc là la vie? Est-ce pour cela « que je suis né? »

Mais le cri de la révolte s'élève :

« Eh quoi! Dieu me conduit! Et il me conduit « aux ténèbres et non à la lumière! Il tourne et il « retourne sa main sur moi. Il fait vieillir ma chair, « et brise mes os. Il me couvre de plaies, et m'en- « veloppe de fiel. Il me plonge dans la nuit, comme « les morts pour l'éternité. Si je crie, si je prie, il « repousse ma prière : et il se jette sur moi comme « l'ours et le lion sur leur proie. J'ai perdu toute « joie et toute paix. J'ai perdu le sens de tout bien. « J'ai dit : La vie n'a plus de but. Je n'espère plus « en Dieu [1]! »

Mais après la révolte, dans les âmes où la mort se fait entendre jusqu'au bout, vient la raison, puis l'enthousiasme.

Et d'abord la raison : « Mais pourquoi donc me « plaindre, et lui demander une réponse, puisque « c'est lui qui a tout fait [2]? »

[1] Lament. Jerem., cap. III.

[2] Quid dicam aut quid respondebit mihi cum ipse fecerit? (Cant. Ezech., Is., XXXVIII.)

Oui, c'est lui qui opère ma vie, et qui, en même temps, la déchire. Oui, c'est lui qui me tue, et c'est lui qui me donne l'horreur de la mort. C'est lui qui me fait mourir ce soir, et qui me donne l'espoir d'un second matin. Eh bien, demandons-lui cette nouvelle vie, et la science de ces contradictions.

« Seigneur, je suis votre œuvre : au milieu de « mes jours, donnez-moi la vie véritable. Seigneur, « au milieu de mes jours, faites-moi connaître tout « ce mystère [1]. »

Or, voici le sens du mystère :

« C'est que la mort est une puissance qui mar- « che devant Dieu, pour courber toute la terre sous « les pas de son éternité. Dieu veut dompter la « terre, pour donner à son peuple la vie, la vie « pleine dans le Verbe incarné [2]. »

« O mort, à ta voix mes entrailles ont frémi, mes « lèvres ont tremblé de crainte. Et maintenant je « ne crains plus. Que la putréfaction possède mes « os, et ruisselle sous ma chair, pour que je passe « de la tourmente au repos, et qu'il me soit donné

[1] Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud. In medio annorum notum facies. (Orat. Habacuc. Cap. III.)

[2] Ante faciem ejus ibit mors... Incurvati sunt colles mundi ab itineribus æternitatis ejus... Egressus es in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo. (*Ibid.*, v. 4, 6, 13.)

« de monter vers les miens, vers ce peuple qui est « en haut. »

« Oui, germes et fleurs, fruits de la terre, ani- « maux qui nourrissez l'homme, vous passez. Mais « moi, je trouve en Dieu ma joie, et je tressaille en « vous, Dieu mon Sauveur. Dieu est ma force. C'est « lui qui me donne la vitesse et l'élan du cerf. C'est « lui, vainqueur de tout, qui me fait traverser l'obs- « tacle, et m'élève, plein d'un chant d'enthousiasme, « jusqu'au terme de mon glorieux espoir [1]. »

Tels sont les chants sacrés et révélés qu'il nous faudrait comprendre.

III.

J'ai déjà lu et compris dans mon âme la première partie de ce chant, la tristesse et la plainte.

Il n'est pas difficile non plus de comprendre la

[1] Audivi et conturbatus est venter meus : a voce contremuerunt labia mea. Ingrediatur putredo in ossibus meis et subter me scateat : ut requiescam in die tribulationis, ut ascendam ad populum accinctum nostrum. Ficus enim non florebit, et non erit germen in vineis. Mentietur opus olivæ et arva non afferent cibum. Abscindetur de ovili pecus, et non erit armentum in præsepibus. Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo. Deus Dominus fortitudo mea, et ponet pedes meos quasi cervorum. Et super excelsa mea deducet me victor in psalmis canentem. (Orat. Habacuc. Cap. III.)

seconde partie : la révolte contre la nécessité de la mort. Quelle âme ne dit et ne comprend ceci : Mais est-ce donc là la vie ? Est-ce pour cela que je suis né ?

Ce qu'il nous faut entendre et tâcher de lire dans notre âme, expérimentalement, c'est le sens de cet enthousiasme. O mon âme, es-tu capable de le comprendre ? Peux-tu le partager ? Si je te sonde plus profondément, pour te connaître, et si je te deploie, pour te lire tout entière, trouverai-je en toi cette troisième réponse de la mort, qui change en enthousiasme la plainte et la révolte ?

Comprendrai-je cette énigme : « La mort marche « devant sa face.... afin de courber la terre sous « les pas de l'éternité. » Tel serait le sens de la mort, tel serait son usage : elle marcherait en face de Dieu, annonçant sa venue, et préparant la terre à l'approche de la vie éternelle. Elle serait le passage du travail au repos, et de la dispersion des multitudes terrestres, à la glorieuse union du peuple qui est en haut. Elle ôterait cette force, cette joie, que nous donnent les fruits de la terre, mais elle nous donnerait pour force, pour joie et pour appui, Dieu même. Elle serait l'anéantissement de l'obstacle et nous élèverait jusqu'à notre idéal glorieux et triomphant.

Y a-t-il quelque psychologie qui lise cela dans l'âme, et qui voie dans la vie de l'âme, non plus le masque ancien, mais la vraie figure de la mort, glorieuse et triomphante, qui la montre comme l'élan suprême et le procédé principal de la vie ?

Oui, il y a une connaissance de l'âme, qui en voit et en sent quelque chose, expérimentalement, scientifiquement. C'est la science des chrétiens.

Je suppose donc que je sois à cet âge où la réponse de mort se fait surtout entendre, et j'écoute : vous qui lisez ces pages, écoutez avec moi.

La tristesse, la plainte et la révolte, depuis que je me sens décroître, se font entendre assez clairement.

Mais, ô mon âme, si tu es triste, si tu te plains, et si tu te révoltes, tu portes donc en toi un but et un espoir qu'un invincible obstacle contrarie.

Tu sens en toi cette contradiction. La vie veut vivre et cependant elle meurt.

Mais alors, ou bien l'œuvre de Dieu est dénuée de sens, et Dieu même est déraisonnable, ou cette contradiction se concilie dans quelque autre mystère qu'il faut chercher.

Deux choses sont manifestes : tu veux vivre et tu te sens mourir. Tu vois bien le jour qui décline, mais tu espères un second matin.

Et d'abord, regardons de près cette demi-mort qui me menace ou plutôt qui m'atteint au milieu de ma vie, quand j'ai dépassé le sommet.

Visiblement, toute la direction de ma vie est changée. Je montais, maintenant je descends. J'avançais vers la vie grandissante; comme la terre vers le solstice d'été, j'allais vers la lumière et la chaleur croissante. Je me retourne maintenant, comme la terre aussi, quand les jours diminuent, retourne vers l'équinoxe. Mes jours croissaient, maintenant ils décroissent [1].

Mon âme pénétrait mon corps d'une vie surabondante, et mon corps empruntait à la terre plus qu'il ne lui rendait. C'est l'inverse aujourd'hui. Mon corps, sous l'influence d'une vie plus recueillie, restitue chaque jour plus qu'il n'emprunte.

Mon esprit va de même. Ma mémoire s'attachait

[1] Pariset (Article *Age*, dict. des Sciences médicales). Notre vie se partagerait donc en deux grandes périodes ou deux âges : le premier consistant dans un mouvement d'expansion graduel et soutenu qui, à partir de la naissance, se prolongerait jusqu'à la quarante-neuvième année, et composerait ainsi ce qu'on appelle la grande semaine de la vie; le second marqué par un mouvement de resserrement progressif qui, à partir de ce dernier terme, se prolongerait jusqu'au terme final. Le premier comprendrait toute cette série d'évolutions que parcourt l'économie pour parvenir à son entier développement; le second, toutes les séries de dégradations qui en caractérisent le déclin.

à tout, et perdait peu. Maintenant elle acquiert chaque jour un peu moins qu'elle n'oublie.

Mon esprit aimait à s'étendre dans la multitude des idées et des faits : j'entrais alors aussi facilement dans les idées d'autrui que dans les faits nouveaux. Maintenant, en présence de données inconnues, ou des idées d'autrui, je vois moins clairement, j'entends moins vite, et j'assimile beaucoup plus lentement.

J'écoute bien plus péniblement. Je ne puis suivre qu'avec ennui la multitude des mots, à moins qu'ils ne soient le vêtement simple de la pensée des grands esprits.

Aujourd'hui je ne saurais apprendre une langue. Je ne sais plus me faire aux mots nouveaux. Mais les vieux mots, dont j'ai l'usage, me deviennent de plus en plus clairs, de plus en plus chargés de sens. Je les vois transparents, transparents jusqu'aux choses, et parfois jusqu'à Dieu. Le nombre de ceux que j'emploie, décroît peut-être, mais chacun de ceux que je garde, gagne en étendue et en poids.

Ma pensée a pris en dégoût les mots techniques et rares, les termes particuliers, systématiques, les expressions éclatantes ou subtiles, et propres à une école ou à un siècle; et je n'aime aujourd'hui que les mots simples, antiques, vulgaires, qui sont de

tous les temps et de tous les lieux. Mais je comprends qu'avec ces mots universels et simples, on peut tout dire.

Si des mots je passe aux idées, si je m'étudie sur ce point, je trouve que, manifestement, dans mes pensées, le nombre, la quantité et le mouvement diminuent. Le long développement, le rapide mouvement discursif me fatigue. Je ne sais plus courir ; je marche. Je marche, mais peut-être j'arrive plus tôt que lorsque je courais. Je raisonne moins, mais je vois mieux les conclusions. Je ne démontre point ce qui se voit. Je crois moins à ce que déduit la logique, qu'à ce que l'esprit voit et touche.

Je sais un géomètre consommé, des plus illustres, qui se rit des grands circuits d'algèbre, des longues chaînes d'équation. Regardez, me dit-il, avec la raison nue et l'intelligence reposée, le fond des choses et des données, et vous irez aux découvertes plus tôt et plus profondément que par toutes ces machines et tous leurs mouvements. Ainsi fait aujourd'hui mon esprit, en toute science et en toute question [1].

[1] Est-il nécessaire de prévenir que le *moi* de ces chapitres, et de tout cet ouvrage, est le plus souvent un *moi* général et impersonnel, et non pas celui de l'auteur? L'auteur n'entend ici ni se flatter de ces progrès, ni se plaindre de ces décadences. S'il les décrit, c'est peut-être par induction ou expérience d'autrui plus que

Voilà pour le mouvement. Quant au nombre, j'avoue que lorsque mes pensées surviennent par multitudes, je ne regarde plus. Je ne sais rien voir dans la foule. Je veux des groupes choisis, liés par sympathie et par nature, et non pas ramassés par accident. Ces associations d'idées accidentelles et singulières, dans lesquelles pétille l'esprit, me deviennent impossibles. Je n'aime à rapprocher que ce qui peut rester uni. D'ailleurs, je ne veux plus de nombre, dans mon esprit, que par rapport à l'unité. Le nombre seul est anarchie.

Enfin, s'il s'agit de la quantité, je me souviens bien qu'autrefois, dans ma pensée, un seul chapitre d'une seule science était si grand, qu'il remplissait tout mon cerveau et occupait toute ma mémoire. Aujourd'hui, tout ce que je puis savoir tient à peine dans ma tête un peu de place, et je ne m'en souviens que peu. Seulement je le retrouve quand il le faut. Ma science n'a que peu de détails, peu de matière. Elle est plus simple, plus immatérielle et plus souple. Je puis avec facilité la plier et la déplier, la réduire à un point, ou l'étendre assez loin tout à coup.

par expérience personnelle. Quoi qu'il en soit, il demande à tous ses lecteurs, un peu avancés dans la vie et dans la science, de lire ces pages en essayant de se les appliquer.

En outre, mon esprit maintenant a, sans comparaison, moins d'adhérence à ce qu'il tient. Il a, comme Thémistocle s'en vantait, une admirable puissance d'oublier. Ce qui est faux, faible, factice, se détache et tombe facilement. Ce qui est curieux, inutile, et ne sert pas à l'homme, et ne va pas à Dieu, se dessèche et se fane comme l'herbe. Les sciences abstraites, curieuses et isolées, qui ne vont pas à la morale et à la religion, et au bonheur du genre humain, sont reléguées dans quelque place inoccupée de ma mémoire, et pliées sous le moindre volume possible.

A plus forte raison, ai-je horreur des engouements systématiques de la pensée, des thèses aiguës et absolues, des affirmations éclatantes et tendues.

Plus je vais, plus je sens que la vérité, comme la vertu, est au centre et au milieu des choses. La grande source d'erreur consiste à regarder comme centre un point de la circonférence. Et la grande source des disputes consiste à opposer entre elles les deux extrémités des diamètres. On isole et l'on monte un pôle positif d'un côté, et un pôle négatif de l'autre, au lieu de faire ruisseler vers le centre les deux forces qui s'y veulent unir.

Et j'ai, de plus en plus, horreur de ces extrémités et diversités contentieuses, parce que mon es-

prit, en vieillissant, marche naturellement vers l'unité, la simplicité et la paix.

Et je remercie Dieu, en pensant aux témérités, aux systèmes, aux illusions, aux engouements, aux doctrines absolues de ma jeunesse, de n'avoir point alors eu le grand malheur de parler, de dogmatiser, de disputer, d'écrire, peut-être, des pages tendant à diriger le monde ou mon pays, et qui subsisteraient aujourd'hui à ma honte. Je vois pourquoi l'antiquité attribuait la chute des républiques au trop grand nombre de jeunes parleurs. *Proveniebant oratores novi, stulti, adolescentuli*, dit Caton [1]. Serait-il vrai que notre civilisation moderne tout entière est menacée, par la même cause, de décadence ou d'immense retard ?

Et d'ailleurs, je commence à comprendre de plus en plus qu'il faut penser avec humilité, et devant Dieu. Je pensais et je parlais autrefois si impétueusement ! Mais aujourd'hui, je tremble de penser ce que Dieu n'approuve pas.

Aussi je me demande si cette crise du milieu de la vie ne serait pas assez naturellement la grande époque de la chute des erreurs. Alors aussi tombent les croyances qui n'ont pas leur racine en

[1] Cicéron, de Senectute, VI.

Dieu. On se lasse à la fin de maintenir par force, dans sa tête, de mauvaises raisons. La religion venue par poésie, par impression sentimentale, par science individuelle et raisonnement privé, par préjugé ou par autorité humaine, la religion, superficielle et vague, s'ébranle dans l'âme. C'est l'âge du plus absolu scepticisme pour l'âme sans profondeur. Et c'est l'âge de l'hypocrisie pour l'âme qui peut mentir, et qui veut soutenir un vieux rôle sans y croire. Mais c'est aussi l'époque où l'on va plus facilement de la fausse religion à la vraie, et des idolâtries à Dieu, et des sectes à l'unité. C'est l'époque où les âmes qui ont vécu dans la foi morte, sous les formes et l'apparence de la vraie religion, peuvent, quand survient le dégoût des formes vides et le mépris des apparences, rentrer dans la substance de la vraie foi, de la foi vive, de celle qui n'est donnée que par Dieu même, présent dans l'âme. Et l'âme qui possède depuis longtemps la vraie foi, mais resserrée peut-être en des formes étroites, obscurcie de scrupules et d'inintelligences, peut alors, après une crise de doute, la reprendre des mains de Dieu, plus simple, plus transparente, plus vivante et plus libre, plus ramenée à l'unique nécessaire, l'amour de Dieu et du prochain.

Pour ce qui est de la poésie et des arts, je n'en puis plus supporter, je l'avoue, les efforts, les effets, les inutilités et les témérités. Je hais l'audace des formes et des couleurs, l'intensité, la volubilité ou l'excentricité des sons, et la multiplication des images, et la perpétuité des descriptions. Je ne veux aujourd'hui qu'une austère poésie d'automne, sobre, châtiée de toute surabondance de séve, de toute luxuriance de rameaux, et présentant à l'œil, au lieu de campagnes fleuries et de feuillages touffus, des sillons nus, mais chargés çà et là de gerbes empilées; des ceps informes et brûlés, mais prêts à ruisseler le vin.

Maintenant, si je passe de l'examen de mes idées à celui de mes sentiments, j'aperçois tout d'abord un premier changement heureux : c'est que je suis beaucoup moins exposé qu'autrefois à la malédiction qu'a prononcée Bossuet contre la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer. J'ai bien moins l'orgueil de la science. Et si je cherche la vérité, c'est avant tout celle qui est applicable à la vertu et au bonheur. Oui, ma science se tourne à aimer. Ma tête, moins fière, se penche un peu, se replie un peu vers mon cœur, en même temps qu'elle s'incline davantage, par bienveillance, vers mon prochain.

Je le comprends, les forces de mon âme sont aujourd'hui moins séparées, mes facultés moins isolées. Chacune d'elles, prise à part, a moins d'éclat, moins de chaleur sensible, moins de mouvement apparent, mais mon âme est plus une, et je m'approche de ce que saint Thomas appelle la pénétration mutuelle des forces.

Oui, mon cœur a de moins rapides pulsations, et le sang qu'il envoie n'est plus aussi brûlant; mais que serait-ce si la chaleur sensible disparue était maintenant devenue chaleur latente, c'est-à-dire chaleur plus profonde et plus assimilée? Que serait-ce si le feu des passions était devenu amour libre, amour intellectuel et cordial? Que serait-ce si j'avais survécu à mes passions sans survivre à mes forces? Que serait-ce surtout si l'amour libre, en moi, avait changé de direction, et si, au lieu d'être occupé toujours à aimer pour jouir, à s'aimer soi-même en autrui, il aimait autrui comme soi-même pour autrui et pour Dieu; si l'amour, au lieu de chercher le sentiment qu'il prend de soi, cherchait surtout l'efficacité de la preuve qu'il donne de soi? Et si, très-noble, très-désintéressé, il s'habituait maintenant à calculer ce qu'il peut faire de bien, et ce qu'il peut donner, et comment il se peut donner tout entier, et ses richesses et ses

idées, et tout son cœur, pour ce qu'il aime, comme Jésus, à la dernière cène, donnait son corps, son sang, avec tout son amour.

Mais je ne puis plus ne pas m'apercevoir que, plus je veux décrire mon commencement de décadence, plus il se trouve qu'au fond c'est un progrès que je constate. Ce n'est pas même encore une chute de feuilles, ce n'est qu'une chute de fleurs, chute nécessaire pour la venue des fruits. Les fruits sont le cœur et le centre des fleurs, qui ne sont que parures et enveloppes. Il faut qu'elles disparaissent quand le fruit vient.

Eh bien, ne serait-ce pas là peut-être le commencement de l'intelligence de la mort?

CHAPITRE II.

L'HIVER.

I.

Ainsi, en déployant notre âme, et l'observant pendant sa crise et son âge de retour, nous la voyons commencer à mourir. Nous commençons à voir en nous la mort, et il semble que, jusqu'ici, l'effrayant fantôme, vu de près, n'est plus un exterminateur, mais au contraire un moissonneur. Mais ce n'est là qu'un commencement, et nous sommes encore loin du but. Car, à vrai dire, qu'avons-nous observé dans notre âme? Nous avons observé l'automne, et non l'hiver : l'automne où la terre donne son fruit, et non pas l'hiver où tout meurt. Nous avons vu la vie se recueillir en nous, mais non s'éteindre.

Pouvons-nous déployer dans l'âme d'autres replis, pour y lire plus profondément, et pour y voir enfin la mort elle-même ?

Nous le croyons : nous croyons qu'il est des époques et des états de l'âme, où l'homme peut dire en vérité avec saint Paul : « Je viens d'entendre en « moi la réponse de la mort. » Nous croyons même qu'il est des âmes qui pourraient dire avec saint Paul encore : « Je meurs chaque jour. » Aussi nous croyons la mort observable.

Oui, il est des états de mon âme où, si je savais mieux voir, je pourrais observer la mort. Et malgré ma dissipation, ma dispersion, mon peu de clairvoyance et de profondeur, je l'ai plusieurs fois aperçue. Je ne parle pas ici seulement de ses terreurs, qui m'ont plusieurs fois assailli, mais qui ne sont que l'ombre et le fantôme de ce qu'il faut appeler mort! Je parle de la mort en action, opérant dans mon âme, en esprit et en vérité.

Il est des heures de critique profonde, radicale, solennelle, en présence de Dieu, où tout ce qui n'est pas l'essence du vrai et la substance du bien ne paraît plus que vanité. C'est la plus haute inspiration de Dieu. C'est le cri le plus sublime de la vie. C'est là la grande réponse de mort que toute âme, à tout âge, porte en soi. C'est là la grande

opération intérieure de cette mort qui, dit le texte sacré, « marche devant la face de Dieu, pour tout « broyer sous les pas de son éternité. »

Plusieurs fois j'ai connu cette heure, et j'ai senti et entrevu la mort.

Mais que sera-ce quand une longue expérience de la vie, s'unissant à cette voix intérieure, m'aura montré, dans ma propre histoire, dans mon corps, dans mon âme, dans le siècle où je vis, dans le monde que j'habite, dans les hommes qui m'entourent, la vanité de toutes les vanités, et, dans ce qui n'est pas vanité, la borne fatale et l'obstacle mauvais ?

Voici peut-être un demi siècle, ou plus, que je travaille sur cette terre : qu'ai-je fait et qu'ai-je obtenu ?

Par le bienfait et par la providence de Dieu, je le suppose, j'ai distingué mon âme de cette masse de chair. Mon corps décroît déjà, mon âme grandit encore. La vie de mon âme dans mon corps cède à la vie de l'âme dans l'âme. Cette vie moindre dit à la plus haute, ce que saint Jean dit du Sauveur : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Mon esprit gagne en solidité, en substance, en unité et en simplicité ce qu'il perd en surabondance, en mouvements, en détails, en images, en nombre, en

quantité. Mes facultés se réunissent et se pénetrent davantage. Mon esprit est moins loin du cœur : ma science veut tourner en pratique ; mon amour, mieux dirigé, s'élève, s'épure : mon travail, plus désintéressé, tend au bien du monde, de mon pays, ou des hommes qui m'entourent.

Certes, si mon âme en est à ce point dans la seconde moitié de la maturité, sa vie et son effort n'ont pas été perdus. On peut dire qu'elle porte une moisson, et qu'elle en goûte les fruits. Mais avançons, et plus ces fruits de sagesse seront grands, mieux nous saurons comprendre ce qui va survenir.

Voici, je le suppose, une de ces heures de critique mortelle, que provoque, par la bonté de Dieu, l'expérience consommée de la réalité.

Essayons de lire dans notre âme la forme que je veux voir, l'opération que je veux connaître : j'entends la forme et l'opération de la mort, non de cette demi-mort comparée à l'automne, mais de la mort finale comparée à l'hiver.

II.

Eh bien, voici que par instants je vois venir, en effet, sur la face de mon âme, le froid, la

glace, et comme la destruction. Je vois venir peu à peu le silence, la fatigue, l'inaction, l'indifférence, le chagrin, la séparation.

Le silence! dans ma jeunesse, j'étais comme assuré de convaincre le monde entier par ma parole. Aujourd'hui je commence à douter que la parole humaine puisse opérer quelque chose sur la terre, et augmenter parmi les hommes la sagesse et la vérité. Qui sait comprendre, et qui veut écouter, ou qui sont ceux que le monde écoute? Ne jetez point vos perles aux animaux, dit l'Évangile : c'est ce que j'ai fait trop souvent. J'ai profané la vérité en croyant la manifester, et j'ai dit à l'homme-animal ce qu'il ne pouvait pas entendre, et ce qui le blessait au lieu de l'attirer. Et, comme presque toute la nature humaine est encore dans ce demi-sommeil de l'animalité, ne ferai-je pas mieux de me taire? Ce qui instruit les hommes c'est le temps, l'expérience, c'est le malheur surtout, c'est la vie qui décline et la turbulence des sens qui s'apaise, et c'est la mort enfin. Quant à mes paroles, que peuvent-elles?

Mais déjà, sans délibérer, j'ai pris l'habitude du silence. Les plus hautes vérités auxquelles mon âme entière est attachée et qui sont le fruit de ma vie, sont trop simples pour être dites, et trop fortes

et trop effrayantes pour être démontrées. Si je les dis, on n'écoute pas : je parais ne rien dire ; et si je les démontre, l'on s'épouvante et l'on s'irrite.

Peut-être aussi ai-je assez dit, ou plutôt ai-je assez répété ce que je puis savoir, ce que j'avais à dire. Ceux qui m'entourent, me savent. Ils ne comprennent pas mes paroles, ils ne les pratiquent pas ; mais ils les savent, et ne veulent plus les écouter. Je suis connu : mon effet est produit : je n'ai plus qu'à me taire.

Et d'ailleurs, tout n'est-il pas dit ? Qu'ai-je à manifester qui ne soit dans les livres ou dans la tradition du genre humain ? Ce qui manque à la vérité, ce n'est pas d'être dite, mais bien d'être entendue. Mais ce serait là le changement et la transformation de la nature humaine. Or, je ne changerai pas le monde. Tout est donc dit, et il faut se taire. Et c'est à quoi mon âme se forme peu à peu, par la longue expérience de l'inutilité de la parole.

Voilà donc que le silence te gagne, ô âme, et c'est déjà l'un des traits de la mort. Mais ce n'est là que la première partie et le côté superficiel de la leçon. Quel est le véritable sens de ce silence qui m'envahit par l'opération de la mort ? Je cherche ce sens plus profond : car je crois et je sais que lorsque je ne vois que destruction ou anéantisse-

ment, je n'ai pas le fond de l'idée. Je sais, dis-je, que la mort est corrélative à la vie, qu'elle est ce revers de la vie, cette vie inverse qui repousse, qui détruit et anéantit, pour passer outre. La mort est une opération indirecte de la vie même, qui efface pour écrire, et qui détruit pour vivifier. Je comprends ces paroles mystiques : « La vie chrétienne « a deux parties, la mort et la vie, et la première « sert de fondement à la seconde. »

Quel est donc le sens du silence qui envahit mon âme ? Le voici : l'homme se tait afin que Dieu parle. La vie croissante, la sagesse grandissante me fait taire, parce qu'elle exige une plus haute parole. En effet, qu'est-ce qui est impuissant sur le monde ? C'est la parole de l'homme. Quand je parle à partir de moi, quelque vrai que soit mon discours, il n'opère pas. Si je parlais à partir de Dieu, sous la mission actuelle de Dieu, dans sa grâce et dans sa vertu, dans l'ardeur de son Esprit-Saint, ma parole serait-elle stérile ? N'ai-je, dans ma vie entière, jamais dit un mot efficace ? Plus d'un peut-être, mais alors je n'étais pas seul ; j'étais comme inspiré, comme envoyé. Une force était en moi, sans moi ; et une puissance tout autre que ma voix opérait, hors de moi, au fond de ceux qui m'écoutaient. Certainement il y a deux paroles : celle

qu'on parle à partir de soi, et celle qu'on parle à partir de Dieu. « Ma parole n'est pas ma parole, « mais la parole de Celui qui m'envoie [1], » dit le Maître des hommes. Serait-ce donc que la mort veut changer ma parole, détruire celle dont je suis le principe, pour faire place à cette autre parole dont le principe est Dieu ? Est-ce donc pour cela que mon âme, en avançant, tend au silence, et qu'inspirée et guidée par la mort, qui connaît notre but suprême, elle fait tomber la parole inutile, pour laisser survenir la parole créatrice, qui commence à vouloir paraître ?

Mais combien d'hommes ont vécu de la vie de l'âme dans le corps, sans parvenir à celle de l'âme dans l'âme ! Combien d'autres ont vécu aussi de la vie propre de l'esprit, de la raison, de la science ou des lettres, en un mot de la vie de l'âme en elle-même, et n'arrivent pas à la vie plus haute de l'âme en Dieu ! Combien peu ont assez conservé, préparé leur âme et leur corps, pour l'heure sainte de la vie de Dieu ! Ils y parviennent, mais trop tard, et trop épuisés pour la faire refluer sur l'homme entier, et pour rendre à tout l'homme une

[1] Sermonem quem audistis, non est meus, sed ejus, qui misit me, Patris. (Joan. XIV, 24.)

voix et des mouvements. Elle est, au fond, comme une très-faible lampe dans le sanctuaire d'une grande nef; mais elle demeure enveloppée de silence et d'obscurité. Ce n'est qu'après la mort totale et dans un autre vie que ce germe peut éclater. Il n'a pu grandir ici-bas, assez longtemps pour répandre ses fruits sur la terre. Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas, dès ma jeunesse, conservé pour vous seul mon âme, mon corps, mon esprit et mes forces? J'entrerais dans le troisième monde dès cette vie : mon dernier âge serait sur les deux autres un progrès divin. Je bénirais la terre par ma présence au lieu de la charger. Je serais vraiment votre fils, votre instrument, votre prêtre ou votre prophète.

III.

Quoi qu'il en soit, le silence m'envahit : la mort détruit la parole vaine, celle dont je suis seul la racine. Mais s'il en est ainsi de ma parole, il en sera de même de ma science et de mon action. Non-seulement déjà je parle moins, mais le temps vient, je le pressens, où je penserai moins. J'ai vu, dans mon automne, ce grand progrès de ma pensée qui, devenue moins discursive, moins mêlée d'espace et

de temps, de mouvement, de quantité, se recueillait vers l'unité, la paix et la sobriété ; c'était véritablement une pensée mieux dégagée du corps et de la matière, moins dépendante de l'état du cerveau. Mais voici qu'aujourd'hui, dans mon hiver, survient une crise toute autre : je vois mon âme se détacher de la science même, non comme fausse, mais comme vaine. Je sens profondément, par expérience, ce qu'ont vu les penseurs vraiment grands ; ils ont tous vu que notre science n'est qu'un reflet, un mirage, une ombre, un simulacre, un fantôme, une idole. Le temps vient donc où l'âme, après avoir connu ce que cette forme de la pensée peut donner de lumière ou de gloire, commence à dédaigner l'idole. Mais pourquoi ? Parce que le sublime instinct de la mort l'oblige à chercher Dieu. Ce que mon âme demande enfin, c'est de voir Dieu, c'est-à-dire cette réalité absolue dont ma science n'est que le reflet, dont ma pensée n'est que la recherche. Mon esprit veut se reposer dans la contemplation du terme suprême de la raison. Autrefois les discours et les livres, les mots, les phrases, suffisaient à me réveiller ; maintenant rien de cela ne peut plus tirer mon esprit de son sommeil. Pour le toucher, il lui faut la vie réelle et palpable : il lui faut les objets et Dieu !

Mais quoi, n'est-ce pas là un divin progrès? N'est-ce pas la marque d'un esprit qui aboutit enfin, qui veut enfin le terme de sa recherche, et qui attend le vrai réveil? Mes pensées, je les vois en moi : c'est mon esprit, c'est surtout moi. Or, j'ai assez de moi; je me suis assez vu; je voudrais maintenant voir Dieu, que ma pensée m'annonce et me démontre et me laisse entrevoir par reflet.

C'est ainsi qu'en marchant vers le terme de la pensée, j'arrive à penser moins, et le silence de la pensée aussi bien que de la parole, quand j'approche de l'objet, commence et m'envahit.

Mais s'il en est ainsi de la pensée, en sera-t-il autrement de l'action? Je ne parle pas de l'action physique, dont mon corps devient incapable, je parle des actions intérieures, décisions, résolutions et entreprises. « Je veux peu de chose, dit saint « François de Sales, et ce peu que je veux, je le « veux peu. » C'est où j'en viens, non pas par sainteté, mais par indifférence et par fatigue. A quoi bon vouloir? N'ai-je pas déjà fait, dans tous les sens, les efforts dont j'étais capable? A quoi bon maintenant me remuer encore? Je n'ai plus le goût ni la force de disputer ni les richesses ni les honneurs. Quant aux entreprises pour le bien, et aux efforts pour diriger l'État, le monde, l'esprit

public, je dirai même pour propager ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu ; je connais maintenant la mesure de mes forces, et les insurmontables résistances de ce qui est. Et puis, n'ai-je pas vu mainte fois mon élan me reculer plus loin du but, et mon effort redresser contre moi l'obstacle, qui déjà penchait pour tomber ? Laissons donc faire. Laissons marcher le temps ! Dieu seul opère ; Dieu seul change et transforme ; Dieu seul triomphe, règne et gouverne.

Mais qu'est-ce à dire ? Dieu n'agit-il que par lui-même, et n'opère-t-il point par les hommes pour le gouvernement du monde ? Que signifient ces mots : *force et vertu de Dieu,* et celui-ci : *instrument de la Providence ?* Aucun homme n'a-t-il jamais été l'instrument de la Providence ? Aucun n'a-t-il jamais reçu mission, inspiration, pour agir dans la vertu de Dieu, pour transformer un siècle, un peuple, une âme, ou pour se transformer lui-même dans la sagesse ? Loin de là. Tout homme a sa mission ; tout homme peut et doit opérer en Dieu. Ah ! voilà l'action que je veux, la seule en qui j'espère. Je ne veux plus agir à partir de moi-même, mais à partir de Dieu. Je veux un autre principe d'action, un principe qui n'agite pas en vain la face du monde, mais qui le mène au but. Pour

mes actes, comme pour ma parole et ma pensée, il me faut changer de principe. Je veux ne plus être principe, ou du moins l'instinct de la vie et de la vérité croissante le veut pour moi, et me force, par la mort qui dissout le reste, à le vouloir. Je veux que Dieu seul soit en tout mon principe et ma source. Si ce principe intervient dans ma vie, si je puis dire enfin avec l'Homme-Dieu : « Ce n'est pas moi qui agis par moi-même, mais « j'agis par mon Père. Je ne suis pas seul, mon « Père est avec moi, » alors aussi je pourrai dire, comme lui, jusqu'à la fin : « J'agis incessamment, « parce que mon Père agit incessamment : » et je pourrai à mon dernier jour m'écrier, comme mon Maître : « O mon Père, j'ai achevé l'œuvre que vous « m'avez confiée ! »

IV.

Ainsi jusqu'à mon dernier jour, Dieu peut me relever, en mettant dans mon âme un nouveau principe de pensée, de parole et d'action, pendant que mon âme, par elle-même tend au silence, à l'inaction, à l'anéantissement de la pensée, à l'indifférence, au chagrin.

Oh ! oui, je sens venir l'indifférence ! Je com-

prends déjà par moi-même la cruelle insensibilité, l'égoïsme absolu reproché à tant de vieillards. Dans ma jeunesse, à la seule vue d'un inconnu survenant dans ma vie, mon cœur battait ; je regardais et j'espérais : j'espérais découvrir un trésor dans cet homme. Aujourd'hui je ne regarde plus : je vois tous les hommes commes des ombres. Ne sais-je donc pas, par une assez longue expérience, qu'on ne peut rien attendre d'aucun homme ? Je connais la limite des cœurs et des esprits. Que ferai-je d'un nouveau venu ? Est-ce qu'il y a dans quelque homme quelque suite ? Est-ce que ceux qui m'ont aimé se souviennent aujourd'hui de moi ? Bien des fois je me suis cru enfin vraiment reçu dans une autre âme, vraiment aimé ! qu'en reste-t-il ? Je n'ai plus rien d'aimable et ne suis plus aimant. En avançant encore un peu, je comprends que je serai seul, nul n'espérant plus rien de moi, et moi n'espérant plus rien d'aucun homme. Oui, je le sais, presque toujours on vieillit seul et on meurt seul !

Ah ! certes voilà bien l'hiver de la vie. Ce n'est plus ici mon automne et sa moisson, et la sérénité de ses jours calmes, et la riche teinte des bois ; c'est l'anéantissement de toute séve, la nudité de toute la terre, la glace, la neige, les troncs noirs et les

branches cassées. Oui voilà bien la mort dans mon âme, car le cœur ne bat plus.

Mais de quelle âme s'agit-il ici ?

Oui, quand la vie de l'âme dans l'âme ne s'est pas dégagée de la chair et du sang, et quand, au milieu de nos jours, au commencement de la décroissance, l'âme, au lieu de se conquérir, s'est livrée, s'est tout entière épuisée dans le corps, oui, je l'avoue, il n'y plus de cœur lorsqu'il n'y a plus de chaleur physique dans le sang. Mais grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi de toutes les âmes. Quant à moi, quel que soit mon passé, je n'admets pas qu'un âge arrive, où mon cœur ait cessé de battre. D'abord parce que je vous ai demandé, ô mon Dieu, de me retirer de cette terre avant cet âge, s'il pouvait survenir ; puis, parce qu'en mettant ma main sur ce cœur, et l'observant de près, je sens qu'il est et sera dans mon âme, ce qu'il est dans mon corps, je veux dire « le dernier vi-« vant. »

L'avouerai-je ? ses battements sont comprimés, et son enveloppe est durcie : l'expérience et la circonspection le brident ; mais lui, étudié sous cette enveloppe, je ne le trouve point refroidi. Il a les anciennes forces, peut-être en a-t-il de nouvelles : seulement il est séparé des objets, car les figures

humaines, trop souvent reconnues comme vides, ne sont plus des êtres réels à ses yeux. Mais, s'il croyait entrevoir un homme, un homme réel et consistant, vrai, noble et bon ; un homme tel que Dieu les veut tous, et tel que je les croyais tous dans mon enfance ; une âme en qui la mienne pût se verser entière, sans réserve des idées secrètes et des sentiments ineffables qu'on ne dit plus ; oh ! alors je sentirais mon cœur bondir et s'élancer, briser la glace, fondre la neige, dilater ma poitrine ; oui, je le retrouverais entier. Mais cette âme la rencontrerai-je ?

Oh mon Dieu ! telle est assurément la source la plus profonde de mon chagrin. Je le sais. A peu près tous les hommes meurent de chagrin, et trop souvent de chagrin coupable ! Santé, fortune, carrière, amis, famille, facultés intellectuelles, ressources d'âme, paix intérieure, tous ces biens sont perdus ; tout a été détruit par d'aveugles passions, d'indignes fautes, et peut-être même par des crimes : automne stérile ! hiver désespéré ! mort affreuse et coupable, déjà maîtresse de tout ! ô désespoir !

Mais non, j'ai été moins coupable, je le suppose, ou, si l'on veut, moins malheureux. Mes fautes ont été pardonnées à temps, et les grands châti-

ments ne m'ont pas été infligés. Mais du moins il est trop manifeste que je n'ai pas développé dans sa grandeur le talent que Dieu m'a confié. Mon œuvre évidemment est criblée de lacunes, mon âme est couverte de taches, et resserrée, défigurée peut-être par mille habitudes imparfaites. Mon corps, ma vie physique reflète l'état incomplet de mon âme. J'ai perdu, par ma faute, toute beauté d'automne ou d'hiver. Par mes faiblesses, mes erreurs, mes précipitations, mes inintelligences, j'ai diminué, presque perdu, ou le crédit de ma parole, ou bien l'autorité de mon action. D'ailleurs, je n'ai point véritablement établi entre mon âme et Dieu la grande union, l'union des saints. Des milliers de faux mouvements imperceptibles, d'esprit, de cœur, de parole et de volonté, chaque jour renouvelés, ont peu à peu réduit, altéré et faussé ma vie, ma vie à l'égard de Dieu, de moi-même, des autres hommes, de mon corps et de toute la nature. Cette forme retrécie de la vie est maintenant la mienne, irréparablement et pour toujours. Le temps ne fera maintenant que rendre plus saillants mes défauts, mes laideurs, et les inscrire plus clairement dans mon corps, sur ma face, dans mes paroles, mes démarches, mes habitudes. De jour en jour je serai moins aimable et moins aimé, et de

jour en jour plus impropre au but suprême de l'œuvre divine, union de plusieurs en un seul, pénétration mutuelle des âmes en Dieu.

Et maintenant que je prévois cet irréparable chagrin, et que déjà je le sens m'inonder, qu'ai-je à faire, si pourtant je ne suis pas éteint par l'égoïsme ? Si ma raison sait voir, si ma volonté sait vouloir, et si, comme je l'espère, mon cœur vit et possède encore toutes ses forces, maintenant, dis-je, j'ai à comprendre et à vouloir ceci : j'ai à comprendre que je possède en ce monde une amie, amie puissante et bonne, qui ne peut me manquer, et que cette amie est la mort. J'ai à vouloir la mort : j'ai à la regarder en face : il me faut maintenant aller au-devant d'elle, et lui tendre la main, et faire alliance avec elle pour toujours.

O mort ! tous mes chagrins, tous mes malheurs, viennent de ne t'avoir pas connue, de ne t'avoir pas pratiquée. Je n'ai voulu que la vie seule, et je l'ai trop voulue pour moi ; et n'étant pas réprimée par toi, réglée et purifiée par toi, rendue, par ton austère sagesse, au prochain ou à Dieu, la vie est devenue en moi luxuriante, insensée ; elle m'a brisé ; elle m'a brûlé. C'est pourquoi je ne suis bientôt plus que cendre, et cendre immonde ! Peut-être, ô mort, si je t'avais connue, tu aurais contenu

ma vie, et ma vie contenue serait encore aujourd'hui grande et forte. Loin de brûler les germes magnifiques que renfermait mon âme, comme toutes les âmes, la vie, aidée par toi, ô mort, eût tout développé. Mais non ; je ne suis bientôt plus que cendres ou bois mort. Feuilles et fruits, branches et tronc, tout sera bientôt dévoré. Mon âme se replie peu à peu vers ma racine, vers le centre vivant de mon être.

Ainsi je vois en moi la mort, je la vois en action dans mon âme, et elle poursuit et poursuivra son œuvre jusqu'à l'heure, où m'ayant replié tout entier, elle m'enlèvera de ce monde, et n'y laissera que ma poussière.

Mais que veut-elle, en me repliant, et que veut-elle en m'emportant ? Eh ! ne l'a-t-elle pas dit ? Nous venons de l'entendre et de le lire en nous. Nous-même nous avons entendu sa réponse : en nous enveloppant de silence, la mort s'efforce de nous transférer dans la parole qui vient de Dieu. En faisant taire notre pensée même, elle ôte à notre esprit le goût, l'estime, la possibilité de tout ce qui n'est pas contemplation de Dieu. En nous plongeant dans l'inaction et dans l'indifférence, elle veut nous transférer à un plus haut principe d'action, à un plus haut motif d'amour.

Maintenant donc, je commence à le voir, ô mort, tu es véritablement ma ressource.

Que ce soit par ma faute, ou par la faute de la vie présente telle qu'elle est, je le sais aujourd'hui, ni mes idées ni mes sentiments ne s'achèveront ici-bas. Ce monde n'est que le commencement d'idées et de sentiments qui seront achevés ailleurs. Je ne verrai pas Dieu sur cette terre des vivants, c'est-à-dire je ne verrai pas toute justice, toute vérité et toute félicité, régner ici. Je ne verrai pas l'homme habiter en paix sur la terre. Car il passe, il meurt et il est imparfait. Non, je ne verrai pas l'amour régner ici tel que je l'ai conçu, et tel que, depuis ma jeunesse, je l'ai cherché. Je ne verrai pas, en cette vie, la pénétration mutuelle des esprits, l'unité des cœurs et des âmes. Je ne verrai jamais, sur la figure humaine, l'âme entière, ni au fond de chaque âme la vérité de Dieu et la bonté de Dieu. Je ne posséderai pas ici pour toujours ceux que j'aime, ou plutôt je ne les possède plus; ils sont ailleurs déjà. En chercher d'autres à aimer? Mais je ne puis: je vois moins, j'entends moins autrui: je me fais moins entendre et moins voir; je deviens plus impénétrable; je n'ai plus rien à dire ou à montrer: j'espère moins, je veux moins, j'agis moins. Plus j'avance, plus je me sé-

pare. Ma sagesse même, si Dieu m'en a donné, ma sagesse me sépare de ce monde. Le monde, maintenant, est trop jeune pour moi. L'humanité présente n'a pas encore mon âge. Elle tend encore à la virilité, et j'ai depuis longtemps dépassé le sommet de la vie. La sagesse des vieillards lui est encore impénétrable. Dans quelques siècles peut-être le monde se laissera moins gouverner par la folie de la jeunesse, et à mesure qu'il vieillira lui-même, il sera davantage gouverné par la prudence et la maturité des sages. Mais ce n'est point encore le temps. Je m'isole donc de plus en plus, par ma sagesse comme par ma faiblesse, mes travers, mon silence, mon chagrin et mes repentirs. Il est donc bon que mon heure approche, et que je quitte ces commencements pour aller où va la sagesse, et où aspire la mort. Il est bon que je dise aussi, comme le Maître des hommes, « Si le grain de froment mis « en terre ne meurt point, il reste seul. » Oui, je suis seul maintenant. Jusqu'à ma mort, je serai seul !.... A moins que je n'arrive à ce divin bonheur de mourir si profondément, dès cette vie, de la sainte mort évangélique, que je puisse devenir, dès ce monde, la tige ou l'un des grains d'un épi d'âmes. « Car, si le grain meurt, ajoute le Maître, « il porte beaucoup de fruits. » Ma mort donc, ma

mort actuelle ou à venir, me multipliera par l'amour. O mystère, et divine parole, qui te comprend ?

Allons donc, et disposons-nous à la mort. Que de héros, que de martyrs ont affronté la mort, et l'ont traversée pour la gloire ! que d'hommes ont déserté la vie, par un crime, pour n'en plus porter le fardeau ! Eh bien, ô mort, par ton approche, tu me rends le fardeau plus pesant. Et d'un autre côté, en m'enveloppant dans la vieillesse, tu me rends la vraie gloire plus visible, et l'amour plein, plus nécessaire ; tu me rapproches du terme des idées et des sentiments commencés. N'aurai-je donc pas aussi le courage de mourir ? Et ne saurai-je enfin comprendre la parole prophétique : « J'ai tremblé à la voix de la mort, et mes entrailles se sont émues. Mais j'y consens maintenant. Oui, je désire ma dissolution ; oui, je veux que la destruction possède mes os, et ruissèle dans ma chair. Je le veux, puisqu'il le faut pour sortir du tumulte et de la fatigue, et pour aller au but et au repos ; je le veux, puisqu'il le faut pour cesser d'être seul, et pour m'unir au glorieux peuple d'âmes qui est en haut [1]. »

[1] Audivi, et conturbatus est venter meus : a voce contremuerunt labia mea. Ingrediatur putredo in ossibus meis, et subter me scateat.

Oui, telle est la fin du Cantique de la mort, pour qui sait le bien lire et l'entendre entier dans son âme, pour qui peut vraiment dire comme saint Paul : « Je porte en moi la réponse de la mort. » Oui, cette réponse, d'abord lugubre, puis révoltée, finit par l'enthousiasme ! Oui, malgré ma faiblesse et ma misère, je commence à comprendre du moins les sentiments des saints à l'égard de la mort. Je comprends maintenant et veux relire souvent, et répéter à ma manière le testament de l'âme de saint François de Sales, adressé à ce peuple d'âmes qu'il aimait, à ce glorieux épi du ciel qui était le fruit de sa vie :

« Où êtes-vous, mes chères âmes ? Voulez-vous mourir avec moi, et nous soutenir les uns les autres en ce passage ? Préparons-nous : car voici l'effet de la vie. Voici l'automne où mûrissent les fruits de l'éternité : cette plante, qui est votre âme, qui a reçu sa croissance du ciel, sera cueillie bientôt ; et les mortels n'en verront plus en terre que les dépouilles.

« Considérez que la vie fuit comme l'ombre, passe comme un songe, s'évapore comme une fu-

Ut requiescam in die tribulationis : ut ascendam ad populum accinctum nostrum. (Oratio Habacuc prophetæ.)

mée, et que l'homme ici-bas ne peut rien embrasser de solide. Tout passe : le soleil qui se lève sur notre horizon précipite sa course et talonne la nuit ; et la nuit sollicite la lumière de venir pour faire rouler les plus belles parties de cet univers au néant. Les rivières coulent à grosses ondées comme si la mer, qui est leur centre, leur devait donner le repos ; la lune paraît au ciel, tantôt pleine, tantôt en son décours, et semble qu'elle se plaise comme si elle devait finir là ses labeurs et son cours. L'hiver dépouille les arbres de leur honneur, pour nous faire leçon de la mort.

« Sortons donc de ce monde, et montons au ciel, par le secours de Dieu. Chères âmes, n'êtes-vous pas contentes de me suivre ? Appréhendez-vous ce passage ? Que craignez-vous ? Craignez-vous le mal qui arrive à la dissolution ? Eh bien, ne faut-il pas une fois souffrir avec Jésus, qui a si cruellement souffert pour nous ? Craignez-vous de quitter le fatras de ce monde, où la vanité règne, où l'avarice ternit toutes les vertus, où l'incrédulité tient l'empire, où le vice a dompté la vertu, où l'on boit les péchés comme l'eau, où l'on voit des échantillons de l'enfer ? Retirez-vous de ces filets, pour aller en un lieu où ne sont plus ces tristes et horribles fantômes.

« Et d'ailleurs, n'êtes-vous pas fatiguées de voir couler les rivières dans l'Océan, les saisons de l'année s'entre-suivre dans un ordre infaillible? Ne suffit-il pas d'avoir vu tant de soleils, tant de jours et tant de nuits? Pensez-vous que les arbres de la forêt produisent d'autre feuillage, que la nature donne d'autres fruits? Pensez-vous que les feux qui étincellent au ciel donneront une lumière meilleure?

« Quittons donc ce monde, ô chères âmes : allons au lieu où règne l'autre lumière.

« Combien de fois ai-je voulu vous parler! mais je ne le pouvais. Nous vivions dispersés, et je ne vous connaissais pas. C'est pourquoi je vous écrivais, essayant de vous exhorter et de vous attirer. Et maintenant je voudrais être riche pour vous léguer les trésors de la vie.

« Les trésors de la vie sont l'amour, l'humilité, l'habitude de la mort.

« Il me semble, et ne vous semble-t-il pas aussi, qu'il est facile d'aimer! Aimer c'est le bonheur, la vie, la récompense! Mais pour aimer de l'amour qui s'élève, qui grandit et se renouvelle au plus haut des cieux dans sa source, il faut les deux ailes de l'amour, l'humilité, l'habitude de la mort.

« Oh! si nous pouvions, vous et moi, parvenir à l'état de Jésus, et dire aussi : « Je suis doux et « humble de cœur! »

« Oh! si nous pouvions, vous et moi, suivre Jésus, en portant notre croix chaque jour, en mourant tous les jours avec lui, comme saint Paul!

« Oh! si, nous dégageant ainsi de l'esprit et de la corruption des sens, nous nous approchions chaque jour de la vie éternelle! Le fruit de la vie, la substance d'immortalité, peu à peu se formerait en nous, comme se forme la perle ou le diamant dans les rochers; et recueillis au centre, sous l'enveloppe mortelle de cette vie, nous commencerions à voir, à posséder. Des ravissements d'esprit, à travers la mort commencée, nous laisseraient entrevoir parfois la vie solide et permanente, c'est-à-dire Dieu présent, et les saints avec lui, et les âmes aimées près du cœur. Alors nous saurions dire aussi :

« Et maintenant allons à la dissolution! Je connais la dissolution par mes ravissements et mes extases. Avançons! traversons cet instant! Déjà je n'ai plus foi dans mes extases, car je vois; je n'ai plus d'espérance, car je commence à posséder; et la charité seule me reste pour me joindre à vous,

ô mon Dieu, à vous qui êtes la charité d'où sort le feu d'amour qui nous embrase. Et comme le feu, de sa nature, monte toujours, ainsi mon cœur, qui en tient, s'envole à vous ! »

CHAPITRE III.

ÉPILOGUE.

I.

C'était le soir d'un jour de fête. J'étais seul, dans ma chambre haute, sur l'un des points les plus élevés de Paris. J'attendais, depuis plusieurs heures, celui qu'ici je nomme mon maître. Or il semble, quand on se recueille lorsque les autres se dissipent, que les rayons de vérité délaissés par tant d'âmes se recueillent aussi vers nous. Je croyais l'éprouver; et, lorsque vint mon maître, j'étais mieux préparé que jamais à l'entendre.

Mon maître est le seul homme vraiment profond et pleinement savant que je connaisse. Il sait tout ce qu'ont su les siècles précédents, tout ce que sait le nôtre; et il voit au delà. C'est le seul homme avec qui j'ose parler comme je pense, certain d'être compris et certain d'être instruit.

Le soleil d'une splendide journée s'était lentement abaissé sous l'horizon. Depuis deux heures mes yeux voyaient s'effacer peu à peu la flamme ardente de l'occident, et se réduire la ceinture d'or qui succède à la flamme, et puis pâlir la ligne blanche et claire qui remplace l'or, et survenir enfin l'obscurité qui, pendant un instant, semble vouloir remplacer tout. Mais quand mon maître vint, les étoiles commençaient à paraître dans un ciel absolument pur; et elles arrivaient une à une, comme des hommes dans une assemblée.

Nous regardions, avec admiration et avec émotion, se former l'assemblée des étoiles, et nous entendions en même temps au loin, avec encore plus d'émotion, le grand et vague murmure du peuple, le souffle de cette assemblée d'âmes, de ce peuple d'étoiles raisonnables, aimantes et libres! L'immensité de leurs douleurs, l'immensité de leurs espérances, et l'incessante action de la mort dans cette foule, et l'immuable sérénité du ciel qui regardait la foule, tout ce spectacle, visible et invisible, nous avait réveillé le cœur. Les larmes intérieures ruisselaient, roulant dans leurs torrents féconds d'innombrables germes d'idées.

Que deviendront-ils tous, dis-je enfin à mon

maître? Comment me ferez-vous comprendre, en toute clarté, que Dieu les voit, et les attend, et les développe, et veut en faire un immuable ciel, plein de sérénité, de lumière et d'amour, où tout ce que l'on a rêvé sera!

C'est ce que mon cœur veut absolument. Mais pouvez-vous donner à mon esprit la certitude intuitive que les volontés du cœur aboutissent?

Le maître. Nous ne sommes pas encore dans l'âge de la lumière et de la claire démonstration. Cet âge pourtant approche, et il y a, dans beaucoup d'âmes, le besoin de la vérité. J'aurais voulu mener ce siècle à cette lumière; mais les esprits sont encore bien partiels, bien isolés entre eux, bien séparés de l'âme et de la foi. Les hommes, d'ailleurs, sont encore loin de la sagesse pratique, indispensable condition de la lumière!

Pour avancer dans la vraie science, il faudrait jouir plus souvent de cette limpide conductibilité d'âme, où je vois que vous êtes maintenant : état vrai, où les facultés sont unies, et où les impressions pénètrent jusqu'où elles doivent.

N'avez-vous jamais constaté ce qui suit : Lorsque l'on est dans cet état lucide, en présence de la création de Dieu, naturellement trois idées viennent : on voit une chose, et l'on en conçoit trois. On voit

la terre, et l'on conçoit la terre, le ciel et Dieu.

Le disciple. Cela m'est souvent arrivé. Mais je n'ai pas assez suivi cette impression. J'ai voulu quelquefois la décrire, mais je n'ai pu. Éclairez-moi donc sur ce point.

Le maître. La terre, c'est ce qui est et passe, ce qui marche et circule pour arriver. Mais le ciel, c'est ce qui doit être, ce qui sera, ce à quoi tend la terre. Dieu est le créateur du ciel et de la terre, le principe et la fin du mouvement. Or si vous regardez profondément le monde, bientôt vous apercevez Dieu, et vous pensez au ciel.

Le disciple. Cela est vrai. Si je regarde le monde et l'homme, quand mon âme sent et voit, je suis à la fois plein de joie, d'admiration, et de regret. J'admire, mais je veux autre chose. Je veux que ce beau monde et toutes ces belles choses aboutissent, soient délivrées du mal et de l'obstacle, et deviennent stables et parfaites. Je veux que les idées, et les sentiments commencés s'accomplissent! Je veux le ciel.

Mais quelle est donc la source de ces commencements, qui sont la terre, quelle est la force qui les pousse, les développe et les élève? Quelle est la cause de leur beauté présente, et de leur perfection possible, et de leur translation de l'imparfaite mo-

bilité à la perfection stable, si ce n'est Dieu, parfait actuellement et infiniment?

Oui, de bonne foi, avant tout raisonnement discursif, on sent cela, si, par logique abstraite, on ne mutile pas les données de la vie. On voit la terre, le ciel et Dieu.

Le maitre. Telles sont donc les trois choses que, dans une âme vivante, sous les influences que Dieu donne, la raison conçoit aussitôt.

J'en conclus, en toute certitude, ce que votre cœur veut, savoir : qu'au-dessus de ces multitudes qui passent et se remuent, au-dessus de cette foule d'étoiles intelligentes et libres, mais informes encore et voilées, Dieu regarde et opère pour tirer de cette masse un immuable ciel, plein de sérénité, où tout ce que l'on a rêvé sera. Et pourquoi? Parce que cette tendance de la raison vivante, et cette prière de l'âme, tout cela n'est que l'effet même de ce regard, de cet attrait, de cette opération de Dieu.

Le disciple. Je n'en doute point. Et je vois que ceux qui en doutent ignorent, comme s'exprime saint Thomas, la force de la raison. Mais, il faut l'avouer aussi, tous ces élans de l'âme et de la raison sont arrêtés et comprimés par le spectacle de la mort.

Le maître. Ce serait le contraire, si l'on savait ce qu'est la mort.

La mort est précisément la grande force qui fait passer de la terre au ciel, c'est-à-dire de l'état de la vie mobile, opaque, informe, à l'état nouveau qu'on attend.

La mort est le procédé principal de la vie. Ce qu'on appelle la vie est le procédé qui développe la donnée présente. La mort apporte les données nouvelles.

Le disciple. Je comprends. Ce sont deux procédés vivants, dont les deux procédés logiques sont le calque. Le procédé logique d'*identité*, qui développe ce que l'on tient, correspond à la vie ; celui de *transcendance*, qui élève à de plus hauts principes, correspond à la mort.

Il y a, de la vie par la mort, une transcendance à une vie nouvelle et plus grande. C'est ce que montre, par analogie, dans le sein de la terre, la succession des espèces qui meurent, et que remplacent des espèces plus parfaites.

Oui, la mort est le procédé principal de la vie : son procédé de transcendance. Elle est l'opération qui, si elle n'est pas misérablement faite à contresens, transporte en Dieu, et réalise cette étonnante parole : « Sortir de soi pour entrer dans l'infini « de Dieu. »

Le maitre. Fort bien. La mort donc est le procédé suprême de la vie, puisqu'elle met l'âme en Dieu. Elle anéantit la distance, la différence de son état réel et de son état idéal. En un sens, elle pousse la vie du fini à l'infini, non en ce sens que notre vie créée puisse jamais devenir infinie, mais en ce sens qu'elle la réunit à la source infinie, qui la rend stable, éternelle et pleine.

De sorte que l'affreuse dissolution du corps, et cette disparition de l'homme entier, qu'on appelle mort, c'est l'anéantissement de l'obstacle qui séparait la vie réelle de l'idéal en Dieu.

Et comment ne serait-ce pas là vraiment le grand procédé de la vie? La vie, dans son progrès, procède comme la logique, comme la géométrie, comme toute recherche de vérité, comme la morale, comme Dieu lui-même, quand il veut faire passer l'humanité de la terre jusqu'au ciel.

La mort, comprenez-le donc, la mort n'est plus cette incompréhensible ennemie, cet épouvantable fantôme que voient les sens. La mort, bien traversée, est dans la vie réelle de l'homme ce qu'est, dans la vie de son intelligence et de sa volonté, la vraie méthode logique, la vraie méthode morale, et ce qu'est, dans la vie du monde, la vraie reli-

gion, et l'opération de l'Homme-Dieu qui unit le ciel à la terre.

II.

Le disciple. Oui, voilà bien la logique de la mort. Cela est beau. Mais, vous le dirai-je, ô mon maître, depuis quelques années déjà, la logique, dont je comprends d'ailleurs mieux que jamais la certitude, la logique, dis-je, me paraît creuse? Aujourd'hui, quand on me parle logique et science, je suis toujours tenté de dire : Parlons d'amour, le reste est ennuyeux.

Le maître. Je vous loue de ce grand progrès. Il y a bien longtemps que je travaille à vous y amener. Vous avez toujours eu de l'amour et de la pitié, mais vous aviez une enveloppe scientifique, qui n'était pas assez transfigurée, pas assez pénétrée de larmes, pas assez animée, dans le détail, par le mouvement du cœur.

Le disciple. Il me semble aujourd'hui que je n'ai plus qu'une seule idée, ou, pour mieux dire, un faisceau d'idées, enveloppées dans un seul sentiment, la pitié : pitié profonde, tendre, amoureuse à la vue de l'état des âmes et des souffrances du genre humain. Sans cesse, je vois ce que sont les

âmes, et ce qu'elles pourraient être, si elles savaient, si elles voulaient; et je vis dans un empressement et un travail continuel, cherchant toujours comment on pourrait parvenir à verser la lumière dans ces ténèbres, la force dans ces langueurs.

Le maître. Je le sais. Je connais votre but, et vous savez si je l'approuve. Eh bien, il vous reste maintenant à savoir éviter deux écueils : la confiance naïve, et le découragement.

Le disciple. J'ai commencé par le premier. J'ai vécu, pendant un quart de siècle, dans une confiance sans bornes. Aujourd'hui, j'arrive à l'autre écueil. Je ne sais plus s'il ne faut pas se taire, et cesser tout effort, et laisser survenir d'elle-même une autre époque du monde. Celle-ci n'est pas capable de science, ni de raison pratique. Je commence à douter qu'une puissante effusion de justice et de vérité puisse être donnée à ce siècle.

Le maître. Ce que vous dites est presque vrai. Il est certain que l'humanité, sur cette terre, est encore bien informe. La vie de l'âme dans le corps est toujours la vie dominante. La vie de l'âme dans l'âme, et celle de l'âme en Dieu, ne sont encore qu'en germe. L'âge de la vie de l'âme dans l'âme, l'âge humain véritable, surviendra-t-il bientôt? Cela dépend de l'élan des esprits, de la vigueur des

volontés sous la lumière qui les inonde. Mais ne vous découragez pas. Qui sait? Travaillez à l'avancement du royaume de Dieu, jusqu'à la mort, et avec une confiance croissante.

Le disciple. Bon maître, je ne suis pas découragé. J'ai eu des tentations, mais n'y ai pas cédé. Je persiste. Mais, je vous le demande, que faut-il dire, et que faut-il faire?

Le maître. Tout est renfermé dans ces mots : « Si le grain de froment ne meurt pas, il reste seul. « S'il meurt, il porte beaucoup de fruits. »

Le disciple. Sans doute ; mais dites-moi bien comment vous l'entendez.

Le maître. Le genre humain n'en est encore qu'à l'union des âmes par les corps. Cette union multiplie les hommes. Mais si les esprits et les cœurs savaient s'unir en Dieu, ils multiplieraient les enfants de Dieu ! Avez-vous jamais rencontré un seul esprit avec lequel le vôtre n'ait fait qu'un ?

Le disciple. Pas tout à fait. Pourtant ce n'est pas faute de l'avoir désiré : ce n'est pas non plus faute d'aimer. Que d'espérances j'ai portées dans mon cœur ! Mais jamais elles n'ont abouti. Eh bien, malgré cela, j'espère encore. Il me semble que mon esprit est lisible, et que je saurais lire dans un esprit qui le voudrait. Du reste, si j'étais certain que

jamais sur cette terre je n'entrerai dans une autre âme, de manière à la voir et à la sentir comme la mienne, je crois que je commencerais à ne plus avoir d'espérance que dans la mort.

Le maitre. Vous l'avez dit. Il n'y a pour cela d'espérance que dans la mort. Mais n'oubliez point que la mort n'est pas seulement l'instant dernier qui nous ôte à la terre. La mort, comme nous l'entendons, vous et moi, est applicable et praticable dès cette vie.

Le disciple. Oui. Mais nous n'avons pas le courage de mourir.

Le maitre. C'est bien à tort. Car en tout cas la mort vous tient. Quoi qu'on fasse on mourra demain. Qu'avez-vous donc à perdre ? Pourquoi ne pas employer la mort à glorifier la vie, à dilater et traverser, dès ce monde, cette courte vie au delà de sa limite présente? Mais la crainte tient les hommes esclaves sous le joug du présent, resserrés dans les limites connues, et chargés de toutes les vieilles chaînes.

La masse des hommes, qui tourne le dos à la mort et qui fuit devant elle, constitue le troupeau de la mort. La mort est le pasteur, et le genre humain le troupeau. Plus on tourne le dos, plus elle frappe. Plus on va vite, plus elle vous écrase

de fardeaux ! Mais que dire de celui qui la regarde en face et qui marche sur elle ! Comprenez bien ceci : L'homme qui marche au-devant de la mort, marche en sens contraire de la mort. Cela est manifeste. Il la rencontre, c'est vrai ; mais libre, mais éveillé, mais debout, mais en face. Il la traverse, elle passe, et lui aussi. Mais elle, qui est la force répulsive de Dieu, la force qui repousse le vide et le néant, le mensonge et le mal, elle emporte du corps et de l'âme qui se sont laissés traverser de part en part, elle emporte les obstacles à Dieu, ces obstacles, innés ou acquis, dont nous sommes pleins. Elle brise l'obstacle, et nous fait traverser la vie, au delà de sa limite présente. Nous passons de l'autre côté, dégagés, purifiés, baptisés dans notre être ; nous entrons dans la sphère centrale d'attraction, dans la région de la vie croissante.

Le disciple. Voilà ce que j'ai souvent entrevu, mais jamais vu dans le détail. Je le vois mieux en ce moment. C'est bien ce que j'ai lu dans l'Évangile : « Qui consent à perdre la vie la trouve, et qui « prétend la conserver, la perd. »

Le maître. Précisément. L'Évangile donne ici la loi même de la vie.

Cette loi est vraie, scientifiquement vraie pour la

vie du corps, pour celle de la pensée, pour celle du cœur et de l'action.

Évidemment, si le genre humain tout entier, se retournant enfin, se décidait à regarder la mort en face, et à marcher sur elle, la force physique des races, leur santé, leur longévité, leur bien-être, croîtraient dans une incalculable proportion. Alors se multiplieraient sur la terre, comme rosée de la vie éternelle, ces principes d'une consistance immuable que Dieu jette dès à présent dans nos corps, pour travailler d'avance à la résurrection glorieuse.

Les ténèbres, le doute, l'erreur, seraient en partie balayés ; la dispersion des cœurs, dans l'indifférence et la haine, s'arrêterait, et les âmes marcheraient, dès à présent, vers l'unité. Le règne de Dieu commencerait en la terre comme au ciel. Mais laissons ces faciles évidences.

Le disciple. Oui, et parlons de ce que peut, dès aujourd'hui, non pas le genre humain, mais une âme, si elle comprend et si elle veut.

III.

Le maitre. Chaque âme peut, pour elle-même, ce que pourrait le genre humain. Celui qui, dans

le sens évangélique, offre sa vie et traverse la mort, celui-là se consacre par le sacrifice, comme une hostie consacrée sur l'autel. Il consacre son corps, son intelligence, sa volonté, son cœur, ses œuvres. L'inflexible limite qui resserre toutes les âmes et, dans chaque âme, les facultés, est brisée par la mort : les limites nécessaires du fini ne sont plus que limites grandissantes, souples, dociles sous tous les souffles de la vie. Les obstacles brisés, la vie, qui est entrée au centre, entre partout, et devient la racine du tout. La vie, c'est-à-dire Dieu, devient principe direct, immédiat de l'homme entier, parce que le principe de ce monde, « le prince du monde, » dit l'Évangile, a été chassé par la mort, qui est la force répulsive de Dieu.

Le disciple. Ah ! si l'on voyait en détail, et au dedans, l'âme et la vie entière de celui qui est mort librement, et qui a traversé la vie, et qui, par là, enracine dans cette vie présente les forces de la vie à venir !

Le maître. Voici l'état intérieur de cette âme. Je vous dirai ensuite ses relations.

Les séparations sont brisées. La vie n'est plus divisée, elle est simple. Chacune de ses trois vies, prise en elle-même, est ramenée à l'unité, et les trois à leur tour sont en un. Si votre œil est sim-

ple, dit l'Évangile, tout votre corps est éclairé. C'est la loi.

Dans la vie corporelle, il n'y a plus cet égoïsme ardent qui veut jouir et dit : « Donnez-m'en trop » et attire tout dans « *le violent sentir.* » La sensation n'épuise pas la racine, et n'entrave pas le mouvement ; les trois fonctions, au lieu de se détruire, s'appuient ; chacune d'elles vit ; elles sont trois, parce qu'elles vivent en un.

En même temps, cette vie de l'âme dans le corps n'épuise pas toute la vie de l'âme ; il reste à l'âme des forces pour elle-même et pour Dieu. Le corps n'est plus un gouffre qui épuise, mais un sol ferme qui supporte. Le corps devient réflecteur de lumière. La sensation se tourne en clairvoyance, livre à l'intelligence les choses sensibles comme point d'appui, et lui présente tout ce monde visible comme un miroir de vérité. L'âme n'étant plus clouée, arrêtée dans le corps, ne prend plus seulement la sensation comme principe exclusif où elle s'arrête, mais bien comme point d'appui et base d'élan, pour s'élever à un plus haut principe, qui est elle-même ou Dieu. La pensée prend sa véritable étendue logique, et n'est plus seulement le lien des sensations, la servante des données sensibles ; elle en est juge et reine. Elle

sépare et abstrait, elle élimine, elle dilate ou anéantit les limites, pour passer des faits aux idées, aux lois, à l'âme, à Dieu. Mais, c'est surtout par sa vie morale qu'elle exécute ce procédé de transcendance. La sensation, transformée par la mort purificatrice, retentit à partir du corps jusqu'à l'âme et à Dieu. La sensation, dans l'âme très-pure, éveille le goût de Dieu. Dans l'âme impure, elle sépare de Dieu. Dans l'âme pure, elle dilate le cœur en amour d'autrui ; dans l'âme impure, elle précipite le cœur dans l'égoïsme brutal des voluptés. Ainsi, dans l'âme purifiée par la mort, la vie remonte, intellectuellement et moralement, depuis le corps jusqu'à l'âme et à Dieu. Mais l'âme elle-même n'arrêtant plus sa vie dans ce foyer d'en bas qui se nomme sensualité, ne veut pas non plus l'arrêter dans ce foyer d'en haut, qui est orgueil d'esprit, qui est intelligence stérile. La pensée se tourne à aimer, à opérer la vérité qu'elle sait. La perception dans l'âme ne s'isole point de l'émotion inspiratrice et ne s'arrête presque plus à elle-même, mais passe à l'acte libre, et à l'amour. L'âme entière à son tour, délivrée par la mort du principe qui sépare, n'offre à Dieu nul obstacle. Dieu l'occupe, et, d'une manière ineffable, superpose de plus en plus, à la vie propre de cette âme, sa vie

éternelle et divine ; comme l'âme elle-même superpose à la vie du corps sa vie spirituelle et libre et raisonnable. L'émotion corporelle n'étouffe point l'émotion de l'âme, et l'émotion de l'âme ou la conscience de l'âme par l'âme n'étouffe point la conscience de Dieu. Le sens divin meut et inspire ; Dieu opère directement et indirectement, par la nature ou par lui-même. L'intelligence très-souple, et très-liée aux émotions, les transforme en lumière plus largement. La volonté très-libre, et très-identifiée à la raison, en transforme aussi courageusement les lumières en amours nobles, en œuvres vives. Et l'âme émue en Dieu, en même temps qu'en elle-même et par la nature, voit et connaît en Dieu, en même temps qu'en elle-même, et dans les faits visibles. Et elle opère en Dieu, en même temps qu'elle opère en elle et agit en ce monde. Frère bien-aimé, si l'on avait essayé seulement de pratiquer ces choses, on saurait les comprendre.

Le disciple. Malgré toute ma langueur pratique, j'ai cependant compris cet état de l'âme purifiée par la mort ; mais parlez-moi de ses relations. A vrai dire, là est la récompense. Que m'importe, après tout, mon état psychologique et physiologique interne ? Ai-je besoin de savoir cela, et de le

regarder ? Je suppose même que mon âme soit maintenant dans la grâce et dans l'amour de Dieu ; si je veux en jouir et m'en glorifier, je perds cette grâce, et je tombe ou dans l'orgueil stérile des pharisiens, qui disent et ne font point, ou dans la jouissance inerte des mystiques qui jouissent, mais n'obéissent point ; double mal qui fait mourir la grâce. Une seule chose est véritablement bonne, c'est l'amour, l'amour qui se donne et qui sort de soi, par l'œuvre et la parole, par l'enthousiasme, par la sainte communion de la vie.

Le maître. Oui, l'amour qui opère, cet amour seul est bon, et il suffit. C'est toute la loi de Dieu, tout l'Évangile, tout le progrès de la vie présente, toute la beauté et toute la félicité de la vie éternelle. Le grain de froment est mort : il n'est plus seul, il a donné son fruit, il est groupé. L'âme n'est plus une personne isolée, mais une personne groupée. La foi chrétienne l'annonce, et il me semble que l'expérience et la raison le prouvent, la personne humaine délivrée de son isolement et de sa limite fixe par la mort sainte, libre, acceptée, cette personne n'est plus seule. Il y a, intérieurement, d'elle à Dieu une véritable communication personnelle, un réel commerce d'amour : l'amour lui-même, la substance de l'amour, la personne de

l'amour est dans l'âme, et les torrents de flamme que verse cet amour substantiel à partir du fond de cette âme sur toute la terre, et sur les âmes plus proches, groupées dans l'unité du même épi céleste, ces torrents ne peuvent être connus que des âmes qui en sont la source, et non pas même de celles qui, ayant été source, se sont taries. Être source, ô mon fils, être source, transmettre la vie, ressusciter les morts !

Porter en soi les forces de l'amour créateur, et, riche de ce trésor, rencontrer dans le chemin par où l'on passe, une de vos plus belles créatures laissée pour morte, ou engourdie dans un sommeil invincible et mortel : apercevoir tout à coup, devant soi, sur la terre, ce corps inanimé !.... et, dans ce corps, comme sous le marbre d'un sépulcre, l'âme repliée, enveloppée, et portant en elle-même tous les traits, froids et secs, mais distincts, de l'éternelle idée qui l'a créée ; concevoir dans la lumière de Dieu ce que serait cette âme si elle vivait ; sentir son cœur frémir et s'émouvoir, comme Jésus au tombeau de Lazare ; pousser un cri vers Dieu, puiser en lui la force ; envoyer un souffle brûlant ; envelopper, pénétrer de flammes vivifiantes la morte ou l'endormie : tout à coup saisir son regard qui d'abord ne vous comprend pas,

puis vous comprend; voir sa résurrection, sa vie, ses mouvements ; bientôt, après un mystérieux travail de Dieu, sentir qu'on porte cette âme dans son âme, comme une mère son enfant : puis la voir se développer, grandir en Dieu, devenir plus forte que vous peut-être, et vous soutenir à son tour, et vous aimer ! O Seigneur, ce pouvoir de résurrection que vous donnez à ceux qui consentent à mourir, n'est-ce pas une assez magnifique récompense du sacrifice !

Commencez-vous maintenant à comprendre que la mort est notre grande ressource et notre grande consolation ? La mort est le procédé principal de la vie. Elle donne les forces de la vie éternelle.

Il faut donc critiquer, par l'intelligence de la mort, la vie avant de l'entreprendre, et, par la pratique de la mort, traverser, dès le début, la limite de la vie présente ; c'est la ressource du monde et de chaque âme. Le sacrifice est la méthode universelle. Très-certainement, la bonté, la beauté, l'amour, la vertu, le génie, la force, la force même du corps, sa santé, sa longévité, le progrès de chaque âme et du monde, tous les biens, en un mot la vie, tout est toujours, partout, nécessairement, précisément proportionnel à l'intelligence et à la pratique du sacrifice ou de la mort. C'est évident,

puisque le sacrifice est la rupture de l'obstacle à la vie.

Le disciple. Oui j'ai quelquefois conçu, entrevu cet état de l'âme où il semble que l'on ait le pouvoir de ressusciter toutes les âmes par un irrésistible feu qu'on porte en soi. Dieu nous montre parfois de loin cet état d'âme, comme une étoile au-dessus de nous, pour nous donner le courage de vaincre ce qui nous en sépare.

Le maitre. Avez-vous jamais bien compris cette parole : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, « et j'attends qu'il s'allume [1] ! » Et cette autre : « Vous tous, faites éclater le feu, et ceignez-vous de « flamme, et marchez dans la lumière de votre « feu ! »

Regardez bien cette foule qui emplit ces places et ces rues, image de la grande foule humaine qui couvre le globe terrestre : écoutez cet immense murmure ! Eh bien, sous toute cette masse, dès aujourd'hui le feu couve et serpente. Le feu du ciel, le feu de la vie éternelle est apporté, et il entraîne les âmes, une à une, dans la vie. Éclatera-t-il ja-

[1] Ignem veri mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? (Luc, xii, 49.) — [2] Ecce vos omnes accendentes ignem, accincti flamma, ambulate in lumine ignis vestri. (Is. L. ii.)

mais ? Enveloppera-t-il de sa flamme le monde entier? Heureux ceux qui l'espèrent! Et plus heureux ceux qui l'opèrent, et dont l'âme est un feu, et qui, courant à travers la foule, allument tous ces flambeaux éteints, et multiplient les feux humains !

L'ennui, le doute et les ténèbres seraient bientôt bannis de la face de la terre, si le nombre des âmes de feu venait à se multiplier.

La vie ne serait plus ce court espace, où l'on est enfermé par la naissance et par la mort. La vie serait la vie entière, la vie présente et la vie à venir en un. La mort qui les distingue et les sépare, la mort librement traversée les unit. Il n'y a plus de mort. Celui qui se nourrit de moi, dit la substance de la lumière, l'excitateur du feu, celui qui se nourrit de moi, ne mourra pas. Il a la vie en lui. Il mourra tous les jours sans doute, et c'est pour cela même qu'il vivra toujours. La mort n'interrompt plus la vie : la mort est traversée, elle est absorbée par la vie. Ma mort qui doit en un instant m'enlever cette robe matérielle, que la vie ordinaire n'enlève que peu à peu et en plusieurs années, ma mort corporelle et visible n'arrêtera pas plus ma vie que le sommeil de la nuit prochaine. Je ne dirai donc plus : « Ce soir tout est fini ; » mais, comme j'ai l'expérience du réveil, je fais un tout

du jour présent et de son lendemain, et je sais que ma vie continue, en traversant le sommeil et la nuit.

Ainsi, mon bien-aimé, nous voici dans la vie, dans la vie pour toujours, dès à présent. Il ne faut plus nous attrister comme ceux qui n'entendent pas la mort. Nous sommes, dès aujourd'hui, dans un vrai paradis terrestre, mille fois plus beau que le premier, depuis que le feu éternel et sa lumière sont avec nous.

Ne vous êtes-vous pas dit quelquefois : Oh ! si j'étais dans les étoiles, si j'étais dans ce monde céleste, chargé de quelque mission sainte sur l'univers, avec quelle joie et quel transport j'accomplirais la volonté du Père : envoyé par mon Dieu, que je serais fort et confiant ! Comme le jour me paraîtrait beau ! comme j'aimerais les anges mes frères ! comme je saurais bénir et admirer les merveilleux ouvrages sortis des mains de Dieu ! Eh bien, dès aujourd'hui nous sommes dans les étoiles, serviteurs du domaine de Dieu, chargés par Dieu d'une mission sainte sur l'univers, entourés des enfants de Dieu : nous vivons et nous nous mouvons parmi les œuvres de sa main au sein desquelles sa gloire éclate : nous sommes en Dieu et nous vivons en lui. Qu'attendons-nous pour nous

livrer à la joie la plus pure, au travail saint, à l'obéissance intrépide, au dévouement sans bornes, à la plus grande tendresse pour tous les hommes, et déployer enfin ces forces saintes que la tristesse ingrate, l'ennui, l'incrédulité, la paresse, tiennent engourdies dans notre sein ?

IV.

Le disciple. Oh ! maître bien-aimé ! aidez-moi donc à entrer dans cette joie. N'est-ce pas celle dont il est dit : « Que votre joie soit pleine ! » La joie pleine dès cette vie !

Le maitre. Efforcez-vous, par le sacrifice sans réserve, de parvenir à la plénitude de cette joie.

Le disciple. Oui, il faut consoler les âmes, notre âme et celle des autres. On est trop triste et trop découragé. « Toute tête est abattue, et tout cœur « languissant [1], » dit Isaïe.

Le maitre. Je veux vous fortifier, et vous aider à fortifier les autres, en vous faisant connaître non plus la vanité, mais bien la solidité de la vie ; non plus la mobilité fugitive, mais la stabilité de toute l'œuvre de Dieu !

[1] Omne caput languidum et omne cor mœrens. (Is., I, 5.)

Oui, la figure de ce monde passe, mais sa substance demeure. Qu'est-ce qui sera ? C'est ce qui est déjà. Qu'est-ce que la vie à venir ? C'est la vie présente transformée. Qu'est-ce que le ciel ? C'est la terre pénétrée et transfigurée par le feu. Rien de tout ce qui est ne sera jamais anéanti. Les êtres subsistent, la création subsiste, mais prend une autre union à Dieu. Les mêmes êtres, les mêmes âmes persistent. Ils vivaient, mais ils vivaient dans la mobilité par une union partielle à Dieu. L'union, par l'amour infini de Dieu, source de l'immense joie qu'il faut répandre, l'union n'est plus partielle, mais pleine, et les êtres sont régénérés pour l'éternelle et immuable perfection. Mais de plus, ces deux vies, ces deux états de l'œuvre divine, ne sont plus séparés par cet abîme que l'on a quelquefois nommé l'intervalle du ciel à la terre. Comprenez-le, il n'y a plus maintenant d'intervalle. Depuis la mort et le sacrifice de celui qui est l'Homme-Dieu, le ciel est sur la terre, mêlé à tout, à nos âmes, et à l'histoire du monde. Dès à présent nous avons la vie éternelle subsistante au milieu de nous [1].

[1] Habet vitam æternam. (Ev. Joan., v, 24.) — Vitam æternam in semetipso manentem. (I. Joan., III, 15.)

Mais, comprenez bien tout. Ce qui sépare encore ces deux vies mêlées, et les maintient en lutte, et empêche la vie éternelle d'absorber l'autre, c'est ce que nous avons nommé l'*obstacle*, ou mieux encore ce que l'Évangile a nommé le *prince de ce monde*. Chasser, anéantir, de plus en plus ce principe de séparation, par le sacrifice continu; en d'autres termes rassembler les âmes par l'attrait du baiser de feu, ou du baiser de paix, baptême de feu, c'est ta mission, ô âme, en qui le feu a pénétré.

Il faut avoir en soi le germe du feu que Dieu donne, le déployer, en traversant la mort, et dévorer l'obstacle dans l'holocauste; cela même est l'union des âmes entre elles et avec Dieu; cela même est la transformation du monde, la transfiguration de la nature.

Le disciple. Vous m'expliquez l'admirable histoire que je ne puis jamais me rappeler sans être ému, mais que je ne comprends pleinement qu'aujourd'hui.

C'est saint Vincent de Paul qui l'a vu, qui a écrit ceci, lui, le moins visionnaire des hommes, et il commence par nous assurer qu'il « aimerait « mieux mourir que de mentir. » « Étant à genoux « pour prier Dieu, il lui parut, — le saint parle

« ici de lui-même, — il lui parut un petit globe,
« comme de feu, qui s'élevait de terre, et s'alla
« joindre à un autre globe plus grand et plus lu-
« mineux, et les deux réduits en un s'élevèrent
« plus haut, entrèrent et se répandirent dans un
« autre globe infiniment plus grand et plus lumi-
« neux que les deux autres, et il lui fut dit inté-
« rieurement que ce premier globe était l'âme de
« notre mère, Françoise de Chantal, le second
« l'âme de notre bienheureux père François de
« Sales, et le troisième l'essence divine. »

Le maitre. Oui, quand la mort a brisé l'obstacle, les âmes s'unissent, comme des pôles électriques, et elles s'élancent en Dieu. Et, ce n'est pas une vague fusion dans l'unité des faux mystiques, c'est une pénétration mutuelle de plusieurs, de personnes distinctes, comme l'union des personnes de la sainte Trinité. Vous même, et l'âme que vous aimez le plus, et les autres que vous aimez, ces êtres avec leurs noms, leurs traits, leur caractère et leur histoire, sont et subsistent, et vous les connaîtrez, les verrez, les aimerez toujours ! Ils sont, et ils seront toujours, et vous comme eux et avec eux !

Contemplez donc toute cette nature, visible et invisible, les âmes, les corps, les terres et les étoiles : tout cela c'est l'œuvre de Dieu commencée. Au

fond de tout couve et fermente le feu, le principe de consommation qui, par la mort, l'amour, le sacrifice, travaille à tout achever, pour l'éternelle et immuable perfection; et vous êtes l'ouvrier de cette œuvre.

Pourquoi donc êtes-vous triste? Et que pourriez-vous craindre? Que la joie remplisse votre cœur, et que votre joie soit parfaite. Nous avons la force de Dieu et son irrésistible feu. Allumons donc beaucoup de feux humains. Tressaillons de joie dans l'amour, car ces feux, une fois allumés, resteront dans la vie, et ils seront groupés autour de nous, dès aujourd'hui, et pour l'éternité, comme des constellations, comme des grappes et des épis du ciel.

Le disciple. Je comprends encore mieux maintenant. C'est là la stabilité de la vie, et la solidité des choses, quand la vie, quand les choses, quand les âmes consentent à s'enraciner en Dieu par la mort!

Le maître. Voici sur la stabilité des choses une belle image, ou plutôt une vérité physique, qui peut éclairer et toucher.

Vous savez que la lumière, dans son immense vitesse, est cependant soumise au temps. Elle vient du soleil à la terre en huit minutes. Elle nous vient

des plus proches étoiles en trois ans, et des plus éloignées de notre groupe en trois mille ans, six mille ans, ou même plus.

La lumière terreste, à son tour, monte vers les astres, dans le même temps : et le détail des choses visibles sur notre terre, étant visible par la lumière et les couleurs, toutes ces choses, leurs états et leurs mouvements, sont des images qui montent dans les espaces avec la vitesse même, ou le temps même de la lumière. L'image de notre globe avec tous ses détails visibles monte ainsi toujours vers le ciel, s'élève vers les étoiles, et arrive aux premières étoiles en trois ans, et arriverait aux dernières de notre groupe en six mille ans.

Par exemple, sur le calvaire, lorsque Jésus était en croix, la lumière de sa face divine, celle de son corps, et celle de son divin regard, élevé vers le ciel, aussi bien que la lumière pourpre du sang béni, toute cette lumière montait dans les espaces; et quand il eut rendu l'esprit, le soleil inclina sa lumière devant la sienne, pour ne pas troubler ce spectacle de ses rayons. Il laissa tout monter dans toutes les directions du ciel. Eh bien, tout ce spectacle de la croix n'est en aucune sorte effacé. Puisqu'il n'y a que deux mille ans, il est encore dans les étoiles de notre groupe, et si, sur une étoile

moyenne, se trouve une créature armée de puissants instruments, ou d'un regard plus perçant que le nôtre, elle voit, en ce moment même, elle voit la croix, elle voit cette face, ces membres, cette couronne d'épines, ce sang qui coule, et ce doux et divin regard ! Oui cet être créé voit cela, aujourd'hui, à cette heure, si son œil y regarde. S'il ne regarde pas, ou s'il dort, cette merveille, en tout cas, passe près de lui : toute la scène du calvaire y arrive avec tout son détail et tous ses mouvements, et y sera visible pendant trois heures. Et cela dans mille et mille mondes, et cela demain encore, puis après, et pendant cent ans, pendant mille ans, jusqu'à la fin du monde. Oui, il y a maintenant dans l'immense univers des milliers de mondes où arrive la nouvelle et le spectacle entier de la Passion du Fils de Dieu, avec les trois heures de ténèbres : et peut-être il y a réellement une créature qui le voit de ses yeux éveillés, mourant sur le calvaire pour mettre dans l'ancienne création la substance d'immortalité. Peut-être, au moins, y a-t-il quelque créature délicate à qui ces grandes images arrivent avec leur sens, leur divine impression, sous forme de rêve prophétique. En tout cas, Dieu le voit, et les anges et les âmes des saints dans le ciel, le voient en Dieu, et peut-être quel-

ques âmes sur la terre, par je ne sais quel reflet céleste, le voient aussi.

Le disciple. Ah! je voudrais sortir du cercle étroit des sens et du cercle plus stupide encore de l'habitude, pour m'arrêter un peu dans la contemplation de ces prodiges. En ce moment de moindre obscurité, où du moins je soupçonne la lumière, aidez-moi donc, mon maître, à regarder encore le ciel, pour mieux comprendre la vie et l'immortalité que poursuivent ma raison et mon cœur. Restons ici, nous y sommes bien. Continuez, je vous en prie.

Le maitre. Il est donc vrai que l'univers est un livre vivant où se grave toute l'histoire. Non-seulement la scène du calvaire, mais toutes les scènes de la vie de l'humanité sont gravées dans l'espace, et y avancent, et y montent encore aujourd'hui. La terre qui boit le sang d'Abel, dit la sainte Écriture, crie vers le ciel. Oui, sans doute; car elle crie encore. Le bras de Caïn, qui se lève et qui frappe, se voit encore; les flots du sang qui coule sont visibles actuellement, et le doigt de la science peut nous montrer au ciel des étoiles vers lesquelles arrive en ce temps-ci la tache du sang d'Abel. Et il en est ainsi de toute l'histoire de l'humanité sur la terre, et de toute votre histoire, et de l'histoire de

ceux que vous avez aimés, de ceux que vous avez perdus. Il est un cercle dans le ciel où cette mère, tant pleurée, qui aujourd'hui repose dans son tombeau, et dans le sein de Dieu, se voit dans sa jeunesse, avant votre naissance. On montrerait l'étoile où l'œil pourrait la voir jouant dans son berceau.

Et vous, âme brisée de douleur, cet être aimé que vous avez perdu est encore, pour des étoiles voisines, un petit enfant dans vos bras. Sa première enfance s'y déroule, sa jeunesse y viendra, puis ses nobles actions, et peut-être sa mort héroïque, et son dernier soupir qu'il pousse en vous nommant. Et vous, flétrie par le poids de la vie, vous qui ne savez plus que vous incliner vers la tombe, sachez que votre douce et gracieuse enfance, votre belle et riante jeunesse, votre splendide maturité, tout cela est encore dans le sein de ce monde visible. Si Dieu vous avait donné la beauté, c'est-à-dire l'expression de l'éternelle et divine idée, qui est votre modèle en Dieu, s'il vous avait donné d'offrir aux yeux des hommes cette visible splendeur de la noblesse morale, de la pureté, du courage, de l'intelligence, de l'amour, eh bien, toute cette splendeur subsiste, elle se propage dans l'immense univers, et y subsistera pendant des siècles et des siècles de siècles. Et qui vous dit que Dieu ne saura

pas un jour rassembler toute cette dispersion?

Ma vie est donc ainsi conservée tout entière et se conservera. Me voici donc, en un sens, immortel, moi et mes œuvres. Tous mes états, toutes mes actions subsistent. Oh! Dieu, puisse donc ma vie n'être jamais que belle et noble, et digne des regards du ciel! Oh! puissé-je ne jamais propager dans le sein de cet univers, théâtre de la vie que Dieu donne, le spectacle de la honte et du crime! Que de pensées me pressent ici et me saisissent! Non, ce n'est point une illusion, et ces réalités sont encore plus réelles qu'on ne le pense. Oui, l'image de toute ma vie visible, sous le soleil physique, subsiste et monte au ciel. Sans doute, l'image en avançant s'affaiblit sur chaque point, mais elle subsiste tout entière dans l'ensemble du mouvement. Rien ne se perd. Le principe de la conservation des forces vives s'applique à tout, à la lumière, à la chaleur, à l'électricité, tout aussi bien qu'à l'attraction [1].

[1] Si tous les rayonnements sont, sur chaque point, en raison inverse du carré des distances, c'est justement parce qu'ils se conservent entiers à quelque distance du centre qu'ils soient venus. *Voy.* Babbage : *De l'impression permanente de nos paroles et de nos actions sur le globe que nous habitons.* (9e traité de Bridgewater, chap. IX.)

Mais alors, s'il en est de même de toutes les forces, il n'y a pas seulement mes actes visibles, sous le soleil, qui se conservent et se propagent : il y a mes actes invisibles dans le sein de la nuit. Tous mes mouvements, mes actions, mes états, mes contenances, tous mes battements de cœur s'inscrivent, se gravent, se moulent dans l'espace éthéré à mesure que je les produis.

Mais ma pensée du moins est-elle secrète, et les battements du cœur de l'âme sont-ils cachés? Non, grâce à Dieu ! Ma pensée, mon cœur et mon âme, en déroulant leur vie, laissent encore plus de traces que mon corps, et subsistent bien mieux conservés que tous mes mouvements physiques. Une médaille, dans l'obscurité, par je ne sais quelle force galvanique, grave la forme de son relief sur une plaque qui ne la touche pas. Moi-même, je grave par mon regard ma figure sur l'acier. Et il n'y aurait pas une substance, un milieu où se graveraient les formes et les mouvements de ma pensée, les ardeurs, les élans, les enthousiasmes de mon âme? Je suis en Dieu, je vis en Dieu, et je me meus en Dieu. Comment alors un regard en Dieu, un acte de foi et d'amour, un sanglant sacrifice à la justice et à la volonté de Dieu, pourraient-ils ne laisser aucune trace en Dieu? Dieu n'est-il pas le milieu

véritable où tout vit? N'est-il pas le milieu universel, absolu, infini, éternel, au-dessus de l'espace et du temps? L'air est un milieu grossier qui reçoit et transmet ma parole, lentement et péniblement. L'éther est un milieu incomparablement plus solide et plus souple, plus pénétrant, plus subtil, plus actif, plus rapide, plus durable, mais cependant soumis au temps et à l'espace, à l'espace qu'il remplit, au temps que les forces emploient à parcourir l'espace. L'éther conserve, mais il disperse et emporte d'ici ce qu'il porte là-bas. Je vieillis sur cette terre, pendant qu'il porte aux étoiles ma jeunesse. Il n'en est pas de même de Dieu, milieu surnaturel, éternel, immuable, infini. Il voit tout, reçoit tout, conserve tout et ne disperse point. En lui, comme en un point et en un seul instant, se conserve distincte, totale et rassemblée, toute la suite de ma vie passée. C'est en lui qu'un jour je dois la retrouver et la lire tout entière d'un coup d'œil, vie physique et visible, vie invisible du cœur et de la pensée. O mon Dieu! qu'ai-je inscrit en vous? Quelle unité! quel résumé! quelle conclusion sortira de la suite de tous ces caractères qui sont ma vie? Je comprends maintenant ces paroles que j'ai lues dans la vie d'une sainte : « Tu es ins-« crite et gravée en moi, avec toutes les années et

« tous les nombres de ta vie, avec toutes tes actions,
« tes souffrances et tes impressions, avec tous tes
« défauts et tes péchés que j'ai couverts de ma mi-
« séricorde [1]. »

Il en est ainsi de toute âme.

Nous voilà donc, encore de ce point de vue, dans la vie pour toujours. Dès lors qu'attendons-nous pour servir Dieu, pour aimer, pour connaître, pour travailler au royaume de Dieu, pour tressaillir de joie dans la joie qu'apporte l'Homme-Dieu?

Le disciple. Mais ici revient ma question : ô maître, que faut-il faire?

Le maître. Il faut d'autres plaisirs, d'autres affaires! Il faut une ligue pour donner au monde un élan. Le monde est beaucoup moins lourd qu'autrefois. Évidemment, il est plus petit. Bientôt on en fera le tour entier en quelques jours, et déjà nous avons une force qui l'enveloppe et le traverse en un instant. Il est donc beaucoup plus saisissable. Que pouvait autrefois un homme par la parole? Il atteignait une assemblée. Aujourd'hui, une seule voix peut parler, en un jour, au globe entier. Les progrès approuvés de Dieu, les

[1] Vie de J. M. de la Croix de Roveredo, p. 60.

efforts vrais, les impulsions du cœur, la lumière des idées, peuvent soulever le monde mille fois plus tôt et plus haut qu'autrefois ! Que quelques âmes soient lumineuses et possèdent véritablement le feu, elles peuvent réaliser la divine attente du Sauveur : « Je suis venu apporter le feu sur la « terre ; et j'attends qu'il s'allume. » La flamme, ce semble, pourrait bientôt jaillir. Qu'un des grands peuples européens vienne à s'unir, autant qu'il est possible sur la terre, dans la vraie foi de Dieu ; qu'il rassemble toute la science moderne, la compare, la pénètre et la consacre dans la lumière sacrée ; mais qu'il rassemble, avant cela, les pauvres, c'est-à-dire les membres réels et substantiels de Jésus-Christ, dispersés et souffrants ; qu'il établisse et organise enfin magnifiquement le culte de ces membres divins ; que les bons cœurs trouvent dans ce culte la félicité de la vie. Que la risible et animale avidité de la race inférieure pour l'argent soit arrêtée par la pudeur, flétrie par le dégoût, réprimée par la loi dans ses fureurs et dans ses fraudes ! Que la richesse régénérée soit source, et non pas gouffre ; que le luxe homicide des joueurs et des courtisanes, et de ceux qui les suivent, suscite enfin le soulèvement efficace de tout ce qui n'a pas perdu le sens ; que l'énervante sensualité soit

tempérée par la passion du vrai, et surtout par le grand amour; que la paix, et non pas la guerre, soit l'honneur et la gloire des peuples; qu'en un mot, une nation chrétienne fasse son devoir, et je vois éclater la flamme, et la force du feu remplit le monde, et le soulève.

FIN.

TABLE DU TOME SECOND.

LIVRE QUATRIÈME. Transformation par le sacrifice.

CHAPITRE Ier. Les Deux foyers.

I. But de cette seconde partie de l'ouvrage. Pour consoler et guérir les âmes, il faut d'abord bien voir leur mal. — II. Nous naissons et nous sommes dans l'égoïsme. — III. Première forme de l'égoïsme : l'orgueil. — IV. Deuxième forme de l'égoïsme : la sensualité. — V. Les ravages de ces deux foyers causes de toutes nos douleurs. . . . . p. 1 à 39.

CHAPITRE II. La conscience et le sacrifice.

I. Le remède c'est le sacrifice. Théorie du sacrifice chrétien, d'après Malebranche. — II. Double raison du sacrifice. La conscience, point d'appui de l'âme pour opérer le sacrifice. — III. De la conscience. — IV. Le sacrifice, d'après Bossuet. — V. Détruire les bornes et la partialité de notre volonté. . . . . p. 40 à 73.

CHAPITRE III. La transformation.

I. Forme de la mort et forme de la vie dans l'âme. — II. Ces formes symbolisées dans la géométrie. — III. Autre symbole de ces

formes dans le monde physique. — IV. Dans la figure humaine. — V. Doctrine catholique sur les deux états de l'âme. . p. 74 à 110.

CHAPITRE IV. La transformation. (Suite.)

I. Les deux états du corps, simplicité et duplicité, analogues aux deux états correspondants de l'âme. — II. Les trois fonctions et les trois forces de la vie du corps. Leur loi fondamentale. — III. Les trois races. — IV. L'homme se tue par ses passions et par ses vices. — Loi fondamentale de la mort et de la maladie. — V. Cette loi considérée dans les hommes de la race inférieure. — VI. Considérée dans les hommes de la race moyenne. . . . . p. 111 à 149.

CHAPITRE V. La transformation. (Suite.)

I. Effets corporels des deux formes de l'égoïsme. — II. Hygiène morale. Alliance de la *médecine humaine et de la médecine divine.* — III. Le sacrifice des deux foyers du mal impossible à l'homme seul, mais possible à Dieu. — Transformation spirituelle. — IV. Cette transformation d'après Bossuet. — L'âme transformée régénère le corps. — V. Jusqu'où cette régénération pourrait aller. — VI. L'unité individuelle, et l'unité de tous en Dieu. — VII. Vœux. p. 150 à 215.

LIVRE CINQUIÈME. L'immortalité.

CHAPITRE Ier. Démonstration de l'immortalité.

I. Si l'âme est, elle sera. — État actuel de la question de l'immortalité de l'âme. — II. L'âme est-elle ? Derniers refuges des matérialistes. — III. La mort ne peut pas être un sommeil éternel. — IV. L'immortalité de l'âme considérée par rapport à Dieu. — V. Considérée au point de vue du sens intime. — VI. Considérée à la lumière de l'Evangile. . . . . p. 216 à 256.

CHAPITRE II. Le lieu de l'immortalité. (Suite.)

I. Le sens du livre de la nature. — Les grandes lettres de ce livre. — Y a-t-il quelque analogie entre l'état du ciel visible et l'état de nos âmes? — II. Ce qu'enseigne le ciel visible. — III. Il faut lier la science du ciel à celle de l'âme. — IV. La terre, voyageuse comme tout l'homme. — Les flottes célestes. — V. Course des mondes, et course de la vie. . . . . p. 257 à 281.

CHAPITRE III. Le lieu de l'immortalité. (Suite.)

I. Dispersion des mondes, et dispersion des âmes. — II. Même dispersion dans la vie de chaque âme. — III. Y a-t-il un lieu de la vie rassemblée? — L'âme comparée à sa demeure sidérale. — IV. Les diverses enceintes du palais de l'âme, d'après sainte Thérèse. — V. Phases diverses du développement sidéral. — VI. Les trois zones de notre système planétaire. . . . . p. 282 à 307.

CHAPITRE IV. Le lieu de l'immortalité. (Suite.)

I. Les astres informes et les âmes informes. — II. Les trois phases du développement des âmes, d'après les Pères et les docteurs de l'Église. — III. Doctrine identique d'un moderne. — IV. Première phase de la vie de l'âme comparée à la première zone. — V. Deuxième et troisième phase de l'âme comparée à la seconde et à la troisième zone. — VI. Tendance centrale des êtres arrivés à la troisième phase. . . . . p. 308 à 335.

CHAPITRE V. Le lieu de l'immortalité. (Suite.)

I. Le soleil centre de notre monde. — II. Condition de la vie dans cette demeure centrale. — III. La demeure centrale de l'âme comparée à la demeure centrale du système planétaire. — IV. Résumé des chapitres précédents. — V. *In sole posuit tabernaculum suum.* . . . . . p. 336 à 360.

CHAPITRE VI. Le lieu de l'immortalité. (Suite.)

I. L'univers physique doit mourir. Opinion de quelques savants, sur la fin naturelle du mouvement des mondes. — Les étoiles tombent. — II. Mouvement total d'une création du génie de l'homme dans son évolution et sa consommation, image du mouvement total de la création de Dieu. — III. Consommation des mouvements. — IV. Un chapitre de saint Thomas sur cet avenir. — L'épître de saint Paul aux Hébreux. — V. Conjectures sur la forme du monde régénéré. — VI. La vie au ciel éternellement grandissante. — VII. Condition du passage de la vie mobile et mêlée à la vie stable et parfaite. . . . . p. 361 à 405.

LIVRE SIXIÈME. La mort.

CHAPITRE Ier. L'automne.

I. Pouvons-nous observer la mort dans notre âme? — II. Chant biblique sur la mort. — III. L'automne, première phase de la mort : chute des fleurs, et venue des fruits. . . . . p. 406 à 426.

CHAPITRE II. L'hiver.

I. Après la demi-mort comparée à l'automne, la mort finale comparée à l'hiver. — II. Le silence gagne et demande un plus haut principe de parole. — III. La pensée fait silence, et demande un plus haut principe de pensée. — L'inaction gagne, et veut un autre principe d'action. — IV. L'indifférence, attend un autre amour. — V. Testament spirituel. . . . . p. 427 à 453.

CHAPITRE III.

Epilogue. . . . . p. 454 à 491.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

06 11 73

07057

13 NOV. 1990

15 NOV. 1990

30 MARS 1995

28 MARS 1995

a39003 0003853356
BD 422 .F2G7 1857 v.2
GRATRY, AUGUSTE JOSEPH
PHILOSOPHIE.

CE BD 0422
.F2G7 1857 V002
COO GRATRY, AUGU PHILOSOPHI
ACC# 1325475

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 12 05 02 10 1